APRÈS FORTUNE FAITE

PREMIÈRE PARTIE

I

Quiconque s'est rendu d'Hyères à Saint-Raphaël par le chemin de fer du littoral a remarqué à main gauche, une petite heure après son départ, un bourg de tournure africaine, bâti en amphithéâtre sur l'un des premiers gradins des montagnes des Maures et dominant une pente escarpée, couverte de lavande et de cactus. Tous les itinéraires de Provence nous apprennent que ce bourg, appelé Bormes, commande une vue admirable sur la rade qui porte son nom, et dont l'angle septentrional est occupé par le Lavandou, joli village de pêcheurs et petit port où peuvent se réfugier les bâtimens de commerce d'un faible tirant d'eau. Les guides nous apprennent aussi que, le chêne-liège étant l'essence principale des vastes forêts des Maures, la plus importante industrie du pays est la fabrication des bouchons. Mais ils ne nous disent pas qu'en 1857 l'un de ces fabricans de bouchons, nommé François Trayaz, mourut à l'âge de soixante-trois ans, après une courte maladie qui ne semblait pas dangereuse, laissant deux fils et deux filles et une fortune d'un demi-million.

L'aîné de ses fils avait l'humeur sédentaire; il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'en Provence. Le cadet, au contraire, avait le pied léger et du goût pour la vie d'aventures. Il méprisait la demi-richesse, la jugeait plus humiliante que la pauvreté. Gueux ou millionnaire, c'était sa devise. Il avait lu quelque part qu'un émigrant qui sait choisir son endroit et son métier, et qui apporte avec lui quelque argent, est presque sûr

d'en gagner beaucoup. Aux personnes de sa famille qui se moquaient de lui, il répondait : « Jouez aux boules, mangez vos oignons, jouissez de votre petit bonheur tranquille : le mien fera un jour tant de bruit qu'il vous empêchera de dormir. » Six mois après la mort de son père, il s'embarquait pour New-York avec ses 120 000 francs.

Ce qu'il fit en Amérique, comment il s'y prit pour amasser une grosse fortune, on ne l'a jamais su exactement. Il était de son naturel fort mystérieux, ne racontait ses affaires à personne. On assure qu'ayant quitté New-York pour s'enfoncer dans l'Ouest, il acquit dans le Dakota un *ranch* vacant, qu'il se fit concéder à vil prix par le gouvernement, moyennant quelques libéralités judicieusement distribuées. Douze ans après, paraît-il, s'étant lassé de ses dix mille bœufs, il partit pour les Montagnes-Rocheuses, où affluaient les aventuriers. Il courut de côté et d'autre, chercha sans rien trouver; il commençait à se décourager lorsqu'un heureux hasard lui fit découvrir une mine d'argent si riche qu'elle lui rendit quelque temps la somme de 2 000 dollars par jour.

Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il avait du flair, une opiniâtre volonté, l'esprit d'entreprise accompagné de cette prudence audacieuse qui guette les occasions et ne risque rien qu'après enquête. Avec cela, peu de besoins, peu de scrupules et l'humeur dure. Il se passait facilement des douceurs de la civilisation et du commerce des civilisés; il s'était plu parmi ses *cow-boys*, il ne se déplaisait point dans la compagnie des *prospecteurs*. Il aimait les sociétés primitives, rapprochées de l'état de nature, où l'on se fait soi-même justice et où l'on gagne ses procès le revolver en main. On raconte que lorsqu'il habitait son *ranch*, un voisin lui ayant disputé la possession d'une source, la querelle s'envenima, que les *cow-boys* s'en mêlèrent, et que trois hommes furent tués. On prétend aussi que plus tard, ayant eu des difficultés avec les concessionnaires d'une mine proche de la sienne, il recourut aux grands moyens; que l'un d'eux fut trouvé mourant dans un fossé et dénonça comme son assassin l'un des *fighting-men* ou des bravi de M. Christophe Trayaz, qui eut le chagrin de voir arrêter et mettre en jugement ce preux défenseur de son droit. Mais on l'acquitta, et le bruit courut que M. Trayaz avait acheté le jury, qu'il lui en avait coûté 15 000 dollars.

Sa mine lui rapportait moins : il la revendit à des spéculateurs, retourna dans l'Est. Il avait le génie des placemens; il doubla, tripla son avoir. Il s'était surmené, et pour la première fois de sa vie, ce Provençal trapu, fortement râblé, aux larges et robustes épaules, tomba malade. On le crut mort; il se rétablit, mais on avait peine à le reconnaître, tant il avait maigri et comme fondu.

Il s'était remis à travailler: des accidens fâcheux, des syncopes l'avertirent de l'épuisement de ses forces. Son médecin lui déclara qu'il se tuait, qu'il était menacé d'une affection cardiaque, que le repos lui était absolument nécessaire. Cet arrêt le consterna, il avait horreur du repos, toutefois il voulait vivre; après avoir pâti, il voulait jouir. Il avait alors cinquante-huit ans. Il savait que l'Amérique n'est pas un endroit où l'on se repose. Bien à contre-cœur, après de longues tergiversations, il se décida à repartir pour l'Europe, à s'en aller vieillir dans son pays natal, où il rapportait avec une immense fortune un immense orgueil, un grand mépris pour l'espèce humaine, un profond dédain pour la morale commune, un égoïsme insolent et capricieux, qui lui fournissait toutes ses règles de conduite.

On croira sans peine que son retour, après trente ans d'absence, fit sensation dans son village. Il n'avait jamais donné de ses nouvelles; on ne connaissait son aventure que par ouï-dire, par de vagues rumeurs. Il s'était formé une légende à son sujet; on racontait des histoires impossibles, et on citait comme autorité un Hyérois, dont le cousin issu de germain habitait l'Amérique, et qui affirmait que par des moyens ténébreux M. Trayaz était devenu l'un des plus riches capitalistes de l'Europe; qu'il possédait au bas mot 200 millions. Ce Hyérois, que du reste personne n'avait jamais vu, exagérait; mais qu'on en ait 200 ou 70, c'est un détail qui ne se lit pas sur la figure, et quand M. Trayaz se promenait dans Bormes, les femmes, les enfans accouraient aux fenêtres ou sur le pas des portes pour voir passer ses 200 millions.

On s'étonnait seulement que leur propriétaire payât si peu de mine, qu'il eût une apparence si chétive. On cherchait ses épaules, ses poignets, on ne les trouvait pas. Il avait perdu ses muscles; il ne lui restait que ses nerfs, qui le tourmentaient. Petit, maigre, chauve, le nez et le menton crochus, les joues creuses, le teint blême, cet homme fourbu avait de grands yeux noirs, que leur éclat sans chaleur rendait inquiétans : l'un était tout grand ouvert, il fermait l'autre à moitié, et de ses deux yeux le plus parlant et celui qui voyait tout était l'œil à demi fermé.

Revenu de si loin avec des poches si pleines, on le considérait comme un être extraordinaire, comme un magicien rempli de secrets qui mourraient avec lui. On le vénérait, on le craignait, mais on l'aimait peu, Et pourtant, à dire d'experts, il n'était pas méchant. Ses amis d'Amérique lui rendaient le témoignage qu'il avait de soudains accès de générosité et, dans ses heures d'enjouement, une grâce sauvage qui n'était point déplaisante. Mais incapable de résister à ses fantaisies, quand ses nerfs le tra-

cassaient, son bonheur était de tracasser et d'humilier son prochain.

Le premier soin de cet oiseau de proie fut de se faire un nid ou une aire. La jolie plaine qui s'étend de la station de Bormes au Lavandou, et que traverse le Bataillier, est bornée au nord par la chaîne principale des Maures courant de l'ouest à l'est en serrant de près la mer, au midi, par une chaîne secondaire qui s'en détache à la Londe et, se partageant en plusieurs lignes de hauteurs parallèles, aboutit à la presqu'île du cap Bénat. Une petite vallée, riche et riante, sépare deux de ces chaînons. La beauté rare de ses figuiers et la succulence de leurs fruits l'ont fait surnommer la Figuière. La terre y est bonne et se prête également, selon les endroits, à la culture de la vigne, de l'olivier, du froment, de l'avoine, de la fraise et de la fève. La Figuière et une grande partie de la montagne couverte de chênes-liège qui l'abrite au sud appartenaient à un comte Destreux, que ses fermiers ne voyaient pas souvent, et dont le château se dégradait d'année en année sans qu'il se mît en peine de le réparer. A plusieurs reprises, dans ses besoins d'argent, il avait aliéné des morceaux de son ample domaine. Il finit par se résoudre à vendre le reste. Un acquéreur se présenta, et le marché était presque conclu. L'énorme surenchère qu'offrit M. Travaz le fit rompre.

Si content qu'il fût de son achat, il n'entendait point s'en tenir là. Il n'aimait pas les enclaves, il voulait non seulement recouvrer les terres aliénées, rétablir dans son intégrité ce grand domaine, mais l'agrandir, posséder le vallon tout entier. Il eut facilement raison de la plupart des petits propriétaires qui détenaient des parcelles de ce qu'il regardait comme son bien; il leur fit des offres si séduisantes qu'il aurait fallu être fou pour les refuser. Mais il y a des gens qui préfèrent au plaisir de s'enrichir par une bonne affaire celui de garder ce qu'ils ont, de prouver au monde qu'ils ont une volonté et n'en démordent pas. Deux entêtés, un paysan et un artiste, déclinèrent toutes les propositions de M. Travaz; il tâcha en vain de les circonvenir, ils se butaient. Il aimait à emporter les places de haute lutte et avait peu de talent pour la diplomatie. Il disait : « Je veux et je paie comptant; faites votre prix. » L'artiste et le paysan répondaient : « Nous sommes bien où nous sommes, nous y restons. » L'homme qui avait jadis acheté un jury américain s'étonnait, s'indignait de la résistance de ces deux imbéciles qui entendaient si mal leur intérêt. Heureusement le ciel lui donna une nouvelle marque de sa bienveillance en lui envoyant M. Félix Sucquier.

C'était un agent d'affaires établi récemment dans le pays. Il courait sur lui des bruits fâcheux, mais on n'y croyait pas : il

arrive souvent aux Provençaux de croire ce qui n'est pas et de ne pas croire ce qui est. Cependant sa face rouge et bouffie, son front fuyant et bourgeonné, son regard oblique, sa grande bouche tortueuse, ne prévenaient pas en sa faveur. La première fois qu'il le vit, M. Trayaz le trouva fort laid; il lui reprocha surtout d'avoir les mains visqueuses et de l'onction dans la voix, et il tint pour démontré que les fâcheux récits étaient vrais. Mais il n'avait aucune aversion naturelle pour les drôles; il estimait qu'ils sont plus faciles à manier et souvent plus utiles que les honnêtes gens, pourvu toutefois qu'on les connaisse à fond et qu'on les ait à sa discrétion. Il interrogea longuement M. Sucquier, le tourna et le retourna, lui extorqua des aveux complets et toute l'histoire de son passé. Dès lors il lui parut qu'il le tenait, il l'employa et s'en trouva bien.

M. Sucquier entreprit d'abord le paysan. Il lui annonça un jour, sur un ton de douloureuse sympathie, que l'eau qui lui servait à irriguer ses fraisiers et ses légumes lui serait avant peu retirée; qu'on lui en avait concédé l'usage par pure tolérance; que le ruisseau d'où elle provenait prenant sa source dans une partie de la montagne récemment acquise par M. Trayaz, le nouveau propriétaire de la Figuière était libre d'en détourner le cours et se proposait d'user de son droit. « Soit, nous plaiderons, » répondit l'autre. Sur quoi l'officieux et onctueux entremetteur, qui ne chantait pas toujours le même air, se mit à rire. Plaidait-on contre un monsieur qui possédait 200 millions?

— 200 millions! fit le paysan, qui se piquait d'être un esprit fort. Les gens de Bormes se moquent de nous. Si quelqu'un les a, ce n'est pas ce petit homme maigre, qui ressemble à un poulet vidé.

— Vous avez raison, mon brave: je tiens d'une personne bien informée qu'il n'en a que 60, et comme en Amérique on n'accorde le titre de millionnaire qu'à celui qui possède un million de livres sterling, c'est-à-dire 25 millions de francs, le petit homme maigre n'est millionnaire que deux fois et demie. A votre aise! plaidez si le cœur vous en dit, et que le ciel vous assiste!

Il fallut trois mois pour convaincre le bonhomme: il se rendit enfin, et M. Sucquier reçut une belle gratification.

Le plus difficile restait à faire. Le domaine de M. Trayaz s'étendait au levant jusqu'à la mer. Il avait succédé au comte Destreux dans la possession d'une crique en demi-cercle que bornent d'un côté une falaise nue, de l'autre une montagne boisée et un promontoire rocheux, lequel, vu de loin, ressemble à un sphinx accroupi, posant des questions ou racontant ses rêves aux

pêcheurs et aux mouettes. Cette anse de deux kilomètres de long n'était pas à ses yeux le plus méprisable de ses biens. Il était fier de sa plage de sable fin qui brillait comme l'argent et de ses dunes tourmentées couvertes d'herbes pâles. La plage du Lavandou, où l'on vient de loin se baigner, n'est défendue contre le soleil que par un rideau de tamaris; la crique de la Figuière est ombragée d'un grand bois de pins maritimes, auxquels se mêlent d'admirables pins parasols.

Cet endroit est délicieux, surtout au printemps, quand les genêts y étalent leurs grappes d'or et les cistes leurs bouquets blancs ou roses. Impossible de passer par là sans rêver d'y posséder un chalet. Cette idée était venue depuis longtemps à un vieux peintre, connu dans le pays sous le nom du père Antoine. Il avait découvert ce site enchanteur et acheté du comte Destreux tout juste assez de terrain pour se bâtir en contre-bas de la falaise, sur une plate-forme de granit, un atelier et une petitemais on qu'on appelait l'Antonine. Il y passait les trois quarts de l'année. Il faisait son ménage, sa cuisine, heureux de ne devoir qu'à lui-même

Le plaisir et le gré des soins qu'il se rendait.

Il aimait la pêche. De la falaise se détachait une langue de rochers: il y amarrait son bateau, que cette jetée naturelle protégeait contre les vents du large. Comme pour une âme d'artiste voir c'est avoir, tout ce qu'il voyait de sa fenêtre lui appartenait. Le bois de pins, la plage d'argent, le promontoire qui ressemblait à un sphinx, les îles, Port-Cros, le Titan, la mer et ses vagues, le ciel, ses nuages et ses étoiles, tout cela était à lui comme Antonine.

M. Trayaz avait de tout autres idées sur la propriété; il pensait qu'il ne posséderait véritablement sa crique que le jour où il en aurait délogé cet intrus, cet usurpateur du sol d'autrui. Il lui rendait justice; il trouvait sa maison de bon goût, heureusement située et agréable à voir; il n'en était que plus impatient de la lui prendre. Mais le moyen? Le premier négociateur qu'il lui dépêcha eut peine à se faire écouter jusqu'au bout.

— Non, mille fois non! s'écria-t-il. Il est donc insatiable, ce richard? Allez lui dire que, quand il m'offrirait des millions, il n'aura pas mon Antonine. C'est de toutes les maîtresses que j'ai pu avoir dans ma vie la seule qui ne m'ait jamais donné que des plaisirs. Nous nous adorons, nous nous sommes épousés. Eh! que diable! que le roi David laisse sa femme à Urie et au pauvre sa brebis!

A quelque temps de là, comme il revenait de la pêche, il

aperçut un entrepreneur de bâtisse et ses ouvriers qui, armés de cordeaux, de chaînes à arpenter, de niveaux à bulle d'air, s'occupaient à prendre des mesures et de temps à autre marquaient de grandes croix rouges sur de vieux pins, qu'ils désignaient pour l'abatage. Ils partirent vers midi, revinrent deux heures après. Leur manège intrigua beaucoup le père Antoine et l'inquiéta un peu. Il essaya de faire causer le maître maçon, qui ne lui fit que des réponses vagues. Il se rendit le soir au Lavandou, où il allait quelquefois prendre son absinthe. Il rencontra à mi-chemin M. Sucquier, qu'il connaissait de vue. Il l'aborda, le questionna.

— Eh! bon Dieu, lui répondit l'agent d'affaires, je ne sais rien, mais je crois savoir. Je me suis laissé dire que M. Trayaz, qui ne sait que faire de ses revenus, ne méprise pas les petits profits. Les hivernans délaissent les grands hôtels; la mode est aux villas, aux chalets. On en bâtit depuis peu au Lavandou, et M. Trayaz se propose, paraît-il, d'en construire quatre ou cinq dans sa crique; on assure qu'ils sont loués d'avance. Il abattra une partie de son bois, ne laissera que l'ombrage nécessaire. Si vous voulez savoir mon sentiment, je vous dirai que c'est une pitié, que cet homme se déshonore. J'ai toujours pensé que les vieux arbres c'est sacré. Après tout, que vous importe? Vous êtes maître chez vous, et vous garderez votre maison, à laquelle personne ne peut toucher. Espérons que vous aurez des voisins tranquilles.

— J'étais venu ici pour n'en point avoir, répondit le père Antoine en serrant les poings, et M. Trayaz est un brigand!

— Entre nous, c'est aussi mon avis, repartit M. Sucquier, mais je ne le dis que tout bas.

Et il s'empressa de couper court à l'entretien, comme un homme qui s'est oublié et voudrait rattraper ses paroles.

Le lendemain l'entrepreneur reparut, et bientôt les travaux commencèrent. Le vieux peintre était navré : c'en était fait de sa solitude, de son repos, de son bonheur, de sa mer et de son ciel; on l'avait dégoûté d'Antonine. Il ne restait plus qu'à la vendre: il en demanda un prix énorme, exorbitant, qui fut accordé sans contestation. Quand tout fut réglé, que les signatures furent échangées, qu'il eut empoché son argent, il courut chez M. Trayaz pour se donner l'amer plaisir de lui dire son fait. Il le traita de bourgeois, de philistin, de grigou, de barbare, de massacreur de beaux sites, de spéculateur éhonté. M. Trayaz écouta son discours en silence, d'un air de recueillement et de componction; puis il dit :

— Vous avez, mon cher monsieur, une façon un peu vive de

dire aux gens leurs vérités; c'est le seul moyen de faire impression sur eux, votre méthode me paraît bonne. Vos reproches ont touché le barbare, et votre éloquence a sauvé la vie à mes pins. Je renonce à mes projets, à mes bâtisses, et votre maison, que je trouve charmante, sera précieusement conservée par moi en souvenir de la leçon trop méritée que vous venez de me donner.

Quelques jours plus tard, on apprit que M. Sucquier était devenu l'intendant de M. Trayaz, qui le récompensait de ses heureuses inventions en lui allouant un gros traitement. Il exigeait beaucoup des gens qui le servaient, mais il les payait en conséquence.

Il avait reconstitué et agrandi son royaume; il s'occupa de s'y installer. Le vieux manoir du comte Destreux lui plaisait médiocrement. Il n'eut garde de le réparer et de s'y établir. S'il avait beaucoup d'orgueil, il était exempt des petites vanités d'un parvenu, et les façades composites ne lui disaient rien. Il était devenu très Américain; il préférait aux plus belles ordonnances une villa bien aérée, commode, confortable et très moderne. Il abattit le château, en abandonna les matériaux à qui voulut les prendre: cette libéralité le fit bien voir dans le pays, et du même coup donna lieu à d'assez vives querelles, qui le divertirent. Il choisit pour emplacement de sa villa une terrasse que signalait de loin aux regards un cèdre gigantesque. Quand on bâtit dans le Var, la difficulté est de s'arranger à la fois pour avoir de la vue et pour s'abriter du mistral. Cette terrasse commandait un vaste horizon, et un ressaut de la montagne la couvrait du côté du nord-ouest. Il avait fait venir de nombreuses escouades d'ouvriers, et n'avait pas attendu d'avoir démoli pour commencer à construire. Après de longues discussions, son architecte lui avait présenté un plan qui lui agréait. Deux corps de logis de deux étages, en carré long, se terminaient par des pignons à redans artistement décorés; une grande cour séparait ces deux ailes, que reliait dans le fond un bâtiment central, précédé d'une galerie couverte, dont les arcades étaient soutenues par des piliers rustiques. Le gros œuvre de maçonnerie et de couverture fut promptement expédié, et on procéda à l'aménagement intérieur. Il acheta à Paris et à Londres ses tentures et ses meubles. Il méprisait la pretintaille, le clinquant; il aimait en toute chose le solide, le luxe sérieux, de bon aloi, l'élégance sans prétention.

Il avait demeuré jusqu'alors chez l'un de ses fermiers. Tout ce qui lui retraçait le souvenir de la vie étroite d'autrefois, des années déjà lointaines où il avait pâti et connu les privations, lui était agréable. Cependant, le jour de printemps où il prit possession de ce qu'il appelait son hospice de vieillard, son cœur se

dilata et son regard s'adoucit. Il se logea au premier étage de l'aile de gauche. Son balcon, exposé au sud-est et où montait le parfum des citronniers en fleur, donnait sur un grand jardin, qu'il avait conservé en se promettant de l'embellir. En face de lui, encadrés par sa montagne et ses forêts de chênes, s'étendaient ses trois cents hectares de terres cultivées, ses champs de seigle et d'avoine, ses vignes, ses vergers d'oliviers, que traversait sa rivière bordée par de longues rangées de cannes à quenouilles. Les toits en brique de ses fermes faisaient des taches rouges dans le paysage, et le feuillage luisant de ses figuiers contrastait agréablement avec la verdure sévère des arbres qui ne perdent pas leurs feuilles. Une des fenêtres de son cabinet de travail avait vue sur la plaine du Lavandou et, par l'échancrure d'une colline, sur le village de Bormes accroché à son coteau. Il aimait à fumer la pipe près de cette fenêtre. Assis à califourchon sur une chaise en tapisserie, il contemplait l'endroit où il était né, et croyait reconnaître, à peu de distance d'un grand palmier, la maison où un jour, en sortant de table, son père s'était endormi et ne s'était pas réveillé. Il causait longuement avec ce mort. A lui seul il disait tout.

Il était revenu en Provence depuis trois ans, et depuis six mois il était chez lui, lorsque un soir d'automne, après avoir gagné trois parties de billard à M. Sucquier, il s'avisa tout à coup que, si content qu'il fût de sa villa et quoiqu'il s'y trouvât fort bien, il s'y ennuyait à mourir. Cette découverte le terrifia.

— Serait-il vrai, pensa-t-il, que le repos c'est l'ennui, et qu'il est plus facile de s'enrichir que de jouir de sa richesse?

Il creusa longtemps ce mélancolique et redoutable problème. Ce soir-là, cet homme comblé par la fortune se sentit pauvre, et il était aussi triste, aussi sombre en pensant à son bonheur qu'avait pu l'être le vieux peintre en se séparant à jamais de son Antonine.

II

Quand il s'était décidé à revenir vieillir en Provence, M. Trayaz s'était promis d'y mener une existence fort solitaire. Son orgueil avait persuadé à ce misanthrope qu'il n'avait besoin de personne, qu'il se suffirait aisément à lui-même. Si sa maison était grande, c'est qu'il fallait bien que le palais fût proportionné à l'étendue du royaume. Il avait un assez nombreux domestique pour qu'il y eût un peu de mouvement autour de lui et pour que ses appartemens déserts fussent bien tenus; mais il comptait n'y offrir l'hospitalité qu'à ses amis d'Amérique, si d'aventure ils

venaient le voir. Il n'était pas nécessaire au bonheur de ce soleil de s'environner de planètes gravitant autour de sa gloire et lui renvoyant sa lumière.

Tant qu'il s'était occupé d'acheter des champs, des chalets à des gens qui ne voulaient pas les vendre, de démolir un vieux château, de bâtir une villa, les heures lui avaient semblé courtes. Délivré de ce tracas, elles lui parurent plus longues. Si considérable que fût sa correspondance d'affaires, il l'expédiait promptement. Ses fréquentes conférences avec son intendant étaient des distractions insuffisantes; il avait bientôt fait de lui donner ses ordres : il avait la parole brève et n'aimait pas à se répéter. Il s'intéressait à ses fermes, visitait souvent ses fermiers. Malheureusement l'agriculture n'était pas un métier qui convînt à son humeur, à l'ardeur fiévreuse de son esprit, à la rapidité de ses pensées. La terre l'impatientait, elle travaille si lentement! Passe encore s'il avait eu des savanes à convertir en terres de labour, des friches à mettre en culture : la Figuière était depuis longtemps un endroit fort civilisé, où tous les grands travaux étaient faits; il n'y avait rien à créer, on ne pouvait que perfectionner. Il n'avait aucun de ces goûts qui abrègent les journées. Il aurait pu dire comme certain sage : « Je ne bois pas, je ne joue pas, je ne lis pas ; bref je n'ai point de vices, et on assure qu'il en faut pour rendre la vie supportable. » Quand il avait parcouru des yeux les longues colonnes du *New-York Herald* et les colonnes plus courtes du *Petit Marseillais*, il savait tout ce qu'il tenait à savoir. Il déjeunait et dînait tête à tête avec M. Sucquier, et, bien qu'il fît grand cas de son mérite, il y avait des momens où ce visage bourgeonné, cette voix doucereuse et ce sourire mielleux lui causaient des nausées. M. Sucquier, qui avait de la pénétration, ne tarda pas à s'apercevoir que son auguste patron s'ennuyait. On pouvait craindre qu'il ne se dégoûtât de la Figuière, qu'il ne la revendît, et M. l'intendant était fort attaché à sa place.

— Monsieur Trayaz, lui dit-il un jour, ce qui manque ici, c'est une femme. Il ne tiendrait qu'à vous d'en trouver une à votre convenance.

— Vous me proposez de me marier? C'est la première sottise que je vous aie entendu dire, mon cher Sucquier: Dieu veuille que ce soit la dernière!

Puis après un moment de réflexion : — S'il m'en souvient, j'ai de la famille : j'ai envie de faire connaissance avec elle. Ces gens-là m'amuseront peut-être, et ils animeront cette maison, dont vous êtes jusqu'ici le seul ornement.

Il disait vrai; quoique pendant trois ans il n'eût pas eu l'air de s'en douter, il avait de la famille. Il avait perdu une sœur

et un frère, morts l'un et l'autre comme leur père à 63 ans. Mais la seconde de ses sœurs avait été plus heureuse : elle venait d'atteindre à sa soixante-cinquième année, et se portait fort bien. C'était la veuve d'un négociant marseillais, M. Limiès, qui avait gagné beaucoup d'argent et en avait beaucoup dépensé. Marseille est une ville qu'on ne peut plus quitter quand on l'a habitée quelque temps : Mme Limiès y était restée et y vivait de ses modestes rentes. Elle n'en sortait que pour rendre service aux siens. S'agissait-il d'une maladie grave à soigner, d'une querelle à accommoder, de quelque affaire désagréable à arranger, on l'appelait et elle accourait. Elle était de ces femmes qui sont nées pour être bêtes de somme et porter le paquet des autres. Elle avait deux filles ; l'aînée comme la cadette avait tenté plus d'une fois de garder à demeure cette mère utile. Mais elle savait que ces filles adorées ne s'entendaient pas, que se donner à l'une c'était se brouiller avec l'autre, et, le service rendu, elle repartait bien vite. Dans l'intérêt même de ses affections, elle tenait à son indépendance, et elle aimait Marseille.

L'aînée était mariée depuis vingt ans à un Lorrain, M. Raoul Lejail, qui avait plus de mérite que de santé. Il était avocat ; mais, le goût des fonctions publiques lui étant venu de bonne heure, il n'avait jamais plaidé. Après avoir été le secrétaire, puis le chef de cabinet d'un ministre en vue, il avait obtenu une sous-préfecture dans le Var, et c'était à Toulon qu'il avait rencontré et épousé Mlle Mélanie Limiès. Quelques années après son mariage, on l'avait nommé préfet en Corse, où ses administrés lui avaient donné tant d'ennuis qu'il s'était rebuté de son métier et avait renoncé à toute ambition. Ayant fait des économies, et regrettant d'avoir trop vécu pour les autres, il s'était promis de ne plus vivre que pour lui-même.

De complexion délicate, il se croyait bien à tort menacé de phtisie ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il s'enrhumait facilement. Mais il avait pour principe que les petits maux non soignés engendrent fatalement les maladies mortelles. Il estimait que la Provence maritime est la seule partie du territoire français que puisse habiter un valétudinaire qui n'a pas de penchant pour le suicide, mais il déclarait que ce paradis est plein d'embûches. Il avait séjourné successivement sur tous les points du littoral méditerranéen, dans le vain espoir d'y découvrir un endroit où le mistral ne soufflât jamais. Faute de mieux, il s'était fixé définitivement au Dattier, joli hameau très abrité, situé à mi-distance entre le Lavandou et Saint-Tropez. Les habitans prétendent que leurs dattes mûrissent quelquefois, mais je ne connais personne qui en ait mangé. M. Lejail prétendait, lui, qu'on ne peut vivre, même au

Dattier, qu'à force de précautions, qu'il y serait mort dès la première année s'il ne s'était gardé à carreau. Dans ses promenades, il emportait toujours sur son bras gauche deux pardessus, l'un plus léger, l'autre plus épais, et quand il passait du soleil à l'ombre ou du midi au nord, il mettait, selon les cas, l'un ou l'autre et quelquefois tous les deux.

Pourtant il faut rendre à ce malade plus ou moins imaginaire la justice qu'il n'était point un Argan, qu'il eût été incapable de marier sa fille au jeune Diafoirus pour être à même des consultations. Il ne consultait que lui; il tenait que le meilleur des médecins est un malade qui a lu des livres de médecine et qui s'étudie sans cesse. Il n'était pas non plus de ces cacochymes incommodes qui exigent que tout le monde les plaigne et s'occupe de leurs maux. Il se chargeait de se soigner, il demandait seulement qu'on le laissât faire, sans l'obliger jamais à enfreindre un seul des articles du savant régime qu'il s'était prescrit à lui-même. Au demeurant, hors cette faiblesse, M. Lejail était un homme d'esprit et de sain jugement, agréable causeur, fort instruit, surtout en matière de droit et d'histoire. Un Parisien de ses amis l'avait qualifié d'égoïste intelligent. Quand on a l'amour de la lecture et une bibliothèque, on ne s'ennuie pas au Dattier, et on ne s'ennuie nulle part lorsqu'on est un docteur habile, attaché à la personne d'un malade très compliqué, auquel il s'intéresse passionnément.

Il en allait tout autrement de Mme Lejail. Le Dattier était pour elle une prison, un tombeau; il y passait beaucoup d'allans et de venans, mais depuis que le monde existait, M. Lejail seul avait eu l'idée de s'y arrêter. Elle protestait d'autant plus contre son sort qu'elle ne croyait qu'à moitié aux rhumes de son mari; elle n'avait garde de le lui dire, c'eût été un cas de divorce. Cette femme brune, aux traits réguliers, mais un peu durs, se souvenait d'avoir été préfète; elle avait dans le sourire, dans le regard, quelque chose de discret et d'officiel. Elle regrettait le temps de ses grandeurs; elle était née pour le monde, où elle avait réussi, et elle faisait sentir quelquefois à M. Lejail l'énormité du sacrifice qu'il lui imposait. Ce qui la chagrinait surtout, c'est qu'elle avait une fille à marier, et qu'on ne se marie pas au Dattier. Fort jolie, fort élégante, aussi blonde que sa mère était brune, Mlle Huguette Lejail venait d'entrer dans sa dix-neuvième année. Elle savait ce qu'elle valait. La profonde solitude dans laquelle on avait enterré sa malice et ses grâces ne l'avait point rendue timide; elle avait le ton délibéré, la parole incisive et nette. L'hiver précédent, Mme Lejail l'avait envoyée passer trois mois à Marseille, chez sa grand'mère, qui l'avait présentée à ses

amis, conduite au bal. Elle avait été fêtée, courtisée ; mais aucun de ses danseurs n'avait paru disposé à demander sa main. Ils la trouvaient charmante, mais impérieuse; peut-être aussi craignaient-ils qu'elle ne fût une de ces femmes qui coûtent très cher à qui les aime, qu'elle n'eût trop de fantaisies et pas assez de dot.

La sœur cadette de Mme Lejail avait, semblait-il, un sort plus enviable. Elle ne vivait pas dans un désert, sans autre divertissement que le médiocre plaisir d'accompagner chaque année un valétudinaire dans la vallée des Alpes que, par des raisons d'hygiène, il avait choisie pour son séjour d'été. Son mari, M. Hector de la Farlède, était un gentilhomme campagnard qui habitait un castel aux portes de la ville de Grasse, si célèbre par ses essences et ses parfumeries. Habitans ou hivernans, elle y trouvait toujours à qui parler. Les médisans racontaient que le père de M. de la Farlède s'appelait tout bonnement M. Bourdigue, qu'avec le temps il avait ajouté à son nom celui du village où il était né. Son fils, à qui le premier de ces noms plaisait moins que le second, avait fini par l'escamoter, et après avoir signé ses lettres « Bourdigue de la Farlède, » il ne les signait plus que « B. de la Farlède. » Libre à ses correspondans de le croire baron; il ne prenait pas ce titre, mais il ne se fâchait pas contre les gens qui le lui donnaient.

C'était un homme de forte taille et de forte voix, qui avait l'air avantageux, l'abord cavalier et de gros yeux ronds bordés de cils d'un blond si pâle qu'ils paraissaient blancs. C'était là, avec ses prétentions nobiliaires, son signe particulier. Il se piquait d'avoir de belles relations, et, voisinant avec un comte et une marquise des environs, il s'arrangeait pour que personne n'en ignorât. Ce gentilhomme, d'intelligence courte, n'avait pas assez d'esprit pour se douter que sa femme en avait beaucoup plus que lui. Il se donnait l'air de n'en faire qu'à sa tête; dans le fond, c'était elle qui gouvernait. Mais elle s'appliquait à ménager son amour-propre, à lui persuader que lorsqu'il faisait ce qu'elle voulait, il imposait ses volontés à sa servante.

On prétendait que Mme Blandine de la Farlède n'avait pas toujours gardé à son mari une inviolable fidélité. On l'accusait d'avoir eu des bontés pour un jeune médecin, fort beau garçon. Après avoir dérangé quelques ménages, il était allé s'établir dans une ville d'eaux, et on reconnaissait que cette aimable femme, aux cheveux châtain clair et au regard de velours, ne lui avait point donné de remplaçant. Un incident était survenu. Après six années de mariage, lorsqu'elle désespérait d'avoir jamais d'enfant, elle avait mis au monde, non sans effort ni sans douleur,

un fils qu'en apparence le forceps n'avait pas endommagé. Dès lors, méprisant les aventures du cœur, elle n'avait plus rien cherché : son Jules était tout pour elle.

Malheureusement, après lui avoir donné de grandes joies, Jules lui causait de grandes anxiétés. C'était un arriéré. Elle avait tâché de se rassurer en considérant que maint homme de génie a commencé par être un lourdaud; mais elle dut se rendre à l'évidence, reconnaître que cet esprit noué ne se dénouerait jamais. A douze ans on l'avait mis au collège, où il n'avait pu rester; il fallut lui donner des maîtres particuliers, qui s'évertuaient en vain de tirer du feu de ce caillou : aucune étincelle n'avait jailli, et Mme de la Farlède se demandait avec épouvante quel avenir attendait le fruit de ses entrailles. Que n'était-elle riche à millions! Les millions sauvent tout. Cet épais garçon, de santé florissante, noyant dans la graisse le peu d'intelligence que le ciel lui avait octroyé, regardait la vie et le monde bouche bée, avec des yeux ahuris, comme on regarde un pays inconnu où l'on désespère de trouver son chemin Il avait à treize ans l'air et les goûts d'un bébé, et pour surcroît de malheur, il était rustique de tournure, de manières, et beaucoup plus Bourdigue que de la Farlède. Son ambitieuse mère le comparait tristement aux enfans du même âge. Dans ses heures de mélancolie, ses beaux yeux veloutés, qui jadis avaient raconté des romans, ne révélaient plus que ses déconvenues maternelles, et disaient dans un langage voilé que son fils était son idole et sa croix.

Les deux sœurs n'éprouvaient l'une pour l'autre qu'une médiocre sympathie. Mme de la Farlède en voulait à Mme Lejail d'avoir une fille qui n'était point une arriérée, et Mme Lejail ne pouvait pardonner à Mme de la Farlède de ne pas s'appeler Mme Bourdigue et de jouer quelquefois à la baronne. Ce qui envenimait leur zizanie, c'est que l'aînée accusait Mme Limiès de la sacrifier à sa cadette, et que la cadette soupçonnait sa mère de préférer dans le secret de son cœur Huguette à Jules. Au reste elles se faisaient bon visage quand elles se rencontraient, mais elles se rencontraient rarement.

Durant les trente années qu'il avait passées en Amérique, M. Trayaz n'avait donné de ses nouvelles à aucun des siens. Longtemps on le crut mort ou vivotant dans quelque endroit perdu, où cet aventurier traînait sa misère. Un jour, Mme Limiès apprit de quelqu'un, qui connaissait quelqu'un qui assurait l'avoir vu, qu'il était établi à New-York et qu'il était riche. On avait presque oublié ce disparu, on ne prononçait plus son nom, on recommença à s'en occuper. Quand Mlle Huguette Lejail, qui n'était encore qu'une petite fille et qui avait déjà le goût de la dépense, deman-

dait de l'argent à son père pour satisfaire quelque fantaisie coûteuse, il lui répondait : « Adresse-toi à ton grand-oncle Christophe. » Cette réponse l'exaspérait; elle ne croyait qu'à moitié à l'existence de cet éternel absent. Et pourtant? que savait-on? Deux ou trois ans plus tard, il lui arriva de le voir en rêve; elle était superstitieuse, elle ne douta plus qu'il n'existât, qu'il ne revînt, et elle se promit de s'adresser souvent à lui. Tout à coup la nouvelle se répandit qu'il était de retour, qu'il avait gagné là-bas tant de dollars qu'il ne savait qu'en faire, et que, faute de mieux, il venait d'acheter la Figuière. La sensation fut profonde. M. Trayaz n'avait pas été plus ému le jour où il avait découvert sa mine d'argent. Quelle mine d'or qu'un oncle d'Amérique qui avait le triple mérite de posséder soixante ou quatre-vingts millions, d'être célibataire et de commencer une maladie de cœur! Il devint l'unique entretien des veillées, et on y pensait plus souvent encore qu'on n'en parlait. Mais il faut rendre à Mme Lejail et à Mme de la Farlède la justice que dans cette affaire ce n'était pas à elles-mêmes que ces tendres mères songeaient : grâce à leur oncle, l'une se berçait de l'espoir que sa fille épouserait un prince, l'autre que son fils, à qui l'esprit ne venait pas, pourrait désormais se passer d'en avoir.

Cependant les semaines et les mois s'écoulaient, et l'oncle Christophe ne donnait pas signe de vie à sa famille; on pouvait craindre qu'il ne l'eût reniée. Au Dattier comme à Grasse, on bouillait d'impatience, on avait la fièvre, on ne vivait plus. La personne sur qui l'on se déchargeait de toutes les missions délicates fut mise en demeure de se dévouer une fois de plus aux intérêts de ses filles et de ses petits-enfans. Mme Limiès avait écrit depuis longtemps à son frère pour le féliciter et lui exprimer son vif désir de le voir : elle n'avait point reçu de réponse. On exigea qu'elle allât relancer dans sa solitude cet homme mystérieux et taciturne.

Ce ne fut pas sans émotion qu'elle se présenta à la Figuière. Elle y trouva M. Trayaz occupé à faire bâtir sa maison. Assis sur une poutre, au milieu des gravois, il hâtait le travail de ses maçons. Il daigna offrir à sa sœur une place sur sa poutre branlante, mais son accueil fut glacial. Il répondit d'un ton bref aux questions qu'elle lui faisait et n'en eut point à lui faire. Il lui déclara qu'il était revenu en Europe pour s'y reposer, et qu'on ne se repose que lorsqu'on est seul. Il trouva l'occasion de lui vanter les mœurs américaines et le mépris qu'ont les Yankees pour nos sots préjugés touchant les relations de famille. Il lui parla d'un de ses amis de là-bas qui, mécontent de son fils, avait donné trente millions à une université, seize à une bibliothèque

publique, et il approuva hautement l'emploi que ce sage avait fait de son bien. Quand elle prit congé de lui, il ne tenta point de la retenir.

— Je ne puis t'offrir de dîner avec moi, lui dit-il; je vis chez un de mes fermiers, qui me nourrit.

Elle se retira, consternée des propos qu'il avait tenus et plus encore de certains regards qu'il lui avait jetés. Ce petit homme pâle et dur, qui pourtant était son frère, lui avait fait l'effet d'un étranger qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu, et cet étranger lui avait fait peur. Il lui avait semblé par instans qu'elle causait avec un sanglier, et que ce sanglier pensait s'être montré fort débonnaire en la laissant sortir vivante de sa bauge. Elle écrivit sur-le-champ à ses filles, et sa lettre pouvait se résumer en ce mot terrible : « Laissez là toute espérance! » Ses filles, consternées, l'accusèrent de n'avoir pas su s'y prendre, d'avoir manqué d'adresse, de savoir-faire. Obligez les gens, c'est ainsi qu'ils vous récompenseront de vos peines.

Quelle ne fut pas sa surprise en recevant, dix-huit mois plus tard, une lettre par laquelle M. Trayaz l'invitait, elle et ses enfans, à venir faire à la Figuière un séjour de quelque durée dès le 1er février! Elle était alors souffrante et alitée. Elle s'empressa de remercier de sa gracieuse invitation ce frère qui lui avait fait peur, elle lui promit de s'y rendre aussitôt qu'elle serait rétablie, et elle écrivit en hâte à ses filles et à ses gendres. Leur joie égala leur étonnement. M. de la Farlède parut, durant toute une semaine, encore plus bouffi qu'à l'ordinaire : c'était l'effet que produisait sur lui le bonheur. Son aimable femme, qui n'était jamais bouffie, avait dans ses bons jours des gaîtés jaseuses et gazouillantes; on l'entendit chantonner du matin au soir. Elle se fit faire des robes, tout en se plaignant que sa mère eût négligé de s'enquérir quelle était la couleur favorite de M. Trayaz. Au milieu de ses préparatifs, elle trouvait le temps de sermonner Jules. Elle tâchait de lui faire comprendre l'importance de l'événement, les attentions qu'il devait avoir pour se rendre agréable à son grand-oncle, que son avenir en dépendait. Elle le conjura de s'observer, de ne plus béer aux mouches, de ne plus baver, en laissant pendre sa langue. Il s'y engagea solennellement dès qu'elle lui eut assuré qu'il passerait de longues semaines à la Figuière sans y apercevoir la figure d'un professeur.

Mme Lejail était aussi heureuse que sa sœur, mais elle eut quelque peine à vaincre les résistances de l'ancien préfet. Il commença par jeter les hauts cris. Y pensait-on? Ce déplacement en plein hiver l'épouvantait; il tenait pour certain que la villa construite par un Provençal longtemps expatrié, qui ne connaissait

plus son pays, devait être un nid à maladies; il prévoyait des catastrophes et de redoutables courans d'air: voulait-on sa mort? Mme de la Farlède avait pour son mari les ménagemens commandés aux femmes qui ont quelque chose à se reprocher; l'irréprochable Mme Lejail le prenait de haut quelquefois avec le sien. Elle lui signifia qu'il était ridicule, et que d'ailleurs un père doit savoir faire des sacrifices à ses enfans. Il finit par se rendre. Les gens d'esprit sont curieux : il n'était pas fâché de savoir comment était fait le Provençal transformé en Américain dont on s'entretenait partout, jusqu'à Draguignan et à Nice. Mme Lejail n'eut garde de faire aucune recommandation à sa fille; elle savait que cette jeune personne, aussi futée que jolie, se chargeait de se les faire à elle-même. Huguette s'était promis dès la première minute de faire la conquête de son oncle, et comme elle allait vite en affaires, elle avait décidé qu'il s'occuperait de l'établir et que, s'il n'était pas un ladre, elle obtiendrait de lui un ou deux millions de dot. Son imagination ne lui avait jamais servi qu'à donner des grâces et un air de fête à ses calculs; ce qu'il y avait en elle de romanesque, elle le mettait au service d'un petit égoïsme très positif, et il y avait toujours des chiffres dans ses rêveries.

Mme Lejail espérait que sa sœur, qui avait l'esprit de détail et soignait beaucoup ses toilettes, ne serait pas prête au jour fixé, qu'elle la gagnerait de vitesse, que non seulement elle serait la première à reconnaître la place et à s'y ménager des intelligences, mais qu'on lui saurait gré de son zèle. Elle se trompait, et lorsqu'elle monta dans le train du Sud-France, elle s'y rencontra nez à nez avec une blonde qu'elle croyait encore à Grasse. Elle dissimula son dépit, et, après s'être embrassées, les deux sœurs causèrent de choses indifférentes, pour se cacher l'une à l'autre l'intérêt passionné qu'elles prenaient toutes deux à la grande affaire qui depuis quinze jours absorbait toutes leurs pensées. En arrivant vers onze heures à la station de Bormes, on trouva deux landaus qui attendaient, accompagnés d'un fourgon pour les bagages. A mesure qu'elles approchaient de la Figuière, leur agitation croissait, et le cœur leur sautait dans la poitrine. L'effrayante description que leur mère avait faite du sanglier leur revenait à l'esprit. Que n'était-elle là pour leur prêter son assistance, pour parer ou recevoir les coups? N'est-il pas des cas où, fût-elle mourante, coûte que coûte, une mère sort de son lit?

On arriva enfin, et à leur grand soulagement elles découvrirent que l'oncle terrible était beaucoup plus débonnaire qu'elles ne pensaient. Il était là en personne pour les faire descendre de voiture; à travers le nuage qu'elles avaient sur les yeux, il leur

parut gracieux, souriant. M. Sucquier les conduisit dans le corps de logis destiné aux étrangers, et leur fit visiter les deux appartemens qu'on leur avait préparés, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage. Elles trouvèrent l'ameublement très confortable et de très bon goût, et il y avait partout des fleurs. M. Lejail lui-même se réconcilia avec son sort lorsqu'il eut appris de M. l'intendant que le rez-de-chaussée était bâti sur cave, et qu'il eut constaté par une consciencieuse exploration qu'il n'y avait pas trace d'humidité, que sa chambre était exposée au midi, que la cheminée ne fumait pas, et que le soleil qui entrait par ses deux fenêtres était presque aussi chaud qu'au Dattier.

Dès que les deux sœurs furent sous les armes, elles se rendirent par la galerie couverte dans le salon, où leur oncle les attendait. Un domestique en livrée marron annonça, l'instant d'après, que le déjeuner était servi. M. Trayaz offrit le bras à Mme Lejail. Le repas fut succulent, ce qui causa une joie particulière à M. de la Farlède, qui était le gourmand de la bande. L'amphitryon se montra aimable, enjoué et interrogant. On remarqua avec étonnement qu'il était au fait de petits détails intimes dont les journaux ne parlent point; on ne savait pas qu'à ses nombreuses fonctions M. Sucquier ajoutant celle d'informateur, lui procurait tous les renseignemens qu'il désirait avoir. Il déclara au dessert que la famille était décidément une belle institution, qu'elle avait des douceurs que rien ne remplace, qu'il en avait été trop longtemps sevré, qu'il espérait que ses hôtes se trouveraient assez bien chez lui pour y passer deux ou trois mois. Rayonnantes de bonheur, ses deux nièces se disaient du regard l'une à l'autre : « A quoi pensait notre mère? Il est charmant. »

En sortant de table, il prit Huguette par le menton, et de l'autre main lui caressant les cheveux :

— Oh ! le beau brin de fille ! Savons-nous la musique ?

— Elle chante, se hâta de dire Mme Lejail.

C'était vrai, elle chantait; elle avait la voix juste, agréable dans le médium, aigrelette dans les notes hautes. M. Trayaz la conduisit au piano. Il aimait beaucoup la musique, mais il n'était difficile ni sur le choix des morceaux ni sur l'exécution. Un flonflon, joué par un ménétrier de village, lui procurait une griserie d'imagination et lui faisait oublier ce monde sublunaire, où l'homme qui ne pâtit plus ne sait que faire de son bonheur, et où il faut choisir entre l'effort et l'ennui. Quand Huguette eut achevé sa romance, que Mme Lejail avait accompagnée, il la complimenta sur son talent, et un nuage passa sur le front de Mme de la Farlède. Mais il tint la balance égale. Il tapota les grosses joues de Jules et le pria de lui réciter une fable.

Sa pauvre mère eut une angoisse. Heureusement il est une providence pour les innocens, et Jules, qui avait bien déjeuné et commençait à prendre goût à la Figuière, récita sans broncher la fable du *Savetier et du Financier*. A vrai dire, il bredouillait, mangeait la moitié de ses mots, laissait beaucoup à faire à l'intelligence de l'auditoire. Son grand-oncle lui tapota de nouveau les joues, en le félicitant de son heureuse mémoire. Il ajouta :

— Mon ami, n'en crois pas le bon La Fontaine. J'ai connu en Amérique un financier qui avait des sommeils de savetier.

A ces mots, il poussa un profond soupir. On en conclut que ses nuits n'étaient pas bonnes. Décidément ce millionnaire indulgent avait toutes les vertus de son état.

Il mena ces dames dans ses serres, magnifiquement tenues, et il coupa lui-même avec son sécateur deux de ses fleurs les plus rares, dont il orna de sa main leur corsage. Elles se disaient : « Mais oui, il est charmant : où donc notre mère avait-elle l'esprit? » Pendant qu'elles retournaient dans leur appartement pour surveiller leurs femmes de chambre, qui défaisaient leurs malles, il emmena les deux hommes faire le tour du propriétaire. Ce fut un moment critique pour M. Lejail. Ce jour-là, comme il arrive souvent dans les févriers de la Provence, le soleil était ardent, l'ombre était froide. M. Lejail s'arma de son parasol blanc, mit sur son bras gauche ses deux pardessus, et, chemin faisant, il endossa tantôt l'un, tantôt l'autre, sans que M. Trayaz parût trouver ce manège singulier. M. de la Farlède, qui portait depuis peu l'ordre du Mérite agricole, lui expliqua dans un style trop pompeux comment il s'y prenait pour élever ses porcs, qui avaient été primés. Il sembla s'intéresser vivement à ses récits, et ce grand éleveur se disait comme sa femme : « Eh! oui, il est charmant, c'est un bon diable. » Plus circonspect et plus sceptique, M. Lejail réservait son jugement. L'expérience qu'il avait des hommes lui avait appris que dans certains cas ce n'est pas le premier coup d'œil qu'il faut sauver, que le second est quelquefois moins agréable que le premier.

En effet, M. Trayaz se montra moins commode pendant le dîner, et les affaires se gâtèrent un peu. Ce fut la faute de l'ancien préfet, qui, coiffé de son éternelle calotte de velours noir, serait mort plutôt que de s'écarter de son régime, et son régime lui prescrivait de manger très peu le soir, sous peine de passer une nuit blanche. L'amphitryon s'aperçut qu'il refusait les hors-d'œuvre, qu'il ne touchait que du bout des dents à son poisson.

— Vous ne mangez pas, mon cher Lejail. Attrister sa vie pour la conserver me paraît un sot calcul, et, au surplus, à quoi

servent le régime et les précautions ? Croyez-moi, vous mourrez plus tôt que vous ne le pensez.

M. de la Farlède ne méritait à cet égard aucun reproche; il fit honneur au dîner comme au déjeuner, mais il parla longuement de son comte et de sa marquise. Quand on fut au champagne, M. Trayaz porta un toast :

— Je bois, dit-il, à la vertu de mon aimable nièce Mme Lejail, aux cheveux et à la voix de sa charmante fille, à la calotte de velours de M. le préfet. Je bois aux grâces et aux beaux yeux de ma nièce Blandine, aux joues appétissantes de son gros Jules.

Puis il se tourna vers M. de la Farlède ; mais son verre lui trembla dans la main, et il le posa sur la table, en disant :

— Excusez mon trouble, mon cher Bourdigue de la Farlède: c'est la première fois que je porte un toast à un baron, ami d'un comte et d'une marquise.

A peine eut-on passé au salon, il annonça qu'il avait l'habitude de se retirer à neuf heures précises, pour causer affaires avec son intendant; il engagea ses hôtes à s'amuser entre eux comme ils l'entendraient, et, leur ayant montré d'un geste les tables de jeu et la salle du billard, il monta chez lui, suivi de M. Sucquier.

III

Un peu plus tard, entre dix et onze heures, M. et Mme Lejail se trouvaient seuls dans leur salon particulier. Huguette les avait quittés pour aller écrire une lettre dans sa chambre. Enfoncé dans un fauteuil près de la cheminée, enveloppé dans sa douillette, son bonnet de velours rabattu sur ses yeux, les jambes allongées, l'ancien préfet chauffait les semelles de ses pantoufles à un grand feu, qu'il alimentait de temps à autre en y jetant une souche d'olivier. L'épigramme que lui avait décochée M. Trayaz lui était restée sur le cœur, et la prédiction sinistre dont il l'avait accompagnée lui avait fait courir un frisson le long du dos. M. Lejail entendait la plaisanterie, et il aimait à plaisanter; mais sa santé et son régime étaient des sujets sacrés: en parler légèrement lui paraissait une indécence aussi scandaleuse que de rire dans une église. Il regrettait amèrement son cher Dattier, il maudissait la faiblesse qu'il avait eue de se laisser entraîner à la Figuière. Il avait en ce moment l'air sombre d'un homme qui creuse ou ronge une idée déplaisante. Ce qui ajoutait à son irritation, c'est que Mme Lejail, les yeux fixés sur une tasse de thé où elle semblait lire sa destinée, paraissait contente, ravie, et que son visage sévère s'éclairait par instans d'un sourire.

La rage dans le cœur, il jeta encore une bûche au feu.

— A quoi penses-tu, Raoul ? lui dit-elle en reculant sa chaise. Nous ne sommes pas en Sibérie.

— Vas-tu me demander d'économiser son bois?

— Je te demande de ne pas me rôtir. Si tu as froid, prends du thé. Mon oncle fait venir le sien de l'Inde, il est délicieux.

— Comme le propriétaire... Est-ce assez triste? Il y a vingt ans que nous vivons ensemble, et tu ne sais pas encore que le thé est un poison pour moi.

Elle secoua la tête, et après un moment de silence :

— Je crois que nous nous trouverons bien de notre séjour ici. Ma mère me reproche quelquefois de me faire des monstres. Cette journée qui m'effrayait s'est passée à merveille. Il nous a prouvé qu'il avait l'esprit de famille, et il m'a paru que dès la première minute il prenait Huguette en goût.

— Oui, parlons un peu de lui. Tu n'en dis pas assez, ma chère; non seulement il a l'esprit de famille: je le tiens, moi, pour un homme des plus aimables, d'un commerce exquis, d'une irréprochable courtoisie...

— Plus bas, je te prie: on pourrait t'entendre.

— Je parlerai aussi haut qu'il me plaira, poursuivit-il en baissant la voix, et je déclare que cet homme charmant, né avec les dispositions les plus heureuses, les a sans doute perfectionnées en Amérique. C'est dans ce pays-là qu'il a appris à parler aux gens de leur décès avec tant de désinvolture.

Elle pinça les lèvres :

— Quand tu aurais mangé de la barbue, en serais-tu mort?

— Je n'y vois rien d'impossible. Au surplus, que t'importe?

— Il y a si longtemps que tu meurs, murmura-t-elle, que je commence à m'y faire.

Il ne se défendit pas, il attaqua, et, ayant repoussé sa calotte sur le derrière de sa tête :

— Soit, ne nous occupons plus de ma santé, à laquelle tu portes un si vif intérêt. Mais permets-moi de te dire, ma chère Mélanie, que tu te crois très fine, que c'est la prétention de toutes les femmes, et que souvent elles s'abusent lourdement. Tu t'es figuré qu'en venant ici tu faisais une affaire d'or...

— Plus bas, de grâce, dit-elle, en frappant du plat de la main sur la table.

— Ah çà! les murs de cette maison ont-ils des oreilles? Il ne manquerait plus que cela pour m'en rendre le séjour savoureux... Je te répète que tu te fais de grandes illusions, que les adorateurs du veau d'or font souvent un métier de dupe...

— Il est des choses qu'on peut penser, mais qu'on ne dit pas.

— Je les dis. Que veux-tu ? Je suis ce soir d'humeur à les dire. Tu es arrivée ici pleine d'espérances et décidée à trouver ton oncle adorable, à supporter avec une patience angélique toutes les avanies qu'il lui plaira de te faire...

— Mais il me semble que jusqu'ici...

— Eh ! oui, il n'en a fait encore qu'à moi, et celles-là ne comptent pas. Mais tu auras ton tour. Eh bien ! souviens-toi de ma prophétie : ton oncle est un grand mystificateur, et nous sortirons de cette maison aussi riches que nous y étions entrés.

— Tu es un incorrigible pessimiste, répliqua-t-elle en remplissant pour la seconde fois sa tasse de ce thé des Indes qu'elle trouvait délicieux. Grâce au ciel, les catastrophes que tu annonces n'arrivent pas toujours.

— C'est possible, mais rappelle-toi ce que l'homme charmant a dit jadis à ta mère. Il l'a régalée de l'histoire d'un Américain qui avait déshérité sa famille et donné trente millions à je ne sais quelle université. Sois sûre que lui-même projette d'en fonder une quelque part, dans l'Ohio peut-être ou dans le Dakota, à moins que ce ne soit dans le Wisconsin. Ma chère, je le connais dès maintenant comme si je l'avais fait. Écoute-moi bien : son université, qui portera son nom, aura tout, et Mme Lejail n'aura rien. C'est un orgueilleux et un ennuyé. Il nous a appelés auprès de lui pour l'aider à tuer le temps, à titre de distraction provisoire. Nous sommes sa ménagerie : quand ses singes, ses gazelles et ses toutous ne l'amuseront plus, il leur dira bonsoir et les renverra chez eux avec leur courte honte, la tête plus basse, le nez plus long.

En ce moment, la porte de la pièce voisine s'entr'ouvrit. Mlle Huguette apparut sur le seuil, tenant d'une main son démêloir, de l'autre ses cheveux défaits. Elle n'écoutait jamais aux serrures, mais elle avait l'ouïe d'une incomparable finesse.

— Maman a raison, dit-elle : tu es un insupportable pessimiste. Lorsqu'on se mêle de faire le prophète, il ne suffit pas de croire, il faut savoir, et on ne sait rien avant d'avoir pris langue. Il y a ici un homme dont la conversation doit être fort instructive ; il s'appelle M. Sucquier, et je gagerais que mon oncle lui dit ses secrets. Il était assis à table à côté de moi ; quoiqu'il soit très laid et d'une propreté douteuse, j'ai été fort aimable pour lui, et je suis sûre qu'il me veut du bien. Interroge-le dès demain. Quand on a été préfet, on doit s'entendre à faire causer les gens.

Cela dit, elle disparut, et la porte se referma.

— Ma fille, pensa M. Lejail, a vraiment l'esprit fort délié, et la sagesse parle quelquefois par la bouche des enfans.

Cette réflexion ayant modifié le cours de ses idées, il ne prophétisa plus.

Pendant qu'on devisait ainsi au rez-de-chaussée, les habitans du premier étage se livraient à un entretien du même genre, quoiqu'un peu différent. Comme sa sœur, Mme de la Farlède buvait du thé des Indes. Son mari ne se rôtissait pas à un feu d'enfer; il lampait amoureusement l'un de ces vieux cognacs très authentiques qui opèrent des miracles. Un quart d'heure auparavant, il était ou croyait être furieux: depuis qu'il avait fait la connaissance de ce nectar, son humeur s'était sensiblement radoucie.

— Ainsi vous pensez, ma chère amie, qu'en me portant ce toast, M. Trayaz n'avait aucune intention blessante?

— J'en suis certaine.

— Mon Dieu! ce toast n'avait en lui-même rien d'offensant; c'est son ton qui m'a déplu... J'avais cru m'apercevoir qu'il avait en ce moment je ne sais quel accent d'ironie, de persiflage...

— Vous vous trompiez. Je suis convaincue qu'il était sincèrement flatté d'avoir à sa table l'ami d'un comte.

— Au fait, dit M. de la Farlède en se carrant, il est devenu à moitié Américain, et les Américains, paraît-il, sont fort entichés des grandeurs. Allons, à la bonne heure! car autrement... Vous le savez, Blandine, je ne ressemble pas à mon cher beau-frère: je tiens plus à ma dignité qu'à ma vie, et ma dignité est fort chatouilleuse. Quand on se joue à moi, je rends pois pour fèves.

Malgré l'épaisseur des murailles, on entendait par intervalles un bruit étrange dans la chambre attenante. Jules y dormait à poings fermés, et il avait la fâcheuse habitude de ronfler.

— Songez à Jules, murmura Mme de la Farlède.

— Eh! madame, je n'ai pas besoin qu'on me rappelle mes devoirs de père. J'aime mon fils et je suis prêt à lui faire tous les sacrifices, hormis celui de ma dignité.

Il y avait à côté de la bouteille de cognac un flacon de kirsch. Il voulut en tâter; il en huma quelques gouttes, qu'il promena dans sa bouche, et il fit la grimace.

— Son kirsch ne vaut pas son cognac, et tenez, madame, si jamais il venait à me manquer, je suis homme à le lui dire. Oui, je lui dirais, comme je vous le dis, que son kirsch est médiocre.

On raconte que Napoléon Ier retint prisonnier aux Tuileries un conseiller d'État auquel il avait commandé un travail pressé. On l'avait mis sous clef, mais on le nourrissait bien. Ses amis lui ayant demandé si ce procédé ne lui avait pas paru un peu cavalier: — « Certes, répondit-il, mais j'ai dit son fait au grand homme. Quand il s'est informé, en me tirant l'oreille, si j'avais trouvé bon certain pâté qu'il m'avait envoyé : — « Sire, lui ai-je reparti, il était trop salé! » Mme de la Farlède ne craignait pas

que son mari imitât dans l'occasion l'héroïque courage de ce conseiller d'État et qu'il parlât jamais à M. Trayaz de son kirsch. Elle le connaissait trop pour ne pas savoir quelle vénération lui inspiraient les millions et les millionnaires.

— Vous savez, dit-elle, que votre dignité m'est aussi chère qu'à moi-même.

Il vida son petit verre dans la cheminée et revint au cognac.

— Après tout, reprit-il, croyez bien que je rends toute justice à votre oncle. Je reconnais tous ses mérites. Il a un grand train de maison, sa villa est très confortable, sa cuisine est exquise, son argenterie est magnifique, ses écuries sont superbes et dignes d'un roi. Je regrette seulement qu'il ait en certaines choses des goûts trop roturiers. En voulez-vous la preuve? Le château qu'habitait le comte Destreux avait été bâti sous Louis XIV, en 1699. Ce renseignement est sûr: je le tiens de la marquise de Niex. Qu'en dites-vous, ma chère amie? Ne faut-il pas être un franc bourgeois pour avoir abattu cette demeure seigneuriale et l'avoir remplacée par une maison sans histoire?

— On y est si bien! répondit-elle en se pelotonnant comme une chatte dans sa causeuse.

— Je ne dis pas le contraire, mais c'est égal, il est déplorable que M. Trayaz soit si étranger à tout un ordre de sentimens. Il méprise les apparences; ne lui en déplaise, les apparences ont leur prix. La livrée de ses gens n'est pas mal, avouez pourtant qu'elle est un peu triste... Mais ce n'est pas là ce que je lui reproche le plus. N'avez-vous rien remarqué ici qui vous ait étonnée?

— Rien.

— Nous avons des délicatesses que n'ont pas les femmes. Ce qui m'a fort déplu, à moi, c'est que votre oncle admette à sa table son intendant, son M. Sucquier, qui me paraît un homme très commun, sans monde et sans manières.

Son artificieuse femme le regarda d'un air d'admiration.

— Hector, dit-elle, je lis votre pensée dans vos yeux et je la trouve excellente.

— Qu'est-ce à dire? demanda-t-il, fort étonné qu'on pût lire quelque chose dans ses gros yeux ronds.

— Eh! oui, vous vous êtes dit que ce M. Sucquier, qu'on fait dîner avec nous, devait être un personnage fort important, un homme à ménager, et qu'au surplus on pourrait savoir par lui bien des choses!

A son tour, il trouva excellente cette idée qui ne lui était pas venue.

— Mon Dieu! répondit-il modestement, nous avons nos petites malices. Ne m'avez-vous pas déclaré plus d'une fois que

j'étais né pour la diplomatie?... Mais croyez-vous, Blandine, que je puisse, sans me compromettre, lier conversation avec ce subalterne, qui, je le répète, est un homme très commun?

— Vous saurez vous y prendre, et soyez sûr que vous n'aurez pas de grandes avances à lui faire; qu'il se sentira très honoré de la moindre marque d'attention que vous voudrez bien lui donner.

Elle ajouta d'un ton patelin, en montrant du doigt le mur derrière lequel son enfant ronflait :

— Songez à Jules!

— C'est bon, c'est bon! Je sais apparemment ce que j'ai à faire.

Le lendemain matin, M. Sucquier surveillait le défoncement d'une pièce de terre qu'on se proposait de convertir en vigne, quand il aperçut de loin M. Lejail qui se dirigeait de son côté. Il faisait un temps de demoiselle, et l'ex-préfet n'avait vu aucun inconvénient à prendre l'air de bonne heure. M. l'intendant vint à sa rencontre, et l'entretien s'engagea. M. Lejail avait toutes les craintes; il redoutait les rhumes, il se défiait du microbe. Il commença par s'informer si l'eau qu'on buvait à la Figuière avait été analysée : M. Sucquier lui donna sa parole qu'il n'en était pas dans tout le pays de plus saine et de plus pure. Ce premier point élucidé, on causa des travaux des champs. M. Sucquier en vint à dire que la plus commode et la plus économique de toutes les cultures était celle du chêne-liège, qui n'en demande aucune et n'impose au propriétaire que les frais de décorticage.

— C'est l'affaire de quelques jours, dit-il : on paie cinq francs les ouvriers, et l'écorce repousse en six ans. On estime que, l'un dans l'autre, chaque pied rapporte un franc par année, et M. Trayaz en possède plus de cinquante mille sur sa montagne.

Il s'agissait d'arriver à la question brûlante; quoique les préfets s'entendent à faire causer les gens, M. Lejail ne trouvait pas le joint. Heureusement, il avait affaire à un homme qui venait volontiers au secours des questionneurs embarrassés.

— Oui, reprit-il, cette terre est d'un gros rapport, et songez que, pour acheter sa montagne et ses champs et pour bâtir sa maison, M. Trayaz n'a pas déplacé un seul de ses fonds, qui sont presque tous restés en Amérique. Il a tout payé avec ses revenus et il ne doit pas un sou.

Et il s'écria d'un air paterne :

— Quelle bénédiction pour une famille qu'un tel oncle!

— Ah! permettez, lui dit vivement M. Lejail : personne ne peut nous soupçonner d'avoir fait, en venant ici, une démarche intéressée. M. Trayaz a déclaré nettement à ma belle-mère qu'il n'entendait rien faire pour les siens.

— Il plaisantait, il plaisante quelquefois. Je crois savoir pertinemment... mais peut-être aurais-je tort d'en dire davantage.

— Vous parlez au plus discret des hommes, lui repartit M. Lejail, qui commençait à trouver que la conversation de M. Félix Sucquier était intéressante.

— M. votre oncle est un homme de famille, un patriarche, son testament en fera foi. Mais ce n'est pas tout, il a du goût pour les donations entre vifs. « Quand les héritages viennent, me disait-il un jour, on n'a plus de dents pour les croquer. » Et il me disait aussi : « Les gens qui ne se dévêtissent qu'après leur mort n'ont pas le plaisir de contempler le visage des heureux qu'ils font. » On le croirait dur, il ne l'est pas.

— Vous me surprenez au dernier point, mon cher monsieur Sucquier, s'écria M. Lejail en s'efforçant en vain de dissimuler son émotion. M. Trayaz a donné à entendre à Mme Limiès que, selon les idées américaines, qui sont les siennes, on ne doit rien à sa famille.

— Assurément : aussi n'est-ce pas un acte d'équité qu'il entend faire en faisant des heureux, et la justice n'aura rien à voir dans la distribution de ses libéralités. Ceux des siens qui sauront lui plaire seront favorisés, les autres seront réduits à la portion congrue.

Et d'un air d'attendrissement :

— Le gros lot sera au plus aimable!

Mais il parut regretter son indiscrétion et rompit les chiens. Il ne disait pourtant jamais que ce qu'on l'avait chargé de dire. M. Lejail se retira l'esprit ballotté, tiraillé entre des impressions contraires, conservant ses doutes, mais ébranlé dans son incrédulité, prêt à admettre que certaines expériences valent la peine d'être tentées, résolu à laisser sa femme et sa fille agir à leur tête, et, en ce qui le concernait, à ne point contrarier leurs petites manœuvres, à avoir pour M. Trayaz tous les ménagemens, toutes les complaisances, tous les égards compatibles avec les soins qu'il devait à sa chère et sainte personne.

Deux ou trois heures après, l'intendant fut abordé par M. de la Farlède, à qui il répéta en d'autres termes tout ce qu'il avait dit à M. Lejail. L'homme aux cils blancs commit une imprudence : pour témoigner sa satisfaction à M. Sucquier, il lui donna à plusieurs reprises de petites tapes d'amitié sur l'épaule. Il en résulta qu'avant de le quitter pour retourner à ses affaires, M. Sucquier lui tendit une main grasse, qu'il dut prendre et serrer. Il se demanda si sa dignité n'avait pas couru une aventure et souffert un grave dommage : cette question embarrassante lui donnait du souci, mais ce qu'il venait d'apprendre l'avait tant réjoui que son contentement lui fit oublier son inquiétude.

M. Trayaz était un galant homme; il désirait que ses invités se trouvassent bien chez lui. Il leur avait dit, dès le premier jour: « Mes enfans, considérez ma maison comme la vôtre, faites tout ce qu'il vous plaira. » Il avait mis à leur disposition ses chevaux, ses voitures, ses cochers; ils donnaient leurs ordres et allaient où ils voulaient. Il y avait dans la crique toute une flottille: un canot, une chaloupe, une yole, des bateaux pour la promenade et pour la pêche, et dans la maison du vieux peintre, des lignes, des nasses, des filets. M. de la Farlède s'en servait souvent. A la fin de la première semaine, Huguette avait reçu en présent de son grand-oncle une jolie charrette anglaise, attelée d'un poney, qu'elle avait le plaisir de conduire elle-même. Ce qui la touchait davantage, c'est que ce cadeau lui faisait l'effet d'une promesse; elle y voyait la garantie des grandes libéralités sur lesquelles elle fondait son avenir. Pour ne point faire de jaloux, M. Trayaz avait donné à Jules un bourriquet élégamment sellé et harnaché de rouge. De ce jour, la Figuière fut un vrai paradis pour ce gros garçon: point de professeurs, et un âne qui était à lui! M. Lejail n'était pas le plus mal partagé. M. Trayaz avait trouvé dans le château bâti en 1699 une vieille bibliothèque, riche surtout en livres d'histoire, parmi lesquels il en était de rares. Quoiqu'il eût peu de goût pour la lecture, il l'avait conservée soigneusement et installée dans une grande salle du bâtiment central, au-dessus de la galerie couverte. M. Lejail passait des heures fort agréables dans cette bibliothèque, éclairée par trois fenêtres et chauffée par un calorifère.

Il employait le reste de ses journées à observer du coin de l'œil les manèges de Mme Lejail s'appliquant à disputer à sa sœur les bonnes grâces de son oncle. Il lui disait quelquefois, pour l'animer au jeu: « Le gros lot sera à la plus aimable. » Il y a des plaisirs réservés aux sceptiques: ils ne jouent pas, ils regardent jouer.

Pour être juste, il faut convenir que ces deux femmes étaient également admirables, qu'elles rivalisaient d'attentions et d'empressemens, qu'elles avaient l'une et l'autre ce zèle qui ne se relâche jamais et ne connaît pas les distractions, que jamais vieillard ne fut couvé des yeux, choyé, caressé comme l'était M. Trayaz par ses infatigables nièces, qui, lorsqu'il avait oublié l'un de ses gants dans sa chambre ou qu'il avait quelque message à faire porter, retrouvaient à son service leurs jambes de vingt ans. Il paraissait sensible à leurs soins et le leur prouvait en les tutoyant et prenant avec elles de petites privautés. Ce qui rendait leur tâche plus difficile, c'étaient les inégalités de son caractère; elles se pliaient à tous les caprices de son humeur. Était-il gai,

expansif et bavard, elles écoutaient ses histoires avec dévotion, et leurs yeux semblaient boire ses paroles. Était-il sombre et préoccupé, elles veillaient à ce qu'on fît autour de lui un religieux silence. Lui arrivait-il de leur pincer la joue ou la taille, leur figure prenait une expression de voluptueuse félicité. Leur lançait-il quelque dure épigramme, elles souriaient agréablement et baisaient la verge qui les frappait.

Elles poussaient quelquefois le dévouement jusqu'à l'héroïsme. Un jour, comme en présence de son oncle Mme de la Farlède aidait Jules à se mettre en selle, l'âne fit un mouvement et lui marcha sur le pied. Elle était fort douillette; elle faillit pousser un cri, mais elle ne cria pas, et M. Trayaz lui ayant proposé de faire avec lui un tour dans le parc, elle accepta sans sourciller. Elle souffrait mort et martyre, il ne s'en douta pas. Le soir de ce même jour, en sortant de table, il pria Huguette de lui chanter une romance qu'il aimait. Mme Lejail, qui luttait depuis quelques heures contre une de ces migraines sur lesquelles l'antipyrine ne peut rien, eut le courage de se mettre au piano et d'accompagner sa fille. M. Lejail se disait en la regardant :

— Elle est prodigieuse. *Auri sacra fames!*

Mme de la Farlède, qui était sinon plus zélée, du moins plus inventive que sa sœur, trouva le moyen de lui infliger une cruelle mortification. Elle avait le bon esprit de causer quelquefois avec M. l'intendant; elle apprit de lui que M. Trayaz était né le 3 mars 1830. Vers le milieu de février, elle dépêcha son mari à Marseille, d'où il lui rapporta un étui à cigares en cuir de Russie. Elle brodait, elle peignait, elle avait des doigts de fée et un fin talent de miniaturiste. Sur un canevas, dont elle recouvrit une des faces de l'étui, elle fit une broderie représentant deux branches entre-croisées d'amandiers et de pêchers en fleurs; au milieu, elle fixa une plaque d'ivoire où elle peignit son portrait. Ce joli travail fut commencé et terminé dans le plus profond mystère. Le 3 mars, M. Trayaz trouva l'étui sous sa serviette; il en fut charmé et déclara qu'il ne s'en séparerait jamais. Ce fut un jour de triomphe pour Mme de la Farlède, un jour de confusion pour Mme Lejail. Elle se sentait la bouche et le cœur amers en pensant que son oncle, qui était un grand fumeur, aurait sans cesse l'occasion de contempler l'agréable figure de cette intrigante, et qu'il l'emporterait partout avec lui.

M. Trayaz semblait prendre plaisir à attiser la jalousie des deux sœurs. Se donnant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et tour à tour leur prodiguant ses grâces de Yankee ou les contristant par ses froideurs, il les faisait passer par d'incessantes alternatives d'espérance et d'inquiétude. Selon les jours, chacune d'elles pou-

vait se croire préférée ou délaissée. Quand il se promenait dans son parc, il n'en prenait qu'une en sa compagnie, et il s'appliquait à lui soutirer des confidences ou l'induisait à médire de l'absente.

— Voyons, ma chère, dit-il un jour à Mme Lejail, en arpentant avec elle une petite allée que bordait un double rang de cyprès et de thuyas, voyons, Mélanie, tu ne veux rien me dire? Je pose en principe que toute femme a quelque chose à cacher. Une fois pour toutes, conte-moi tes petits secrets.

— Je vous jure, mon oncle, que je n'en ai point.

— Prétends-tu me faire croire que tu n'as jamais fait de traits à ton mari?

Si tout autre se fût permis de soupçonner sa vertu, Mme Lejail eût bientôt fait de souffleter l'insolent; mais il y a des situations où l'on sort de son caractère, et des hommes à qui tout est permis. Elle se contenta de rougir en baissant les yeux.

— Ah! mon oncle, dit-elle avec un demi-sourire, pour qui me prenez-vous donc?

— Je te prends pour la femme d'un homme qui est si occupé de sa petite santé que tu aurais pu le tromper dix fois sans qu'il s'en aperçût.

— Je conviens, répondit-elle, que M. Lejail est un homme heureux; que s'il avait épousé telle femme de ma connaissance, elle n'aurait pas résisté peut-être, pour employer votre mot, à l'envie de lui faire des traits.

— Ta sœur Blandine, par exemple ?

— Mais non, mais non, mon oncle. Croyez bien qu'il est à mille lieues de ma pensée...

— Ne fais pas l'innocente. Il est certain qu'elle a des yeux qui racontent des histoires, ta petite sœur, et quant à son mari, il a toute l'encolure d'un homme qui, par droit de naissance, appartient à la grande confrérie. Eh bien! puisque tu ne veux pas me dire tes secrets, dis-moi ceux de ta sœur, il t'en coûtera moins.

— Quand je vous dis que je ne sais rien, mon oncle!

— Accouche, mauvaise, ou ton vieux bonhomme d'oncle se brouille avec toi.

En bonne Provençale, elle avait quelquefois la dent dure, et quand on est en colère, on dit tout. Se penchant à son oreille :

— Il y avait jadis à Grasse un médecin qui, paraît-il, était un fort joli garçon et dont toutes les femmes raffolaient.

— Et c'est ce médecin qui est cause que le baron Bourdigue a la tête qu'il a?

— Encore une fois, je ne sais rien. Au surplus cette pauvre Blandine serait excusable. Elle est restée six ans sans avoir d'enfant, et une femme sans enfans s'ennuie.

— Et quand elle veut à toute force avoir un Jules, reprit-il, elle appelle à son aide le plus joli des médecins. C'est bien là ce que tu prétends insinuer?

— Moi! point du tout, et vous me faites dire des horreurs.

— Ma foi! fit-il, il faut avouer que cet enfant de l'amour n'a inventé ni la poudre ni l'art de plaire.

Cette conclusion ravit Mme Lejail; un puissant enchanteur venait de mettre du baume sur sa blessure, et elle fut quelque temps sans penser à l'étui brodé.

Le lendemain, comme M. Trayaz remontait sa grande avenue d'eucalyptus en compagnie de Mme de la Farlède, ils se croisèrent avec une charrette anglaise et un poney conduits par une jolie blonde, qui fit à son oncle un signe de tête accompagné d'un sourire à la fois doux et victorieux.

— Il n'y a pas à dire, s'écria-t-il en la regardant s'éloigner : c'est une jolie fille!

— Très jolie, lui répondit Mme de la Farlède. Les traits, la taille, les épaules, les mains, les pieds, tout en elle est joli.

— Gageons qu'il y a un mais, dit M. Trayaz en riant.

— Eh! oui, mon oncle, il y en a un. J'aime beaucoup ma nièce, et je comprends que sa mère en soit fière. Je trouve pourtant qu'il lui manque quelque chose.

— Quoi donc?

— La fraîcheur.

— Tu es bien difficile! C'est une matinée d'avril.

— Oh! vous ne m'entendez pas. Je regrette que cette petite âme ait été défraîchie trop tôt par les réflexions intéressées d'un petit égoïsme trop savant pour son âge. Je trouve Huguette trop raisonnable et trop raisonnante. Elle connaît les choses de la vie autant et plus que sa mère; elle ne fait rien, ne dit rien sans intention; elle est déjà tout calcul, et sa physionomie le dit, ce qui ne m'empêche pas, bien entendu, de lui vouloir beaucoup de bien.

— Il y paraît, ma chère.

— Je ne sais, poursuivit-elle, comment on élève aujourd'hui les jeunes filles. Ne pensez-vous pas qu'à dix-huit ans il est trop tôt pour considérer la vie comme une affaire?

— Tu aimerais mieux qu'on la regardât comme une aventure?

— Je voudrais au moins que, dans ses rêves d'avenir, la jeunesse fît sa part au sentiment, qu'elle écoutât quelquefois parler son cœur. Huguette a trop d'esprit. Mon Jules n'en a point, il n'en aura jamais. C'est son cœur qui le gouverne, et de quoi qu'il s'agisse, il l'en croira toujours. Il m'a fait l'autre jour un affront! N'a-t-il pas eu l'audace de me déclarer qu'il préférait son grand-oncle à tout, même à sa maman?

— Je lui en sais gré, il a su reconnaître que j'avais un faible pour lui. Toutefois, à te parler franc, il y a quelqu'un que je lui préfère.

— Qui donc? demanda-t-elle avec un peu d'inquiétude.

— C'est sa maman, ma chère. Eh! oui, c'est sa maman.

Il se planta devant elle et la regarda dans les yeux.

— Le fait est qu'à trente-neuf ans tu me parais plus propre à inspirer des passions que cette galopine qui fait trotter là-bas son poney et qui ne dit rien sans intention. Sais-tu quoi? Défais-toi de ton mari par le fer ou le poison, et foi de barbon! je t'épouse. Que t'en semble? Sans doute tu me trouves trop vieux?

— Ah! mon oncle, répliqua Mme de la Farlède en le chatouillant de la prunelle, vous êtes un de ces hommes qui pour les femmes n'ont jamais d'âge... J'ai peut-être tort de vous le dire; mais je ne me pique pas, comme Mélanie, de ne commettre jamais d'imprudences.

Il lui pinça le bout du menton.

— Elle est un peu grave, en effet, ta grande sœur, avec ses airs de reine et ses sourcils presque joints. Tu es une câline, toi, une charmeuse, et tes yeux imprudens me plaisent.

Cette déclaration l'enchanta. Elle était incapable de se débarrasser de M. de la Farlède par le fer ou le poison, et elle réduisait à leur juste valeur les propos galans de son oncle. Elle en savoura pourtant la douceur, elle dégusta cette ambroisie.

La température fut si douce dans la première quinzaine de mars qu'on se serait cru en été, et, un matin, M. Trayaz décida, sans consulter personne, qu'on prendrait le café en plein air. M. Lejail fut sur le point de s'insurger : sa femme lui jeta un regard si impérieux qu'il se tut et se résigna. Il trouva le moyen d'abréger cette redoutable épreuve en proposant, à peine eut-il vidé sa tasse, une partie de billard à son beau-frère.

Les trois femmes restèrent sur la terrasse avec leur oncle. Il avait le goût des hamacs; il en fit apporter un, qu'on suspendit à deux poteaux. Il s'y installa et pria Huguette de lui lire le journal. La charge de lectrice du Grand-Mogol était échue à cette jeune personne, qui s'en acquittait à merveille; si elle manquait de fraîcheur d'âme, elle avait la diction nette et ponctuait ses phrases aux bons endroits. Elle commença de lire. Sa mère la regardait et l'écoutait, les bras croisés. Assise un peu plus loin, Mme de la Farlède brodait. Jules, à qui elle avait enjoint de ne point faire de bruit, se tenait accoudé sur la balustrade, et bavant sur sa collerette, il contemplait le ciel bleu en pensant à son âne.

Les cerisiers et les pêchers, encore sans feuilles et couverts

de fleurs, faisaient dans les champs des nuages blancs et roses; une brise tiède remuait la fine chevelure des poivriers; les grappes jaunes d'un mimosa embaumaient l'air et Huguette lisait le *Petit Marseillais*. Elle s'avisa que son grand-oncle venait de s'assoupir. Sa tante s'en aperçut aussi, et, cessant de broder, elle saisit dans ses blanches mains la corde pendante du hamac, qu'elle balança avec autant de délicatesse que si elle eût bercé un enfant. Huguette posa son journal, ouvrit son parasol, qu'elle tint au-dessus de la tête du dormeur, dont un rayon de soleil caressait indiscrètement les sourcils et le front. Pour ne pas demeurer en reste, sa mère décroisa les bras, et, armée d'un éventail, elle s'appliqua à défendre contre les mouches ce sommeil auguste et sacré.

Tout à coup Jules, ayant vu passer sur le mur où il s'appuyait un gros lézard vert, qui lui fit peur, poussa un cri perçant. M. Trayaz tressaillit et rouvrit les yeux.

— Pourquoi Jules a-t-il crié? dit Mme Lejail avec un accent de reproche tragique.

En ce moment, sa douce sœur l'eût volontiers étranglée.

— Ne grondez pas cet enfant, dit M. Trayaz : mon réveil est délicieux. Quels soins vous avez pour moi, mes chères petites, et quel plaisir d'avoir des nièces!

Il lui vint alors aux lèvres un de ces sourires narquois qu'il avait appris dans le Dakota, en conversant avec des *cow-boys* ou des prospecteurs, et, ayant promené sur les trois femmes un regard circulaire, il leur dit :

— Je suis le miel et vous êtes les mouches.

IV

Mme Limiès, dont la santé avait été lente à se rétablir, arriva à la Figuière vers le milieu de mars. Elle fut logée dans un appartement du premier étage contigu à celui qu'occupaient M. et Mme de la Farlède. Il y avait dans cet appartement un grand salon, tendu de soie brochée couleur ponceau. Il fut décidé qu'on s'y réunirait chaque soir pour prendre le thé aussitôt que M. Trayaz, qui n'en prenait pas, se serait retiré chez lui.

Dès le premier soir, avant que ses gendres eussent terminé leur partie de trictrac, Mme Limiès emmena ses filles dans ce salon rouge, et, avec tous les ménagemens, toutes les circonlocutions qu'emploient les mères esclaves, elle leur adressa une tendre réprimande sur la mésintelligence qui régnait entre elles et sur le tort qu'elles se faisaient par leurs zizanies.

— Qui vous l'a dit? s'écrièrent-elles d'une seule voix.

— Votre oncle lui-même. Il m'a déclaré que vous étiez toutes

deux de charmantes femmes, que votre seul défaut était de ne pas vous aimer et de ne pas vous entendre.

Ses deux filles s'empressèrent de se justifier, et, comme il arrive en pareil cas, elles se justifièrent en accusant et leurs plaidoyers furent des réquisitoires. Chacune d'elles reprocha à sa sœur de n'avoir pas joué franc jeu, de l'avoir traitée en rivale et desservie secrètement par des médisances. Après les avoir patiemment écoutées, leur mère se permit d'insinuer que d'habitude les torts sont partagés; sur quoi Mme Lejail s'écria : « Tu m'as toujours préféré Blandine! » et Mme de la Farlède riposta : « J'ai toujours été sacrifiée. » Elles citèrent des faits, remontèrent dans leurs récits jusqu'à l'âge où elles jouaient encore à la poupée.

Quand elles eurent tout dit et redit, Mme Limiès reprit la parole pour leur démontrer qu'elle les avait toujours tendrement et également aimées, que tout ce qui était sorti de ses entrailles lui était cher. Puis elle leur représenta que les maisons divisées se perdent. Elle s'échauffa, s'attendrit, fut éloquente.

— Embrassons-nous, leur dit-elle, et prouvons à tout l'univers que nous ne sommes qu'un cœur et qu'une âme.

Elle leur ouvrit ses bras; tout ce qu'elle y gagna fut un baiser sec que Mme Lejail lui donna sur la tempe droite, pendant que Mme de la Farlède effleurait du bout des lèvres sa tempe gauche. Mais ce qu'elle leur dit ensuite les toucha davantage.

— Je vous apporte, mes filles, une fâcheuse nouvelle. Je m'étais imaginé que sur la foi des renseignemens qu'il avait recueillis, votre oncle ne s'intéressait qu'à la branche aînée de sa famille : je me trompais. J'ai appris de lui tout à l'heure qu'il avait invité quelqu'un qui vous tient de près, mais que vous connaissez peu, à venir faire comme nous un séjour à la Figuière et que ce quelqu'un est le fils de feu mon frère Jérôme, votre cousin Casimir Trayaz.

— La nouvelle, en effet, est fâcheuse, dit Mme Lejail, à qui cet événement parut grave. Et a-t-il invité la mère avec le fils?

— Tu oublies, ma fille, répondit Mme Limiès, que depuis peu ma belle-sœur est devenue infirme, qu'elle est paralysée des deux jambes et ne sort plus de chez elle que pour faire le tour de son jardin dans une chaise roulante.

En ce moment, ses deux gendres entrèrent. Elle les mit au fait. M. de la Farlède prit la chose fort légèrement.

— Casimir Trayaz! dit-il en se préparant un grog. Eh quoi! ce blanc-bec vous semble dangereux? C'est un garçon qui n'a jamais rien fait, n'étant bon à rien, et notre oncle l'aura bientôt toisé et jaugé.

Huguette assistait à cette conversation sans y prendre part. Assise dans un coin du salon, elle lisait un roman anglais, *Tancrède*, qu'elle avait apporté du Dattier. Disraeli était son romancier favori, parce que ses héros et ses héroïnes regardent comme indispensables au bonheur une foule de superfluités et d'accessoires dont les imbéciles réussissent à se passer; que l'argent est à leurs yeux l'outil universel, la première des puissances sociales; et qu'appartenant à l'école du romantisme millionnaire, ils boivent leurs potages dans de petites coupes de Sèvres, leur vin dans des verres de Venise, et ont appris dès leur plus tendre jeunesse qu'il faut manger les truffes avec du beurre. Les livres de cet ingénieux et spirituel écrivain lui procuraient dans sa solitude du Dattier de grandes joies, mêlées, il est vrai, de grandes mélancolies; mais elle possédait deux des vertus théologales et provençales, la foi et l'espérance. Elle avait un autre don : elle jouissait de la précieuse faculté de faire deux choses en même temps, de s'absorber dans une lecture et d'entendre, sans avoir l'air d'écouter, tout ce qui se disait autour d'elle.

Elle ferma son livre, et se tournant vers sa grand'mère :

— Bonne maman, vous connaissez mieux que nous mon cousin Casimir. Tout ce que je sais de lui et de sa famille, c'est que son père était resté à la tête de la fabrique de bouchons, qu'une concurrence dangereuse ayant diminué ses profits, il l'a vendue, que nous étions ses commanditaires; qu'il n'a pas été de bonne foi, ne nous a pas donné notre dû. Je sais aussi qu'il s'était marié peu auparavant, que sa femme était d'Aix, qu'elle l'a décidé à s'y établir, qu'il n'a eu qu'un fils dont il rêvait de faire un avocat, que, lui mort, Casimir n'a pas achevé ses études, qu'il n'a plus rien fait, qu'il vit avec sa mère, qu'il a trente ans et qu'il est un petit rentier. Je l'avais vu une ou deux fois, dans mon enfance, je ne l'ai pas revu et ne me souviens guère de lui. Bonne maman, quelle idée dois-je me faire de mon cousin Casimir?

M. de la Farlède répondit pour elle :

— C'est un bellâtre.

— Ce n'est pas là ce que je demande. Je voudrais savoir s'il est intelligent, s'il a du manège, de l'adresse.

— Lui! c'est un paltoquet, un dadais.

— Dadais ou paltoquet, soit! dit M. Lejail. Mais ce dadais, ne vous déplaise, a sur nous un précieux avantage : il s'appelle Trayaz, et notre oncle peut lui savoir gré d'être le seul membre de sa famille qui porte son nom. J'ai constaté plus d'une fois que ce genre de considérations exerce une grande influence sur les décisions, sur les volontés des testateurs et des donateurs.

— Vous voilà bien! lui dit son beau-frère. Vous êtes l'homme qui a peur de tout.

— Si papa est un incorrigible pessimiste, reprit Huguette, vous êtes peut-être, mon oncle, un peu trop optimiste. Je me suis laissé dire que dans les choses de la vie comme à la chasse, vous avez le tort de mépriser trop vos ennemis, et que vous revenez quelquefois bredouille.

— Impertinente! s'écria M. de la Farlède. Je t'apprendrai à parler.

On ne l'intimidait pas facilement. Elle se leva, vint se planter au milieu du cercle, et regardant tour à tour son oncle, sa tante et sa mère, cette jeune sibylle leur dit :

— Que nous nous aimions ou ne nous aimions pas, il n'importe. Il est si facile de faire semblant de s'aimer! Quand on est raisonnable, on oublie ses dissentimens pour se liguer contre l'ennemi commun et défendre contre lui l'assiette au beurre.

Son père s'amusait toujours de ses sagesses hardies et précoces, et il se mêlait quelque admiration aux étonnemens qu'elle lui causait.

— Bravo, Huguette! lui dit-il. Ton style manque parfois de noblesse, mais tes sentences sont marquées au coin d'une imperturbable raison. Ma fille, ton conseil sera écouté. L'histoire universelle nous apprend que la meilleure diversion aux querelles intestines est une guerre étrangère.

Là-dessus, la séance fut levée. A la vérité, les deux sœurs ne s'embrassèrent pas en se quittant, mais elles se tendirent la main, et dans les jours qui suivirent, elles se firent bon visage, elles eurent presque l'air de s'aimer.

Il y a toujours du vrai et du faux dans les médisances de famille. Si on pouvait sans injustice classer Casimir Trayaz parmi les oisifs et les inutiles, c'était le calomnier que de prétendre, comme M. de la Farlède, qu'il ne fût bon à rien. Il était bien doué, et s'il l'avait voulu, il serait arrivé comme un autre : ce qui lui manquait c'était l'ambition. Il était le type de ces petits rentiers de province, qui attachent beaucoup de prix aux bonheurs négatifs, genre de jouissances presque inconnu à Paris, où tout le monde a la fièvre. Ne dépendre de personne, ne recevoir d'ordres de qui que ce soit, n'être pas sujet à l'heure, employer ses journées à sa guise, ne jamais sentir le dur aiguillon de la nécessité, il n'en fallait pas davantage pour que Casimir fût heureux.

Les oisifs s'ennuient quelquefois, il ne connaissait pas l'ennui. Ce beau garçon était fort répandu; les intrigues mondaines, les commérages de salons occupaient agréablement son esprit. Il s'in-

téressait vivement aux petites affaires des femmes, et il en était plus d'une qui lui voulait du bien. Mais cet inutile était un sage, et ses passions ne lui avaient jamais causé de graves embarras. Il s'était fait une loi de dépenser consciencieusement ses petites rentes, sans jamais toucher au capital: ni le jeu ni ses innombrables amourettes n'avaient fait de trous dans son budget. Ce n'était pas seulement par esprit de parcimonie qu'il mettait de l'ordre et de la méthode dans ses plaisirs. Esclave de sa liberté, il redoutait les entraînemens des liaisons sérieuses, il se défiait des gluaux où l'on reste pris, des bonnes fortunes qui flattent l'amour-propre, mais qu'il faut acheter par des servitudes et de longues fidélités. Il préférait les maîtresses obscures, à qui on donne des pendans d'oreilles en chrysocale, et qu'on peut quitter sans façons le jour où les yeux et le cœur sont las.

Une seule fois, il avait failli se démentir. Il s'était laissé prendre par une belle Italienne qu'il avait rencontrée sur une plage. Elle ne lui avait rien accordé, mais il lui avait paru que sa résistance était molle. Il s'était engagé à aller la voir à Venise, et il fallait que sa passion fût sérieuse, puisque durant trois mois il avait suivi un cours d'italien. Mais au moment de partir, il s'était ravisé; toute réflexion faite, il avait craint que son aventure ne le menât trop loin, et il était resté à Aix. Guéri de sa dangereuse maladie, il avait résolu de s'en tenir aux conquêtes faciles, à ce qu'il appelait l'amour économique. Après avoir aimé Mathurine, il aimait Anaïs, et de temps à autre, dans ses jours de folie et de magnificence, il les aimait toutes les deux à la fois.

Cependant, même en province, on n'est jamais constamment ni parfaitement heureux. Il y avait des soirs où ce sage se disait que pour valoir quelque chose, le métier d'inutile demande un peu d'éclat, et quoique Anaïs eût de beaux yeux, son bonheur lui semblait médiocre. Si chère que lui fût sa liberté, il rêvait par momens d'épouser une héritière et de faire quelque figure dans le monde. La lettre qu'il venait de recevoir de son oncle lui avait ouvert tout à coup des horizons nouveaux; cette invitation imprévue lui avait paru une de ces bonnes aubaines qu'à moins d'être fou on ne laisse pas échapper. Quand il eut bouclé ses malles, il dit à sa mère, qui s'affligeait de ne pouvoir l'accompagner :

— Je voudrais vous emmener, mais je n'ai pas besoin qu'on m'aide. Plus j'y pense, plus il me semble qu'il y a quelque chose à tenter là-bas, et je me fais fort de réussir à détourner sur Aix un filet ou même un bras de ce Pactole américain.

Et comme elle hochait la tête en signe d'incrédulité :

— Vous me prenez donc pour un sot ou un maladroit?

— Dieu m'en garde ! Mais ton père m'a souvent dit que ce qui te manquait le plus, c'est la faculté de vouloir et l'esprit de suite ; que tu étais incapable d'avoir pendant deux semaines la même idée et de lui tout rapporter. C'est de tes idées de traverse que je me défie.

Elle le connaissait. A une imagination grossissante et prompte à s'enflammer il joignait la légèreté de l'humeur. Il était bien de son pays, où la beauté du ciel engage l'homme à se laisser vivre, et où l'oubli est aussi facile que le désir. Quoiqu'il fût bon tireur, il revenait souvent de la chasse le carnier vide : il avait rencontré en chemin une jolie paysanne, et le jupon lui avait fait oublier son lièvre.

— Vous verrez ! vous verrez ! répliqua-t-il. Vous aurez prochainement la preuve que dans les grandes occasions je sais vouloir et jouer serré.

Son arrivée à la Figuière quelques minutes avant le déjeuner ne fut pas heureuse : elle fut marquée par un incident désagréable, qui lui aurait paru de mauvais augure s'il avait été superstitieux. Au moment où la voiture qui l'avait amené de la gare de Bormes s'arrêtait devant le perron de la villa, il aperçut de loin son oncle qui traversait la terrasse pour venir à sa rencontre. Emporté par son zèle, il s'élança si précipitamment à terre que le pied lui manqua et qu'il tomba tout de son long. Mais il se releva lestement, et il plaisanta avec tant de bonne grâce sur sa maladresse et sur les inconvéniens des excès d'empressement que M. de la Farlède, qui avait été témoin de sa chute et s'apprêtait à s'égayer à ses dépens, fut réduit au silence. Il y a des gens qui sont heureux dans leurs malheurs ; il ne s'était pas fait une égratignure, il en était quitte pour quelques taches de crotte sur sa jaquette. M. Trayaz lui donna un quart d'heure pour en changer. Les malveillans espéraient que ce jeune homme, qui paraissait soigner beaucoup sa personne, s'oublierait à sa toilette, que son oncle, qui n'aimait pas à attendre, lui donnerait d'entrée de jeu un mauvais point. Il n'en fut rien : la cloche n'avait pas encore fini de sonner lorsqu'il apparut coiffé, parfumé avec discrétion, mis des pieds à la tête avec une élégance de bon goût et sans recherche, et on dut reconnaître qu'il s'habillait bien et qu'il s'habillait vite.

Pendant le déjeuner, Huguette l'observa souvent du coin de l'œil, l'examina, l'éplucha. Elle remarqua tout d'abord que, si son front commençait à se dégarnir, il avait le teint clair et frais. Elle rendit justice non seulement à son nœud de cravate et à la coupe de sa jaquette, mais à la vivacité de son regard, à son air attirant, à sa moustache fine, à la blancheur de ses mains et à des ongles roses, taillés comme elle aimait qu'on les taillât.

— C'est dommage, pensait-elle, qu'un si beau garçon soit un si maigre parti.

Elle constata aussi que M. Trayaz le regardait et l'interrogeait beaucoup, et qu'il répondait à ses questions avec une familiarité respectueuse qui ne déplaisait point au tyran. Elle en conclut que son oncle Hector était un imbécile, que le nouveau venu était pour la branche aînée un redoutable concurrent.

Vers la fin du repas, comme on projetait une promenade en voiture pour l'après-midi, M. Lejail fit observer que le ciel se couvrait, que le soleil avait disparu derrière un nuage noir.

— Le soleil? dit M. Trayaz, mais le voici!

Et il montrait du doigt son radieux et triomphant neveu.

Il refusa d'accompagner les promeneurs, et, appuyé sur le bras de Casimir, suivi de son mastiff ou dogue anglais, auquel il avait donné le nom de Wasp, le seul être à qui il passât tout, il alla surveiller un travail dont il avait fait son affaire. La petite rivière, souvent à sec, qui traversait son domaine, se transformait, dans la saison des pluies, en torrent dévastateur : il avait résolu de l'endiguer, de rectifier son cours et de reconstruire un pont qu'elle avait emporté l'hiver précédent. Ce travail l'intéressait; ce ruisseau qui faisait du dégât chez lui était à ses yeux un rebelle, un insolent, qu'il avait juré de réduire à l'obéissance, de soumettre à sa puissante volonté. C'était un genre de plaisir qu'il s'était souvent donné dans sa vie : hommes ou rivières, il aimait à avoir raison de tous les audacieux qui lui résistaient.

Il passa l'après-midi à donner des ordres à ses ouvriers et à causer tantôt avec Casimir, tantôt avec Wasp. Il en fut de même le lendemain et les jours suivans.

— Allons voir, disait-il à son neveu, si ces messieurs travaillent.

Il ne s'ennuyait point dans sa société. Il n'était pas l'ennemi des commérages; il lui faisait raconter ses bonnes fortunes et toute la chronique scandaleuse d'Aix. Souvent aussi il le raillait, l'appelait le roi des inutiles. Casimir avait l'humeur souple; il ne se fâchait jamais, prenait tout en douceur. Il lui arrivait quelquefois de flatter son oncle, mais gentiment, sans bassesse, sans flagornerie. M. Trayaz lui ayant dit :

— Tu es loin d'être un sot, mais tu as le genre d'esprit qui ne sert à rien.

— Mon cher oncle, répliqua-t-il, je voudrais avoir celui qui sert; malheureusement il n'y a jamais qu'un homme de génie dans une famille, et quand je suis venu au monde, la place était prise.

Des fenêtres du salon Mme Limiès et ses filles apercevaient

au loin ces deux hommes devisant pendant des heures entières avec animation. Ces longs tête-à-tête les mettaient au supplice : que de choses ne peut-on pas se dire dans un après-midi ! M. Trayaz semblait avoir oublié qu'il avait des nièces ; il leur parlait à peine, il affectait de ne pas les voir. Les injustes caprices de cet oncle ingrat les désolaient : elles se livraient à des réflexions amères dont elles se faisaient part l'une à l'autre, tant leur commune disgrâce les avait rapprochées. Forcé de se rendre à l'évidence, M. de la Farlède lui-même ne doutait plus que l'intrus, comme il l'appelait, ne fût en faveur.

— Décidément vous le méprisiez trop, lui disait son beau-frère : il n'y en a plus que pour lui.

Il faut rendre à Casimir le témoignage que la préférence que lui témoignait son oncle ne lui tourna point la tête, qu'il ne songea pas un instant à s'en prévaloir pour mortifier ou chagriner qui que ce fût. N'ayant pas consulté M. Sucquier, il n'avait pas appris de lui qu'il y aurait dans le divin royaume beaucoup d'appelés et peu d'élus, que le bonheur des uns ferait le malheur des autres. Au surplus, il était d'un bon naturel, ne voulait de mal à personne. Il pensait que, quand la source est abondante, il doit être permis à tout le monde d'y boire, et il s'étonnait qu'on lui fît grise mine. En présence de M. Trayaz, on le ménageait beaucoup ; lorsque le maître n'était plus là, on lui battait froid. En vain faisait-il l'agréable, on n'écoutait pas ses histoires falotes, on ne riait pas de ses plaisanteries, on le tenait à distance ; on n'avait garde de lui proposer de venir prendre le thé dans le salon rouge, dont la porte lui restait fermée. Il finit par reconnaître que ses chers parens avaient formé une ligue contre lui, et il en prit son parti gaîment, car il faisait tout avec gaîté.

Mais pourquoi Huguette était-elle du complot ? Ils étaient faits pour s'entendre, elle et lui. En retrouvant cette jolie cousine qu'il avait vue toute petite, et dont il avait oublié la figure, il s'était passé quelque chose dans sa tête et dans son cœur. Il s'était dit que dans ce monde Dieu place toujours la récompense à côté de la peine. Il avait tout quitté, Mathurine et Anaïs, pour faire un acte de vertu en s'appliquant à conquérir l'amitié d'un vieillard ironique et sournois, et, par une grâce spéciale du ciel, il avait rencontré dans la maison de servitude une charmante fille, qui ne semblait pas farouche. Si elle avait consenti à se laisser faire un doigt de cour, il aurait coulé à la Figuière des jours délicieux, et si le soir il s'obstinait à rêver autour de ce salon rouge dont on lui refusait impitoyablement l'entrée, c'est qu'à travers cette porte close il croyait la voir et l'entendre. Hélas ! elle aussi lui tenait rigueur, le traitait en ennemi. On lui avait fait sa leçon ;

elle l'évitait, elle le fuyait, et, tour à tour hautaine ou moqueuse, elle semblait lui dire : « Tu perds ton temps, je suis un oiseau d'approche difficile. »

M. Trayaz n'avait pas été prudent : tous les jours, que le vent soufflât du nord ou du midi, il avait passé des heures à surveiller ses ouvriers. Un soir il rentra pâle et frissonnant, et il eut dans la nuit un accès de fièvre. On fit venir le médecin, qui déclara que ce n'était qu'un rhume, mais que les rhumes se changent quelquefois en grippe, et que la grippe est un danger quand le cœur n'est pas absolument sain. Il ordonna un traitement et engagea le malade à garder le lit. Cet événement mit la villa en émoi ; on s'interrogeait, on s'agitait. M. Lejail seul conserva tout son sang-froid ; il croyait plus facilement à sa mort qu'à celle de son prochain :

— Il s'en remettra, disait-il, et peut-être à l'avenir méprisera-t-il moins les pardessus et ceux qui les portent.

Ce fut pour Mme Limiès et ses filles un retour signalé de faveur ; quand l'homme est souffrant, il ne croit plus qu'à la femme. Deux semaines auparavant, Mme Lejail et sa sœur se seraient disputé l'honneur de servir d'infirmière à leur oncle ; désormais tout s'arrangeait à l'amiable, et elles se relayaient auprès du lit, se chargeaient l'une après l'autre de distraire l'homme pâle et de lui donner ses tisanes. Elles auraient voulu le veiller, il n'y consentit pas ; mais chaque nuit elles se relevaient à tour de rôle pour lui administrer une potion d'aconit et d'antimoine, qu'il devait prendre toutes les deux heures. Quand elles se furent remises de leur alerte, elles bénirent un incident qui les avait fait rentrer en grâce. Comme la femme est toujours disposée à abuser de son bonheur, Casimir ayant à deux reprises demandé à voir son oncle, elles lui signifièrent avec hauteur qu'il avait besoin de repos, et le neveu trop aimé fut éconduit.

Ne sachant plus que faire ni à qui parler, s'ennuyant à mourir dans une maison où tout le monde lui tournait le dos, il s'avisa un jour d'aller au Lavandou. On s'y rend de la Figuière en trois petits quarts d'heure. On contourne une colline basse, couverte de lentisques et de bruyères arborescentes, et on débouche sur une plage longue de deux kilomètres. Si vous faites jamais cette promenade, ne suivez pas le bord de la mer : il n'est rien de plus fatigant que de marcher sur un sable fin où le pied enfonce. Ne passez pas non plus par les gazons que traverse le Bataillier : vous seriez arrêté plus d'une fois par des fossés vaseux. Laissez à gauche ces prairies marécageuses, et vous trouverez le sentier que vous devez prendre. Étroit, caillouteux, fort accidenté, mais charmant, il court entre de hauts buissons et par

endroits entre des parterres de pourpiers, étalant au soleil leurs admirables fleurs d'un rose vif ou d'un jaune paille, dont on peut dire, comme des lis de l'Évangile, qu'elles sont plus magnifiquement vêtues que Salomon dans sa gloire.

Ce que Casimir trouva au Lavandou, on ne l'a jamais su; à quel attrait mystérieux il céda en y retournant, on ne le sait pas davantage. Ce qui est certain, c'est que durant toute une semaine il y passa la moitié de ses journées, et qu'un soir il ne revint pas dîner. Il ne rentra qu'au matin, comme on ouvrait les portes, et se glissa furtivement dans sa chambre, qui par malheur était juste au-dessus de la chambre de Mme de la Farlède, laquelle avait le sommeil léger et, comme Huguette, l'oreille très fine.

Les conjurés tinrent conseil, ils décidèrent que l'ennemi commun s'était oublié, qu'il avait fait une faute dont on pouvait tirer parti contre lui, et, selon l'usage, Mme Limiès fut chargée de mener la campagne et d'attacher le grelot. M. Trayaz, qui avait quitté son lit, descendait tous les jours au salon. Elle profita d'un instant où elle s'y trouvait seule avec lui pour lui parler de Casimir; elle lui en fit un grand éloge, auquel elle mêla quelques restrictions timides; elle en ajouta d'autres, de telle sorte que de minute en minute le diable devenait plus noir. Il l'écoutait d'un air bienveillant, sans mot dire. Encouragée par son silence approbatif, elle hasarda le paquet, raconta que depuis une semaine leur neveu était sans cesse sur le chemin du Lavandou, qu'il y avait du mystère dans sa conduite, que les domestiques en jasaient et que, la nuit précédente, il avait découché.

— Je comprends, dit-elle, que les jeunes gens s'amusent; mais je voudrais qu'ils choisissent leur endroit et leurs occasions. Il me semble que Casimir a manqué de respect à la maison où il reçoit l'hospitalité, et, ce qui me paraît plus grave, il n'a songé qu'à son plaisir dans un moment où ta santé était pour nous tous un sujet d'inquiétude, de pénibles préoccupations.

Il s'était penché pour caresser son dogue, étendu à ses pieds. Il releva la tête, regarda sa sœur de travers, et fronçant son long nez pointu :

— Je ne sais ce que vous a fait ce jeune homme : vous êtes toutes contre lui. Ne vous en déplaise, je l'aime tel qu'il est, laissez-le tranquille et ne me gâtez pas mes plaisirs.

Elle fut atterrée par cette réponse, et ses enfans ne le furent pas moins quand elle les mit au fait de son piteux insuccès.

— Il est le maître de la place, dit Mme Lejail.

— Bah ! dit M. de la Farlède, il a fait une imprudence, il en fera une seconde qui le perdra.

— Ne vous y fiez pas, lui répliqua l'ancien préfet. Dieu, qui

veut le bonheur de ses créatures, a donné le chien à l'aveugle et le repentir à l'étourdi.

V

Le lendemain, pendant que son mari faisait la grasse matinée, Mme Lejail entra de bonne heure dans la chambre de sa fille, qui s'occupait en ce moment d'écrire à une de ses amies de pension, une de ces confidentes intimes à qui l'on dit tout, à condition, bien entendu, de tout arranger. En attendant qu'elle eût fini, sa mère s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre et contempla d'un œil mélancolique un grand magnolia qu'un coup de mistral avait dépouillé d'une partie de ses fleurs; peut-être se disait-elle qu'il en est des grandes espérances comme des arbres fleuris, qu'il suffit d'un caprice du ciel pour les défleurir.

D'habitude il ne fallait qu'un quart d'heure à Huguette pour remplir deux feuillets de son élégant griffonnage. Ce jour-là l'inspiration ne lui venait pas, elle était distraite; à tout moment elle posait sa plume, et, les yeux demi-clos, semblait causer avec elle-même. Tout à coup, se tournant vers sa mère :

— Ainsi, maman, tu crois que c'en est fait, que mon oncle s'est à jamais coiffé de ce beau garçon ?

— Je crois comme ton père, répondit Mme Lejail, que l'esprit de contradiction est la qualité dominante de ton grand-oncle, et que tout ce que nous pourrions faire ou dire pour combattre sa prévention ne servirait qu'à l'ancrer davantage dans ce cerveau de granit.

— Soit! à nouveau cas, nouveaux conseils. Je suis bien trompée ou mon cousin me trouve fort à son goût. J'ai beau lui faire froide mine, il a parfois une façon de me regarder où la tendresse se mêle au reproche. Que dirais-tu si dès ce jour...

Mme Lejail mit son doigt sur sa bouche. Elle avait deviné, et la pensée qui était venue à sa fille, elle l'avait eue, elle aussi; mais elle l'avait repoussée comme une tentation à laquelle elle était tenue de résister.

— Eh! maman, rien n'est plus simple que de retourner son char et de remplacer la haine par l'amour. Cela se fait constamment, et encore une fois qui nous empêche ?...

— La foi des traités, ma chérie. Nous sommes désormais liées, ta tante et moi, par une convention tacite. Nous nous sommes engagées à unir nos intérêts, à ne pas agir séparément, et je me ferais une conscience...

— La foi des traités ! interrompit Huguette, qui méprisait les vains scrupules. Papa ne disait-il pas l'autre jour, en parlant de

la Triple Alliance, que les alliés ne restent fidèles au pacte commun que tant qu'ils y trouvent leur avantage ?

Mme Lejail ne répondit pas.

— Qui ne dit mot consent, reprit-elle, et il y a un autre proverbe qui dit que qui n'ose rien n'a rien.

— Je ne te comprends pas, dit sa mère, en affectant de ne pas comprendre.

— Vous aurez compris avant le déjeuner, car j'entends régler sur-le-champ cette petite affaire. Quel que soit le mérite des olives mûres et toutes noires qui se laissent tomber de l'arbre, la meilleure huile se fait avec les olives vertes, qu'on cueille soi-même sur l'olivier.

Et aussitôt, ayant refermé son buvard, elle quitta son peignoir, se coula dans une jolie robe de foulard jaune; puis elle mit sur sa tête une capeline en paille d'Italie, prit d'une main son ombrelle, de l'autre un livre, et tira une révérence à sa mère, qui avait assisté à ces préparatifs sans mot dire.

— Mais, Huguette, es-tu folle?

— Moi, folle ? Je ne fais jamais que des actes de haute sagesse.

— Enfin, de grâce, où vas-tu?

— Je vais m'assurer à l'instant si mon cousin est réellement amoureux de moi.

— Et tu iras le trouver dans sa chambre pour le lui demander?

— Ah ! pour qui donc ma mère me prend-elle?

Puis, ayant jeté les yeux sur la pendule : — Il n'est pas encore descendu, mais dans une demi-heure il sortira.

Elle se dirigeait vers la porte; Mme Lejail essaya de la retenir.

— As-tu confiance en moi ? dit-elle en se retournant.

— Assurément; mais, je t'en supplie, sois prudente, très prudente.

Elle haussa légèrement les épaules, tant cette recommandation lui semblait superflue, et elle disparut.

Après avoir eu une de ces idées de traverse dont sa mère se défiait, Casimir était rentré, selon son expression, dans l'âpre sentier du devoir. Il avait résolu de se refuser tous les plaisirs, de se donner cœur et âme à son oncle, de sacrifier l'agréable à l'utile. Il y a cependant des distractions innocentes qu'un pénitent sincère peut se permettre sans remords. Ayant passé sur les bords de la Méditerranée les vingt premières années de sa vie, la mer était pour lui une amie d'enfance qu'il était heureux de revoir. Il l'aimait aussi parce qu'il aimait la femme, cette chose mouvante dont on ne voit pas le fond. Depuis que M. Trayaz était malade et ne l'emmenait plus chaque matin assister à l'endiguement d'une

rivière, il avait pris l'habitude de faire une promenade sur l'eau avant le déjeuner. Huguette le savait, elle savait tout.

Comme elle l'avait prédit, il sortit vers dix heures et se dirigea vers la crique, en méditant sur les bons et les mauvais hasards de la vie. Il n'était pas homme à philosopher longtemps; il aimait mieux déclamer des vers, surtout les siens. Il en faisait beaucoup, en provençal et en français. A défaut d'autres mérites, il avait l'abondance, une prodigieuse facilité. Il improvisait des sonnets au pied levé; plus souvent il composait des romances dans lesquelles il racontait ses aventures amoureuses et qu'il appelait son journal rimé. La dernière qu'il eût pondue, et qu'il récitait en ce moment, lui avait été inspirée par Anaïs, et commençait ainsi :

Un soir je me glissai chez elle
Comme un voleur, et cette belle
En perdit quelque temps la voix.
Puis elle dit : « Si tu m'en crois,
Allons courir, allons au bois
Cueillir l'aubépine nouvelle. »
— « Il n'est pas de plus beaux endroits,
Répondis-je à cette infidèle,
Qu'une chambrette où je te vois.
Nous avons, ma chère, autrefois,
Cueilli la noisette et l'airelle,
Et tu t'envolas en chemin.
Je tenais l'oiseau dans ma main :
Il s'est échappé d'un coup d'aile,
Me disant : Repassez demain !... »

Comme il approchait de la maison du vieux peintre, il s'arrêta un instant, le nez en l'air, pour retrouver la suite, qui lui échappait. Il la retrouva enfin, et d'une voix retentissante :

Les fleurs des bois, ma douce reine,
N'ont jamais rien dit à mon cœur.
Eh ! qu'importent à mon bonheur
L'aubépine ou la marjolaine ?
Vois, le jour commence à pâlir :
C'est l'heure propice au désir,
Et la fleur que je veux cueillir
Ne croît pas à l'ombre d'un chêne.

Il s'avisa soudain que la plage était habitée, qu'une jeune personne en robe de foulard jaune était assise au sommet d'un monticule de sable, qu'un pin parasol abritait sous son ombre.

— Eh ! parbleu, c'est elle ! murmura-t-il, en se reprochant d'avoir donné trop de voix.

Il avait tort de s'inquiéter. Penchée sur un livre ouvert qu'elle

tenait de ses deux mains, elle était si absorbée dans sa lecture que sans doute elle n'avait rien entendu, et lorsqu'il l'aborda, humble comme un chien qui a reçu le fouet et craint de le recevoir encore, elle laissa échapper un petit cri de surprise. Mais il s'aperçut du même coup que le livre qu'elle lisait avec tant de recueillement était à l'envers.

— C'est une rusée, pensa-t-il; elle m'attendait.

Et il se confirma dans l'idée qu'en le chagrinant si longtemps par ses rigueurs, elle avait obéi à une consigne.

— Ma cousine, dit-il, je méditais tout à l'heure sur les fâcheux hasards de la vie. Il en est de charmans, puisque je vous rencontre ici.

— Le temps était si beau, répondit-elle, que je n'ai pu résister à la tentation de venir respirer l'air de la mer.

— Vous le respirez de trop loin. Ma cousine, je suis de la race des audacieux. Si vous consentiez à vous arracher à votre livre, je vous proposerais une promenade en bateau: me feriez-vous la grâce d'accepter?

Elle prit un ton sévère pour lui exprimer l'étonnement où la plongeait cette proposition; mais l'aménité du sourire sauvait tout.

— Serait-ce bien convenable, mon cousin?

— Du moment que cela nous convient à vous et à moi, il me semble que toutes les convenances sont observées... Je cours préparer le canot.

Un énergique battement de mains avertit bientôt Huguette que tout était prêt. Quelques minutes plus tard, ils s'embarquaient. Elle s'assit à l'arrière, en disant:

— Je me charge du gouvernail, occupez-vous de la voile.

Elle s'entendait à gouverner un bateau; elle n'avait pas d'autre fête au Dattier. La mer, où se réfléchissait un ciel pommelé, était d'un gris d'opale d'une douceur infinie. Mais ils ne songeaient pas à l'admirer. Dès qu'ils furent sortis de la crique, le vent fraîchit, la voile s'enfla, et ils coururent quelques bordées. Casimir interrogeait Huguette, lui faisait raconter sa vie. Elle lui dit ses occupations, ses ennuis, et aussi les agréables distractions qu'elle trouvait chez sa grand'mère à Marseille. Il lui parut en l'écoutant qu'elle avait le bouquet sur l'oreille, que ce jeune cœur était mûr pour l'amour et le mariage. Peu à peu il sentit sa tête se prendre, comme le jour où il avait rencontré pour la première fois sa belle Italienne. Les femmes produisaient sur lui le même effet que le vin: il se grisait facilement, mais sans arriver jamais à la pleine ivresse. Il y eut un silence, pendant lequel il la mangeait des yeux. Puis il s'écria:

— Mon Dieu, ma cousine, comment faites-vous pour être si jolie?

— Cela m'est venu sans y penser, répondit-elle en riant et sans rougir.

— Je suis un homme transparent, et je chercherais en vain à vous cacher ce que j'ai dans le cœur. Aussi bien vous vous doutez depuis longtemps de l'ineffaçable impression que vous avez faite sur moi... Mais de quoi riez-vous ?

— De rien.

— Mais encore ?

— Je pense à quelque chose que disait maman.

— Et que disait-elle, votre maman ?

— Le soir que vous n'êtes pas venu dîner, elle a prétendu que vous aviez une affaire de cœur au Lavandou.

Moins effronté qu'elle, il ne put s'empêcher de rougir ; mais il recouvra bientôt son aplomb.

— Est-ce que le cœur, dit-il, a rien à voir dans ce genre d'affaires ? Au surplus, je vous jure... Eh ! tenez, puisque vous m'obligez à vous le dire, vous avez été si cruelle à mon égard que, pour étourdir mon chagrin, j'ai fait de grandes courses dans les montagnes des Maures. Un soir je m'y suis perdu, et je n'ai pas su retrouver le chemin de la Figuière.

— Ce qui me paraît encore plus certain, dit-elle, c'est que nous ferons bien de regagner la terre, sous peine d'arriver en retard au déjeuner.

— Dieu ! que vous êtes raisonnable ! et que je voudrais pouvoir vous communiquer un peu de ma folie ! Figurez-vous que je songeais à vous emmener là-bas, dans l'île du Levant. On y trouve de charmans petits déserts, où je vous aurais dit certaines choses qui pour le moment doivent rester entre vous et moi.

— Qu'à cela ne tienne ! il me semble que dans ce bateau nous sommes seul à seule, et que, quoi qu'il vous plaise de me dire, je serai forcée de vous écouter.

La brise était tombée, la voile collait au mât. Il prit les avirons et se mit à ramer, mais tranquillement.

— Divinités marines, s'écria-t-il, tritons joufflus, et toi solennelle Amphitrite, conduisez ma langue et fournissez-moi des paroles qui touchent le cœur de l'adorable créature que vous avez le bonheur de bercer sur vos flots !

— Cet exorde me paraît suffisant, dit-elle, arrivons au fait.

— Vous souvient-il, ma cousine, que jadis, dans le temps de ma verte jeunesse et de votre tendre enfance, je passai toute une semaine chez vos parens ? Ils habitaient Saint-Raphaël, votre père n'ayant pas encore découvert que c'est un endroit mortel pour les anciens préfets qui se croient malades. J'avais alors comme aujourd'hui quelque dix ans de plus que vous, et vous faisiez de

moi tout ce qu'il vous plaisait. Un jour, vous m'avez dit : « Jouons au mari et à la petite femme... » Et me mettant un râteau sur l'épaule : « Va travailler, mon homme; quand tu reviendras, je te donnerai une bonne petite galette bien chaude, que j'aurai fait cuire moi-même. » Je ne sais pas si la galette était bonne, mais je sais que je l'ai mangée. Ma cousine, vous en souvient-il?

— Supposons que je m'en souvienne. Mais ramez, je vous prie, ou nous n'aborderons jamais.

— Votre excellent père nous surprit jouant à ce jeu et nous pria de jouer à autre chose. Il pensait sans doute qu'un prince régnant était seul digne de vous épouser, et il n'avait pas tort; hélas! on n'en trouve ni à Saint-Raphaël ni au Dattier. Et puis dans ce temps-là, je portais un nom très obscur; les choses ont bien changé depuis. La famille possède aujourd'hui son grand homme, dont on parle avec vénération à vingt lieues à la ronde. Désormais une femme peut éprouver quelque orgueil à s'appeler Mme Casimir Trayaz. Qu'en pensez-vous, ma cousine?

— Je pense, mon cousin, que vous êtes très long dans vos récits, que quand je lis un roman, je cours tout de suite à la fin et que j'attends avec impatience la fin de votre histoire.

— La voici, ma fin. Croyez-vous que le jour où j'aurai l'honneur de demander votre main à monsieur votre père, il me reprochera comme jadis de mal choisir mes amusemens et mes jeux?

— Ah! mon cher monsieur, que vous êtes prompt! Il me semble que je suis pour quelque chose dans cette affaire et que vous feriez bien au préalable de vous assurer de mon consentement.

— Eh bien! ma cousine, consentez-vous?

— Je demande à m'informer, à m'instruire, et je ne vous répondrai que quand nous aurons fait plus ample connaissance.

— Avez-vous besoin de me connaître davantage pour savoir si je vous plais ou si je vous déplais? Soyez indulgente et convenez que je vous plais... Savez-vous l'italien, ma cousine?

— Non, mon cousin.

— Alors je risque ma citation : *La donna ricusa e brama.*

— Ce qui veut dire, répondit cette fille subtile qui n'avait pas besoin d'apprendre les langues pour les savoir, que la femme à la fois refuse et désire. Vous êtes un peu fat, mon cousin.

— Que dites-vous là? Je me rends justice. Ce qui me manque c'est la galette... Je ne parle pas de celle que jadis vous m'avez fait manger.

— Non, vous parlez de celle qui est nécessaire au bonheur, dit-elle avec un demi-soupir.

— Heureusement nous savons où la prendre. Changeons de

métaphore, c'est notre oncle qui a le sac. A vrai dire, ce vieux bélier à la toison d'or me paraît peu commode à tondre. Mais j'ose croire qu'il me veut du bien, qu'il vous trouve charmante et que le jour où nous lui ferons part de notre commun projet, il daignera secouer sur nous quelques flocons de sa laine.

— Et là-dessus, répliqua-t-elle, ils débarquèrent.

En effet le canot, après avoir longé la jetée, venait d'accoster le petit quai qui bordait la terrasse de la maison du peintre.

— Avant que je vous débarque, prononcez une parole encourageante. Dites-moi que dès ce jour vous me considérez comme un prétendant possible, acceptable.

— Je ne dis ni oui ni non.

— Quand une femme ne dit pas non, c'est qu'elle dit oui. Ah! ma cousine, je suis un mendiant, faites-moi l'aumône, cela ne vous engage à rien, et dans ce lieu solitaire où les tritons seuls peuvent nous voir, souffrez, au risque de les rendre jaloux, que ce prétendant acceptable dépose sur de beaux yeux couleur d'aigue-marine un baiser furtif et discret.

— Oh! pour cela, non! s'écria-t-elle en se levant; je vous l'interdis absolument.

Il n'insista pas et débarqua le premier. Puis, avant qu'elle eût pu deviner son intention, il la saisit par la taille pour la mettre à terre, et l'occasion lui semblant bonne, il effleura de ses lèvres de beaux cheveux d'un blond très doux et très rare en Provence.

— Vous êtes un homme sans foi ni loi! lui dit-elle vivement, mais sans colère.

Et, le laissant amarrer son bateau, elle s'enfuit.

— Cours, ma petite, je te retrouverai, lui disait-il entre ses dents. Tu es une fieffée coquette qui me fera voir du pays. Grâce à toi, je suis sûr de ne plus m'ennuyer à la Figuière. Eh! que diable! si attaché qu'on soit à ses devoirs, on ne peut causer tout le jour avec son oncle.

Quelques minutes avant le déjeuner, Huguette entrait précipitamment dans la chambre de sa mère, en lui criant :

— Je crois que l'affaire est faite!

Puis, sans se donner le temps de reprendre haleine, elle lui raconta son équipée.

— Il me semble que le reste te regarde, que c'est à toi de pressentir mon grand-oncle, de savoir ce qu'il serait disposé à faire pour moi si j'épousais son neveu bien-aimé. Jusqu'à ce que tu m'aies procuré cette importante information, je ne saurai pas quelle conduite tenir à l'égard de ce beau garçon, qui me plaît.

Elle l'adjura de se hâter, lui représenta que l'incertitude était

de tous les maux le plus insupportable. Mme Lejail ne demandait pas mieux que de la satisfaire ; mais la démarche qu'elle allait tenter lui semblait périlleuse. Il y a des hommes qui à première vue paraissent effrayans, et qu'on trouve à l'user plus accessibles, plus maniables qu'on ne l'avait pensé. D'autres ressemblent à ces montagnes dont le sommet n'offre au regard que des pentes molles et gazonnées où l'on peut cueillir des fleurs; rien n'avertit que ces gazons fleuris descendent vers d'invisibles précipices, qui attendent et guettent les imprudens. Pendant les premières semaines de leur séjour à la Figuière, charmées de la physionomie accorte de leur oncle, Mme Lejail et sa sœur avaient eu peine à comprendre l'effroi qu'il inspirait à leur mère. Mais un jour il leur avait dit en souriant : « Je suis le miel et vous êtes les mouches. » Ce sourire leur avait donné le frisson, elles avaient vu le précipice.

Malgré les instances de sa fille, Mme Lejail ne se pressa point de remplir sa mission, et plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle abordât le délicat sujet. Selon toute apparence, elle se serait tue longtemps encore, si un après-midi son oncle, qui faisait sa première sortie, la trouvant seule dans une allée du jardin, ne l'eût interpellée, en lui disant d'un ton brusque :

— Eh ! vraiment, j'en apprends de belles. Depuis quand permets-tu à ta fille de faire des promenades en mer, tête à tête avec un jeune homme? C'est leur témoigner à tous deux beaucoup de confiance.

Elle était fort étonnée qu'il fût si bien informé. Elle ignorait qu'un matin M. Sucquier, occupé à étudier le tracé d'une route destinée à l'exploitation d'une forêt, eût aperçu du haut d'une colline un canot qui courait des bordées. A ses nombreux mérites il ajoutait celui de grand policier, et le zèle avec lequel il s'acquittait de cette fonction lui attirait non la considération, mais la bienveillance du maître, à qui il ne déplaisait pas que son intendant se fît un plaisir de tout voir et de tout rapporter.

— Ma parole ! reprit M. Trayaz, les femmes sont de drôles d'animaux. Un jour, envoyée par vous, ta mère vient me signifier d'un air échauffé que mon neveu est un mauvais sujet, qu'il manque de respect à ma maison, que ses escapades nocturnes scandalisent mes hôtes et mes gens, que je dois le prier au plus tôt de vider mon plancher, et, le lendemain, Mlle Lejail passait deux heures sur l'eau avec ce garnement, ce débaucheur de servantes d'auberge !

Elle eut un moment de sérieux embarras ; il y a des contradictions difficiles à expliquer; mais elle avait appris dans les préfectures à ne perdre jamais contenance.

— Mon oncle, dit-elle, les femmes sont quelquefois trop promptes à juger leur prochain. Nous avions calomnié Casimir. Nous avons appris depuis qu'il ne passait point son temps dans les auberges du Lavandou, que ce grand marcheur faisait des excursions dans la montagne et qu'un soir...

— Ah çà! interrompit-il, me prends-tu pour un niais? Dis-moi plutôt que Huguette fait quelquefois des fugues à l'américaine dont tu n'es pas responsable.

— Celle-ci était bien innocente : on s'est rencontré sur la plage, et comme Huguette est encore une enfant...

— C'est toi qui le dis, mais il y a des têtes où il fait jour de bon matin.

Il ajouta d'un ton plus doux :

— J'ai cru m'apercevoir que Casimir tournait beaucoup autour de ta fille. Prends garde, c'est un jeune homme fort entreprenant.

— Je crois qu'il a sur elle des vues sérieuses; il lui a fait une déclaration en règle, et je ne serais pas surprise qu'avant peu il nous demandât sa main. Je désirais vous consulter à ce sujet. Quel parti devrai-je prendre? J'entends me gouverner entièrement par vos avis. Vous n'êtes pas seulement le meilleur des conseillers, nous vous considérons comme le véritable chef de la famille.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, répondit-il en ricanant, et qui a les honneurs a les charges. Mais toi-même, que penses-tu de mon beau neveu?

— Il ne me déplaît point, et il m'a semblé qu'il vous plaisait.

— Où prends-tu qu'il me plaise? Il m'amuse, il a quelque drôlerie dans l'esprit; mais en général les loustics sont de tristes maris, et puisque tu veux bien me consulter, Huguette n'est pas près de monter en graine, ne te presse pas de la marier, et surtout garde-toi bien de la donner à cet olibrius.

Cette réponse catégorique, qui n'était pas celle qu'elle attendait et désirait, lui causa un véritable saisissement qu'elle réussit à cacher.

— Merci, mon cher oncle, dit-elle, me voilà tout à fait fixée, et Huguette a pour vous tant d'affection et de respect qu'elle regardera toujours vos conseils comme des ordres.

Là-dessus, sachant ce qu'elle voulait savoir, elle changea de propos. Comme on peut croire, elle ne fit part qu'à sa fille de son entretien avec l'homme insondable dont les brusques évolutions déroutaient tous les calculs. Mais elle ne vit pas d'inconvénient à expliquer à sa sœur que, si jamais leur oncle avait eu du

goût pour leur cousin, il en était bien revenu, qu'il le qualifiait de loustic et d'olibrius. Ne le jugeant plus dangereux, ses parens s'humanisèrent, lui firent meilleur visage, ne le tinrent plus en quarantaine. Il en fut charmé; mais il s'avisa du même coup que son oncle s'était sensiblement refroidi pour lui et que Huguette était redevenue subitement un oiseau de difficile approche. Il se dit que M. Trayaz était le plus capricieux des vieillards, qu'on ne se bat pas contre des caprices, qu'il en est de fâcheux et d'aimables, qu'il faut laisser aux uns le temps de s'user, aux autres le temps de renaître, que la patience et l'espérance sont deux puissantes divinités, qui se chargent d'arranger nos affaires malgré le mauvais vouloir des hommes et des choses. En ce qui concernait Huguette, il ne s'en tint pas à la politique expectante, à l'indolente sagesse des bras croisés. Il jura qu'il aurait raison de cette coquette, de ses inexplicables variations d'humeur, qu'il dompterait ce cœur fantasque et dur, qui tour à tour s'offrait ou se refusait. Ce fut à cela que, tout en s'acquittant sommairement de ses devoirs envers son oncle, il employa la majeure partie de ses journées. Une fois de plus dans sa vie il fit passer l'accessoire avant le principal, et se piquant au jeu, peu s'en fallait qu'il n'oubliât ce qu'il était venu faire à la Figuière.

Un soir, les deux hommes et les quatre femmes réunis dans le salon rouge entendirent frapper à la porte, et avant que personne eût crié : Entrez! on vit avec surprise s'introduire dans le sanctuaire le beau garçon qu'on avait si longtemps exclu de l'autel et du sacrifice. Il se présenta d'un air dégagé, avec une noble et gracieuse assurance. Il fut reçu sans enthousiasme, mais poliment. Avant de s'asseoir, il promena ses yeux autour de lui et s'écria :

— Le voilà donc, ce fameux salon rouge où l'on est si bien pour conspirer!

— Vous nous prenez donc pour des conspirateurs? lui dit Mme Limiès.

— Ma chère tante, répondit-il, on m'accuse d'être un grand étourdi. Pure calomnie! J'observe et je comprends. Abattons un instant nos cartes. Nous avons, vous et moi, pour le propriétaire de cette maison et d'une foule d'autres biens meubles ou immeubles un attachement aussi profond que sincère. Mais, soyons francs, cette affection n'a rien de commun avec l'amour mystique qui méprise les récompenses et préfère le bonheur d'aimer à toutes les joies du paradis. Vous avez cru voir en moi l'ennemi de vos intérêts, vous vous trompiez.

Et il ajouta d'un ton prophétique en se frappant la poitrine :

— L'ennemi, ce n'est pas l'homme que voici, c'est celui qui vient!

Cette menaçante parole et l'accent avec lequel elle fut prononcée firent impression sur l'assistance. On le pria de s'expliquer.

— L'homme qui vient, reprit-il, et avec qui vous aurez à compter avant peu, est le fils de feu ma tante Marianne, sœur cadette de Mme Limiès ici présente, c'est mon cousin Silvère Sauvagin.

— Quoi! dit Mme Limiès avec étonnement, mon frère ferait venir ici Silvère?

— Quoi! dit M. de la Farlède avec mépris, ce déclassé! cet aide-jardinier de Mme la comtesse de Rins! Et vous le croyez redoutable? Vous prenez donc au sérieux cet épouvantail de chènevière? Vous êtes un mauvais plaisant, Casimir.

— Eh! permettez, ce déclassé a, paraît-il, monté en grade. Je ne le connais guère, mais M. Trayaz, qui, informé je pense par son Sucquier, est plus instruit que nous de toutes les affaires de notre famille, prétend qu'il est devenu le jardinier en chef, le professeur de botanique, l'homme de confiance, le factotum de la comtesse et son commensal.

— Allons donc! se récria M. de la Farlède, qui ne souffrait pas qu'on parlât légèrement d'une comtesse et se croyait tenu de défendre contre les olibrius l'honneur de la noblesse française. Vous ne me ferez jamais croire, mon bon, que Mme de Rins admette à sa table l'homme qui ratisse ses allées. Voudriez-vous par hasard nous donner à entendre...

— Ne me faites pas dire ce que je ne dis point. J'affirme seulement que, si Silvère a jamais ratissé ses allées, il ne les ratisse plus et qu'elle sait ce qu'il vaut. Vous oubliez qu'avant de manier la binette et le sarcloir, il avait pioché les livres. C'est un drôle de pèlerin. Après avoir fait de brillantes études au lycée de Marseille, il n'a pas cru déchoir en entrant au service de la femme qui possède le plus beau jardin d'Hyères. Silvère Sauvagin est un bachelier qui s'est fait jardinier par amour.

— Par amour? s'écria Huguette, qui, selon son habitude, s'était assise à l'écart et lisait *Tancrède*.

— Entendons-nous, ma cousine : jardinier par amour des plantes. C'est, faut-il croire, sa seule passion.

— A la bonne heure! dit-elle. Je commençais à m'intéresser à lui.

— Dites plutôt, mon bon, reprit M. de la Farlède, que votre Silvère s'est fait jardinier parce que son père, tombé en déconfiture, ne lui avait rien laissé, et qu'au surplus il y a des fils de

famille à qui, faute de se sentir, tous les métiers semblent bons... Je suis intimement convaincu, ajouta-t-il en se rengorgeant, que M. Christophe Trayaz ne voudra jamais de bien qu'à ceux de ses proches qui peuvent lui faire honneur.

— Détrompez-vous, mon cher cousin. M. Christophe Trayaz, vous le savez, aime à avoir auprès de lui des oreilles attentives et complaisantes dans lesquelles il verse le petit nombre de ses secrets qu'il destine à l'exportation. C'est votre serviteur qu'il a choisi cet après-midi pour son confident, et je crois entrer dans ses intentions en vous répétant fidèlement ce qu'il m'a fait la grâce de me dire. Voulez-vous savoir lequel de ses neveux il avait invité tout d'abord, avant nous tous, à venir manger de son sel? C'est Silvère Sauvagin. Vous ne connaissez pas beaucoup de fous qui le soient assez pour demeurer insensibles aux avances d'un oncle qui a plus de deux millions de revenus et pas d'enfans; je n'en connais qu'un, moi qui vous parle : c'est Silvère Sauvagin. Quels furent ses motifs? Est-ce un original, un ours ou un profond politique? Je l'ignore. Il allégua de pressantes occupations qui le retenaient à Hyères. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans cette histoire, c'est que M. Trayaz ne s'est pas rebuté, qu'il est revenu à la charge, qu'il a envoyé une seconde invitation, qui a été acceptée... Et voulez-vous savoir, ma chère tante, continua-t-il en se tournant vers Mme Limiès, pourquoi mon oncle se montre si débonnaire envers le fils de votre sœur Marianne? C'est qu'elle seule a cru à son génie. Lorsqu'il est parti pour l'Amérique, avant qu'elle fût mariée, elle l'a pressé d'emporter avec lui la moitié de sa petite fortune, en lui disant qu'elle ne pensait pas pouvoir mieux placer son argent. Il n'a pas accepté ses offres, mais il s'en souvient.

— C'est un sentiment très humain, dit M. Lejail. L'empereur Napoléon III a toujours eu une bienveillance particulière pour quiconque avait cru à son avenir, quand les sages le traitaient encore de rêveur et d'aventurier.

— Que voulez-vous, mes chers enfans? dit Mme Limiès d'un air contrit, je n'avais pas la foi.

— Il fallait l'avoir! lui dirent sèchement ses filles.

— Un dernier mot! reprit Casimir. Si vous doutez encore que durant son séjour ici Silvère soit traité comme aucun de nous ne le sera jamais, écoutez-moi : ce jeune homme, qui en prend à son aise avec mon oncle, lui a écrit qu'il ne pourrait arriver demain que par le train du soir, et mon oncle a décidé qu'en faveur de ce politique ou de cet ours, il retarderait son dîner d'une heure.

Ce dernier argument fit plus d'effet que tout le reste, et

M. de la Farlède lui-même fut saisi d'une vague inquiétude.

— Eh! oui, s'écria Casimir, la situation est grave, et nous devons tout prévoir.

— Ce que je prévois pour ma part, dit M[me] Limiès, à qui le reproche de ses filles était resté sur le cœur, c'est que Silvère ne sera pas ici deux jours sans être brouillé avec mon frère. Quand il faisait ses études à Marseille, je l'ai reçu quelquefois chez moi : il était alors assez agréable, quoiqu'un peu bizarre. Je l'ai revu le jour de l'enterrement de son père, je l'ai trouvé fort déplaisant, agressif, revêche, épineux.

— Ce n'est pas une raison, ma tante, pour qu'il déplaise à mon oncle; cela le changera. Il commence à se blaser sur les grâces un peu banales d'héritiers tels que nous, aux jarrets flexibles, à l'échine souple : il ne sera pas fâché d'avoir un sauvage à apprivoiser. Gardons nos lampes allumées; vos intérêts et les miens sont solidaires, veillons au grain.

Il était content de lui ; il avait pris sa revanche des impertinences de ses chers parens, en leur disant des choses désagréables et alarmantes, et il les avait contraints en même temps à l'accepter pour un des leurs. Pendant qu'on raisonnait sur ce qu'il avait dit, il réussit à se glisser jusqu'au petit guéridon devant lequel Huguette était assise.

— Je n'ai pas perdu mon temps, lui dit-il. L'alliance n'est plus triple, elle est quadruple, et j'en suis. Désormais j'ai mes entrées dans le salon où ma reine passe ses soirées.

Elle ne lui répondit que par un léger haussement d'épaules.

— Ma chère petite cousine, ajouta-t-il en baissant la voix, quand donc me ferez-vous la grâce de venir vous promener en mer? Les tritons nous attendent.

— Mon grand cousin, répliqua-t-elle, vous leur direz de ma part qu'il y a des sottises que je ne fais pas deux fois.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

L'INDIVIDUALISME ET L'ANARCHIE

EN LITTÉRATURE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE ET SA PHILOSOPHIE

On l'a dit, et c'est une observation profonde, depuis cent ans l'évolution littéraire a marché de l'individualisme au socialisme. Si par « individualisme » on entend toute conception de la vie qui développe l'individu sans s'inquiéter de la société, et par « socialisme » toute doctrine qui subordonne ou sacrifie l'individu à la société, on reconnaîtra en effet que la première moitié du siècle est caractérisée par un puissant développement de l'individualité dans tous les sens, tandis que la seconde se distingue par l'envahissement graduel des préoccupations sociales.

Envisagez toutefois le mouvement littéraire de ces vingt-cinq dernières années; observez surtout les tendances des générations nouvelles, et vous serez frappés d'un fait, c'est que, loin d'abdiquer devant le socialisme, l'individualisme a grandi en proportion. Il en est même arrivé à la phase suraiguë de l'anarchie libertaire. On ne se contente plus de proclamer avec Rousseau le droit divin du sentiment et de la passion, avec Gœthe le droit de l'homme à développer harmonieusement toutes ses facultés. Aujourd'hui, la révolte de l'individu contre tout ce qui existe est à l'ordre du jour. C'est la guerre déclarée au passé tout entier, aux principes mêmes de la morale, du sentiment religieux, de la philosophie et de la société. « Le culte intensif du moi », la proclamation de la souveraineté absolue de l'individu, sont devenus des pratiques mentales, des habitudes littéraires. Et à regarder le fond des choses, tels attentats dont nous avons été témoins n'ont peut-être pas tant pour cause l'inégalité sociale et les souffrances

de certaines classes que la désintégration de la pensée philosophique qui dirige notre siècle. Pour remédier au mal, nous voyons les romanciers et les moralistes du camp opposé dénier à l'individu toute indépendance, réclamer son abdication entière devant le bien social et la charité.

A vrai dire, ces deux conceptions opposées ne peuvent trouver leur synthèse que dans une idée supérieure qui s'applique aussi bien à l'essence de l'individu qu'à l'essence de la société. Bornons-nous à constater pour le moment que les deux adversaires qui s'étaient d'abord exercés contre d'autres ennemis ont fini par se rencontrer. Mieux armés, plus vigoureux que jamais, ils sont aux prises, et si acharnée est la lutte que l'on se demande lequel des deux l'emportera du socialisme niveleur ou de l'anarchie universelle.

Il n'y a pas eu jusqu'à présent dans la littérature contemporaine d'individualiste plus convaincu et plus radical que Nietzsche. Il s'est placé au pôle opposé de Tolstoï. Si celui-ci réclame l'immolation complète de l'individu à la société, son antagoniste prétend que la société n'est là que pour l'individu fort. Nietzsche personnifie l'individualisme en ses derniers excès, mais avec une énergie et une certaine grandeur qui l'élève fort au-dessus des dilettantes ordinaires du moi. Il ne ressemble en rien à ces modernes Narcisses qui regardent en souriant leur visage ironique dans un joli miroir et disent à leurs voisins émerveillés : « Faites comme moi, et vous trouverez le bonheur ; il n'est point d'autre sagesse. » Il a tous les défauts de l'orgueil, mais aussi sa qualité maîtresse : le mépris de la popularité. Il a âprement poursuivi la vérité sur des sentiers escarpés et dangereux. Il a vécu dans les tortures d'une maladie cérébrale qu'il exaspérait par un travail acharné. Il a connu les ivresses de la solitude et en a bu les amertumes jusqu'à la lie. Il s'était juré qu il trouverait « l'homme surhumain » en lui-même, en niant l'âme et Dieu et en se passant de l'humanité. A cette gageure, il mit sa vie en jeu et y laissa sa raison. Son cas peut donc nous inspirer cette sorte d'admiration mêlée de pitié qu'on a pour les grandes natures dévoyées et pour les grandes infortunes. Le cas de Nietzsche est la maladie dominante des jeunes générations. Comme elle s'accompagne chez lui d'une belle intelligence et d'une âme d'artiste, elle revêt une beauté tragique qui donne à sa personne la valeur d'un symbole et d'un avertissement. « Il n'a rien vécu en dehors de lui-même, et toute sa vie fut dans le drame de sa pensée », dit son meilleur biographe, Mme Lou-Andréas Salomé. Cette tragédie intérieure dont il fut à la fois le héros, le bourreau et la victime, où toutes les pensées deviennent des personnages et parfois des spectres

effrayans, pourrait s'intituler *le drame de l'orgueil intellectuel ou joies et souffrances d'un athée mystique*. A ce titre, il mérite une place dans l'histoire de la pensée contemporaine. En le racontant, nous aurons l'occasion d'étudier une des plus inquiétantes maladies morales de cette fin de siècle (1).

I

Il y a dans la vie de certaines âmes de brusques voltes-faces, où, prises d'une haine violente contre l'objet de leur culte, elles brûlent ce qu'elles ont adoré et adorent ce qu'elles ont brûlé. En pareil cas, l'idole renversée n'est qu'une occasion qui fait éclater la vraie nature et jaillir du fond de l'homme l'ange ou le démon. Il y a eu un de ces points tournans dans la vie intime de Nietzsche; ce fut sa rupture avec Richard Wagner. A partir de ce moment, la maladie de l'orgueil qui couvait en lui se développa en proportions gigantesques pour le conduire à un athéisme féroce et jusqu'au suicide intellectuel. Dans cette étude, j'insisterai sur ce point capital de son évolution, parce qu'on y trouve la clef de son être et le secret de sa philosophie. Mais avant de parler de la crise d'où sortit ce grand anarchiste de la pensée, — qui a recueilli tant d'injures en son pays et tant d'encens dans le nôtre, — rappelons en deux mots ses débuts.

Frédéric Nietzsche naquit le 15 octobre 1844, dans une petite ville de la Saxe. Son père était pasteur protestant et descendait d'une famille de gentilshommes polonais (les Nietzki). Il montra de bonne heure les dispositions variées d'une nature riche, mais contradictoire : une finesse de perception et une sensibilité excessive, jointe à l'énergie opiniâtre de la volonté; la passion de la musique et de la poésie avec un goût d'analyse méticuleuse et l'amour de la dialectique poussé jusqu'au sophisme; des engouemens fanatiques avec les soubresauts d'une âme taciturne et toujours en sourde révolte. Il y avait en lui un savant, un artiste et un philosophe. Mais jamais ils ne purent s'entendre, et, comme aucun des trois ne voulut céder le pas à l'autre, ils

(1) Voici la liste des principaux ouvrages de Nietzsche : *Die Geburt der Tragoedie*, 1872. — *Unzeitgemässe Betrachtungen*, 1873-76, 3 vol. — *Menschliches, Allzumenschliches*, 1878. — *Morgenröthe*, 1881. — *Die fröhliche Wissenschaft*, 1882. — *Also sprach Zarathustra*, 1883-87. — *Jenseits von Gut und Böse*, 1886. — *Zur Genealogie der Moral*, 1887. — *Der Fall Wagner*, 1888. — *Götzendämmerung*, 1889. — *Antichrist*, 1895.

Le livre de Mme Lou-Andréas Salomé : *Nietzsche in seinen Werken* est capital pour l'intelligence de la personne et du penseur. — Parmi les travaux français parus sur Nietzche, rappelons la remarquable étude de M. Cherbuliez, publiée dans la *Revue* du 1er octobre 1892.

finirent par se porter des coups mortels. Nietzsche fit ses études à Bonn. En 1865, il était nommé professeur de philologie grecque à l'université de Bâle. Il avait alors vingt et un ans.

Nietzsche avait appris de ses professeurs une masse de faits et l'art desséchant d'une critique purement négative, mais l'enseignement universitaire ne lui avait inculqué aucune idée directrice. Les tortures intellectuelles de la seconde moitié du XIXe siècle l'avaient atteint. N'avait-il pas vu l'esprit humain menacé dans sa liberté et sa dignité par ses propres créations, je veux dire par les prétentions excessives des sciences naturelles et par le développement de l'industrie ? N'avait-il pas vu les intelligences banalisées, les caractères amoindris aux laminoirs de la bureaucratie et du militarisme? N'avait-il pas vu aussi l'élégance des mœurs et le sens de la beauté oblitérés par le flot montant de la démocratie niveleuse? Le monde moderne ne souriait pas à sa nature raffinée, éprise de culture aristocratique et d'un idéal transcendant. C'est alors qu'il lut Schopenhauer. Le pessimisme idéaliste du philosophe de Francfort s'empara souverainement de son esprit. Pour Schopenhauer, la vie est mauvaise en elle-même et par essence. Fils de la nature inconsciente, l'homme procède d'un instinct aveugle, d'un désir sans frein comme sans but. Il n'y a de refuge que dans la pensée ou dans l'art. Bouddha avait déclaré que le seul remède contre le mal de vivre c'était l'anéantissement par l'ascétisme et le renoncement absolu. Mais analyser subtilement le néant des choses et peindre avec détachement les luttes folles de la volonté, ne sont-ce pas de délectables occupations? Schopenhauer se complut donc à trouver dans la philosophie et dans l'art de réjouissantes stations entre la vie et le néant.

Cette philosophie répondait au tour d'esprit et aux besoins intimes de Nietzsche. Il s'en revêtit comme d'une cuirasse contre le monde environnant et se mit en route, pareil au chevalier d'Albert Durer, qui s'avance armé de pied en cap et impassible, entre la Mort et le Diable. Mais il cherchait encore son idéal. La Grèce antique l'attirait invinciblement; il marcha vers elle. Ce qu'il lui demandait, ah! c'était bien plus que la candeur des marbres, que l'éblouissement de la beauté et l'ivresse des chants harmonieux, c'était l'énigme gardée par le sphinx, le secret de l'homme et de la vie. Il soupçonnait que là-bas, une fois peut-être, au milieu du chaos sanglant et des éternels avortemens de l'histoire, sur les plages de l'Hellénie et de la Grande-Grèce avait été réalisé le noble idéal, non pas seulement de la philosophie mais de *la vie philosophique*. Un instant il avait cru l'apercevoir dans les énigmatiques figures de l'école ionienne, dans Thalès

et surtout dans le puissant Héraclite. Mais ces ombres s'étaient vite évanouies, et le grand Pythagore avait passé devant lui sans lui dire le secret des nombres, de l'âme et du Cosmos. Il ne se découragea pas et quitta, en esprit, les pays germains et les temps modernes pour aborder à la terre des dieux, des héros et des sages, lourdement affublé du bouclier de Kant et de la lance de Schopenhauer. Il chevaucha droit sur l'Acropole et sur le théâtre de Bacchus; il croyait que la tragédie, centre vivant de l'art grec, lui livrerait tous les secrets d'Éleusis et de Delphes. En approchant, il vit que ce n'était qu'une ruine plus lamentable que les autres. Comment retrouver la vision de ces héros fabuleux se mouvant dans le cadre de ce paysage sculptural et de ces chœurs divins, voix personnifiées de l'énigme tragique? Il y avait là un mystère comme celui du cadavre dont l'âme s'est envolée. Nietzsche s'arrêta perplexe.

C'est à ce moment précis qu'il fit la connaissance de Richard Wagner (1). Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité du grand artiste ont connu sa puissance enveloppante. Il y avait en lui du Titan et du magicien. De même que son œuvre offre une synthèse merveilleuse des arts, il semblait les joindre dans sa personne, par ce don spécial du dramaturge qui consiste à voir et à représenter toute chose en mouvement et en action. Lorsqu'il se donnait, sa conversation tumultueuse était comme traversée par les éclairs de ses créations et le rayonnement d'une volonté indomptable. Ce fut pour Nietzsche une révélation foudroyante. Telle est la puissance du génie qu'il transforme l'univers pour ceux qui l'approchent. L'enthousiasme du néophyte fut sans réserve. A ce moment il s'oublia; il se livra complètement comme le disciple se livre au maître : les années qui suivirent furent certainement les plus heureuses de sa vie.

Par l'œuvre de Wagner, la tragédie grecque elle-même s'éclairait d'un jour nouveau. Schopenhauer n'avait-il pas dit que la musique est la révélatrice de l'âme des choses et leur expression directe? Cela n'a jamais été plus vrai que des drames de Wagner, où les motifs dominans et les jeux infinis de l'harmonie traduisent les mouvemens intérieurs des personnages et font en quelque sorte palpiter leur cœur sous nos yeux. De ce rôle révélateur de la musique dans le drame wagnérien un rayon devait jaillir sur le rôle du chœur dans la tragédie. Malgré l'abîme qui sépare le théâtre grec du théâtre moderne, Nietzsche pensa non sans raison que, dans l'un comme dans l'autre, le sentiment tragique provient d'une même source et que cette source jaillit du plus profond

(1) La rencontre eut lieu à Leipzig, en 1868, chez M[me] Brockhaus, sœur du compositeur. Wagner avait alors cinquante-cinq ans et Nietzsche vingt-quatre.

arcane de l'homme, de la loi fondamentale de l'Être : du mystère de la vie et de la mort.

De cette fermentation d'idées sortit le premier livre de Nietzsche : *l'Enfantement de la tragédie par le génie de la musique*, qui parut en 1872. On y trouve déjà les qualités maîtresses du penseur et de l'écrivain. On y sent aussi l'influence dominante de ses premiers maîtres, Schopenhauer et Wagner. Le chef-d'œuvre de l'art grec y est présenté comme l'œuvre combinée d'Apollon, génie de la belle individualité, source du rêve et de la poésie, et de Dionysos, génie de la création et de la destruction universelle, source de l'ivresse et de la musique. Le plaisir essentiel de la tragédie consiste, selon Nietzsche, à nous enivrer à la fois de la grandeur de la vie individuelle et de la force de la vie universelle qui l'engloutit après l'avoir enfantée. Elle doit nous mener par la terreur et la pitié à ce ravissement dionysiaque, où, abandonnant notre vie propre, nous participons en quelque sorte « à la puissance indestructible de l'Être des êtres, à la force créatrice de l'Unique vivant. » Ce livre, riche d'aperçus nouveaux, vibrant d'une émotion profonde et contenue, fit scandale dans l'Université. Il trahissait aux yeux des continens de la science neutre un enthousiasme choquant. Avoir des idées hardies et des sentimens passionnés, cela est-il permis quand on est professeur de philologie? Ce qui indignait surtout les puritains de l'école, c'était de voir un des leurs interpréter la tragédie grecque à l'aide de Richard Wagner, alors encore fort décrié. On ne fit pas à Nietzsche la seule critique légitime qu'on pouvait lui adresser. S'il y a un point faible dans son essai, d'ailleurs si remarquable, c'est de n'avoir pas éclairé la tragédie grecque par les mystères d'Éleusis, c'est de confondre le Dionysos morcelé de la vie terrestre avec le Libérateur de la vie céleste et de prendre le plongeon dans les élémens pour l'union mystique de l'âme régénérée et ressuscitée avec l'Esprit divin. Mais les adversaires de Nietzsche ne songeaient qu'à la critique des textes et à la dignité de la science. Leurs protestations et leurs réfutations ajoutèrent à sa gloire naissante.

Dans les années qui suivirent, Nietzche ne fit que développer les principes posés dans son essai sur la tragédie. Il n'était pas encore l'individualiste outré, l'anarchiste violent de la pensée qu'il devint plus tard. En philosophie, il demeurait le disciple fidèle de Schopenhauer. Il ne croyait ni à Dieu ni à la survie de l'âme humaine, mais il admettait une sorte d'âme du monde, réalité transcendante qui se manifeste par la hiérarchie des forces et des idées dans la nature comme dans l'humanité. Au nom de la philosophie, il déclarait la guerre à la science positiviste qui

ne voit que l'apparence des choses et prétend imposer une règle à la vie. Au nom de la conscience et de l'intuition, il déclarait la guerre à l'abus et à la tyrannie de l'histoire. « Nous ne voulons servir l'histoire, disait-il éloquemment, qu'en tant qu'elle sert la vie. L'essentiel n'est pas le savoir, la somme de science et de faits, mais la force plastique d'un homme, d'un peuple, d'une civilisation, leur puissance originale de croître, de s'assimiler le passé et l'étranger, de guérir leurs blessures, de remplacer leurs forces perdues, de recréer du dedans les formes brisées... Sans quoi nous devenons un chaos de richesses disparates et non assimilées, dont la variété entrave notre personnalité organique. Nous devenons le théâtre passif des pensées d'autrui. L'histoire dans ces conditions devient une maladie (1). » Ce n'est donc pas l'histoire, mais l'art qui exprime la vraie vie. Il réalise ce que la nature a voulu et tenté, il achève ses ébauches imparfaites. C'est pourquoi « le monde n'est justifiable que comme phénomène esthétique ». Enfin Nietzsche proclamait la souveraineté du génie, lui rendant l'hommage et le culte suprême. Car lui seul, « le sublime solitaire », manifeste la vérité transcendante. Il en est l'annonciateur et le révélateur unique. Il est « un premier né en dehors du temps, un messager de l'Éternel ». Appelant Wagner « le sauveur de la culture germanique, le restaurateur de l'art dionysiaque et apollinien qu'il avait rêvé lui-même, il donnait de son génie dramatique et musical la définition suivante : « Le drame chez Wagner suit sa marche rigoureuse comme le destin implacable, et la musique s'y soumet avec une certaine cruauté de résolution, tandis que l'âme de feu de cette musique voudrait s'échapper en pleine liberté. Au-dessus de toutes les mélodies et de la lutte des passions, par-dessus la tourmente des contradictions, plane une intelligence symphonique toute-puissante qui enfante perpétuellement la paix avec la guerre. Jamais Wagner n'est plus Wagner que lorsque les difficultés se décuplent et qu'il peut régner sur de grands ensembles avec la joie du législateur. Il se plaît à dompter des masses fougueuses et rebelles, à les ramasser en rythmes simples, à imposer une seule volonté à la diversité troublante des désirs et des ambitions. »

Dix ans plus tard, dans un pamphlet célèbre, le même Nietzsche déniait à Wagner le talent dramatique, l'appelait le prince des décadens et le corrupteur de la musique moderne. Que s'était-il donc passé? Sur ce point Nietzsche garde un profond silence. Il se contente de faire la déclaration suivante dans l'avant-propos : « La plus grande expérience de ma vie fut une guérison. Wagner

(1) *Unzeitgemässe Betrachtungen I, Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben.*

appartient simplement à mes maladies. » Pauvre Nietzsche! On ne guérit pas si facilement de Wagner, quand on l'a subi au point où l'avait subi son plus illustre disciple. Certes il a réussi à ce prodige. Mais reste à savoir si en se guérissant de son maître il ne s'est pas détruit lui-même, et s'il n'a pas triomphé comme ces médecins qui chassent la maladie en tuant le malade. Quoi qu'il en soit, *le cas Nietzsche* n'est pas moins intéressant que *le cas Wagner*. Si celui-ci touche au centre du problème esthétique et à l'avenir de l'art dans son intégrité, l'autre confine au point le plus sensible du problème philosophique et religieux de notre temps. Il nous fait voir à nu une plaie profonde de l'âme contemporaine, plaie d'autant plus dangereuse qu'elle se cache sous un masque littéraire savamment tissé.

II

Je rencontrai Nietzsche à Bayreuth, en 1876, aux premières représentations de l'*Anneau du Nibelung*. Si ces mémorables fêtes scéniques marquent désormais un point capital dans l'histoire de l'art dramatique, elles furent peut-être aussi l'origine secrète de la nouvelle évolution de Nietzsche. Du moins m'a-t-il semblé qu'il reçut là les premières atteintes du mal qui l'a poussé dans cette voie.

En causant avec lui, je fus frappé de la supériorité de son esprit et de l'étrangeté de sa physionomie. Front large, cheveux courts repoussés en brosse, pommettes saillantes du Slave. La forte moustache pendante, la coupe hardie du visage lui auraient donné l'air d'un officier de cavalerie, sans un je ne sais quoi de timide et hautain à la fois dans l'abord. La voix musicale, le parler lent, dénotaient son organisation d'artiste; la démarche prudente et méditative était d'un philosophe. Rien de plus trompeur que le calme apparent de son expression. L'œil fixe trahissait le travail douloureux de la pensée. C'était à la fois l'œil d'un observateur aigu et d'un visionnaire fanatique. Ce double caractère lui donnait quelque chose d'inquiet et d'inquiétant, d'autant plus qu'il semblait toujours rivé sur un point unique. Dans les momens d'effusion, ce regard s'humectait d'une douceur de rêve, mais bientôt il redevenait hostile. Toute la manière d'être de Nietzsche avait cet air distant, ce dédain discret et voilé qui caractérise souvent les aristocrates de la pensée. Mme Salomé, qui juge l'homme avec une singulière pénétration, dit : « Ses yeux semblaient les gardiens de trésors muets. Leur regard était tourné au dedans; ils reflétaient ses impressions intérieures; regard

tourné au loin vers les régions inexplorées de l'âme humaine. Dans une conversation animée, ces yeux pouvaient avoir des éclairs saisissans, mais dans ses heures sombres, la solitude parlait à travers eux avec une expression lugubre, menaçante et comme de profondeurs inconnues. »

Pendant les répétitions générales et les trois premières représentations de la tétralogie, Nietzsche parut triste et affaissé. Il souffrait déjà du commencement de ce mal cérébral qui devait l'accabler plus tard, mais il souffrait plus encore d'une mélancolie profonde et inexprimée. En présence de Richard Wagner, il était timide, gêné, presque toujours silencieux. Celui-ci, lancé dans cette colossale entreprise, où il avait à manier trente-cinq personnages principaux, — dieux et déesses, géans, nains, hommes et femmes, héros et Walkyries, sans parler des chœurs, de la machinerie et de l'orchestre, — jouissait en *jeune* Wotan, malgré ses 63 ans, du triomphe légitime d'avoir créé un monde et de le mettre en œuvre. Aux courtes heures de repos que lui laissait son travail d'Hercule, il donnait cours à cette gaieté fantaisiste, à cet humour exubérant qui était comme l'écume de son génie. Devant faire passer son âme et sa pensée dans ces êtres de chair et de sang, forcé de maintenir en équilibre les amours-propres, les rivalités et les petites passions de ce régiment d'acteurs et d'actrices, il se faisait régisseur et acteur lui-même. Charmeur subtil et dompteur d'âmes, il arrivait toujours à ses fins avec un mélange de violences et de caresses, de colères fauves et de très sincères attendrissemens, sans jamais perdre de vue son but. Vivant dans cet orage assemblé par lui et le dirigeant, il ne pouvait donner qu'une attention distraite à ses disciples et à ses admirateurs. Devant les prodiges d'art qu'il accomplissait chaque jour sous nos yeux, nous avions tous, non pas, Dieu merci! les sentimens, mais quelque chose des étonnemens de Mime en face de Siegfried qui reforge l'épée brisée de son père après l'avoir réduite en limaille et fondue au creuset. L'orgueil de Nietzsche souffrait-il de cette infériorité? Sa sensibilité suraiguë se blessa-t-elle de certaines rudesses familières du maître? Sa conscience de moraliste pointilleux s'insurgea-t-elle contre certains contrastes inévitables entre la nature humaine et le génie d'un grand homme? Ne voulut-il pas admettre qu'un créateur de cette envergure, qui réalise un miracle esthétique taxé d'impossible par le monde entier, ne peut guère considérer ses meilleurs amis que comme des instrumens de son œuvre, et cela surtout au moment où il l'accomplit en pleine lutte, contre vents et marées? Dans sa première intimité avec Wagner, Nietzsche s'était placé avec son maître sur un pied d'égalité. Il lui avait dédié son premier livre comme

« à *son* sublime lutteur d'avant-garde » (*meinem erhabenen Vorkämpfer*). Il se figurait peut-être la réforme de l'Allemagne comme une école de philosophie, d'esthétique et de morale dont Schopenhauer serait l'ancêtre vénéré, Wagner l'artiste et le metteur en œuvre, mais dont lui, Nietzsche, serait le prophète et le suprême législateur. Il est certain que le Walhalla tourbillonnant de Bayreuth, avec son Wotan impétueux et souverain, ne ressemblait guère à ce rêve de professeur schopenhauerien. L'auteur de la *Naissance de la tragédie* disparaissait comme tout le monde dans l'apothéose du maître, et celui-ci, le narguant un peu, mais sérieusement indigné et affligé de voir le disciple si morose, n'y comprenant rien d'ailleurs, semblait lui crier comme Loge, le démon du feu, du haut de l'arc-en-ciel qui conduit au palais des Immortels : « Pourquoi ces plaintes? Réjouissez-vous au soleil des dieux nouveaux! » Nietzsche assista donc sans enthousiasme aux scènes grandioses de la *Walkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*, dont il s'était promis tant de joie. Quand nous partîmes ensemble, aucune critique, aucune parole de blâme ne lui échappa, mais il avait la tristesse résignée d'un vaincu. Je me souviens de l'expression de lassitude et de déception avec laquelle il parla de l'œuvre prochaine du maître et laissa tomber ce propos : « Il m'a dit qu'il voulait relire l'histoire universelle avant d'écrire son poème de *Parsifal!...* » Ce fut dit avec le sourire et l'accent d'une indulgence ironique, dont le sens caché pouvait être celui-ci : « Voilà bien les illusions des poètes et des musiciens, qui croient faire entrer l'univers dans leurs fantasmagories et n'y mettent qu'eux-mêmes! » Ajoutons que Nietzsche, païen et antireligieux jusqu'à la racine de son être, en voulait dès lors à Wagner de traiter un mystère chrétien. Il ne comprenait pas qu'en son maître, comme en tout vrai créateur, le poète agissait indépendamment de toute philosophie abstraite et n'obéissait qu'au sentiment intime; que d'ailleurs ce courant chrétien qui coule déjà à pleins bords dans *Tannhæuser* et dans *Lohengrin* venait des sources les plus profondes de sa riche nature; et qu'ainsi l'hommage au Christ par la glorification du saint Graal, loin d'être une simple fantaisie d'artiste, était peut-être l'acte le plus sincère et le plus sérieux de sa vie. Mais pour Nietzsche, être chrétien à un titre quelconque, fût-ce avec le symbolisme d'un artiste de génie, fût-ce avec l'indépendance d'une foi personnelle et libre, c'était faire acte d'hypocrisie ou de lâcheté. La publication du poème de *Parsifal* n'eut lieu que deux ans après. En même temps, Nietzsche publiait un livre où il rompait avec tout son passé. Une brouille irrémédiable s'ensuivit. Mais le refroidissement avait précédé la rupture, et je demeure persuadé que l'or-

gueil blessé du disciple en fut la cause première et secrète (1).

Le nouveau livre de Nietzsche était un recueil d'aphorismes et de morceaux détachés, avec ce titre bizarre : *Choses humaines, par trop humaines.* Il ne fallait pas une grande perspicacité pour y reconnaître le contre-coup des déceptions personnelles de l'écrivain. R. Wagner n'y était point nommé, mais il y était beaucoup question de la vanité du génie, de l'art et de toute chose en général. Un scepticisme écœurant succédait au noble enthousiasme des ouvrages précédens. Ce qui surprenait davantage encore c'était la volte-face complète du penseur. Rien ne trouvait plus grâce devant lui. Il prenait le contre-pied de toutes ses théories; il foulait aux pieds ses idées les plus chères. Mme Salomé dit que Nietzsche avait besoin de s'affranchir de Wagner pour devenir complètement lui-même. Oui, sans doute. Mais de là à l'injustice et à l'ingratitude envers l'homme auquel il devait la plus grande révélation de sa vie, il y a loin. D'ailleurs il commettait une chose plus grave : il s'armait en guerre contre son propre idéal. Comme un homme qui croit avoir été dupe, il s'acharnait contre toutes ses anciennes idoles, l'art, la poésie, la métaphysique, le génie, l'amour, la sympathie humaine, la morale, l'homme, l'humanité. Tout y passait, il ne laissait rien debout. Avec cela il se posait lui-même en renonciateur et en héros au nom de la vérité, et le croyait sincèrement, alors qu'il n'était au fond qu'un destructeur exaspéré par le poison subtil de l'orgueil intellectuel. Cette passion, plus pernicieuse que toutes les erreurs des sens, qui consume la vie de l'âme à sa source, devait le pousser de sophisme en sophisme jusqu'au plus effroyable de tous les châtimens.

Ah ! s'il n'eût bafoué que des personnes humaines, la redoutable Némésis, cette logique infaillible des choses, le choc en retour des forces projetées, l'eût frappé moins durement. Mais, dans sa rage iconoclaste, il s'en prenait aux choses saintes par excellence : aux idées génératrices de la vie. Il faisait crouler des montagnes devant ce qu'il appelait lui-même : le chemin des Mères ! — A la place des vérités éternelles, il ne veut plus

(1) Mme Salomé raconte qu'en 1882 elle se trouvait à Bayreuth lors de la représentation de *Parsifal*, et qu'une amie commune de Nietzsche et de Wagner, Mlle Malvida de Meysenbug, l'auteur distingué des *Mémoires d'une idéaliste*, beau livre justement célèbre en Allemagne, crut pouvoir tenter, de son propre mouvement, une réconciliation, en proposant à Wagner une entrevue avec son ancien disciple. C'était vraiment trop espérer du caractère de ces deux hommes. Au seul nom de Nietzsche, Wagner bondit, défendit à son amie de jamais répéter ce nom en sa présence, et sortit de la chambre hors de lui. — D'autre part, Mme Salomé nous apprend que Nietzsche, qui avait provoqué la rupture et voué à Wagner une haine venimeuse dont ses écrits montrent les traces, souffrait néanmoins de la perte de cette amitié jusqu'à verser des larmes en parlant des momens heureux passés avec son ancien maître.

admettre que la réalité et l'enchaînement logique des faits. Il ne croit plus à l'intuition qui perçoit ces vérités, mais seulement à la dialectique qui discerne cet enchaînement. C'est la doctrine positiviste poussée à ses dernières conséquences, qui fait du monde une chaîne indéfinie de causes et d'effets, sans cause primordiale et sans but final. Logiquement il supprime la métaphysique. Le sentiment est une source d'erreur. A la place de Dionysos, symbole de l'inspiration et de l'extase, il met Socrate, non pas le Socrate véritable qui était loin de nier l'intuition, mais un Socrate de sa façon qui représente « l'homme scientifique ». Remarquons ici que cet homme scientifique selon Nietzsche, dépourvu d'intuition et par conséquent de sagesse, manque du centre véritable de toute science. L'idéaliste renégat attaque ensuite l'art et la poésie comme des ouvriers perfides de chimères dangereuses. Les poètes grecs eux-mêmes, qu'il avait tant admirés, ne sont plus maintenant que « des acteurs et des menteurs habiles à farder la vérité. » Ceux qu'il avait appelés « les inspirés, les voyans de la vérité dionysiaque » sont flétris comme « les ivrognes du sentiment. » L'enthousiasme est comparé « à l'eau-de-vie qui énerve et fait dépérir les sauvages. » Quant au génie, voilà comment on parle de lui : « Oh! la gloire à bon marché que celle du génie! Que son trône est vite élevé et son admiration changée en habitude! Toujours on s'agenouille devant la force. Vieille coutume d'esclave! » Jadis il avait vu dans le génie une sorte de miracle et le but même de l'humanité; il n'y voit plus maintenant qu'un produit de l'atavisme. En morale, les conclusions de Nietzsche sont encore plus négatives qu'en esthétique et qu'en philosophie. Il admet la théorie positiviste de son ami Rée, dérivée d'ailleurs de Hobbes, d'après laquelle tous les phénomènes moraux n'ont d'autre mobile que l'égoïsme et se ramènent à l'intérêt. Il ne veut pas comprendre et nie péremptoirement toutes les actions nées de la sympathie spontanée, de la sympathie réfléchie et du concept social, qui sont autant d'oublis du moi, autant de cessations de la lutte pour la vie, autant d'affirmations de la loi universelle de solidarité et d'amour. La vanité humaine devient pour ce vivisecteur de l'âme « la chose en soi ». Après quoi l'exécuteur des hautes œuvres de l'athéisme transcendant s'écrie, fier de sa victoire : *Fiat veritas! pereat vita!* Périsse la vie plutôt que la vérité! Sophisme et folie suprême de l'orgueil, — comme si la vérité n'était pas l'âme de la vie, et la vie la preuve de la vérité!

Ce n'est pas impunément qu'on jette l'anathème aux maîtres auxquels on doit son initiation, et ce n'est pas impunément qu'on maudit ses dieux. A partir de ce moment Nietzsche entre dans un

désert d'où il ne sortira plus et qu'il peuplera tantôt des rêves ardens de son orgueil, tantôt des fantômes troubleurs de sa mauvaise conscience. Il avoue lui-même sa peur : « Quand je continuai ma route seul, je tremblais : peu après, je tombai malade. J'étais plus que malade, j'étais las de mes incessantes désillusions sur tout ce qui peut encore nous enthousiasmer, nous autres hommes modernes. » Parfois son chemin l'effraye, son œuvre l'épouvante. Le monologue suivant, d'une saisissante vérité d'accent, nous fournit le point capital pour cette étude pathologique du moi radicalement irréligieux que nous allons poursuivre. On y surprend comme un premier germe de désorganisation, l'émiettement de la conscience en plusieurs moi contradictoires, qui vont s'entre-détruire. Voici d'abord la voix de l'athée qui se réveille seul et qui frissonne : « Où s'en est allé Dieu ? Je vais vous le dire ! Nous l'avons tué ! Vous et moi ! Nous tous nous sommes ses meurtriers !... » Et voici que, malgré lui, dans l'âme de l'athée se fait entendre la voix de la conscience profonde. Elle murmure à voix basse, comme si elle avait peur de ses propres paroles : «... N'entendons-nous rien encore des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la putréfaction divine ? — Les dieux se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consoler, nous meurtriers parmi les meurtriers ? La chose la plus sainte et la plus puissante que l'homme ait possédée jusqu'à présent a saigné sous nos couteaux ! Avec quelle eau pourrions-nous nous laver ? » Mais écoutez maintenant le raisonnement subtil et démoniaque qui répond à cette voix de la conscience et qui l'étouffe pour finir en un cri de joie luciférienne : « La grandeur de cette action n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne faut-il pas que nous devenions dieux nous-mêmes pour en paraître dignes ? Il n'y a jamais eu de plus grande action, — et tous ceux qui viendront après nous appartiendront, à cause de cette action même, à une histoire supérieure à toutes les histoires précédentes. »

Mais cette joie n'était pas sans trouble, ni ce triomphe sans inquiétude. « Dès lors, dit son amie intime, sa vie fut un enveloppement toujours plus profond dans la solitude d'où jaillit sa pensée intérieure. » Ce n'était pas la solitude bénie qui communie avec les hommes et l'âme de toute chose par le divin amour, mais une solitude rongée d'amertume, de haine et de démons intérieurs. « Sous sa pensée philosophique claire et raisonnée, dit encore son confesseur féminin, il y avait d'insondables abîmes de sentimens, de souffrance et de passion. Ainsi il a pu dire de lui-même qu'il se cachait sous un manteau de lumière. » De lumière

ou d'ombre selon le jour. Le manteau ne lui suffit pas, il lui faut le masque. Dans son noir pessimisme, il croyait que tous les hommes dissimulent, se composent un personnage d'emprunt. « Dans tout ce qu'un homme laisse voir de lui-même, on peut se demander : Qu'est-ce que cela doit cacher? D'où veut-il détourner le regard? Quel préjugé veut-il éveiller? Et puis encore : Jusqu'où va la finesse de sa dissimulation? et en quoi se méprend-il? » Nietzsche était au fond d'une sincérité d'enfant terrible, trop passionné pour ne pas se trahir sans cesse, trop poète pour ne pas s'exprimer malgré lui. Il se taillait des masques, sous prétexte de se garer de la sottise et de la méchanceté des hommes. Dans *Au delà du bien et du mal* nous trouvons cet étrange dialogue : « Voyageur, qui es-tu? — Repose-toi. — Me reposer? Curieux que vous êtes! A quoi sert le repos? Donne-moi plutôt... — Quoi? — Un masque de plus, un autre masque. » Reconnaît-on dans cette préoccupation l'inquiétude fébrile de cet Ahasvérus de la pensée qui n'a plus ni frères, ni foyer, ni patrie, qui ne trouve de repos nulle part; qui chaque jour se construit un système et le démolit le lendemain comme une hutte de planches mal jointes pour chercher un nouvel abri, — et qui a besoin du masque et du manteau pour se cacher aux autres, — et surtout pour se cacher à lui-même?

Elle s'étend maintenant autour de lui, toujours plus vaste et plus livide, la lande déserte sous les nuages bas, sans soleil et sans arbres. Le penseur solitaire se présente dès lors à nous sous une nouvelle figure. Il est devenu *le Voyageur et son ombre* (1). Il chemine à pas lents, défiant et circonspect. Il va, il va toujours, cherchant la lumière d'un désir plus âpre et plus obstiné à mesure que les ténèbres s'épaississent autour de lui. Il a voulu conquérir la fierté virile et l'indépendance suprême; il a cru s'affranchir en supprimant ces trois idées mères : Dieu, l'âme et l'amour, et il ne s'aperçoit pas qu'il a supprimé les principes organiques de l'univers et de la société. Il ne comprend pas qu'il s'est fermé à lui-même les sources de l'intelligence spirituelle, de la force et de la vie. Il ne voit pas qu'il s'est voué au plus fatal des esclavages, à celui de ce moi inférieur et personnel que Pascal appelait « le moi haïssable ». Le voyageur sans guide et sans étoile est devenu la proie de son ombre, qui le conduit à travers le crépuscule au hasard des chutes et des ravines. Dans un accès de positivisme exaspéré, il a cru, supprimant toute métaphysique et tout sentiment religieux, se débarrasser à tout jamais des illusions et des chimères décevantes qui hallucinent

(1) Titre d'un volume d'aphorismes de Nietzsche.

le commun des mortels. Et voici que, dans la brume de sa lande, se meuvent toutes sortes de formes fantomatiques. Les unes sont les projections de son moi multiple, privé de son principe directeur; ce sont « ses masques » extériorisés, devenus vivans. Les autres sont les images de ses rêves secrets, de ses désirs refoulés par sa raison, qui, malgré lui, prennent une forme et s'incarnent. Il sait que ces larves n'ont aucune réalité, qu'elles sont l'œuvre de son imagination surexcitée et malade. Mais ces formes, qui ont acquis une vie propre, indépendante de sa volonté, le déconcertent et l'irritent. Bientôt elles vont lui montrer leurs frais visages ou leurs faces de monstres. En attendant, voilées encore, elles lui font des signes de la main, des hochemens de tête; et fasciné, entraîné malgré lui, il les suit, sans savoir où. Il a des heures de faiblesse, d'attendrissement, où il semble se repentir de ses blasphèmes contre la poésie et l'idéal. Alors son esprit a d'involontaires envolées vers des mondes inconnus. « Oh! s'écrie-t-il, si seulement les poètes redevenaient ce qu'ils doivent avoir été un jour, — des voyans qui nous racontent quelque chose des mondes possibles... s'ils nous laissaient pressentir quelque chose des vertus futures ou des vertus qui ne seront jamais sur cette terre, — mais qui pourraient être quelque part dans le monde!... S'ils nous montraient les constellations de pourpre, les voies lactées du beau! Où êtes-vous, astronomes de l'idéal? Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui (1)!... » Mais ce ne sont là que des lueurs perdues dans les nuages noirs qui pèsent lourdement sur la lande blafarde et maudite, et de courts momens de répit dans la lugubre odyssée du « voyageur ». Dès qu'il regarde son ombre noire, celle-ci lui chuchote : « N'as-tu pas juré de mettre fin à toutes les chimères? Détruis, détruis le rêve absurde du ciel. Marche à ton royaume à toi, à celui où tu seras seul maître, — et moque-toi des autres! »

Et le voyageur se retourne, hagard, cherchant derrière lui une lueur ou un rayon pour le guider. Il frissonne. Encore des fantômes! Mais cette fois-ci ce sont deux grandes ombres trop connues : celles des maîtres qu'il a reniés, celles de Schopenhauer et de Wagner. Ce sont ces deux hommes de génie dont il avait reçu toute son éducation de penseur et d'artiste. Dans son orgueil farouche, dans ses cauchemars d'halluciné, il les appelle maintenant : « le philosophe bourru et le magicien dangereux. » Et voici que les deux ombres se dressent derrière lui, sévères et hautes. « Que me voulez-vous? dit le voyageur. Il y a longtemps que je vous ai tués, spectres maudits! » Et ils répondent : « Nous

(1) *Morgenröthe.*

ne sommes que les ombres de tes maîtres. Tu portes leur sceau dans ta chair; c'est pourquoi nous te suivons. On ne tue pas les spectres; nous sommes les hôtes de ton atmosphère. » Alors, il les cingle d'un coup de fouet et reprend sa route par les sables, les landes et les montagnes. Mais à chaque étape, il les retrouvera; et elles lui diront du geste et du regard : « Nous sommes là; va-t'en plus loin. »

Un jour, une autre voix, venue de très loin, d'une sphère inconnue, lui dira : « Lorsque l'homme renie le Divin, son ombre le mène aux abîmes. » Ce fut sans doute le jour où il entendit cette voix que Nietzsche conçut l'idée de son Zarathoustra. Loin de changer de route, il répondait à l'avertissement salutaire par un défi triomphal, par la plus audacieuse apothéose du moi que penseur ou poète ait jamais imaginée.

III

De 1876 à 1883, Nietzsche s'était volontairement astreint au positivisme le plus étroit comme à une pénitence et à une gymnastique. Mais le moment devait venir, où, las de cette contrainte, il briserait les portes de sa prison. Sa nature indépendante et imaginative répugnait d'instinct au rationalisme pur; mais elle se révoltait plus violemment encore contre toute idée religieuse ou sociale. Il s'était jeté par dépit dans le déterminisme absolu. Maintenant il y souffrait le martyre, il y étouffait. Dans sa *Science joyeuse*, qui est une science fort triste, il fait cet aveu : « Tous mes voyages et mes ascensions de montagnes n'étaient que le pis aller d'un impuissant. Ma volonté tout entière veut voler, rien que voler. » Ce vol d'aigle vers la connaissance des choses dernières, il le tenta. Ne voulant pas reconnaître que le seul acte vraiment libre est l'assentiment de l'homme à l'ordre universel reconnu, il décréta un beau jour que la liberté surgit comme un miracle de la volonté souveraine de l'homme fort. Ainsi, nouveau Lucifer, il croyait se créer lui-même son bonheur, sa justice, son ciel, et devenir « l'homme surhumain ». Il rejetait par là la doctrine de la souveraineté de la raison pure, adoptée depuis peu, et cela non pour en appeler à l'intuition comme au tribunal suprême de l'esprit, mais pour diviniser l'instinct. Ce paradoxe est le point de départ de la troisième et dernière phase de Nietzsche. Zarathoustra est le manifeste et l'évangile de cette prétendue révélation.

Un mot encore sur les circonstances extérieures qui accompagnèrent la genèse de cette œuvre étrange. Forcé par sa santé de renoncer au professorat, de plus en plus misanthrope, ne tolérant

autour de lui que de rares amis, Nietzsche avait pris l'habitude de passer ses hivers à Gênes et ses étés dans l'Engadine. Du port de Gênes la Superbe « il aimait du sein de l'abondance à regarder les mers lointaines ». C'est là qu'il crut voir « l'aurore d'un nouveau monde sortir de l'horizon voilé. » Mais c'est surtout à l'ombre des hautes Alpes qu'il se sentait devenir lui-même, rien que lui-même. « Dans plus d'un paysage, dit-il, nous nous reconnaissons avec un frisson délicieux. C'est le plus agréable des dédoublemens. La nature de l'Engadine est parente de la mienne. Nous ne nous étonnons pas l'un de l'autre, nous vivons en confidence. Cette haute vallée alpestre, blottie sans crainte sous les terreurs de la neige éternelle, où l'Italie et la Finlande semblent se côtoyer, cette patrie de toutes les couleurs argentées de la nature est aussi la mienne. Car, du fond de ses petits lacs immobiles, la solitude elle-même me regarde avec ses yeux. » C'est là qu'il vécut son rêve, qu'il osa ses dernières audaces. Plus de noir pessimisme, mais une joie effrénée de vivre. Plus de positivisme étouffant, mais la liberté de l'esprit lancé dans toutes ses fantaisies.

Enterrées à jamais, ces vieilles chimères de Dieu, de l'âme, de l'humanité, de l'au-delà, du surnaturel; écroulés pêle-mêle, tous ces faux dieux dans le crépuscule des idoles! Mais l'homme fort, l'homme intellectuel se forgeant son idéal, son humanité, à son gré, sans rien au-dessus de lui, sans autre loi que la sienne, au mépris des faibles et des sots et conviant tous les forts à faire comme lui; telle est la conception de ce Zarathoustra par lequel Nietzsche prétendait révéler à ses contemporains et à la postérité « l'homme surhumain » qu'il avait découvert. Jamais style plus beau ne fut mis au service d'idées plus meurtrières du véritable, de l'éternel idéal humain. Une prose ample et rythmée, une langue bâtie à grands blocs, comme les murs cyclopéens, en vocables de granit puissamment allitérés. Sur ces fortes assises, des gerbes de poésie, une forêt vierge d'images; et, travaillant en dessous, une pensée volcanique qui fait craquer le sol comme la lave en éruption, toujours prête à dévorer ce qu'elle enfante. Et, comme d'un soufflet de forge, il sort de ces versets des colères d'Isaïe interrompues de rires sataniques, des râles de Titan terrassé par un dieu.

A trente ans, Zarathoustra s'est retiré dans la montagne. Il a vécu dix ans dans une caverne sans autre compagnie que ses deux animaux familiers, un aigle et un serpent, symboles de l'orgueil et de la prudence, qui lui procurent sa nourriture. Pendant dix ans il jouit de son propre esprit, sans regret ni lassitude en un bonheur parfait. Mais se trouvant trop riche en sagesse, il

se décide à redescendre vers les hommes pour partager ses trésors avec eux. En route, il rencontre un vieil ermite dont la prière produit sur l'oreille du prophète l'effet d'un grognement monotone. Zarathoustra passe devant lui avec un sourire de mépris et se dit à lui-même : « Serait-il possible que ce vieux saint dans sa forêt ne sache pas encore que Dieu est mort? » Dans la ville prochaine, il trouve la foule assemblée sur le marché. Elle attend l'arrivée d'un danseur de corde. En attendant, le prophète annonce au peuple la bonne nouvelle :

Je vous enseigne l'homme surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être vaincu. Qu'avez-vous fait pour le vaincre?

Jusqu'à présent tous les êtres ont créé quelque chose au delà d'eux-mêmes : vous voulez être le reflux de cette grande marée, et vous aimez mieux en revenir à l'animal que de vaincre l'homme?

Qu'est-ce que le singe pour l'homme? Un rire ou une honte douloureuse. Voilà ce que l'homme doit être pour l'homme surhumain, un rire et une honte douloureuse.

Vous avez fait le chemin du ver de terre à l'homme, et beaucoup en vous est encore du ver. Autrefois vous étiez des singes, et maintenant encore l'homme est plus singe qu'aucun singe du monde !

Or, je vous enseigne l'homme surhumain qui est le sens de la terre. Que votre volonté dise qu'il *soit* le sens de la terre.

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre*, et n'en croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrestres! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés eux-mêmes, dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent en poussière!

Jadis le blasphème contre Dieu était le plus grand des blasphèmes, mais Dieu est mort, et avec lui sont morts aussi ses blasphémateurs. Blasphémer contre la terre, estimer les entrailles de l'Insondable au-dessus du sens de la terre, voilà maintenant le crime des crimes!

Jamais peut-être l'évangile de l'athéisme moderne n'a-t-il été formulé avec plus de cynique assurance qu'en cette première prédication de Zarathoustra. Jamais peut-être aussi n'y mêla-t-on plus flagrante contradiction. Faut-il s'étonner si la foule ébahie ne comprend rien à cet « homme surhumain » qui descend du singe, qui ne croit qu'à la terre et veut s'élever au-dessus d'elle, qui nie la divinité manifestée par l'univers et se proclame dieu lui-même? — Mais *ainsi parla Zarathoustra;* inclinez-vous.

Bientôt après, une grande lumière se fait dans l'esprit du prophète pendant qu'il médite dans la forêt. Que lui importe le vil troupeau de la foule? Que lui font les acrobates et leurs cadavres? Ce sont des vivans qu'il lui faut, des compagnons dignes de lui, des créateurs de son espèce, des hommes forts et libres. Il retournera à sa montagne, il rentrera dans sa caverne, où l'attendent l'aigle et le serpent. Là, il appellera à lui des disciples et leur

enseignera sa doctrine. Le sermon de la montagne de Zarathoustra débute par une parabole intitulée : *les Trois métamorphoses :* « Il faut que l'homme devienne *chameau*, *lion* et *enfant*. » Chameau humble et patient, qui porte les plus lourdes charges, gravit les plus hautes montagnes, boit l'eau la plus sale et se nourrit d'herbes sèches. Ainsi l'esprit conquiert les trésors dont il a besoin pour son œuvre. Mais un beau jour, au fond du désert, il devient lion. Il veut « saisir sa proie de liberté, lutter avec son dieu et tuer le grand dragon ». Vous croyez peut-être que ce dragon est le vieux péché des théologiens, une des innombrables tentations de saint Antoine. En vérité, cela serait trop vieux jeu. Le grand dragon s'appelle : « Tu dois », mais le lion de l'esprit répond : « Je veux. » Il aimait le devoir comme la chose la plus sacrée, il faut qu'il déchire son amour pour être libre. Pourquoi faut-il maintenant qu'il devienne enfant? L'enfant est l'innocence, l'oubli, le recommencement, un jeu, une roue qui roule d'elle-même. « Pour le jeu de la création il faut une sainte affirmation. C'est *sa* volonté que veut l'esprit, c'est *son* monde que veut gagner celui qui a perdu le monde. » Cette parabole serait vraie et profonde, si le chameau, au lieu d'assembler arbitrairement des faits dans une vue égoïste, cherchait la vérité intime cachée en toute chose; si le lion, au lieu de s'en prendre à l'idée du devoir et par là de nier l'ordre universel, ne s'attaquait qu'aux monstres de l'ignorance, du préjugé et de l'habitude; si le bel enfant qui joue dans l'innocence et la joie était le fils de l'amour libre et spontané qui s'oublie parce qu'il se donne et qui crée parce qu'il aime. Nous surprenons ici sur le fait le procédé habituel de Nietzsche, qui consiste à revêtir un sophisme d'une image originale et frappante, de manière à séduire les simples et les esprits faux, ou les purs dilettantes, — si nombreux aujourd'hui! — qui se plaisent aux images, admirent les gestes, et se moquent des idées.

Les chapitres suivans développent au long l'évangile individualiste et anarchique. Après avoir proclamé la liberté absolue de l'individu, Zarathoustra déclare la guerre à ses ennemis. Guerre aux prétendus justes et bons, qui ne sont pour lui que les paresseux et les lâches! Guerre aux prétendus vertueux, qui ne sont que les hypocrites! Guerre surtout aux prêcheurs d'au-delà! Ce sont, aux yeux de Zarathoustra, des hallucinés ou des tartufes de sensualité raffinée. En revanche, il proclame saint et sacré le corps physique qu'il nomme « une pluralité avec un sens, la paix dans la guerre, le troupeau conduit par un berger. » Nietzsche ignore que le corps est sacré en effet parce qu'il est l'image de l'âme en ses facultés diverses et l'instrument de l'esprit, non parce qu'il est un assemblage d'atomes. Il ne s'aperçoit pas qu'en soutirant à

l'homme l'esprit et l'âme, il le prive à la fois de son principe directeur et de son principe plastique, lui arrachant du même coup l'essence divine et la substance humaine. La Rochefoucauld a montré merveilleusement combien l'homme est habile à se tromper par amour-propre. Il eût admiré dans le cas présent comment il excelle à se ruiner par orgueil. Voilà un prophète qui prêche l'homme surhumain et lui ôte la force qui pourrait l'élever au-dessus de lui-même. Il sent bien qu'en admettant l'âme ou l'esprit au-dessus et au delà du corps, il faudrait leur donner pour cause et pour fin Dieu, le Divin et l'ordre universel. Quelque nom qu'il donne à cette puissance insondable, elle le dépassera de toute son immensité. Voilà ce qu'il ne veut à aucun prix. De là l'apologie du corps et l'appel à l'instinct. Mais l'instinct évoqué se vengera. Le renversement de la hiérarchie des forces est la malédiction de l'intellectuel pervers qui a tué sa sensibilité morale et détruit son centre de gravité. L'instinct érigé en guide conduit l'intellectuel à la folie; non seulement l'enseignement antipsychique, anti-organique et antisocial de Zarathoustra enfantera l'anarchie autour de lui, la guerre de tous contre tous; il bouleversera sa propre conscience, il mettra la guerre entre son cerveau, son cœur et ses sens. Ce sera la désintégration et l'effondrement. Juste Némésis! Qui travaille pour la vie, la reçoit; mais l'ouvrier de la mort est saisi par elle.

En attendant, l'évangile à rebours, le nouveau sermon de la montagne, continue âpre et incisif. Les flèches d'acier volent empennées de roses, les paradoxes s'empanachent de pensées rares. Zarathoustra flétrit l'humilité comme une vertu de va-nu-pieds, comme un haillon d'hypocrisie. Lui-même donne l'exemple d'un orgueil sans contrainte comme sans limite. Les sages et les prophètes du passé étaient tous des saints imbéciles ou des pédans solennels. Leur doctrine a sombré à cause de « l'esprit de lourdeur qui était en eux. » Ils n'ont su que trébucher et tomber. Zarathoustra seul s'en va sur toute chose d'un pas subtil de danseur, seul il a des ailes, seul il a trouvé la vérité sur sa montagne.

Dans l'ivresse de sa découverte, son esprit pétille comme la mousse du vin nouveau. « Un air léger et pur, le danger tout près, et l'esprit plein de joyeuse méchanceté : tout cela va bien ensemble. Je veux avoir autour de moi des esprits malins, car je suis courageux. Un courage qui chasse les spectres, se crée lui-même des démons. Le courage veut rire. — Je ne sens plus avec vous : ce nuage que je vois à mes pieds, cette noirceur et cette lourdeur dont je ris, c'est votre nuée d'orage... Celui qui monte sur les hautes montagnes rit de toutes les tragédies et de tout le sérieux funèbre de la vie. Insoucians, ironiques, violens, ainsi nous veut

la sagesse. Elle est femme et n'aime que les guerriers. » Au milieu de ces bouffées d'orgueil, de belles pensées brillent çà et là comme des sentences d'or au-dessus de portes de marbre :

« De tout ce qu'on écrit, je n'aime que ce qu'un homme écrit avec son sang. Écris avec ton sang, et tu sauras que le sang est de l'esprit. — Jadis, l'esprit était dieu, puis il devint homme; maintenant, il se fait populace. — La rosée tombe sur le gazon au plus profond silence de la nuit. Ce sont les paroles chuchotées en silence qui amènent la tempête. Les pensées qui gouvernent le monde s'en viennent à pas de colombes. » L'État moderne est assez malmené. « Ce sont des créateurs qui ont créé les peuples. Ils ont suspendu sur leur tête une foi et un amour, ainsi ils ont servi la vie. Maintenant, des destructeurs tendent des pièges en grand nombre et appellent ces pièges l'État. Ils suspendent sur sa tête une épée et mille appétits. » Dans ses diatribes acerbes, Zarathoustra manie le fouet de la satire avec la violence d'un Juvénal, et c'est là qu'il déploie sa vraie force. Voici, par exemple, un croquis des ambitieux, politiciens, spéculateurs et journalistes : « Voyez ces superflus! Ils volent les œuvres des inventeurs et les trésors des sages; ils appellent leur vol culture, mais tout chez eux devient maladie et malaise. Voyez ces superflus, ils sont toujours malades. Ils vomissent leur fiel et l'appellent un journal. Ils se dévorent les uns les autres et ne peuvent pas se digérer. Voyez ces superflus! Ils acquièrent des richesses et n'en deviennent que plus pauvres. Ils veulent le pouvoir et d'abord le brise-glace du pouvoir : beaucoup d'argent, ces impuissans! Voyez-les grimper, ces singes agiles! Ils grimpent pardessus les autres et se tiraillent si bien qu'ils retombent tous dans la fange des bas-fonds. »

Si impitoyable que soit Zarathoustra pour les imitateurs de tout genre, qu'il range dans la catégorie des cabotins et acrobates, il n'hésite pas à emprunter plusieurs idées à Schopenhauer, notamment celle sur la femme et sur l'amour. Aussi peu que le « philosophe bourru » croit-il à l'idéalisme, à l'intuition, au sens divinatoire de la femme, même supérieure, dans l'ordre spirituel, à ce « quelque chose de divin » que lui attribuaient les Germains selon Tacite. « La femme est avant tout un chat et un oiseau, au meilleur cas, une nourrice. » Il juge comme un suprême ridicule et comme le déshonneur du genre mâle la mission sociale que la femme s'est donnée en Amérique et qu'elle commence à revendiquer en Europe. Bien moins encore consentirait-il à voir en elle la compagne intellectuelle de l'homme, la confidente de son idéal et l'âme de sa volonté. « Tout dans la femme est énigme, et tout a une solution qui s'appelle mater-

nité. L'homme est pour la femme un moyen. Le but est toujours l'enfant. Mais qu'est-ce que la femme pour l'homme? L'homme véritable veut deux choses : braver un danger et jouer. C'est pour cela qu'il veut la femme comme le plus dangereux des jouets. L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le repos du guerrier; tout le reste est folie. Le bonheur de l'homme s'appelle : je veux; le bonheur de la femme s'appelle : il veut. Et il faut que la femme obéisse et trouve une profondeur à sa surface. L'âme de la femme est une surface, une pellicule mouvante sur une eau peu profonde. Mais l'âme de l'homme est profonde; son fleuve mugit dans les cavernes souterraines; la femme pressent sa force, mais ne la comprend pas. »

Que vont faire maintenant ces hommes forts? « Vous, les solitaires d'aujourd'hui; vous, les séparés et les renonciateurs, vous serez un jour le peuple. De vous, qui vous êtes élus vous-mêmes, doit naître le peuple élu, et de lui l'homme surhumain. Tous les dieux sont morts. Maintenant, nous voulons que vive l'homme surhumain! C'est le midi de la volonté! » Voilà de fières paroles et de vastes perspectives. Nous ne sommes pas de ceux qui voudraient les interdire à l'humanité. Fussent-ils irréalisables, ce sont les beaux espoirs qui poussent aux grandes actions. Et puis, si l'homme n'a que peu d'années pour lutter avec le destin, l'humanité a devant elle l'infini des siècles. La préparation d'une humanité d'élite par la sélection voulue des meilleurs est peut-être l'avenir de l'espèce. Mais Zarathoustra a-t-il réuni dans son groupe les conditions indispensables pour l'accomplissement de son œuvre? D'abord il en écarte la femme, ou du moins il la réduit au rôle de la maternité physique, lui refusant celui de la vivification sensible et de la création dans l'ordre psychique. En méprisant cet élément essentiel, Zarathoustra supprime la matrice même où le génie s'élabore dans un divin mystère. En se disant seul prophète et seul inventeur de la vérité, il supprime en outre tout lien entre le passé et le présent; il coupe la chaîne magnétique qui, d'âge en âge, unit les peuples, les sages aux sages, les génies aux génies. En déclarant la notion du bien et du mal un acte arbitraire de l'homme fort, il détruit la notion même de la vérité. Il s'ôte la possibilité d'avoir un seul disciple sérieux, car tous auront le droit de s'insurger contre lui au nom de son propre principe. Ils ne feront qu'imiter leur maître qui ne veut d'aucun maître, pas même de Dieu.

Zarathoustra a renié les idées mères. Maintenant, il aura beau avoir de la force et du génie, il n'enfantera que d'autres orgueilleux plus impuissans que lui. Il parle bien de ses dis-

ciples, mais nous ne les voyons pas; ce sont des ombres muettes, fantômes de sa pensée. Aussi ne lui suffisent-ils pas, il en cherche d'autres. Mais où les trouver? Une nuit, il rêve qu'un enfant lui présente un miroir. Il s'y regarde et aperçoit avec terreur une hideuse grimace, la face d'un démon qui ricane. « Je comprends le sens du rêve, dit le prophète en s'éveillant. Ce méchant visage signifie la caricature que mes ennemis et mes calomniateurs font de ma doctrine. » Mais le rêve pourrait s'interpréter différemment : cette face et ce rire démoniaque ne seraient-ils pas une dernière admonition de la conscience et ne pourrait-elle pas se traduire ainsi : « Prends garde, voilà ce que tu vas devenir si tu poursuis ta route! » Mais Zarathoustra n'est plus capable d'avoir un remords. « Il bondit comme un chanteur et un voyant saisi par l'esprit. Pareil à l'aurore, un bonheur à venir était répandu sur son visage. » Il bondit hors de sa caverne et chante un hymne en l'honneur des îles bienheureuses qu'il va conquérir :

Mon amour impatient déborde à torrens, en aval; il veut monter et descendre. Sortant des monts silencieux et des orages de la douleur, mon âme roule dans les vallées.

Trop longtemps j'ai désiré et regardé le lointain. Trop longtemps j'ai écouté la solitude : ainsi j'ai désappris le silence.

Je ne suis plus qu'une bouche qui parle, un torrent qui mugit entre de hauts rochers : je veux précipiter ma parole dans les vallées.

Et que le torrent de mon amour se précipite sur des chemins de traverse! Comment un torrent ne trouverait-il pas le chemin de la mer?

Sans doute il y a un lac en moi, un lac solitaire, renfermé en lui-même; mais mon torrent d'amour l'entraîne avec lui — vers la mer!

Je vais des voies nouvelles, un nouveau verbe me vient. Comme tous les créateurs, je suis fatigué des vieux langages. Mon esprit ne veut plus marcher avec des sandales usées.

Les vieux verbes marchent trop lentement : — je saute dans ton char, tempête! Et je te fouetterai encore de ma méchanceté!

Comme un cri et comme une voix jubilante, je veux traverser les mers, jusqu'à ce que je trouve les îles bienheureuses où résident mes amis.

Et avec eux mes ennemis! J'aime tous ceux à qui je puis parler! Mes ennemis aussi font partie de ma félicité.

Quand je veux monter sur mon cheval le plus sauvage, c'est ma lance qui m'aide le mieux à sauter en selle; ma lance est le serviteur toujours prêt de mon pied.

La lance que je jette contre mes ennemis! Comme je remercie mes ennemis de pouvoir la lancer enfin!

Trop forte était la tension de mon nuage. Entre les éclats de rire de mes éclairs, j'enverrai de la grêle dans les profondeurs.

Alors ma poitrine se gonflera puissamment, et puissamment elle soufflera la tempête dans les profondeurs : ainsi elle se soulagera.

En vérité, mon bonheur et ma liberté sont pareils à la tempête! Mais je veux faire croire à mes ennemis que Satan rugit sur leurs têtes.

Et vous aussi, mes amis, vous serez effrayés de ma sagesse sauvage; et peut-être vous enfuirez-vous avec mes ennemis.

... Ma sagesse sauvage est une lionne. Elle est devenue enceinte dans les montagnes solitaires; sur de rudes pierres elle a mis au monde son plus jeune lionceau.

Et maintenant elle court follement à travers le désert et cherche un doux gazon — ma vieille sagesse.

Ce morceau donne une idée du puissant lyrisme de Nietzsche. Une prose qui a les emportemens de l'ode, l'écume fougueuse, le mugissement profond des torrens alpestres. Remarquez l'étrangeté de cet amour qui finit en haine et en imprécations. Remarquez aussi l'analogie de cet impétueux départ avec les chevauchées tempêtueuses de Wotan dans la *Valkyrie* et dans *Siegfried*. Zarathoustra, le briseur de chaînes, n'a pas si bien secoué la sienne qu'il le croit. L'ombre de Wagner s'étend sur sa montagne. Le disciple, en fuyant le maître, lui a dérobé un morceau de son masque, un lambeau de son manteau magique.

Nous voici dans les îles bienheureuses, du moins, je le suppose aux promontoires hardis, aux cimes de verdure, aux golfes d'azur, aux mers foncées où le soleil couchant jette ses masses d'or liquide. Car la pensée du prophète fend les airs, et nous n'apercevons ces paysages qu'à vol d'oiseau, entre deux effluves lyriques, comme par des déchirures de nuages. Va-t-il du moins nous montrer son groupe, ses disciples, sa cité idéale? Mais nous n'entendons toujours que le monologue du solitaire, et puis ce sont de nouvelles satires plus violentes, plus amères contre la société qu'il vient de quitter. Il en veut « à la racaille écrivassière » qui empoisonne toutes les sources; aux prêcheurs d'égalité, qu'il appelle « des tarentules de haine et d'envie »; aux sages célèbres « qui ne sont vénérés que parce qu'ils servent la superstition des foules, bêtes de trait qui se laissent atteler comme des bœufs au chariot du peuple, ou comme de petits ânes à l'équipage d'un grand politique »; aux philosophes solennels « qui marchent la poitrine bombée, l'air sublime, mais dont le regard est celui d'un fauve mal dompté, et qui ont toujours l'air d'un sanglier accroupi dans sa bauge ».

Il ne peut souffrir les savans. « On reste affamé à leur table pendant qu'ils croquent la vérité comme on croque des noix. Ils sont pareils à des sacs de farine enveloppés d'un nuage de poussière. Qui se douterait que cette poussière vient des blés et de la joie dorée des moissons? » Les plus maltraités sont les poètes « qui savent peu et apprennent mal, c'est pour cela qu'ils sont forcés de mentir. Ils falsifient leur vin et font dans leur cave plus d'une mixture empoisonnée et indescriptible. Et parce qu'ils savent peu, ils aiment de grand cœur les pauvres d'esprit, surtout quand ce sont de jeunes femmelettes. Ils sont même affriolés des

choses que les vieilles commères se racontent le soir, et ils appellent cette friandise l'Éternel féminin. Un peu de volupté et un peu d'ennui, voilà, jusqu'à présent, le meilleur de leur pensée. Ils s'intitulent volontiers des conciliateurs, mais ce sont des entremetteurs et des faussaires. J'ai voulu jeter mon filet dans leur mer, mais je n'en ai jamais tiré que la tête d'un vieux dieu. Ainsi la mer n'a donné qu'une pierre à l'affamé. Il se peut qu'eux-mêmes soient originaires de la mer. Sans doute on y pêche des perles, mais quand on y cherche une âme on n'y trouve que de l'écume salée. Ils ont aussi appris de la mer sa vanité. La mer n'est-elle pas le paon des paons? Devant le plus hideux buffle, elle roule sa ceinture écumeuse, elle étale son éventail d'argent et de soie. En vérité, leur esprit est lui-même le paon des paons, une mer de vanité; ils font la roue devant des buffles pourvu que ce soient des spectateurs! » Nietzsche excelle dans la satire intellectuelle, qui fustige jusqu'au sang les travers de l'esprit. Mais, outrancier par nature, il force le trait et l'on sent chez lui plus de haine encore que d'indignation. Il atteint peut-être le modèle du genre dans sa satire des *gens cultivés* qui, n'étant rien par eux-mêmes, s'attifent des défroques du passé.

Je vous ai regardés, mes contemporains, ô hommes cultivés qui vous dites intellectuels. — J'ai dû rire! Jamais mes yeux n'ont rien vu de plus drôle et de plus bizarre.

J'ai ri; je ris encore : Voilà, m'écriai-je, la patrie des pots de couleur!

Le visage et les membres barbouillés de cinquante taches : ainsi je vous ai vus à mon grand étonnement, hommes du présent!

Et vous étiez entourés de cinquante miroirs, qui répétaient et flattaient vos jeux de couleurs.

En vérité, vous ne pourriez porter un masque plus carnavalesque que votre propre visage, ô gens du présent. Qui est-ce qui pourrait vous reconnaître?

Vous êtes couverts des signes du passé; et ces signes, vous les avez peinturlurés de nouveaux signes : ah! que vous êtes bien cachés contre tous les interprètes!

Sût-on sonder les reins, qui croira que vous en avez encore des reins? Vous êtes pétris de couleurs cuites et d'étiquettes collées les unes contre les autres.

Tous les temps et tous les peuples me regardent à travers vos voiles; toutes les mœurs et toutes les croyances parlent par vos gestes.

Si je vous arrachais vos voiles, vos chiffons, vos couleurs et vos gestes, il resterait de vous juste assez pour effrayer les oiseaux.

En vérité, moi-même, je suis un oiseau effarouché, depuis le jour où je vous ai aperçus nus et sans couleur; je me suis envolé quand vos squelettes m'ont fait des gestes d'amour.

J'aimerais mieux être journalier dans le monde souterrain des ombres de jadis! — les ombres ont plus de muscles et de sang que vous.

... Vous dites : Nous sommes entièrement réels, sans foi et sans superstition : ainsi vous vous vantez, — hélas! hommes sans poitrine.

Comment pourriez-vous croire, hommes bigarrés, — vous qui êtes les peintures de tout ce qui a jamais été cru!

Vous êtes des réfutations ambulantes de la foi elle-même; vous êtes le rhumatisme vivant de la pensée.

Vous êtes des inféconds : c'est pour cela que vous manquez de foi. Celui qui doit créer a toujours ses rêves prophétiques et ses astres conducteurs, — et croit à la foi!

Vous êtes des portes à demi ouvertes devant lesquelles attendent des fossoyeurs. Et *votre* réalité consiste à dire : « Tout ce qui vit mérite de périr! »

Dans tout ce poème, je vois bien la fin d'un monde, mais je ne vois pas l'aurore du nouveau. O Zarathoustra, prophète impitoyable au passé, impitoyable au présent; toi qui as fermé l'oreille au cri de la souffrance humaine et qui, dirait-on, n'a jamais mis le pied dans un hôpital, dans une mine de houille ou dans un galetas de pauvres; toi qui as étouffé les voix divines de ton propre cœur; toi qui ne crois pas aux puissances célestes et qui veux l'homme surhumain: toi qui ensables les sources de l'amour et qui cependant t'appelles « un chanteur de la joie et un danseur de la vie », es-tu si sûr de toi-même? Il fait sombre autour de toi, dans les vallons de ton île bienheureuse. Quand tu passes le soir avec tes disciples muets dans la clairière ombreuse, les jeunes filles aux belles chevilles qui dansent sur la pelouse cessent subitement leurs rires et s'enfuient malgré ton salut amical. Ton regard leur fait peur. Toi-même tu trembles devant le crépuscule envahissant, et, seul avec ta propre âme, tu recules devant le noir qui s'épaissit dans ses profondeurs.

Dans une de tes courses en mer, au déclin du soleil, tu as vu se profiler sur la splendeur du couchant une île noire, toute semée de tombeaux, et tu as reconnu les tombeaux des rêves chers à ta jeunesse. Mais tu as beau dire que ta volonté invulnérable, ta volonté qui brise les rochers est assise sur ces tombeaux comme la jeunesse éternelle. Tu es inconsolé. Ces rêves que tu pleures malgré tout, ces rêves que rien ne pourra réveiller, ce ne sont pas comme tu le crois tes ennemis, c'est toi-même qui les a tués avec les flèches de ton orgueil! Ta Némésis s'est jetée sur toi et t'accable. Tu voudrais aimer encore, mais tu ne peux plus!

Une nuit, le prophète s'enfuit brusquement comme un voleur, et, quittant les îles bienheureuses, se rembarque pour le continent. Il a besoin d'être seul dans son antre et de se consulter avec son aigle et son serpent. Revenu dans sa montagne, Zarathoustra est hanté malgré lui par l'idée de Dieu. Il la sent suspendue comme une épée de Damoclès sur sa tête. Mais il la nie avec rage. Un certain nombre de sages ont pensé ceci : « Puisque j'ai une âme et un esprit et qu'il y en a d'innombrables, il doit y

avoir une source infinie d'amour et d'intelligence d'où nous venons et où nous retournons, Vénérons-la. » Le nouveau prophète dit : « S'il y avait un Dieu, comment supporterais-je de n'en pas être un ? *Donc* il n'y en a pas. » C'est le paroxysme de l'orgueil athée. L'absence de loi universelle lui paraît nécessaire à la liberté humaine. « J'ai placé cette joie céleste sur l'homme comme une cloche d'azur en enseignant qu'il n'y a pas de volonté éternelle dans les volontés particulières. La raison suprême est ce qu'il y a de plus impossible. » Et il l'appelle « l'araignée céleste qui étreint le monde dans sa toile ». Et il se réjouit que le ciel soit au contraire « un plancher pour des accidens divers. » La vraie prière est un exercice métaphysique spontané, la respiration et l'aspiration par laquelle l'âme communie avec sa source divine. Voilà ce que Zarathoustra ne veut pas admettre. Pour lui c'est la dernière des lâchetés. Les genoux pliés et les mains jointes le font bondir. « Maudits soient tous les diables lâches qui sont en vous, qui geignent et joignent les mains et voudraient adorer. La prière est une ignominie ! » A ceux qui parlent de blasphème, le prophète répond en riant : « Oui, je suis Zarathoustra, l'homme sans Dieu... et de moi naîtra l'homme surhumain. »

Après avoir expédié ainsi les vieilles tables de la loi, il promulgue les nouvelles. Elles se résument en deux idées : le concept de la vie et le concept de la morale. Pour Zarathoustra le fond de toute vie est le désir du pouvoir. Hommes ou animaux font semblant de s'aimer, mais ne s'associent que pour s'accabler les uns les autres. L'esclave subit le maître pour lui dérober de la puissance et l'exercer sur des inférieurs. Le désir de régner est le fond de l'âme et le but de la vie. De ce concept de la vie découle celui de la morale, c'est-à-dire l'idée de force substituée à l'idée du bien et du mal. De ce que les lois de la morale ont subi des variations selon les peuples et les temps, Nietzsche conclut que l'idée du bien n'est qu'une chose relative, arbitraire, individuelle et sans fondement. Il ne voit pas que le bien n'est pas autre chose que l'harmonie de l'homme ou de la société. On peut varier sur les moyens ; l'idée demeure immuable. Le bien conçu comme une harmonie est chose positive ; car elle enfante la vie. Le mal n'étant qu'une discordance est chose négative et sans réalité propre ; car elle produit la destruction et la mort. Pour Nietzsche le bien n'est que la loi du fort imposée au faible. « Fais ce que tu veux, mais sache vouloir », voilà toute sa morale. Le mal pour lui a tout autant de réalité que le bien, il préfère même en général le méchant parce qu'il est plus énergique. « Je ne me lasse pas, dit-il, de la beauté des méchans. Je suis bien heureux de contempler les merveilles qu'élabore la chaude couvaison des

soleils brûlans : tigres, palmiers et serpens à sonnettes. Parmi les hommes aussi il y a de belles portées de fauves, de magnifiques couvées de reptiles et beaucoup de merveilles admirables se trouvent parmi les méchans. Il est vrai que de même que vos sages ne m'ont pas paru assez sages, de même la méchanceté humaine m'a paru au-dessous de sa réputation. Mais, en vérité, il y a encore un avenir pour le mal, et le midi le plus brûlant n'est pas encore découvert pour les hommes. Il faut que de vos chats sauvages naissent des tigres, de vos crapauds et de vos lézards des dragons et des crocodiles. »

Cependant, empoisonné de sophismes, saturé d'orgueil, Zarathoustra tombe de plus en plus sous le poignet d'airain de sa Némésis. Malgré sa superbe outrecuidance, la terreur de l'Éternel et de l'Infini pèse sur lui. Cette terreur prend enfin la forme d'une hallucination. Lui-même appelle ce cauchemar *l'Énigme ou le spectre de la solitude profonde*. C'est malgré lui qu'il trahit cette aventure. Il la conte un soir, à voix basse, à de vieux loups de mer qui l'ont accueilli sur leur navire.

Le cœur dur et les lèvres serrées, je marchais un jour d'un pas lugubre dans le crépuscule cadavéreux. Plus d'un soleil avait sombré pour moi.

Je gravissais un sentier obstiné, méchant et solitaire, qui se tordait sur les pierres croulantes, sans touffe d'herbe ni buisson ; le sentier de montagne grinçait sous la morsure de mon talon.

Je passais muet sur le rire moqueur des cailloux, écrasant la pierre qui me faisait glisser : ainsi mon pied se forçait à monter.

Oui à monter, en dépit du nain perclus accroupi sur mes épaules, de l'esprit de pesanteur qui versait du plomb dans mes oreilles et des pensées de plomb dans mon cerveau.

Il chuchotait ironiquement, distillant les syllabes : « Oh, Zarathoustra, pierre de sagesse, pierre de fronde, destructeur d'étoiles, tu t'es lancé haut. Mais toute pierre lancée retombe.

« Te voilà condamné à toi-même et à ta propre lapidation. Tu as lancé ta pierre au loin, mais elle retombera sur toi. »

Marchant ainsi, Zarathoustra arrive à un portail de rochers naturels d'où partent deux chemins creux. L'un va vers l'éternité du passé, l'autre vers l'éternité de l'avenir, et sur le portail on lit : « le moment présent. »

Regarde, dis-je au nain, ce moment présent ! De ce porche une rue descend en arrière ; derrière nous il y a une éternité.

Ne faut-il pas que toutes les choses qui peuvent courir aient déjà une fois passé par cette porte ? Ne faut-il pas que tout ce qui *peut* arriver soit arrivé déjà une fois dans le cours des temps ?

Car toutes les choses montent par une de ces vallées pour descendre dans l'autre sans s'arrêter jamais.

Et cette lente araignée qui rampe au clair de lune et ce clair de lune lui-

même, et moi et toi sous le portail qui parlons à voix basse des choses éternelles — n'avons-nous pas déjà existé?

Et ne devons-nous pas revenir pour courir de l'autre côté, en avant, devant nous, dans la longue vallée lugubre — et revenir éternellement?... Le temps lui aussi est un cercle.

Je parlais ainsi et toujours plus faiblement; car j'avais peur de mes propres paroles et de mes pensées de derrière la tête. Alors tout à coup j'entendis hurler un chien.

... Et ce que je vis alors, seul, abandonné, entre ces roches sauvages, sous le plus odieux et le plus désolé des clairs de lune, jamais vraiment je n'ai rien vu de pareil.

Un jeune berger se roulait, se débattait à terre, étouffant, le visage convulsé. Un lourd serpent noir lui pendait de la bouche.

Ai-je jamais vu autant de dégoût et de pâle horreur sur un visage? Sans doute il avait dormi la bouche ouverte: alors le serpent était entré dans son gosier et l'avait mordu là.

Je saisis le serpent dans ma main et je tirai de toutes mes forces — mais en vain. Il était plongé dans la gorge et s'y était fixé de ses crocs. Et je criai au berger: Mors! mors donc! Coupe-lui la tête!

Et dans ce cri, il y avait mon horreur, ma haine, mon dégoût, ma pitié, tout ce qu'il y a eu en moi de bon et de méchant — en un seul cri.

O vous, marins intrépides! aventureux chercheurs dont les voiles rusées tentent les mers inconnues, marins ivres d'énigmes, ô vous qui n'avez peur de rien, vous que des sons de flûte entraînent vers les gouffres perfides!

Répondez, devinez mon énigme, déchiffrez la vision du plus solitaire des hommes.

Les rudes marins de l'aventureux navire ne répondirent rien à Zarathoustra. Ils se contentèrent de tirer leurs cordages en sifflant une hardie chanson de mer, ce qui était peut-être la plus éloquente des répliques. Je tenterai cependant de répondre à leur place. Oui, il y a en tout ceci une puissante Némésis et une logique impeccable. L'idée du Divin ou d'une cause première et d'une fin dernière, antérieure et postérieure au monde visible, supérieure au temps et à l'espace, s'impose à la raison sans qu'elle puisse l'embrasser. Mais l'intuition directe de l'esprit voit en Dieu sa propre source et la raison de tout. L'âme remonte à lui par un acte d'amour et un effort de bonté qui est en même temps la plus haute affirmation d'elle-même et la condition de toute connaissance spirituelle. Zarathoustra en niant, par orgueil, Dieu, l'Ame et l'Amour divin, s'est fermé la sphère supérieure de la conscience, où l'homme trouve dès à présent son refuge et son sanctuaire. Par cette négation voulue, haineuse et opiniâtre, il a mutilé sa propre nature. Ayant détruit en lui-même le paradis de l'âme et l'Olympe de l'Idée pure, il se condamne à tourner éternellement dans le monde élémentaire, *la buffera infernal che mai non resta*, et se plonge dans l'enfer qu'il s'est créé. Il a repoussé en blasphémant l'ange voilé de l'éternité spirituelle; mais le

noir serpent de l'éternité matérielle le mord et l'étouffe (1).

A partir de ce moment, Zarathoustra a sa pensée de derrière la tête. Elle le tenaille et le paralyse. Son harmonie intérieure est détruite; dès lors il ne perçoit plus l'harmonie de l'univers. Il a voulu renverser la hiérarchie des forces dans le monde; voici qu'elle se renverse en lui-même et lui fait perdre la raison. Le vertige le prend et l'abîme l'attire. Il pressent sa folie avec horreur. Mais jusqu'au bout l'orgueil lui fera illusion. Il se persuadera que de son propre effondrement va sortir « l'homme surhumain. » La fin du poème porte déjà les traces visibles de la folie et de l'hallucination. Zarathoustra a ramassé aux confins de son royaume quelques hommes supérieurs qui représentent ce qu'il y a de plus distingué dans la société actuelle. Parmi eux se trouvent deux rois dégoûtés de leur métier, un pape sans emploi, le mauvais magicien et quelques autres originaux. Il les convie tous à un banquet dans sa grotte. Ce repas agreste, assaisonné des sentences caustiques du maître, semble à la fois une parodie du banquet de Platon et de la Cène du Christ. On y déguste un agneau apporté par l'aigle familier en mémoire de ce que « les faibles ne sont bons qu'à être mangés. » Le prophète, s'étant éloigné un instant pour prendre l'air, retrouve ses hôtes en prière devant un âne qu'ils encensent faute d'un autre dieu. Zarathoustra comprend alors que ces gens prétendus supérieurs, qui ont malgré tout besoin d'adorer quelque chose et de diviniser quelqu'un, fût-ce un âne, sont indignes de sa grande pensée. Il lui faut des forts qui ne craignent rien et ne se courbent pas. A ce moment, Zarathoustra voit un superbe lion couché à ses pieds. Ce lion formidable est un lion qui rit. Terrible aux autres, il est doux à son maître et lui lèche amicalement les mains. Il se dresse et mugit. Aussitôt tous les hôtes de la grotte s'enfuient épouvantés et descendent la montagnes à toutes jambes. Le prophète comprend alors que « sa pitié pour les hommes supérieurs a été son dernier péché. » Mais il déclare que « ses vrais enfans vont venir « et rayonne « comme un soleil levant. »

Telle la conclusion de ce poème fameux et de l'évangile anarchique de Nietzsche. La folie complète était proche. Ce qu'il y a de tragique et de vraiment saisissant dans l'histoire de cet homme c'est que l'apothéose de son héros imaginaire fut le signal de sa propre défaite. La figure de Zarathoustra, spectre grandi de lui-même, fut la dernière hallucination par laquelle il voulut se

(1) Mme Salomé raconte que, dans les deux années qui précédèrent l'éclipse totale de son intelligence, Nietzsche était absolument hanté par cette idée du retour éternel des choses. La première fois qu'il lui en parla, ce fut à voix basse, avec tous les signes de la terreur la plus profonde.

cacher l'inévitable abîme, mais qui l'y mena d'autant plus sûrement. Veut-on jeter un coup d'œil dans le drame intérieur qui se joue derrière le poème? Veut-on voir le visage de l'homme sous le masque du héros, et tout ce qu'il y a de désespoir sous ce triomphe apparent? Qu'on lise son avant-dernier écrit intitulé : *Dithyrambe de Dionysos*. On y trouvera le passage suivant : « Maintenant, seul avec toi, double dans mon propre savoir, entre cent miroirs, faux devant toi-même, incertain entre mille souvenirs, fatigué de chaque blessure, refroidi de tous les givres, égorgé dans mes propres filets, connaisseur et bourreau de moi-même! malade qui meurt d'un venin de serpent, prisonnier qui a reçu le lot le plus dur, je travaille courbé dans mon propre puits, enfermé dans mon propre moi comme dans une caverne, je me creuse moi-même et je suis ma propre tombe, impuissant, raide, un cadavre. » Cette entière confession montre assez ce que cet orgueil forcené renferme de misère cachée et à quelles ténèbres aboutissent les plus hardis mineurs de la pensée lorsqu'ils ont éteint en eux-mêmes la lumière de la sympathie.

Au cours de cette étude j'ai fait ressortir les extraordinaires qualités de Nietzsche, afin que l'on mesure la profondeur de sa chute à la hauteur de son esprit.

Écrivain de premier ordre, moraliste pénétrant, penseur profond, satyrique génial, poète puissant à ses heures, ses dons merveilleux semblaient l'appeler à être un réformateur bienfaisant de la pensée pour sa génération. Tout a été englouti dans la pléthore du moi et dans la folie furieuse de l'athéisme. Voilà pourtant celui qu'une fraction de la jeunesse se propose pour modèle et que des esprits légers citent journellement comme le prophète de l'avenir! S'ils ne reculent pas devant ses conclusions, qu'ils apprennent du moins par son exemple où peuvent mener certaines pratiques intellectuelles. L'histoire des idées morales de notre temps accordera sans doute à Nietzsche la grandeur tragique d'un homme qui a eu le courage d'aller jusqu'au bout de son idée, et qui a donné, par son suicide spirituel, la plus éclatante démonstration de son erreur. Quant à Zarathoustra, il mérite de rester dans la littérature comme un monument unique, puisqu'il nous révèle l'âme de l'athée jusqu'au fond. On ne peut que plaindre ceux qui y chercheront une philosophie. C'est un magnifique sépulcre sculpté en marbre, mais un sépulcre qui recouvre — le néant.

ÉDOUARD SCHURÉ.

DE L'ORGANISATION

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

II [1]

EXPÉDIENS ET PALLIATIFS

Au premier problème posé : — *Comment faire pour conjurer la crise de l'État moderne?* et ainsi résolu : *Organiser le suffrage universel,* — s'ajoute et se lie un second problème, dont les données peuvent, ou doivent même être formulées ainsi : *Comment organiser le suffrage universel* de telle façon que, tout en restant universel et égal, il dégage la meilleure représentation, permette la meilleure législation, et assure enfin le fondement le plus solide qu'il soit possible de donner à l'État?

Tant que ce second problème n'est pas résolu, le premier ne l'est qu'à demi : il peut l'être scientifiquement, philosophiquement; il ne l'est point pratiquement et politiquement. Or il nous faut ici une solution pratique et politique; plus encore que d'une doctrine, nous avons besoin d'un texte de loi. Cette solution politique, il y a peut-être un moyen de la trouver et sûrement, si

(1) Voir la *Revue* du 1er juillet.

le moyen existe, ce ne saurait être que celui-ci : Repasser un à un tous les systèmes imaginés depuis qu'on s'est aperçu des vices du suffrage universel, depuis cinquante ans que nous l'avons; les analyser un à un et les critiquer par rapport à chacun des termes énoncés, en se souvenant qu'il ne s'agit pas seulement *de corriger ou d'atténuer tel ou tel des inconvéniens du suffrage universel inorganique*, mais bien *d'organiser le suffrage universel;* de l'organiser profondément et presque au sens qu'a le mot en biologie ou en physiologie; qu'il ne s'agit pas de moins que de mettre d'accord l'*institution* nationale avec la *vie* nationale; et, en somme, de substituer à quelque chose de très simple, mais de mort-né, quelque chose de vivant, mais par là même d'assez complexe.

Ainsi, le chemin est tracé : aller du tout simple au moins simple, du moins simple au plus compliqué, et, cependant, prendre garde que si aucun de ces systèmes ne fournit à lui seul, sans doute, la solution cherchée, chacun d'eux ou quelqu'un d'entre eux peut apporter un élément de solution; que si aucun d'eux, sans doute, n'organise le suffrage universel, plusieurs d'entre eux peuvent quand même servir à l'organiser. — Nous ne verrons donc guère, au début, que les plus timides et, par conséquent, les moins efficaces, ceux qu'on appellerait volontiers des *expédiens* ou des *palliatifs;* mais, s'ils contiennent quelque parcelle dont on puisse tirer de l'ordre et de la vie, et qui soit à quelque degré un principe d'organisation, il serait dommage de la perdre, pour les avoir jugés trop vite et les avoir rejetés trop dédaigneusement.

I. — EXPÉDIENS COMPATIBLES AVEC LA FORME ACTUELLE

1° *L'Éducation du suffrage universel.*

Ce qui vient d'abord à l'esprit, c'est que l'éducation du suffrage universel n'est pas faite et qu'il faut la faire. Là-dessus, on n'hésite pas; on ne s'interroge pas; et pourtant, il vaudrait la peine d'y réfléchir : en effet, qu'est-ce, au juste, que de faire l'éducation du suffrage universel? et cette éducation, si hautement désirable, peut-on ou ne peut-on pas la faire? et à supposer qu'on l'entreprenne, avec quels instrumens, par quels procédés? On en voit trois ou quatre : *l'école*, *la presse*, *les associations libres*, enfin une sorte d'*auto-éducation*, — l'électeur, en votant, s'apprenant à voter, comme c'est, si l'on en croit le proverbe, en forgeant qu'on devient forgeron.

L'*école*, l'école primaire, de la ville au village. Mais qu'y enseignera-t-on? La lecture, l'écriture, les quatre règles de l'arithmé-

tique, un peu d'histoire et de géographie; avec cela force « leçons de choses ». Et après? Tout homme qui sait lire est un homme sauvé : soit, puisqu'on nous l'affirme; mais tout homme qui saura lire saura-t-il choisir un bon député? Quel rapport nécessaire y a-t-il entre savoir lire et savoir voter? Bien peu de personnes s'en sont embarrassées, et l'on a eu tôt fait de les traiter d' « ignorantins », d' « obscurantistes » ou, ce qui dit tout, de « réactionnaires ». On est parti bravement, et généreusement, en campagne. Nous avons découvert et expérimenté une folie nouvelle, la folie scolaire. Qui niera qu'il y eût des maisons d'école à bâtir et des communes à pourvoir de maîtres d'école? Mais pourquoi cette architecture? et pourquoi cette apothéose? Des monumens, partout des monumens! L'État aidera les communes à jeter l'argent par les fenêtres, pourvu que les fenêtres aient des sculptures, et toujours plus de frontons et toujours plus de devises! Au sommet, en plein ciel, l'instituteur transfiguré, versant sur le pays des torrens de lumière. Ce n'est plus l'humble fonctionnaire, dont l'utile et modeste office était de faire épeler les enfans. C'est une espèce d'apôtre. L'instituteur primaire, c'est l'Homme qui forme l'homme et le Citoyen qui prépare le citoyen.

Afin de l'aider dans sa tâche, on l'a muni d'un *vade-mecum* ou d'un guide, d'un manuel d'instruction morale et civique. L'instruction primaire, en général, c'était bien; mais un enseignement spécial, moral et *civique*, c'est mieux. Des hommes politiques considérables et les plus populaires de nos professeurs se sont mis à en fabriquer à l'envi, de ces petits traités, qui devaient porter au loin la saine doctrine. Au fond des Landes ou de la Basse-Bretagne, il n'y aurait plus désormais un seul paysan qui ne sût par cœur tous les articles de la Déclaration des droits, chef-d'œuvre de l'esprit humain! Nous avions déjà des soldats de sept ans : nous allions maintenant avoir des citoyens de sept ans, ferrés sur la théorie du scrutin non moins que sur le maniement du fusil. Et peut-être les avons-nous eus, peut-être bien les avons-nous, ces bataillons de jeunes citoyens. A sept ans, ils sont de première force et réciteraient leur manuel, comme le parfait taleb récite le Koran, de bas en haut et de haut en bas, de droite à gauche et de gauche à droite, à l'endroit et au rebours, par la fin et le commencement.

Pendant que le maître les tient en classe, c'est merveilleux : avez-vous lu leurs rédactions? Mais, à treize ans, les parens les reprennent, et ils s'en vont à l'atelier ou à la charrue. A vingt et un ans, quand ils atteignent l'âge électoral, de toutes les notions plus ou moins abstraites dont on leur avait gavé la mémoire, il ne reste rien, que des bribes et des mots naufragés, qui flottent...

« Êtes-vous républicain? — Oui, monsieur, je suis républicain, par la grâce de... l'Auteur de la nature. » Car c'est cela, et ce n'est que cela; un catéchisme qui a détrôné l'autre, qui n'est pas mieux compris et qui pénètre moins. C'est cela : une sorte d'initiation religieuse, faite de trop bonne heure et qu'il est impossible ou très difficile de défaire ou de refaire plus tard. Et ce caractère religieux est si accusé, qu'un écrivain anticlérical et franc-maçon comme Bluntschli a proposé sérieusement d'instituer, vers la vingtième ou la vingt-cinquième année, une fête solennelle de la « confirmation civique ». Tant il pensait aussi que l'école laissait à faire, ou qu'il y avait après elle des pertes à réparer; que le citoyen en exercice n'était plus que vaguement l'apprenti citoyen; et qu'entre treize ans et vingt-cinq les vertus de l'éducation subissaient un inquiétant déchet!

L'école ne suffit donc pas : l'instruction primaire ne suffit pas, même renforcée d'une instruction civique sur manuels spéciaux. Certes, c'est faire quelque chose pour l'amélioration à venir du corps électoral que de réduire le nombre des illettrés, de ceux qu'en Italie, avec un sens plus fin des nuances, on nomme les sans-alphabet, *analfabeti;* car c'est quelque chose que de savoir lire. Mais ce n'est pas assez, et même, au point de vue politique, comme d'ailleurs à tous les points de vue, ce n'est pas le plus important. Le plus important, le voici : Sachant lire, lira-t-on? et, si on lit, que lira-t-on? Et nous sommes amenés ainsi à rechercher ce que peut la *presse*, ce qu'elle vaut comme second facteur, comme auxiliaire, pour l'éducation du suffrage universel. Elle peut au moins autant que l'école. Mais « elle peut », en ce point, signifie « elle pourrait ». Elle pourrait infiniment si... Si elle n'était pas ce qu'elle est devenue.

Oui, si ceux qui l'ont en mains l'eussent voulu, elle eût pu modifier à la longue et façonner, transformer et conformer un peu le corps électoral. L'homme reçoit aisément ses pensées et ses opinions toutes faites. La presse avait donc devant elle un vaste champ d'action et, dans l'État moderne, un grand rôle à jouer, un rôle qui faisait d'elle, autrement que par figure de style, une puissance de l'État... C'est cette part essentielle dans la vie et dans la direction de l'État que John Stuart Mill revendiquait pour elle, quand il disait « qu'elle avait remplacé le Pnyx et le Forum, et que, grâce à elle, dans le régime représentatif, se conservait comme une trace de démocratie directe. »

Mais ce n'est calomnier, ni injurier, ni dénigrer personne que de le reconnaître sincèrement : nulle part, peut-être, elle n'a été, en tout cas elle n'est plus, à d'honorables exceptions près et sauf en ce qui touche le patriotisme, à la hauteur de sa mission. Nos

journaux les plus sages et les mieux informés, les seuls qui aient du poids et de l'autorité chez nous et au dehors, ne sauraient guère contribuer à l'éducation du suffrage universel, parce qu'ils ne vont pas assez avant dans le peuple; et, aussi bien dans ces journaux mêmes, que de questions sont traitées légèrement, sans étude, à la hâte et presque au pied levé! Que de formules vides de sens, d'aphorismes non vérifiés, de préjugés momifiés en phrases de convention! que d'oripeaux et de « clichés », ou, d'un seul mot, que de fétichisme politique! Pour d'autres, c'est la frivolité et le dilettantisme mêmes; ce qu'on appelle « l'esprit » et ce qu'on appelait « la gauloiserie », raffinés et tournés en un « parisianisme » de café et de coulisses, avec un reportage impudent, qui ne respecte ni devoirs, ni droits, ni deuils, ni misères, et qui s'indigne quand il se trouve encore quelqu'un qui, ne croyant pas devoir mettre tout le monde dans ses secrets de famille, ose défendre sa porte à un « représentant de la presse ».

Hâtons-nous, du reste, de l'avouer, puisque ce n'est que justice : s'il y a là un mal qui, invétéré et exaspéré, se changerait en une vraie maladie sociale, la presse n'est pas seule coupable, et le public l'est autant qu'elle. La presse sert au public ce qu'il aime : elle a tort de le lui servir, mais le public a tort de l'aimer. Voilà pour les péchés capitaux de la presse : le manque d'idées et de connaissances, la routinière banalité du fond et de la forme, la satisfaction à peu de frais, la course au renseignement, exact ou inexact, la précipitation à conclure, l'habitude de trancher en tout, la tendance à entraîner l'opinion publique et à la dévoyer sur des sujets qui ne sont pas matière d'opinion publique, le penchant à la suspicion et la complaisance au scandale. On ne veut rien dire de plus, ni faire même l'allusion la plus voilée à certaines pratiques : nous ne parlons ici de la presse qu'en tant qu'agent d'éducation pour le suffrage universel.

Mais il est une observation d'une portée plus générale et qu'on ne peut pas ne pas faire. Puissance ou non, la presse est un produit de ce siècle. Or, économiquement, qu'est-ce qui donne à ce siècle sa physionomie entre tous les autres? C'est qu'il a vu baisser les prix, s'étendre le marché, diminuer la qualité, s'accroître le goût et le besoin de gagner. A tous égards, la presse, dont il s'est plaint parfois, est son sang et sa fille. A mesure que le prix des journaux a baissé, leur clientèle s'est étendue; à mesure que la presse est apparue comme un instrument de lucre ou de spéculation, on ne lui a plus guère assigné pour but que de gagner. La préoccupation de « l'affaire » a dominé, puis absorbé, jusqu'à ce qu'elle achève un jour de l'étouffer, la préoccupation doctrinale. En même temps et d'un autre côté, à mesure que le

public s'étendait, la qualité de la presse descendait à cette médiocrité qui est le lot et comme la loi des foules. Ce n'est pas la presse qui a élevé le public jusqu'à elle, c'est le public qui a attiré la presse jusqu'à lui. Elle n'a pas haussé le public à un sou jusqu'à une politique raisonnée et consciente : elle s'est contentée de jeter à tout le public indifféremment sa pâture quotidienne de politique à un sou. Ne pouvait-elle pas comprendre et pratiquer autrement son rôle? C'est une grande question, mais pour toutes ces raisons, ce qu'il y a de sûr, c'est que la presse n'a pas fait l'éducation du suffrage universel et que, pour la faire, il lui faudrait elle-même se refaire du tout au tout.

Outre l'école et la presse, il y aurait encore, pour faire cette éducation, les *associations libres*. Et à la vérité, elles ne manquent pas, mais elles ne sont ni assez nombreuses ni assez suivies. Quelques-unes ont déjà tenté et accompli d'excellente besogne, mais plutôt en vue de l'instruction générale que de l'éducation politique, et, on le répète, l'une ou l'autre, ce n'est pas tout un. Peut-être ne s'y essaieraient-elles pas sans danger; et le danger, pour une société qui voudrait travailler à l'éducation du suffrage universel, serait de devenir la chose d'un politicien ou d'un groupe de politiciens, lesquels ne la regarderaient que comme un outil à pétrir sous leurs doigts la pâte électorale. Deux ou trois grandes associations ont à peu près, quant à présent, échappé à ce péril, mais on voit bien les grippeminauds qui les guettent. Alors, elles seraient perdues pour le bien à faire, l'éducation et non la captation de la liberté ou du droit politiques; elles ne seraient plus — et la plupart des autres en sont là — que de pures ou d'impures boutiques, hypocrites succursales de comités, dont l'éducation du suffrage est le moindre souci et qui ont, au contraire, un intérêt certain à ce que cette éducation, tant prônée par eux, se passe en belles paroles, mais, venant aux actes, à ce qu'elle ne soit jamais faite.

Reste enfin le suffrage universel *auto-didacte*, l'*auto-éducation* du suffrage universel, en laquelle l'âme noble et quelque peu naïve de John Stuart Mill a professé une foi si touchante, et si ruinée en nous par l'expérience. Mais quel gaspillage de temps et de peine! quels tâtonnemens et quelles malfaçons, si l'on devait tout tirer de soi-même, s'instruire sans maîtres, à la sueur de son front, et, à chaque fois, réinventer son art! Depuis que l'humanité se connaît, elle ne s'est appliquée qu'à cela : à devenir forgeron autrement qu'en forgeant et quand, pour le devenir, il lui en eût coûté un trop dur effort, la lassitude l'a prise; — et elle n'a pas forgé. Au surplus, et quoi qu'il en soit, il y a cinquante ans que nous votons, et votons-nous

« mieux », savons-nous mieux voter qu'au premier jour?

Et, d'autre part, toute éducation, même dite mutuelle, suppose quelqu'un qui veuille bien enseigner et quelqu'un qui veuille bien apprendre. Dans l'égalité absolue, l'éducation est impossible; et qui se résignera à apprendre? qui se dévouera, — ou se risquera, — à enseigner? Où sont les influences sociales? les influences fixes et sûres, celles qui s'exerçaient d'elles-mêmes, tacitement et de proche en proche, par le seul fait de la position acquise? Où est la « hiérarchie sociale »? Qui donnera, et qui recevra un conseil? Qui l'offrira, et qui le demandera? Qui l'apportera, et qui le supportera? Il n'y a plus que des électeurs: tout citoyen est électeur, tout électeur est souverain, tout souverain se gouverne et gouverne à sa guise; nul n'est plus souverain, plus électeur, plus citoyen que nul autre, et comme nul autre n'a à apprendre, nul non plus n'a à enseigner.

Au résumé, si l'éducation du suffrage universel doit faire l'objet de tous nos vœux, ni l'école seule, ni la presse seule, ni, seules, les associations libres, ni le suffrage universel, se développant et s'éclairant par sa force intrinsèque, ne peuvent l'entreprendre avec chance de succès. Réunies, l'école, la presse et les associations libres y arriveraient-elles, que, les générations se succédant, l'œuvre serait sans cesse à recommencer. Et persévérât-on, recommençât-on toujours, que ce ne serait pas encore assez. Le suffrage universel, amendé par l'éducation et fait par elle plus viril, serait préférable, incomparablement, à ce suffrage universel brutal, enfantin et barbare: mais, encore et toujours, le même problème s'imposerait, et encore et toujours s'imposerait la même solution. « Élever » le suffrage universel ne dispenserait pas de l'organiser. L'éducation du suffrage universel rendrait vraisemblablement plus facile, mais à peine moins urgente et ne rendrait pas moins nécessaire l'organisation du suffrage universel; et celle-ci demeurerait supérieure à celle-là, d'autant que le corps vivant est supérieur à de la matière dégrossie.

2° *Le vote obligatoire.*

Une deuxième plaie du suffrage universel inorganique, c'est le grand nombre des abstentions. Elles atteignent des proportions telles qu'on a pu voir des Chambres ne représenter certainement qu'une minorité, par rapport au total des électeurs inscrits. Pour nous en tenir au passé, les statistiques officielles déclarent, aux élections d'octobre 1889 (et l'on se rappelle combien à ce moment les passions politiques étaient montées et combien la lutte était vive) une moyenne de 76,6 votans pour 100 électeurs portés sur

les listes, soit près d'un quart d'abstentionnistes, quel que puisse être le motif de l'abstention ou de l'absence. Un quart, c'est la moyenne ; mais, dans plusieurs départemens, le chiffre des abstentions dépasse sensiblement le tiers. Dans quelques-uns, il arrive presque à la moitié des électeurs inscrits.

Depuis 1889, l'indifférence, le détachement, n'ont fait encore qu'augmenter et l'on peut, par la simple observation, évaluer à un tiers environ, dans la plupart des circonscriptions, le chiffre des abstentions aux élections dernières. Défalquez les bulletins blancs, les bulletins nuls, les votes fantaisistes : il reste un député élu par la moitié, plus un, de moins des deux tiers des électeurs inscrits, — c'est-à-dire par moins d'un tiers, — c'est-à-dire par une minorité, — dont il faut une fiction un peu forte pour faire une majorité, la majorité et même, dans la rhétorique parlementaire, « le pays ».

Les abstentions creusent donc et minent en quelque sorte la plupart des élections : elles condamnent les majorités à n'être que des apparences et les Chambres, que des fantômes. Et non seulement elles réduisent à des minorités les prétendues majorités; non seulement elles restreignent à l'excès la quantité des électeurs réellement représentés, mais elles ont une détestable action sur la qualité des représentans, et de contre-coup en contre-coup elles détériorent toute la politique. Car si, suivant un mot aussi juste que piquant, ce sont toujours, à la guerre, les mêmes qui se font tuer, ce sont toujours, aux élections, les mêmes qui ne se font pas tuer, pour cette raison péremptoire qu'ils ne répondent pas à l'appel. Oui, ce sont toujours les mêmes et, par malheur, ce sont toujours les plus posés, les plus rassis, les plus intelligens, il faut le dire : ce sont les meilleurs, d'où il suit que notre sort à tous dépend des moins bons ou des pires.

Mais qu'y faire? Traîner aux urnes ces réfractaires ou ces récalcitrans? Décréter le vote obligatoire? On sait des législateurs amateurs et même des législateurs en titre qui ne reculeraient pas devant cette extrémité. Tout récemment, deux propositions portant obligation de voter ont été soumises à la Chambre, l'une venue de la droite, et l'autre d'une de nos gauches; ce qui prouve au moins que le fléau de l'abstention n'épargne aucun parti. Il sera curieux de voir ce que décidera sur ce sujet une assemblée dont chaque membre a, chaque jour et dix fois par jour, à la bouche ces syllabes sacrées : « la souveraineté nationale », puisque, enfin, si je suis souverain, le premier usage que j'aie le droit de faire de ma souveraineté, c'est précisément de n'en pas faire usage. Un souverain qu'on oblige à l'exercice de la souveraineté a « un supérieur humain » et, par définition, n'est plus un sou-

verain; une souveraineté de l'exercice de laquelle on ne pourrait pas, quand il plaît, s'abstenir et qu'on ne pourrait pas au besoin abdiquer, n'est plus une souveraineté; c'est, dans le langage du droit comme en logique, une servitude.

Il faut, par conséquent, choisir entre « le vote obligatoire » et « la souveraineté du peuple. » Se résout-on à passer outre et convient-on, comme nous le disons, nous, que voter n'est ni l'exercice d'une prétendue souveraineté, ni l'affirmation positive d'un prétendu droit naturel, mais une commission, une charge ou une fonction sociale, conférée par l'État au profit de l'État, l'objection théorique disparaît en partie, mais tout n'est pas fini. En effet, quelle sera la sanction? Le vote est obligatoire, sous peine... Sous peine de quoi? Nécessairement, voici quelle sera la peine: lorsqu'on aura négligé de voter deux ou trois fois et qu'on aura reçu deux ou trois avertissemens, après s'être vu afficher à la porte de la mairie, on sera rayé de la liste électorale.

La belle affaire! et le beau sermon que fera le juge à ce citoyen peu zélé : « Un tel, il y a cinq ans que vous n'avez voté. Eh bien! vous ne pourrez voter que dans cinq ans, quand, par la suspension de votre devoir électoral, vous aurez appris ce que c'est que le devoir électoral! » Et, sans doute, nous sommes si étrangement faits qu'un tel, qui ne votait jamais, sera peut-être puni et souffrira peut-être d'être privé de suffrage. Mais, pour parler de pénalité, ce n'est pourtant pas là une pénalité. Que si l'on veut de vraies peines, des peines afflictives (seront-elles aussi infamantes?) quelles seront-elles? L'amende? la prison même? Alors combien d'amende? et combien de prison? Un franc, — comme dans le canton de Schaffouse? Deux francs, — comme dans Saint-Gall? De un à trois francs, avec réprimande, et vingt francs, en cas de récidive dans les six ans, — comme en Belgique? Et justement, la Belgique vient de faire, en grand, une application du vote obligatoire. Mais, ainsi que le remarquait un des rapporteurs, « ce principe de l'obligation existe, du reste, dans ses lois. On est obligé de faire partie du conseil de famille; on ne peut se soustraire aux fonctions de juré; on ne peut refuser le service de la garde civique, et il faut participer aux élections de la garde. » — L'argument est irrésistible, pour les pays qui jouissent encore du régime bourgeois de la garde civique. Mais, pour les autres, qui ne le connaissent plus, ce serait s'exposer à quelque ridicule que d'instituer la salle de police, « les haricots » du suffrage universel; et l'effet obtenu, quand on enverrait réfléchir les citoyens trop mous ou les souverains trop fainéans que nous sommes, sur l'inconvénient qu'il y a à dédaigner la souveraineté, ne serait probablement pas celui que l'on aurait poursuivi.

Et puis, n'y a-t-il pas abus à conclure de l'obligation de faire partie d'un conseil de famille, ou de l'obligation de remplir les fonctions de juré, ou de l'obligation de s'acquitter du service militaire, ou de l'obligation de payer l'impôt, — à l'obligation de voter? Je sais toujours à qui l'on doit nommer un conseil de famille et qui peut être le tuteur; de qui j'ai à apprécier les actes que l'on incrimine; à qui, soldat, je dois obéir, et à qui, contribuable, je dois verser mon argent; mais, électeur, je ne sais pas toujours pour qui je dois et puis *utilement* voter. Lorsque je sors du régiment, j'en sors libéré du service; lorsque je reviens de chez le percepteur, j'en reviens libéré de ma dette; lorsque je reviens du scrutin, je n'en reviens pas toujours représenté. Néanmoins me contraindrez-vous à aller perdre mon temps pour égarer ma voix, s'il n'y a, d'aventure (et c'est une aventure fréquente), aucun des candidats en qui j'aie confiance? Et, à défaut de l'acte utile, m'astreindrez-vous au simulacre? Devrai-je faire, de par la loi, le geste auguste de l'électeur? — Ombres lamentables et lamentables urnes!

Toutefois, à condition de ne pas s'accrocher opiniâtrément à « la souveraineté du peuple », peut-être serait-il, un jour, possible et légitime de rendre le vote obligatoire; mais seulement après qu'on aurait assuré à tout électeur le vote *utile*. Les Belges eux-mêmes n'ont pas superposé le vote obligatoire au suffrage universel pur et simple et complètement inorganique. Et nous en revenons encore au même point : que de tenter, *présentement*, l'éducation du suffrage universel et d'établir, *présentement*, l'obligation du vote, ce sont bien, si l'on veut, des expédiens, dont le bénéfice d'ailleurs est, *présentement*, incertain; mais que l'un ne dispense point d'organiser le suffrage universel, et que l'autre est inacceptable, à moins que le suffrage universel n'ait, avant de l'admettre, été *organisé*. Peut-être aussi, quand, en organisant le suffrage universel, on aura rendu le vote sûrement *utile*, pourra-t-on faire l'économie d'une contrainte, et sera-t-il alors inutile de rendre le vote *obligatoire*.

II. — CHANGEMENS SEULEMENT DANS LA FORME

De ces expédiens, ou de ces palliatifs, l'éducation du suffrage universel et l'obligation du vote, — l'éducation est difficile à faire, elle serait constamment à recommencer ; — l'obligation est difficile à imposer, tant que l'utilité du vote n'est pas garantie à tout électeur. Mais n'étaient ces difficultés, ces doutes sur l'efficacité de l'éducation et sur l'équité de l'obligation, pour l'éducation, il n'y aurait qu'à l'entreprendre, et il n'y a même pas de loi à

faire; pour l'obligation, il y aurait à faire une loi, mais si le principe en peut être débattu, si l'opportunité en peut être contestée, cette loi, du moins, serait faisable, comme l'éducation le serait, sans toucher au suffrage universel tel qu'il est, sans y rien changer. L'éducation du suffrage et l'obligation du vote sont l'un et l'autre des expédiens, des palliatifs qui n'exigent aucun changement, même dans la forme actuelle du suffrage. Il y en a d'autres, au contraire, qui exigeraient des changemens dans la forme, et quelques-uns, des changemens, minimes, il est vrai, dans la substance du suffrage actuel. Parmi les premiers : le scrutin de liste à substituer au scrutin d'arrondissement; le vote public à substituer au vote secret; la limitation des dépenses électorales à substituer à la liberté de ces dépenses. — On ne dit pas que tout cela *doive* être substitué à ce qui existe, mais seulement qu'on *pourrait* l'y substituer, et que ce sont encore des expédiens ou des palliatifs proposés, lesquels emporteraient des changemens dans la forme du suffrage universel. Ces expédiens, que valent-ils? Et que donneraient ces changemens?

1° *Scrutin de liste ou scrutin d'arrondissement.*

C'est une question qui n'a jamais été tranchée, depuis que l'on procède à des élections, de savoir lequel des deux modes est le préférable: du scrutin de liste ou du scrutin d'arrondissement. Le scrutin de liste a ses partisans, mais le scrutin d'arrondissement a les siens; le scrutin de liste a ses adversaires, mais le scrutin d'arrondissement en a d'aussi résolus et d'aussi bien armés. Le scrutin de liste a ses mérites, mais le scrutin d'arrondissement n'est pas sans en avoir une part; le scrutin de liste a ses inconvéniens, mais le scrutin d'arrondissement n'en a-t-il point, et davantage? L'éloquence, la force dialectique qu'on a mises à soutenir le scrutin de liste n'ont d'égales que la force dialectique et l'éloquence qu'on a dépensées pour soutenir le scrutin d'arrondissement. L'abondance d'exemples en faveur du premier ne le cède pas d'un seul à l'abondance d'exemples en faveur du second. Autant pour l'un, autant pour l'autre; les membres les plus ingénieux de tous les parlemens qui se sont succédé se sont bornés à mieux aimer les uns, l'un, et les autres, l'autre; — quelquefois même, tantôt l'un, tantôt l'autre.

L'empressement avec lequel on a quitté le scrutin d'arrondissement pour adopter le scrutin de liste serait incomparable et décisif, sans l'empressement avec lequel on a quitté le scrutin de liste pour revenir au scrutin d'arrondissement. De 1789 à 1875, la France a accueilli, puis rejeté, une douzaine de constitutions,

et, sous toutes ces constitutions, elle a fait une douzaine de fois le voyage ; le pendule législatif a oscillé une douzaine de fois entre le scrutin d'arrondissement et le scrutin de liste, proclamés tour à tour exécrables et supérieurs. En 1793, l'uninominal ; en 1795, la liste ; en 1814, l'uninominal ; en 1817, la liste ; en 1820, l'uninominal ; en 1848, la liste par département ; en 1852, l'uninominal ; en 1871, la liste ; en 1875, l'uninominal ; en 1885, la liste ; en 1889, l'uninominal. Et de même hors de France. Certains pays, comme l'Italie, qui avaient le scrutin de liste, l'ont remplacé par le scrutin d'arrondissement ; mais ils avaient eu auparavant le scrutin d'arrondissement, qu'ils avaient remplacé par le scrutin de liste, — et il n'est pas bien sûr qu'ils s'en tiennent là. Certains pays, comme l'Angleterre, les Pays-Bas, la Belgique, l'Espagne, ont essayé d'une combinaison des deux procédés, et ne s'en sont pas trouvés plus mal, — ni mieux. Ainsi, ni l'infériorité ni la supériorité d'un mode de scrutin sur l'autre n'a été catégoriquement, irréfutablement démontrée, ni par des raisonnemens, ni par les résultats.

Les partisans du scrutin d'arrondissement font valoir que, avec le scrutin de liste, « il est impossible que les électeurs connaissent tous les candidats. » Cela est vrai ; mais est-il vrai que, avec le scrutin d'arrondissement, tous les électeurs connaissent le candidat? — Avec le scrutin de liste, disent-ils, le comité est tout-puissant, au chef-lieu du département ; et, avec le scrutin uninominal, le comité n'est-il pas tout-puissant au chef-lieu de l'arrondissement? — « Le scrutin de liste favorise le mouvement plébiscitaire » ; mais le scrutin uninominal l'entrave-t-il? et ne pourrait-on pas répondre que, plus les circonscriptions sont petites, plus elles sont dans la main et à la merci du pouvoir central? — « Le scrutin de liste favorise des coalitions qui révoltent la conscience publique, et c'est la *nuance* extrême qui impose ses volontés. » Et en quoi le scrutin d'arrondissement empêche-t-il les coalitions, ou garde-t-il de la chute aux extrêmes? Mais on ajoute : « Par le scrutin de liste, la minorité est sacrifiée. » Ne l'est-elle donc pas par le scrutin d'arrondissement?

Les partisans du scrutin de liste répliquent : « Avec le scrutin d'arrondissement, les élections, à y bien regarder, n'ont point de sens politique, ou elles en ont peu, ou elles en ont moins qu'avec le scrutin départemental ; elles ne déterminent point de courant politique. » — « Tant mieux ! tant mieux ! s'écrient les autres : avec le scrutin uninominal il n'y a pas, comme vous dites, de courant politique, mais il n'y a pas de crues subites et de débordemens : c'est un petit flot qui coule lentement, mais sûrement ; qui dort un peu, mais auquel on peut sans impru-

dence confier sa barque. » Les partisans du scrutin de liste reprennent alors : « Mais, avec votre scrutin d'arrondissement, nous n'aurons jamais que des choses médiocres et des hommes médiocres, des intérêts et des députés de clocher. » — « Ce sont les intérêts réels, leur riposte-t-on du camp opposé, et les hommes médiocres sont les hommes *pratiques*. Après tout, vous en avez usé, du scrutin de liste, il n'y a pas longtemps : quels hommes si éminens nous a-t-il donnés ? »

« Enfin (et c'est le coup que tenaient en réserve les défenseurs du scrutin de liste), enfin ! le scrutin d'arrondissement fausse l'esprit même du régime : le représentant, avec lui, n'est plus qu'un commissionnaire, qui assiège les ministres et les bureaux ; si bien que des électeurs aux candidats, des comités aux députés, des députés aux chefs de groupes, et des chefs de groupes aux ministres, la politique n'est plus qu'un marchandage. » Le coup est bien lancé et il porte, mais le scrutin d'arrondissement n'en est pas frappé à ne s'en plus relever : « Commissionnaires pour commissionnaires ! peuvent encore répondre ses apologistes : au lieu de commissionnaires d'arrondissement, vous aurez des commissionnaires de département. Le régime n'y gagnera rien, et les ministres y perdront ; car, pour n'être plus assiégés par un seul député, ils le seront par toute une députation. »

S'il n'y avait que ces raisons pour et contre le scrutin de liste ou pour et contre le scrutin d'arrondissement, il semblerait que leurs avantages, comme leurs inconvéniens respectifs, se compensent et que, au total, ils s'équilibrent presque ; que les deux procédés se valent ; qu'on est, entre eux, dans une complète liberté d'indifférence ; — et l'on ne s'expliquerait pas que tant et de si célèbres orateurs aient prononcé tant et de si longs discours en faveur de l'un ou de l'autre. Soit en faveur de l'un, soit en faveur de l'autre, les motifs invoqués sont, en général, négatifs : on n'affirme pas la supériorité de l'un des deux modes de scrutin ; on nie la supériorité de l'autre : le scrutin de liste a contre lui ceci, mais le scrutin uninominal n'a-t-il pas cela ? Et les critiques ou les reproches qu'on se renvoie de l'un à l'autre ne manquent, ni d'un côté ni de l'autre, de fondement. Mais, tout de même, entre le scrutin d'arrondissement et le scrutin de liste, il n'y a pas égalité parfaite, et si l'on considère, comme on le doit, à quelles fins est institué le suffrage, le scrutin de liste a sur le scrutin uninominal une supériorité positive.

Premièrement — le droit de suffrage est institué par l'État au profit de l'État, qui cherche, dans les élections, une impulsion et une direction, ou une indication, pour la politique. Par suite, plus l'impulsion sera énergique, plus la direction sera ferme, plus

l'indication sera nette, — plus le scrutin tournera au profit de l'État et meilleur sera le mode employé. Si le scrutin de liste donne mieux cette impulsion, cette direction ou cette indication, il répond mieux à la première fin du suffrage, il sert mieux l'État, il vaut mieux que le scrutin d'arrondissement.

En second lieu, — le droit de suffrage est institué pour assurer à tous les citoyens, avec la meilleure législation, la meilleure représentation de leurs intérêts les plus généraux. Par suite, plus il y aura de citoyens représentés, mieux ils seront représentés, plus généraux ou moins particuliers seront les intérêts représentés, meilleure sera la représentation, et meilleure la législation, — plus le scrutin tournera au profit commun de tous les citoyens et meilleur sera le mode employé. Si le scrutin de liste donne mieux cette représentation plus générale, cette législation inspirée de plus haut, et de vues moins fermées, il répond mieux à la seconde fin du suffrage, il sert plus de citoyens, et sert mieux tous les citoyens, il vaut mieux que le scrutin d'arrondissement.

Mais ce n'est pas tout. Moins la division électorale sera arbitraire, plus elle respectera la géographie et l'histoire, et meilleur sera le mode de scrutin. Or, le département est déjà un découpage, arbitrairement fait sur la carte de France, mais l'arrondissement l'est bien plus, et la circonscription l'est bien plus encore. La circonscription, en effet, n'a de base que dans un chiffre de population, lui-même arbitrairement fixé : il est convenu qu'il y aura un député par 100 000 habitans. Mais pourquoi 100 000? et pourquoi prend-on ces 100 000 habitans ici plutôt que là? Ce découpage, opéré arbitrairement, du territoire en circonscriptions électorales se prête à tous les calculs et à toutes les combinaisons; il renverse ou détruit toute relation, tout rapport entre la force ou l'importance des partis dans le pays et leur représentation dans le parlement, comme on l'a vu en Allemagne, aux élections pour le Reichstag, comme nous le voyons en France, et comme on vient de le voir en Angleterre. De plus, en associant violemment et bien qu'ils en jurent, des intérêts locaux souvent contradictoires, il opprime et supprime, sans qu'il puisse s'exprimer, l'intérêt général; il ne laisse debout que des intérêts particuliers, et ce qu'il y a de plus privé parmi les intérêts particuliers.

Inversement, moins la division sera arbitraire, plus elle respectera la géographie et l'histoire; moins elle sera artificielle, plus elle se rapprochera de la nature; et moins elle se prêtera aux calculs trop retors et aux combinaisons trop habiles, plus elle conservera et serrera le rapport entre les différens partis et leur représentation au parlement et moins elle permettra à des intérêts par trop particuliers de s'entre-déchirer et de s'entre-dévorer,

de déchirer et de dévorer l'intérêt le plus général. Si le département est, en France, moins artificiel que l'arrondissement ou la circonscription, s'il est plus près de la nature, plus près de la géographie et de l'histoire, s'il est plus vivant, le scrutin de liste s'adapte mieux à la vie nationale et vaut mieux que le scrutin d'arrondissement.

Pour que le scrutin uninominal eût le principal avantage qu'on fait valoir en sa faveur, à savoir que le candidat y peut être connu de tous les électeurs, il faudrait des circonscriptions bien plus petites que l'arrondissement ou la section de 100 000 habitans. Mais l'avantage disparaîtrait et serait accablé tout de suite sous les inconvéniens : augmentation de la quantité, déjà trop grande, des sièges à la Chambre; diminution de la qualité, déjà trop défectueuse, du personnel parlementaire; rétrécissement, amincissement des intérêts, déjà trop menus et trop courts; prime à la richesse, déjà trop privilégiée dans les luttes électorales; capitulation et remise du suffrage aux comités, déjà trop puissans et trop audacieux.

L'idéal serait d'unir les avantages éprouvés du scrutin de liste et les avantages éprouvés du scrutin d'arrondissement, en bannissant les inconvéniens de l'un et de l'autre; de faire des circonscriptions à la fois larges et étroites : assez étroites pour que le candidat soit connu de ses électeurs et représente des intérêts précis; assez larges pour qu'il ne représente que des intérêts généraux et ne soit ni un parvenu de l'argent, ni un domestique des comités, ni une créature de l'administration; puisque, plus la circonscription s'étend, moins l'argent et les comités et l'administration, quoi qu'on en dise, peuvent être les maîtres du suffrage. Il est chimérique d'y penser, tant que la circonscription n'a que cette base unique du territoire ou de la population, tant que le suffrage universel demeurera *inorganique;* mais l'idéal, on y toucherait, si le suffrage universel était organisé; si l'on classait les hommes, les électeurs, et suivant le lieu qu'ils occupent géographiquement, et suivant la place qu'ils occupent socialement; si la circonscription avait cette double base, et, en quelque manière, si elle était double. La querelle serait alors vidée entre les deux scrutins classiques. Une conciliation interviendrait qui, par la fusion de leurs avantages et l'élimination de leurs inconvéniens, tournerait grandement au profit de l'État et des citoyens, au profit de tous et de chacun. Sans doute cela n'est qu'un rêve, avec le suffrage universel inorganique, d'avoir tout ensemble ce qu'il y a de bon dans le scrutin de liste et ce qu'il y a de bon dans le scrutin d'arrondissement; ce rêve, pourtant, serait aisément réalisable, et se réaliserait de lui-même, dès que

l'on organiserait le suffrage universel. Mais fondre ensemble les qualités du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement, asseoir le suffrage sur une double base, territoriale et sociale, autrement dit *organiser* le suffrage universel, c'est plus qu'un changement léger dans la forme, c'est la métamorphose de ce suffrage ; et l'on ne veut traiter, pour l'instant, que des changemens légers dans la forme.

Si donc tout le débat se borne, pour l'instant, à choisir du scrutin de liste ou du scrutin d'arrondissement, ayant en vue les fins auxquelles le suffrage est institué, le scrutin de liste paraît préférable ; mais le but à poursuivre, l'objet à atteindre, la solution radicale du problème politique, la nécessité d'aujourd'hui ou de demain n'en reste pas moins ce que nous avons dit : organiser le suffrage universel.

2° *Vote secret ou vote public.*

De même que c'est, avec le suffrage universel inorganique, une question de savoir ce qui vaut le mieux du scrutin uninominal ou du scrutin de liste, c'est une autre question de savoir aussi ce qui vaut le mieux, du vote secret ou du vote public. John Stuart Mill, qui avait tenu pour le vote secret, autrefois, quand il y avait des classes « dirigeantes », une hiérarchie, des influences, un prestige social, s'était plus tard rallié au vote public, en voyant à quel point ce prestige s'était affaibli et combien les classes « dirigées » étaient promptes et ardentes à s'émanciper. « A présent, j'en suis convaincu, un vote bas et malfaisant, écrivait-il, vient beaucoup plus souvent de l'intérêt personnel ou de l'intérêt de classe du votant, ou de quelque vil sentiment chez l'électeur que de la *crainte* ou de la *dépendance* d'autrui. » Comme l'électeur ne dépend plus de personne ou dépend moins de tout le monde, et comme il n'a personne à craindre, le vote secret n'a plus de raison d'être et il y a, au contraire, plus d'une raison pour le vote public. Voter est un devoir public qui doit être rempli publiquement, ainsi que le devoir de juré, — Mill recourait toujours à cette comparaison, — sans haine et sans peur, à la face de tous.

C'était attendre autant de la moralité du suffrage universel qu'il attendait déjà de son intelligence, lui prêter autant de capacité à se conduire qu'il lui en prêtait à s'instruire, — et c'était se leurrer sur ce que sont les hommes et ce qu'est la politique. — Pas plus, d'ailleurs, qu'entre le scrutin de liste et le scrutin d'arrondissement la question n'a été tranchée, entre le vote public et le vote secret. Cependant, le vote secret est plus répandu et cor-

respond mieux à l'état de nos mœurs, de nos esprits et de nos consciences. Notre civilisation occidentale, telle qu'elle est, ne s'accommoderait plus du vote public, bon pour des races qui n'en sont point au même degré que nous : aussi ne le trouve-t-on qu'au nord et au sud-est, à la lisière de cette civilisation, dans les marches de l'Europe moderne, au Danemark, en Hongrie.

Il veut une franchise plus rude que la nôtre et nous coûterait trop de courage civique. On se plaint du nombre des abstentions, sous le régime du vote secret; mais, si le vote était public, il dépasserait le nombre des votans, et nous tomberions d'un mal dans un pire. Tout autour de nous on l'a bien compris, et plus les législations sont récentes, plus elles entourent de précautions minutieuses le secret du vote. L'Angleterre, mère des parlemens, n'oblige plus le citoyen à affronter le grand jour des *hustings*. Les Belges se vantent d'avoir porté le vote secret à sa perfection. L'électeur belge entre dans l' « isoloir » et y demeure seul avec sa « souveraineté », avec sa liberté, sa responsabilité, et le reste. En Grèce, il y a autant de boîtes ou d'urnes que de candidats; l'électeur passe devant toutes et dépose un *oui* ou un *non* dans chacune : bien entendu, au dépouillement, il n'y a que les *oui* qui doivent compter. La Suisse, qui est une nation, non de ce temps, mais de plusieurs temps, mêle et pratique tous les modes, depuis le vote à main levée et par acclamation dans les *landsgemeinden* des cantons primitifs jusqu'au vote secret, par bulletins, en matière fédérale.

Que l'on ne s'y méprenne donc pas. Lorsque, dans certains pays, comme en Suisse, le suffrage universel se comporte mieux que dans d'autres, ce n'est point parce que le vote est secret ou public (puisqu'il y est tantôt secret et tantôt public) ; c'est parce que la Suisse est la Suisse, et que des institutions locales de tout genre, — politiques et économiques, — de la commune avec son active et robuste vitalité, au canton et à la Confédération des cantons — y sont autant d'écoles et d'organes de démocratie, organisant spontanément, et presque physiquement, en chaque citoyen, comme par hérédité, par aptitude transmise, le suffrage universel inorganique. — Mais, quel que soit le mode usité, les résultats ne varient pas sensiblement; ni le vote le plus secret, ni le vote le plus public n'améliore guère le suffrage universel si, en droit et de fait, il est et se maintient absolument inorganique.

3° Limitation des dépenses électorales.

La substitution du vote public au vote secret devait surtout, dans la pensée de John Stuart Mill, prévenir la corruption du suf-

frage; elle ne pouvait, en aucune façon, le guérir de son ignorance; — et, même de la corruption, n'était-ce pas une illusion encore, de croire qu'il l'en guérirait? Cette illusion, Mill, si confiant qu'il fût dans les vertus éducatrices du suffrage, ne l'avait eue qu'à moitié. Il avait prévu ce que deviendrait, dans une société toute démocratique, la puissance de l'argent, et contre cette puissance de l'argent, il voulait que l'on protégeât la liberté et la dignité du suffrage; qu'on limitât par une loi les dépenses électorales, qu'il fût justifié de toutes, ou que l'élection fût annulée, comme entachée et viciée; et, de plus, que le candidat ne pût personnellement effectuer aucune dépense, la loi l'eût-elle autorisée; et plus encore : que les dépenses électorales, nécessaires et légitimes, fussent mises à la charge soit de l'État, soit de la circonscription qui aurait un représentant à élire.

Il y avait assurément du bon dans cette idée, et d'abord, l'idée elle-même, le principe même. Si la représentation est une fonction publique, les frais d'élection doivent être imputés aux dépenses publiques. Ce ne peut être l'objet d'une dépense privée, que de se faire élire à une fonction publique. En décider et en disposer autrement, c'est donner le change sur la nature de cette fonction; c'est présenter comme une faveur à acheter, ce qui n'est qu'un office à remplir; c'est supposer au profit du candidat ce qui doit être au profit de l'État; et c'est faire des fonctions publiques l'apanage de la fortune, ou du moins faire de l'élection un jeu, de la fortune un gros atout: c'est introduire la corruption dans l'acte de la vie nationale d'où elle devrait être le plus impitoyablement chassée.

Le principe est bon, cela n'est pas douteux, de limiter les dépenses électorales; mais il faut se garder de n'aboutir, en pratique, qu'à rendre la corruption plus hypocrite, car la corruption est chose si subtile, et le corps social, comme le corps humain, lui offre tant de prises que, sans doute, elle s'infiltre toujours par quelque endroit. Ce n'est pas l'argent seul qui corrompt, et ce n'est pas avec l'argent qu'on corrompt le plus. Il y a les places et les promesses de places, et l'on y recourt d'autant plus volontiers et d'autant moins scrupuleusement que c'est, comme on dit, l'État qui paye. La multiplication des fonctions et des fonctionnaires, ce miracle de l'État moderne, n'a peut-être donc pas, en dernière analyse, d'autre cause : c'est que la corruption électorale, de cynique est devenue dissimulée; de directe, indirecte; et de privée, publique.

Mais s'il en est ainsi, les finances même, et la morale, se trouveraient bien que le trésor prît à sa charge les dépenses électorales. Il n'y aurait plus qu'un danger : ce serait que l'État ou le gouver-

nement, — lequel n'est fait jamais que d'argile humaine, — se fît corrupteur, à son tour. Les hommes étant ce qu'ils sont, il n'est pas de loi qui puisse les préserver de se laisser corrompre. La loi forcera plus ou moins la corruption à se cacher, mais elle ne fera pas, de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, plus que des hommes.

Quand même, enfin, la corruption serait extirpée du suffrage, il n'en serait ni moins ignorant, ni moins incohérent, ni moins inorganique, ni moins anarchique. Expédiens, palliatifs ou changemens légers dans la forme n'y pouvant rien ou ne pouvant pas assez, voyons, parmi les systèmes proposés, ceux qui n'entraîneraient que des changemens minimes en substance.

III. — CHANGEMENS MINIMES EN SUBSTANCE

1° *L'âge.*

Ce ne sont, eux aussi, que des expédiens, des palliatifs. Le premier consiste à reculer de quelques années l'âge électoral. Le suffrage étant un droit conféré par l'État, l'État peut le conférer à l'âge qui est jugé convenable. Et l'âge où l'État le confère n'est pas le même dans tous les pays. Il est de 20 ans en Suisse et en Hongrie, de 21 ans en France, en Italie, en Grèce, en Angleterre, en Suède; de 23 ans dans les Pays-Bas; de 24 ans en Prusse et en Autriche; de 25 ans en Belgique, dans l'Empire allemand (pour le Reichstag), en Espagne, en Norvège; il est de 30 ans au Danemark.

Rien, par conséquent, ne s'opposerait, en principe ou en droit, à ce qu'il fût reculé et porté, chez nous, de 21 à 23 ou à 25 ans. En fait et dans l'exécution, ce ne serait peut-être pas non plus très difficile, puisque le service militaire est maintenant obligatoire pour tous et que les militaires ne votent pas. On y gagnerait la maturité que peuvent donner deux ans ou quatre ans de plus, dans cette période de formation, et, si l'armée, par l'habitude de l'ordre et de la discipline, par l'esprit de corps, peut contribuer vraiment à l'éducation civique, à 23 ans ou à 25, cette éducation serait plus avancée.

Mais justement, parce que le service militaire est obligatoire pour tous et parce que, en France, les militaires ne votent pas, le besoin de reculer par une loi l'âge de l'électorat se fait sentir avec moins d'urgence. Le fait suffit, sans reviser le droit. A coup sûr, il paraît bizarre et il est bizarre, en effet, de déclarer majeur, pour l'exercice de sa « souveraineté » sur lui-même et de sa part de « souveraineté » sur ses concitoyens, un homme qu'on retient

en minorité, pendant quelques années encore, quant aux actes de sa vie civile, sinon les moins sérieux, du moins les plus personnels et qui ne peuvent guère engager que lui. Mais il ne faut pas faire de changemens apparens et soulignés par une loi là où les changemens se font tout seuls, discrètement, sans blesser, par le train quotidien des choses.

Il est toujours fort délicat d'ôter un droit ou d'y retrancher. Et, d'autre part, il ne faut pas non plus exagérer la valeur de l'âge comme élément de la capacité électorale. Il en a une évidemment, mais elle n'est pas absolue : le coefficient s'élève et s'abaisse, avec les individus. Tirer de l'âge seul une présomption de capacité électorale et régler sur lui seul le droit de suffrage, c'est, en voulant lui faire rendre plus qu'elle ne peut donner, fausser une idée juste. Cette idée juste, on la faussait, en la poussant jusqu'à l'absurde, quand on proposait, en Belgique, de conférer l'électorat « aux citoyens les plus âgés dans la proportion de 10 pour 100 de la population communale. » Les citoyens les plus âgés ne sont pas nécessairement les seuls capables ni même les plus capables de voter.

N'admettre que des électeurs de 25 ou de 30 ans n'est une sûreté ni contre la corruption, ni contre l'ignorance, ni contre l'incohérence, ni contre la mobilité, ni contre aucun des maux du suffrage universel. Reculer l'âge de l'électorat et attendre que le suffrage universel en devienne sage, éclairé, conséquent et incorruptible, serait s'exposer à attendre longtemps et, finalement, manquer le but. Il peut n'être pas mauvais de le faire, et même il doit être assez bon de le faire, par la loi si on le peut, dans la pratique si on ne le peut plus par la loi; mais ce n'est pas, à beaucoup près, tout ce qu'il y aurait, tout ce qu'il y a à faire.

2° *Le domicile.*

Et tout ne serait pas fait si, en même temps qu'on reculerait l'âge électoral, on exigeait, pour conférer le droit de vote, une plus longue durée de domicile. Cette durée, comme l'âge de l'électorat, n'est pas la même dans les divers pays. Les conditions en sont ordinairement plus rigoureuses pour l'électorat communal que pour l'électorat politique, et cela va de soi, si tout citoyen, où qu'il puisse résider, a des intérêts politiques dans l'État, mais peut néanmoins ne pas avoir d'intérêts municipaux dans la commune qu'il habite en passant, sans s'y établir à perpétuité; ce que la théorie traduit ainsi : « L'État est de droit public et général; la commune est, surtout, de droit privé et local. » Les condi-

tions peuvent donc être plus strictes pour l'électorat communal que pour l'électorat politique, qui, institué par l'État pour l'État, est, comme l'État, de droit public et général.

Suivant les différens pays, le domicile requis est de six mois, un an, deux ans et même trois ans. Il se peut que six mois, ce soit trop peu, mais deux ou trois ans, c'est trop. Exiger de l'électeur deux ou trois ans de domicile, — ou le priver du droit de voter, — n'est-ce pas perdre de vue le monde contemporain et s'attarder aux environs de 1800 ou de 1810? Au cours de ce XIXe siècle, la grande industrie a comme déraciné et mobilisé l'homme; elle a bouleversé les conditions du travail et, par là même, les conditions de l'habitation; car l'homme va où est la vie, laquelle est où est le travail. Si le travail abonde et dure, il reste; s'il manque, il part pour le chercher. Or, la production dépendant de la demande, la demande étant capricieuse, irrégulière et la grande industrie participant un peu de la spéculation, la demande se déplace, la production se déplace, le travail se déplace et l'homme se déplace après lui. S'il serait excessif de prétendre que « c'est un continuel exode des masses ouvrières en continuel mouvement », il ne l'est pas de dire que beaucoup d'ouvriers sont obligés de se déplacer assez souvent et qu'il n'en est guère d'assurés de trouver toujours le travail et la vie dans le même lieu.

On ne pourrait, par conséquent, exiger pour l'électorat une trop longue durée de domicile, sans enlever à beaucoup d'ouvriers le droit de vote, sans leur reprendre d'une main ce qu'on leur avait donné de l'autre, sans commettre une manifeste injustice et sans réduire à un suffrage restreint le suffrage proclamé solennellement universel.

Six mois de domicile sont-ils trop peu et redoute-t-on d'ouvrir ainsi la porte à des compagnons turbulens, qu'il serait prudent de laisser dehors? A-t-on peur de livrer la place aux grandes compagnies du suffrage, à l'armée roulante de la politique? alors, qu'on demande un an, au lieu de six mois, si le profit que l'État y peut faire vaut le mécontentement qu'on ne manquera pas de soulever, et si c'est la peine de toucher à une loi fondamentale pour n'y changer qu'une virgule. Mais on ne peut demander plus d'un an, parce que demander plus, ce serait faillir aux conditions de la politique dans l'État moderne, qui sont les conditions de la vie, qui sont les conditions du travail dans le monde moderne, et s'éloigner de la vie, alors que ce doit être tout l'effort de la politique de s'en rapprocher et de la suivre.

3° Un minimum de capacité.

Reculer la limite d'âge pour donner de la maturité, prolonger la durée du domicile pour donner de la stabilité au suffrage universel, ne sont donc que des expédiens, et des expédiens de peu d'effet. Mais l'extrême ignorance n'est point un défaut moindre que les autres. Pour la combattre, on a plus d'une fois songé à exiger des électeurs un minimum de capacité.

Quel minimum? Savoir lire? savoir lire et écrire? savoir lire, écrire et compter? Où est l'identité ou seulement l'analogie entre savoir *lire* et savoir *élire?* Il n'y en a aucune. Mais, encore que de savoir lire ne soit nullement une garantie de capacité politique, celui qui sait ce qu'il fait a, de faire ce qu'il doit faire, une chance que n'a pas celui qui ne sait pas ce qu'il fait. Il est triste, aux jours de scrutin, d'entendre, comme on pouvait naguère l'entendre dans nos villages, des électeurs dire au distributeur de bulletins : « Donne-moi le bon ! » prendre le papier, le plier en quatre, et le remettre tranquillement au maire, — heureux quand c'était celui qu'ils voulaient, — mais hors d'état de s'en apercevoir, si on les trompait!

De pareils faits appuient et confirment l'axiome : « On ne devrait pas plus concéder le suffrage à un homme qui ne saurait pas lire qu'on ne le concède à un enfant qui ne sait pas parler. » L'Italie a refusé de concéder le suffrage aux hommes qui ne savent pas lire et écrire, et elle a bien fait. La Belgique, après maintes hésitations et malgré maintes résistances, s'est résignée à le leur conférer; elle a eu tort, s'il est exact qu'il y eût en Belgique 400000 hommes en âge électoral, qui fussent incapables de lire et d'écrire (le nombre total des électeurs devant être de 1 200 000). Mais toutes deux, l'Italie et la Belgique, étaient maîtresses de la situation. Elles n'avaient pas déjà le suffrage universel. Nous l'avons, nous, et nous ne sommes plus les maîtres. La seconde République a concédé inconsidérément le suffrage aux illettrés, et nous sommes en présence du fait accompli, de la sottise passée depuis cinquante ans dans la loi. En politique, une sottise de cinquante ans ne cesse pas d'être haïssable, mais elle a cessé d'être réparable.

D'ailleurs, le temps, qui souvent aggrave les fautes, atténue peu à peu celle-ci. Il y avait, en 1854, 69 pour 100 seulement de Français mâles — et d'âge électoral — capables de signer leur acte de mariage ; en 1887, il y en avait presque 90 pour 100. Au fur et à mesure que le corps électoral se renouvelle, la proportion des illettrés, des *analfabeti* décroît, et l'école primaire, du moins,

si elle n'a pas produit des citoyens qui font ce qu'ils doivent faire, a produit des gens qui peuvent savoir ce qu'ils font. Il y a beaucoup moins d'hommes de 21 ou de 25 ans complètement illettrés que de 55 ans et au-dessus, et peu à peu, la vie efface et redresse l'erreur des visionnaires de 1848, l'erreur d'avoir fait « à l'enfant qui ne sait pas parler » le funeste cadeau du suffrage universel, quitte à être scandalisés, au bout de quelques semaines, que l'on n'eût pas encore « appris à lire au peuple! »

Et là non plus il n'y a pas de loi à faire, ni d'examen électoral à instituer, ni de subterfuge à inventer, pour retirer aux illettrés le *moyen de voter* sans leur retirer le *droit de vote*. Il n'y a qu'à laisser aller le temps et couler la vie. C'est le cas de se rappeler le précepte ancien, et de « donner du temps au temps. » Mais que l'on se persuade bien que, lors même que le dernier illettré aura fini par disparaître du corps électoral, le suffrage universel sera resté, politiquement, à peu près aussi incapable; et ne sera pas devenu du coup ce qu'il faut qu'il devienne, pour que l'État moderne soit l'État à la fois très stable et très progressif qu'il veut être.

Toute innovation, toute réforme, en politique, doit être considérée et jugée d'un triple point de vue : quant à sa « possibilité », à la facilité de son introduction ou de son exécution; quant au changement qu'elle apporte dans les institutions, au trouble dans les habitudes; quant à son rendement, à l'effet utile qu'elle peut donner.

Si, de chacun de ces points de vue, l'on examine chacun des expédiens ou palliatifs proposés, voici ce qu'on en retiendra :

L'éducation du suffrage universel est facile à décréter, mais difficile à faire; elle ne causerait ni changement ni trouble, mais rendrait moins qu'on n'en attend. Le vote obligatoire serait, aussi, facile à inscrire dans la loi, une fois son principe accepté, mais le principe en est, pour nous, inacceptable, en l'état actuel du suffrage. Une fois même ce principe accepté, le vote obligatoire serait difficile à faire fonctionner, faute d'une sanction pratique; s'il rendait un peu, il jetterait du trouble dans les habitudes et trop de trouble pour ce qu'il rendrait.

Le scrutin de liste pourrait être sans trop de difficulté substitué au scrutin d'arrondissement; ce serait changer une fois de plus la législation, mais peu changer aux habitudes : et cette substitution rendrait davantage, mais à elle seule pas assez. — Le vote public serait très difficile à substituer au vote secret, changerait trop aux habitudes et peut-être ne rendrait pas grand'chose. — Limiter les dépenses électorales serait sans doute plus facile à

dire qu'à faire, changerait beaucoup aux habitudes, rendrait quelque chose, mais trop peu.

Reculer l'âge de l'électorat serait relativement facile, changerait peu dans les habitudes, à cause du service militaire, obligatoire pour tous, mais rendrait peu. — Prolonger la durée du domicile électoral serait moins aisé, changerait trop, à cause de la mobilisation des ouvriers par la grande industrie, rendrait peu et serait antidémocratique. — Rayer les illettrés des listes serait difficile, changerait et troublerait beaucoup, la prescription ayant semblé pour eux créer une sorte de quasi-droit, et rendrait peu, au prix de ce qu'on risquerait, en touchant, comme on ne saurait l'éviter, à la substance même du suffrage universel.

Si maintenant, on se reporte aux données du problème politique, tel qu'il se pose devant nous : Organiser le suffrage universel : de manière, qu'il reste universel et égal; qu'il dégage la meilleure représentation et permette la meilleure législation; qu'il assure à l'État un fondement solide, on doit convenir que la solution définitive n'est nulle part où nous avons jusqu'à présent cherché. Rien, en effet, dans ce que nous avons vu jusqu'à présent, n'organiserait le suffrage universel. Mais, bien qu'aucune de ces mesures ne nous offre la solution et n'apporte l'organisation nécessaire, la plupart d'entre elles, malgré tout, ne sont pas incompatibles avec une organisation du suffrage universel, quelle qu'elle doive être; quelques-unes même aideraient ou peuvent servir à cette organisation.

Et, au demeurant, ce ne sont là, il est bon de s'en souvenir, que des expédiens ou des palliatifs, puisque la méthode ordonnait de commencer par le plus simple. Montant du plus simple au moins simple, et du moins simple au plus complexe, nous continuerons, à travers les combinaisons et les systèmes proposés, — en empruntant à chacun d'eux les élémens qu'il est susceptible de fournir, — à nous rapprocher de l'organisation qui, selon nous, pourrait, seule, régler ou régulariser le suffrage universel et, seule, sauver de l'anarchie l'État moderne, inorganique de naissance.

Charles Benoist.

LA FAMILLE DE RUBENS

Sur la pierre tombale du père de Rubens, décédé à Cologne en 1587 et inhumé dans l'église Saint-Pierre de cette ville, on lisait une inscription portant qu'il « avait habité Cologne pendant dix-neuf ans et qu'il avait vécu avec sa femme durant vingt-six années dans une étroite union. » Sauf ce qui concerne la durée de cette union, il faut bien reconnaître qu'il y avait là autant d'inexactitudes que de mots. Le lieu de naissance de Rubens lui-même n'était pas d'ailleurs donné d'une manière plus véridique dans la notice que son propre neveu Philippe avait consacrée à son oncle — probablement d'après des notes laissées par Albert Rubens, le fils aîné du grand peintre — notice à laquelle de Piles emprunta les élémens de la biographie de ce dernier. A en croire les uns et les autres, Rubens serait né à Cologne en 1577. Peu de temps avant la publication de de Piles, dans quelques lignes placées par C. de Bie au-dessous du portrait de l'artiste (1649), la ville d'Anvers était, au contraire, indiquée comme lui ayant donné le jour, et après de Bie, Bellori, qui tenait aussi ses renseignemens de la famille de Rubens, Moreri dans son grand *Dictionnaire historique* (1674), Sandrart dans son *Académie* (1675) et Baldinucci dans ses *Notizie* (1686) disent également Rubens originaire d'Anvers. Ces deux courans d'affirmations contradictoires ont persisté presque jusqu'à nos jours, et avec cette manie de légendes absolument gratuites qui régnait dans la littérature artistique de la première moitié de ce siècle, des écrivains non seulement sont allés jusqu'à spécifier la maison de Cologne où Rubens serait né, mais sans s'arrêter en si beau chemin, d'autres ont imaginé que c'était précisément dans cette maison que Marie de

Médicis avait aussi fini ses jours. A leur instigation, une plaque commémorative fut même posée sur cette demeure doublement célèbre, afin de perpétuer le souvenir d'une si merveilleuse coïncidence.

Il n'y a pas lieu d'ailleurs de s'étonner de tant d'informations erronées. A l'origine ces erreurs avaient été propagées par ceux-là mêmes qui se trouvaient le mieux placés pour connaître la vérité. Elles étaient volontaires et les motifs les plus nobles avaient inspiré le mensonge qui, pendant longtemps, devait trouver créance et provoquer parmi les biographes de Rubens de si nombreuses et si ardentes controverses. Pareille à ces grands fleuves dont la source est ignorée, la vie du maître, éclatante et glorieuse dans son cours, restait pleine d'obscurité à ses débuts. Au lieu d'éclairer la question de ses origines, les siens semblaient avoir pris à tâche d'égarer l'opinion.

En 1877, au moment où la ville d'Anvers s'apprêtait à célébrer le trois-centième anniversaire du plus illustre de ses enfans, la polémique engagée à cet égard entre elle et Cologne s'était ranimée de plus belle, quand un modeste bourg de la région rhénane, Siegen, intervint pour réclamer, avec des titres sérieux, un honneur aussi vivement disputé. L'heure était mal choisie pour vérifier ces titres avec l'impartialité qu'il aurait fallu. Les Anversois ne pouvaient se résigner à la pensée que celui dont ils allaient fêter la naissance avec tant de solennité fût né sur une terre étrangère. Si pénible que fût l'hypothèse qui se produisait ainsi, il fallut bien cependant l'examiner après les fêtes, et ce n'est qu'en défendant pied à pied leur terrain que les critiques anversois devaient céder. Aujourd'hui encore, en présence d'argumens qui nous paraissent irréfutables, quelques-uns de ces critiques ne peuvent se résoudre à accepter des conclusions qui, en dehors des Flandres, sont généralement admises.

En réalité, la naissance de Rubens avait été accompagnée de circonstances dramatiques, plus romanesques que toutes les inventions de ses biographes et qui expliquent assez le mystère dont sa famille avait pris soin de l'envelopper. Quel intérêt ses proches avaient-ils à dépister ainsi les recherches, en prodiguant comme à plaisir les renseignemens les plus mensongers ? C'est ce qui ressortira pour nos lecteurs du simple récit des faits, tel qu'il nous paraît se dégager des documens qui peu à peu ont été exhumés des archives. En même temps qu'il nous initie aux mœurs d'une époque singulièrement troublée, cet épisode de la vie des parens de Rubens met sous nos yeux des noms justement célèbres, et il nous apprend à bien connaître la femme héroïque qui fut la mère du grand artiste.

I

En dépit des prétentions nobiliaires affichées par les descendans immédiats de Rubens, sa famille appartenait à la bourgeoisie. Au lieu de ce gentilhomme styrien arrivé en Flandre à la suite de Charles-Quint et qu'ils revendiquaient pour ancêtre, nous ne trouvons parmi leurs ascendans que des tanneurs, des droguistes, toute une lignée de modestes commerçans établis depuis longtemps à Anvers. Tout au plus pourrait-on y relever quelque notaire ou quelque avocat, et c'est probablement l'un de ces derniers qui, suivant l'usage de ce temps, s'était confectionné un blason que plus tard le grand artiste devait, en le modifiant un peu, adopter pour ses armoiries. L'aïeul du peintre, Barthélemi Rubens, était apothicaire, et sa femme, Barbara Arents, devenue veuve, s'était remariée avec un épicier, Jean de Lantemeter, veuf lui-même. Bien que ce dernier eût déjà une fille et que trois autres enfans fussent nés de ce second mariage, il avait témoigné à son beau-fils, Jean Rubens, la plus grande sollicitude et lui avait fait donner une éducation très soignée. Celui-ci, né à Anvers le 13 mars 1530, avait d'abord été élève à l'Université de Louvain; puis il avait complété ses études de droit à Padoue et à Rome, où il recevait, le 13 novembre 1554, le diplôme de docteur *in utroque jure*. Le jeune homme s'était montré plein de reconnaissance envers son beau-père et il ne cessa pas d'avoir pour lui la plus grande affection. De retour à Anvers, Jean Rubens y avait obtenu, en 1562, la dignité d'échevin qu'il exerça pendant cinq ans. Vers 1561, il épousait une jeune fille nommée Maria Pypelincx, d'une famille originaire du village de Curingen, dans la Campine; le père de celle-ci, d'abord tapissier, puis marchand, s'était fixé à Anvers et jouissait d'une modeste aisance.

Il semble que dès lors la vie de Jean Rubens dût s'écouler paisible et honorée parmi ses concitoyens; mais à cette époque les existences qui semblaient le mieux assises étaient exposées aux disgrâces les plus imprévues. Vers ce moment, en effet, la ville d'Anvers allait traverser une période de cruelles et sanglantes dissensions. Jusque-là, sous le régime de la liberté commerciale et religieuse la plus absolue, elle était progressivement parvenue au comble de la prospérité. Son port était l'entrepôt du commerce de toute l'Europe septentrionale; chaque nation y entretenait des comptoirs; et les relations établies entre les divers élémens d'une population si mélangée avaient naturellement amené une tolérance mutuelle. Malgré les prescriptions émanées de la cour d'Espagne, la Réforme y comptait de bonne heure de nombreux

prosélytes; cependant ils avaient pu y vivre sans être trop inquiétés, grâce à la complaisance secrète des magistrats qui éludaient l'exécution des peines sévères édictées contre l'hérésie. Jean Rubens ne laissait pas d'être porté lui-même vers les nouvelles doctrines, mais il évitait de se compromettre trop ouvertement. En sa qualité d'échevin, il avait même été plus d'une fois chargé par les gouvernans d'instruire des affaires relatives à l'orthodoxie de certaines personnes qui paraissaient suspectes. C'est ainsi, notamment, qu'au mois de juillet 1564, il avait eu à interroger les luthériens Christophe Fabricius, qui devait payer de la vie ses opinions religieuses, et Olivier Bockius, impliqué avec lui dans cette poursuite. Époque étrange, où le magistrat auquel était confiée l'instruction d'une pareille affaire se sentait lui-même suspect et passait pour l'un des chefs du parti calviniste! Peu à peu, des deux côtés, la lutte était devenue de plus en plus vive; des mémoires, des controverses et des pamphlets d'une violence extrême étaient échangés. Sentant l'intérêt qu'il y aurait pour eux à gagner à leurs idées un centre aussi important qu'Anvers, des ministres protestans étaient venus s'y installer d'Allemagne, de Suisse et de Hollande, et ils trouvaient en face d'eux des adversaires non moins résolus, parmi lesquels on remarquait au premier rang les membres du clergé régulier, entre autres le théologal de la cathédrale, Sébastien Baerts, et des étrangers accourus pour les assister comme le jésuite Classonius et le Français Jean Porthaise, archiprêtre de l'église de Poitiers.

Surveillé de près, signalé même comme « le plus docte calviniste », Rubens essayait de louvoyer; mais à la fois très ardent et pas très brave, il se voyait souvent obligé, pour ne pas trop se compromettre, d'effacer l'effet de ses imprudences par ces capitulations de conscience auxquelles étaient alors exposés les esprits flottans et ballottés, comme le sien, entre les partis extrêmes. Cependant à la suite de la Destruction des Images (1566), s'avançant un peu plus qu'il n'aurait souhaité, il avait consenti, sur la requête du prince d'Orange, à servir d'intermédiaire entre le Magistrat et les réformés, et il avait même été préposé, avec d'autres de ses confrères, à la garde des portes de la ville.

De terribles représailles allaient bientôt suivre. Marguerite de Parme, nommée gouvernante des Pays-Bas, demandait, le 2 août 1567, au Magistrat une explication sur la conduite de ses membres pendant les troubles. Ceux-ci ayant tardé à répondre furent sommés de nouveau d'avoir à consigner dans un mémoire tout ce qu'ils pourraient alléguer pour leur justification. Ainsi mis en demeure, les bourgmestres et les échevins s'occupèrent de la rédaction de ce mémoire, qui fut remis, le 8 janvier 1568,

à la cour de Bruxelles. Dans cet écrit très volumineux, auquel Jean Rubens avait collaboré, ils s'appliquaient de leur mieux à s'excuser et à montrer les efforts qu'ils avaient faits pour s'opposer à la propagation de l'hérésie. Mais, de son côté, le duc d'Albe, ajoutant ses cruautés propres à l'exécution des ordres qu'il avait reçus de la Couronne, inaugurait, par la création du *Tribunal de Sang*, une ère d'épouvantables persécutions. Il répondait au soulèvement des provinces du Nord, confédérées pour défendre leur indépendance, par la décapitation des comtes d'Egmont et de Hoorn sur la grande place de Bruxelles, le 5 juin 1568, et le 20 septembre suivant il faisait exécuter à Vilvorde le bourgmestre d'Anvers, Antoine van Straalen.

Un libelle qui circulait à ce moment accusait plusieurs autres magistrats d'avoir pactisé avec les révoltés. Jean Rubens y était spécialement dénoncé. Averti par plusieurs de ses amis bien placés pour être exactement renseignés, il prit le parti de quitter sans bruit le pays vers la fin de 1568. Il n'était que temps, car bientôt après, sur une liste de proscription dressée par le duc d'Albe, il figurait « comme s'étant déjà retiré à Cologne avec sa femme, ses enfans et toute sa maison. » En homme avisé, tout en protestant de son orthodoxie, Rubens s'était fait délivrer, par ses collègues du Magistrat d'Anvers, un certificat constatant « que dans l'exercice de ses fonctions d'échevin, il s'était toujours conduit de la façon la plus honorable et qu'il avait droit à un bon accueil partout où il se présenterait. » Muni de cette attestation, il se rendait à Cologne et il adressait à la municipalité de cette ville une requête afin d'être autorisé à s'y établir pour suivre des procès pendans et diverses affaires personnelles, ajoutant qu'il « avait quitté son pays, où il s'était toujours comporté avec honneur, non comme banni et fugitif, sans qu'on puisse le suspecter d'aucun acte illicite ou malhonnête. »

Entre toutes les villes qui recueillaient alors les réfugiés des Pays-Bas, Cologne était une de celles qui devaient en attirer le plus grand nombre. Son importance, la tranquillité dont on y jouissait, les ressources qu'elle pouvait offrir à Rubens pour l'éducation de ses jeunes enfans et pour l'exercice de sa profession avaient fixé son choix. Il fit donc venir d'Anvers son mobilier et s'installa dans une grande maison de la Weinstrasse, située entre cour et jardin. Mais si, en s'expatriant, il avait pu se dérober à la prison ou aux supplices, sa position ne restait pas moins assez difficile. Les biens des émigrés ayant été mis sous séquestre, il lui fallait, dans ce milieu nouveau, gagner de quoi subvenir à l'entretien de sa famille, sans qu'il trouvât beaucoup d'occasions d'utiliser son savoir. D'autre part, le Magistrat de

Cologne n'était pas sans s'inquiéter de cette masse d'étrangers qui, de tous côtés, affluaient dans la ville et pouvaient, par leurs menées, lui créer des difficultés avec les États voisins : aussi les faisait-il surveiller d'assez près. Au bout de quelque temps Jean Rubens, signalé comme suspect parce qu'il ne fréquentait pas les églises, avait été obligé, à diverses reprises, de se disculper et de justifier de la régularité de sa conduite et de la droiture de ses intentions. Cependant une occasion s'offrit bientôt à lui de tirer parti de sa science juridique ; mais elle devait être pour lui et pour les siens la cause d'une suite incalculable de tristesses et de misères.

A ce moment vivait aussi à Cologne Anne de Saxe, la seconde femme du célèbre prince d'Orange, Guillaume le Taciturne. Un portrait du temps, gravé sans nom d'auteur, nous la représente avec son visage assez disgracieux et peu avenant, le nez écrasé, le front haut et bombé, le regard étrange, la bouche aux coins relevés. Son costume, riche et compliqué, indique plus de recherche que de goût (1). Le mariage d'Anne de Saxe et de Guillaume n'avait pas été des plus heureux, et dans cette union mal assortie les torts des deux époux étaient réciproques. Le prince était loin de passer pour un modèle de vertu conjugale ; sa femme, de son côté, à la fois passionnée et légère, n'avait pas plus le sentiment de ses devoirs que de sa dignité. Elle s'était rendue insupportable à son mari en lui reprochant avec violence ses infidélités. Après les premiers revers subis dans la lutte ouverte contre les Espagnols, Guillaume avait instamment prié sa femme de venir le rejoindre dans le comté de Nassau, au château de Dillenburg, berceau de sa famille et où il était né lui-même. C'est dans cette forteresse, mise par ses ancêtres à l'abri d'un coup de main, qu'il aimait à se retirer pour prendre quelque repos ou pour se préparer à de nouvelles campagnes. Il aurait voulu décider Anne à l'accompagner dans les camps, afin de le soutenir par sa présence; mais, après huit mois d'attente, la princesse avait répondu par un refus, disant qu'elle ne se sentait pas le courage d'affronter une semblable existence. Installée à Cologne, elle y poursuivait la levée du séquestre mis par le duc d'Albe aussi bien sur les propriétés affectées à la garantie de son douaire que sur celles de son mari. Elle avait été ainsi amenée à charger de la défense de ses intérêts deux juristes, réfugiés comme elle à Cologne, et qui lui

(1) Un autre portrait gravé par Houbraken, d'après une peinture d'Antonio Moro que nous n'avons pu retrouver, nous semble moins sincère et comme un peu embelli par le graveur. L'ovale du visage est plus correct, les traits plus réguliers et la physionomie moins personnelle.

servaient de conseils : Jean Rubens et un autre docteur en droit, Jean Bets de Malines, qui, compromis par ses opinions religieuses, avait dû également s'expatrier. Bets s'étant absenté pour aller soutenir auprès des cours étrangères la cause qui lui était confiée, Rubens était resté seul avec la princesse. et, à la suite d'une intimité croissante, des relations criminelles s'étaient nouées entre eux. Il était souvent le commensal d'Anne de Saxe et l'accompagnait dans ses voyages. En 1570, celle-ci trouvant qu'elle n'était plus en état de soutenir à Cologne le train qu'elle y menait, se retirait dans la petite ville de Siegen, qui faisait partie des domaines du comte Jean de Nassau, frère du Taciturne. C'est à Rubens et à sa femme qu'elle confiait la garde de ses deux enfans et des serviteurs attachés à leur personne.

Sous prétexte de consulter le docteur sur ses affaires, elle cherchait à l'attirer souvent à Siegen, et celui-ci lui faisait d'assez fréquentes visites dans sa nouvelle résidence. Avec le temps, tous deux s'étaient sans doute enhardis, comptant sur l'impunité. Mais peu à peu le mystère s'était découvert et le bruit de leurs relations était arrivé jusqu'aux oreilles du comte Jean. Un jour du commencement de mars 1571, comme Rubens se rendait de nouveau à Siegen pour y voir la princesse, le comte le fit enlever par ses trabans et incarcérer d'abord dans cette ville, puis au château de Dillenburg, en attendant qu'il fût statué sur son sort, car dans les lois allemandes de cette époque l'adultère était puni de la peine capitale. On avait également mis la main sur Anne de Saxe qui, interrogée sur les relations existant entre elle et Rubens, commençait par les nier résolument. Mais il est probable que des lettres interceptées avaient fourni une preuve suffisante de sa faute, et il eût été d'ailleurs difficile de la nier bien longtemps, l'épouse coupable étant enceinte d'une fille dont elle accouchait au mois d'août suivant. La torture finit, du reste, par arracher à son complice des aveux complets. Plus tard même, celui-ci, s'efforçant assez piteusement de se disculper, rejetait sur Anne le tort d'avoir fait les premières avances: « Je n'aurais jamais eu, ajoutait-il, l'audace de m'approcher d'elle si j'avais pu craindre d'être éconduit. » Mais sur l'heure, croyant sa fin prochaine, à plusieurs reprises il demandait la mort et « sans qu'on le fît trop languir. » La princesse, voyant qu'il était inutile de persister dans ses dénégations, se décidait alors à tout avouer (25 mars 1571), avec l'espoir qu'on laisserait Rubens retourner près de sa femme et de ses enfans, car elle confessait que « sa conscience n'était pas médiocrement chargée d'avoir donné à cette malheureuse épouse si mauvaise récompense pour tous les services qu'elle lui avait rendus. »

II

Le secret avait été bien gardé, et l'on conçoit les inquiétudes de Marie Pypelincx, qui non seulement ne voyait pas revenir son mari, mais demeurait sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Après avoir écrit plusieurs fois à la princesse, étonnée de ne pas recevoir de réponse, elle se décidait à envoyer deux messagers pour essayer d'apprendre la vérité. Tout à coup, le 1er avril, arrivait enfin une lettre dans laquelle le prisonnier lui annonçait à la fois sa faute et son arrestation, et, dans les termes les plus humbles, lui demandait pardon de tous ses torts envers elle. Il n'est que trop facile de comprendre l'émotion de la malheureuse épouse qui, avec l'écroulement de son bonheur, pressentait déjà le triste avenir qui l'attendait, elle et les siens. Mais refoulant dans son cœur les sentimens que devait éveiller en elle la double trahison dont elle était victime, elle ne voulut songer qu'à la situation lamentable de son mari et aux dangers qui le menaçaient. Sa résolution est aussitôt prise. Avec toute l'abnégation et toute l'énergie dont elle est capable, elle se dévouera pour l'arracher à la mort, pour le défendre contre le ressentiment de ceux qui le tiennent entre leurs mains. Afin qu'il ne s'abandonne pas lui-même, elle commence par le réconforter; elle lui accorde son pardon absolu et, avec une générosité admirable, elle ne veut même plus qu'il parle de ses torts.

Le sentiment qui l'inspire est si élevé, les termes qu'elle emploie sont si touchans et d'une charité si parfaitement chrétienne que nous ne saurions mieux faire que de lui laisser à elle-même la parole. « Comment pourrais-je, dit-elle, pousser la rigueur au point de vous affliger encore quand vous êtes dans de si grandes peines que je donnerais ma vie pour vous en tirer? Lors même qu'une longue affection n'aurait pas précédé ces malheurs, devrais-je vous montrer tant de haine que je ne puisse vous pardonner une faute envers moi, faute petite en comparaison des erreurs où je tombe tous les jours et qui me font implorer la clémence céleste avec cette condition : pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée! Soyez donc assuré que je vous ai complètement pardonné; et plût au ciel que votre délivrance fût à ce prix, elle viendrait nous rendre le bonheur. Hélas! ce n'est pas ce qu'annonce votre lettre. A peine pouvais-je la lire tant il me semblait que mon cœur allait se briser! Je suis tellement troublée que je ne sais ce que j'écris. S'il n'y a plus de pitié en ce monde, à qui irai-je m'adresser? J'implorerai le ciel avec des larmes et des gémissemens infinis et j'espère que Dieu

m'exaucera en touchant le cœur de ces Messieurs, afin qu'ils nous épargnent et qu'ils aient compassion de nous; autrement, ils me tueront en même temps que vous. Je crois que si ces bons seigneurs voyaient mes larmes, quand ils seraient de pierre, ils auraient pitié de moi; aussi, lorsqu'il ne me restera plus d'autre moyen, j'emploierai celui-là, quoique vous m'écriviez de n'y point recourir. » Et pour que désormais le coupable ne revienne plus sur un sujet qui doit lui coûter, elle ajoute en finissant : « N'écrivez plus : votre indigne mari, car tout est oublié (1). »

On aurait pu croire que, tenant en son pouvoir l'auteur de l'affront qui lui avait été fait, la famille de Nassau chercherait à s'en débarrasser au plus vite. Mais une politique plus avisée lui commandait de ne pas céder à ce désir de vengeance. Guillaume de Nassau, par sa propre conduite, avait donné prise à la critique, et comme au moment où il allait de nouveau recommencer la lutte contre les Espagnols il avait besoin de toute son autorité, il sentait le fâcheux effet que produirait la divulgation d'un scandale que ses ennemis ne manqueraient pas d'exploiter contre lui. D'accord avec ses frères, les comtes Jean, Louis et Henri, il résolut de faire le silence sur les événemens qui venaient de se passer et, en laissant la vie à celui qui l'avait offensé, de représenter son emprisonnement comme motivé par ses menées politiques. La menace faite par Maria Pypelincx de divulguer le secret si on ne respectait pas la vie de son mari contribua donc à le sauver. Mais ce résultat étant acquis, elle devait maintenant travailler à rendre moins dure son incarcération, en attendant qu'elle pût obtenir sa mise en liberté. Afin de ne pas indisposer contre elle la famille de Nassau, elle prit l'engagement de ne confier à aucun des siens ce secret qui l'oppressait. Elle était donc condamnée à montrer au dehors un visage tranquille, et dans ses entretiens avec ses proches ou dans les lettres qu'elle leur adressait, elle affectait la confiance certaine que son mari lui serait bientôt rendu. Au lieu d'alarmer ses parens, qui, malgré toutes les précautions prises, n'étaient pas sans soupçonner qu'il y eût sous roche quelque grave affaire, elle s'appliquait à les rassurer. « C'est un effort de tous les instans, écrit-elle au prisonnier, de paraître gaie avec la mort dans l'âme; mais je fais le possible. » Dans sa détresse, elle cherche de tous côtés quel secours elle peut invoquer. Elle s'adresse à la princesse Juliane, la mère des Nassau, tâchant de faire naître dans son cœur quelque pitié pour elle. Elle fait plus encore, et sans s'arrêter aux répugnances qu'il lui faut vaincre, elle se résout à la démarche qui

(1) Bakhuysen van den Brink, *Het Huwelyk van Willem van Oranje met Anna van Saxen*, p. 164.

devait le plus lui coûter. Les enfans d'Anne de Saxe lui avaient été repris; mais celle-ci lui avait encore laissé en dépôt ses bijoux, ses sceaux, sa correspondance; elle s'adresse franchement à elle pour la prier d'intercéder en sa faveur près du comte Jean de Nassau, auquel était remise la garde de Jean Rubens, le château de Dillenburg se trouvant sur son domaine. Elle charge également un sien cousin, Rémond Ringolt, qui lui a témoigné une grande bonté dans son malheur, de remettre au comte une supplique « écrite sans art ni habileté », où elle s'efforçait de l'apitoyer sur sa situation.

Cependant les jours se passent et l'espoir qu'au début on lui avait laissé concevoir d'une prompte libération ne se réalise pas. Sans se rebuter, pensant qu'elle pourra elle-même plaider sa cause d'une manière plus efficace, elle se rend alors à Siegen, et par un billet adressé au comte Jean, le 24 avril, elle lui demande une audience. Mais il n'est pas davantage fait droit à sa demande. Désolée, car depuis trois semaines elle était sans nouvelles de son mari, craignant qu'il soit malade ou qu'on le traite avec plus de rigueur, elle se décide à partir pour Dillenburg, A peine arrivée, elle sollicite la grâce de voir le prisonnier et de lui parler. Celui-ci, informé de la venue de sa femme, joint ses prières aux siennes, faisant observer respectueusement au comte « qu'un exemple tant rare, l'ayant si grièvement offensée, mérite bien un peu de pitié. » Dans une autre lettre il revient à la charge. « J'ay mérité tous mes maux, dit-il, mais elle est innocente; » et il supplie qu'elle puisse l'entretenir un moment, ne serait-ce que l'espace d'une minute et en présence de tel qu'il plairait au comte de désigner, afin qu'elle sache « ce qu'elle doit répondre à ceux qui tâchent à savoir la cause de la détention. Et s'il est encore impossible de lui accorder cette grâce, que pour le moins elle puisse venir par dehors les murailles et qu'il la puisse voir par la petite fenêtre. » Le comte resta sourd aux supplications des deux époux et, sur son ordre, Rubens dut même écrire à sa femme de ne pas insister davantage, cette insistance devenant importune et sa présence pouvant prêter à de fâcheux commentaires. Il fallut bien se résigner et retourner à Cologne pour y reprendre une vie misérable et désolée.

Les deux époux n'avaient d'autre ressource pour communiquer entre eux qu'une correspondance soumise, bien entendu, à l'examen du comte de Nassau. Quelques-unes des lettres qu'ils échangeaient ainsi nous ont été conservées. Le ton de tristesse qui y règne n'est que trop naturel; mais tous deux cherchaient dans les livres saints les seules consolations qu'ils pussent s'offrir pour supporter l'épreuve commune. C'est ainsi que Jean Rubens re-

commande à sa femme la lecture des prêches de Luther, notamment de ceux qui ont trait à l'évangile de saint Jean. Celle-ci, de son côté, lui signale les psaumes qui lui paraissent le mieux s'appliquer à leur malheureux sort.

Près de deux années se passèrent ainsi sans amener grand changement dans une situation qui, seulement vers l'automne de 1572, prit enfin meilleure tournure. C'est probablement à l'instigation du docteur Schwartz, conseiller du comte Jean, chargé spécialement de cette affaire, que, sur les instances réitérées de Maria Pypelincx, on commença à traiter de la libération du captif et des conditions auxquelles elle pourrait être obtenue. Au mois d'octobre tous les mandataires des princes d'Orange se trouvaient réunis à cet effet au château de Beilstein où, après son accouchement à Dietz, Anne de Saxe avait été transférée. C'est là que, pour la première fois depuis son arrestation, Maria Pypelincx put voir son mari qui lui parut très changé d'aspect, souffrant et prématurément vieilli. Mais l'espoir de sa prochaine délivrance adoucissait un peu le chagrin qu'elle éprouvait à le retrouver en cet état. Il fallut cependant attendre encore jusqu'au mois de mai de l'année suivante pour la conclusion des pourparlers engagés à cet effet. Le 9 de ce mois, Jean Rubens, après avoir renouvelé « l'aveu de son crime, hélas! d'adultère commis au corps de Madame la princesse d'Orange », atteste que c'est sur les instances réitérées de sa femme et de lui-même qu'un accord a pu être conclu. Cet accord porte en substance que moyennant une caution de 6000 thalers fournie par sa femme et dont les intérêts à cinq pour cent seront payés à celle-ci, le prisonnier sortira de son cachot pour être interné à Siegen. Non seulement il ne pourra quitter cette ville, mais il n'aura pas même « la liberté, à moins d'une permission spéciale du commis des princes, de pouvoir assister aux saintes assemblées de l'église, ou promener quelquefois aux champs pour sa santé, étant rempli de mauvaises humeurs que le sentiment de son péché, sa longue estroite prison et mélancolie lui ont causées. » Il sera d'ailleurs tenu de se présenter à première réquisition devant le prince et de se constituer son prisonnier dès que celui-ci le lui enjoindrait. En cas de mort ou de captivité nouvelle de Rubens, si les conditions consenties par lui ont été respectées, la caution versée par sa femme lui sera restituée dans un délai déterminé.

Dès le lendemain, Maria Pypelincx souscrit le contrat et s'engage sur l'honneur à s'y conformer. Elle se rend aussitôt à Cologne afin de réunir la somme stipulée, somme très considérable pour l'époque, et de s'occuper en même temps des préparatifs d'installation avec ses enfans et son mari dans une maison qu'elle

se propose de louer à Siegen et qui appartient au bailli de Dietz. Rubens écrit plusieurs fois à ce sujet au comte Jean pour obtenir au plus tôt la réponse de ce bailli, car en attendant, sa femme est obligée de demeurer à l'auberge dans des conditions très onéreuses. Elle voudrait aussi pouvoir caser son petit mobilier et profiter du printemps pour semer quelques plantes destinées à leur nourriture, ainsi qu'elle a déjà fait « dans une pièce de champ qu'elle a louée près des murailles, pour y ensemencer toutes sortes de bonnes herbes qu'elle a fait venir des Pays-Bas. » Au cas où cette maison, située à l'écart et peu en vue, ne serait pas disponible, il prie le comte de leur en indiquer quelque autre dans un quartier à sa convenance, « où il pourrait bientôt tenir compaignie à sa femme, soulager sa solitude, enseigner ses enfans, être avec ses livres et passer ce mois de mai, qu'y est propre, à se faire guérir des grandes indispositions que la mélancolie de 26 mois lui a engendrées. » Le jour de la Pentecôte étant proche, il espère que le comte « voudra bénignement luy faire entendre son bon plaisir et le pleinement consoler pour ce temps que les chrétiens célèbrent la mémoire du vray consolateur, le Saint Esprit. »

Sa requête fut exaucée, et le 10 mai, de bon matin, Jean Rubens partit à cheval de Dillenburg pour être enfin, en ce jour de Pentecôte, réuni à l'épouse dévouée qui, par ses infatigables démarches, avait obtenu sa liberté. Ce que fut pour elle ce moment depuis si longtemps attendu, il est facile de le penser, et avec la noble simplicité de son langage elle aurait dû, en quelques mots partis du cœur, exprimer les sentimens dont son âme était remplie. Malheureusement c'est son mari qui tient la plume dans la lettre de remerciemens qu'il adresse au comte ce jour même. La première phrase, que nous transcrivons ici sera plus que suffisante pour en indiquer le ton : « Très Illustres Seigneurs, il est impossible que je puisse assez remercier Vos Excellences et Seigneuries pour la très grande et rare grâce que je reçoys par votre pitié et clémence, n'étant nulle de toutes les espèces d'actions de grâces dont l'homme se peut envers les hommes valoir, relevante et recevable en mon endroit ; car tant s'en faut-il que par paroles agencées et éloquence humaine l'on y puisse donner lustre, que même mon cœur ne peut comprendre le moyen par lequel la dévotion qu'il a pour le témoigner soit connu et (pour n'avoir des fenêtres par lesquelles le désir qu'il a pour s'y acquitter peut être vu) ce subside manque aussi.:. » Et la lettre continue, soutenant jusqu'au bout les promesses d'un tel début, dans ce galimatias qui rappelle un peu trop les complimens amphigouriques mis par Molière sur les lèvres de Thomas Dia-

foirus. Ni la captivité, ni les souffrances n'avaient pu, on le voit, affranchir le docteur de cette recherche du bel esprit et de ce tour subtil des « paroles agencées » qui sévissait alors, il faut le reconnaître, parmi les lettrés, en France aussi bien que dans les Pays-Bas. Combien avec son sens si net et sa sensibilité si vraie, le langage sans artifice de Maria Pypelincx eût été moins laborieux et plus éloquent !

III

La vie commune avait recommencé, humble et cachée comme il convenait à la situation du ménage et à l'obligation où il était de ne pas attirer sur lui l'attention. Jean Rubens s'était fait envoyer ses livres de droit; il surveillait l'éducation de ses enfans et cherchait à s'occuper de son mieux. Mais, avec l'existence forcément solitaire à laquelle il était condamné, il ne fallait pas compter que son travail pût aider à l'entretien de la petite famille. Dans les premiers momens il n'avait pas trop senti la contrainte de la quasi réclusion dans laquelle il s'était lui-même engagé à vivre. Au prix des misères passées, cette demi-liberté était un bienfait. Comme sa femme, du reste, il était souvent obsédé par l'idée que ses jours étaient menacés et qu'on voulait lui tendre quelque piège pour l'enlever. Des avis, venus de Cologne ou de Heidelberg et que le comte leur avait communiqués, les entretenaient dans cette crainte. Peu à peu, cependant, ils avaient repris confiance, et comme cette vie claquemurée, sans offrir pour lui plus de sécurité, était contraire à sa santé, Rubens sollicitait, au mois d'août 1573, la grâce de se promener quelquefois hors de la ville en compagnie du précepteur des enfans du comte, maître Adrien Dammant, avec lequel il pouvait du moins s'entretenir des sujets qui l'intéressaient. Mais c'étaient là des bonnes fortunes bien rares et qui allaient bientôt exciter les soupçons.

Le 27 avril 1574, une joie en même temps qu'une charge nouvelle étaient survenues aux deux époux. Un fils leur était né qui fut nommé Philippe et qui, pendant sa trop courte vie, devait toujours rester le frère bien-aimé de Pierre-Paul, le grand artiste. La même année, sous la menace d'une épidémie qui régnait aux environs, Jean Rubens, inquiet pour sa famille, adressait au comte une nouvelle supplique (26 septembre), afin de pouvoir, en cas de nécessité, se réfugier avec les siens à Cologne, où une partie de la maison occupée par leur cousin Rémond serait à leur disposition. Ils y vivraient secrètement, en ménage, sans sortir, toujours prêts d'ailleurs, dès la première sommation, à revenir

dans leur domicile de Siegen qui conserverait leur mobilier. Nous ignorons quelle réponse fut faite à cette requête ; mais il est peu probable qu'elle ait été favorablement accueillie, car on voyait avec défiance ces tentatives faites par l'interné pour élargir un peu le cercle où il était enserré. Les archives nous laissent ensuite sans nouvelles de la petite famille jusque vers la fin de 1575. A partir de cette date, les documens qui la concernent nous la montrent exposée à des dénonciations et des tourmens continuels dont le détail assez monotone n'offrirait pas grand intérêt à nos lecteurs. Mais ces inquiétudes et ces amertumes incessamment renouvelées ne font que plus vivement ressortir le courage et le dévouement opiniâtre de Maria Pypelincx. Au milieu des épreuves les plus cruelles, elle ne perd ni le sentiment de sa dignité, ni l'espoir. Forte de sa seule faiblesse et de son amour, elle résiste de son mieux à des ennemis toutpuissans. Dans ses lettres où l'on retrouve toujours le même sens pratique et le même tact, on est étonné parfois de rencontrer des digressions imprévues, semées de citations littéraires laborieusement amenées ou de textes juridiques qui contrastent avec la simplicité habituelle de celle qui tient la plume. C'est évidemment maître Rubens qui lui souffle ces belles choses que, par déférence pour lui, elle écrit sous sa dictée et, comme le dit M. Bakhuyzen (1), « le bout du bonnet doctoral perce à travers les élans sincères de son amour conjugal. » Quant aux Nassau, il faut bien convenir que les vexations incessantes auxquelles ils se livrent à l'égard de ce ménage exposé à leurs coups, ne les font point paraître sous un jour bien honorable. On comprend, au lendemain de l'injure qui leur a été faite, le souvenir cuisant qu'ils en gardent et le désir de vengeance qui les anime. Mais avec le temps, ces dispositions font place à des sentimens moins naturels et moins avouables. Leur trésor s'épuisait et, de plus en plus, leur gêne était grande, les frais de la guerre absorbant, et au delà, toutes leurs ressources. Ils avaient vendu les objets précieux qu'ils possédaient, converti en monnaie leur vaisselle et engagé une grande partie de leurs domaines (2). Pour faire face à ces embarras financiers, ils en étaient venus à exploiter la situation des Rubens et à tirer d'eux le plus d'argent possible. Réels ou imaginaires, les griefs qu'ils invoquent contre eux se traduisent à chaque instant par de nouvelles exigences

(1) *Les Rubens à Siegen*, p. 12.

(2) Cet état de gêne devait durer longtemps encore, car, en 1586, le comte Jean de Nassau était obligé de vendre pour 3 000 florins à son beau-fils le comte de Nassau-Sarrebruck des tapisseries de prix représentant des épisodes empruntés à l'histoire de sa famille.

pécuniaires. La crainte seule de pousser à une ruine complète ces pauvres gens qu'ils tiennent comme dans un étau, les arrête; ils ne les ménagent que par intérêt personnel et n'échelonnent les réquisitions que pour leur laisser la possibilité d'y satisfaire. A l'insu de sa femme, le docteur leur fait concessions sur concessions. Il donne quittance de sommes qu'il n'a pas reçues et qu'on simule avoir remboursées sur la caution. Aussi les intérêts qui lui sont versés diminuent peu à peu et ils ne sont d'ailleurs que très irrégulièrement payés. Tant qu'elle le peut, la mère de Maria lui vient en aide; mais ses biens étant confisqués ou pillés, elle est elle-même réduite à la misère. Sachant sa fille de nouveau enceinte, elle accourt à Siegen pour l'assister, et c'est là, dans le dénuement et l'incertitude du lendemain, que le 28 juin 1577 vient au monde l'enfant qui allait assurer au nom de Rubens, alors voué aux humiliations et à l'obscurité, la célébrité la plus haute. A raison de la fête des deux saints dont la solennité tombait le lendemain, il recevait au baptême les prénoms de Pierre-Paul; mais sa naissance ne devait pas laisser plus de traces que celle de son frère Philippe, et ce silence volontaire fait autour de son berceau se rattachait, nous le verrons, à un ensemble de précautions destinées à laisser dans l'oubli tous les commencemens de cette glorieuse existence.

Peu de temps après, en 1578, sur les pressantes requêtes du ménage et moyennant de nouveaux sacrifices consentis par lui, Rubens obtenait l'autorisation d'aller s'établir avec ses enfans à Cologne. En dépit de la gêne extrême où elle se trouvait, la famille traversa alors une période de tranquillité relative. Le docteur arrivait peu à peu à utiliser son savoir comme juriste. Des personnes riches le consultaient, lui confiaient la conduite de leurs affaires ou de procès importans dans lesquels elles étaient engagées. Maria, on le pense bien, ne restait pas inactive. Outre les soins du ménage et des enfans, elle avait pris chez elle quelques pensionnaires; et des dames charitables, touchées de l'ardeur avec laquelle elle se dévouait à sa tâche, lui avaient fait des avances pour monter un petit commerce. Les étrangers, les indifférens eux-mêmes témoignaient une sympathie croissante à cette femme courageuse qui, au prix d'efforts si méritans, cherchait à mener une existence honorable. Mais, dans cette vie au jour le jour, les deux époux parvenaient à grand'peine à se tirer d'affaire et même dans les meilleurs momens, il leur eût été difficile de réunir une centaine de thalers. Cependant l'estime qu'ils inspiraient était telle qu'un brave garçon venait de se fiancer à leur fille aînée, Blandine.

Ce bonheur, si précaire et si chèrement acquis, allait s'écrouler

tout à coup, sur l'ordre très imprévu qui, au mois de septembre 1582, était signifié à Rubens d'avoir à quitter Cologne pour revenir au plus vite à Siegen. Qu'avait-il fait pour s'attirer cette nouvelle disgrâce? Quelles dénonciations ou quels torts personnels l'avaient une fois de plus rendu suspect? On l'ignore, mais ce coup laissa les deux époux atterrés; la mesure était comble. Après plusieurs réclamations de son mari restées sans réponse, Maria, avec un sentiment de révolte bien naturel chez cette âme loyale, proteste contre la brutalité d'une mesure aussi odieuse qu'inattendue. Dans une lettre écrite au comte de Nassau le 10 octobre 1582, en regard de la patience et de la réserve dont ils ont tous deux donné tant de preuves, elle oppose toutes les tracasseries qu'ils ont subies, tous les retards, toutes les difficultés apportées au paiement des intérêts stipulés, alors que ces modiques sommes leur étaient si nécessaires. Puis, sentant bien qu'au fond il s'agit encore de leur soutirer quelque argent, elle aborde, non sans quelque habileté, ce point délicat.

Si l'on est décidé à passer outre, elle réclamera la caution qu'elle a versée. On ne peut garder son mari prisonnier et conserver en même temps l'argent destiné à lui servir de rançon. Il n'est plus besoin de caution si on le retient, et ce sont là, d'ailleurs, les conditions expresses des engagemens consentis. Ce n'est qu'à regret qu'elle parle ainsi, et elle prie instamment Sa Seigneurie de ne pas lui en vouloir à ce propos; mais elle ne saurait perdre tout à la fois, par sa négligence, son mari, son honneur et ses biens. Elle supplie le comte de peser équitablement ses raisons et d'en user envers eux avec sa bonté ordinaire. Maintenant que le temps a pansé toutes les blessures et qu'une expiation légitime a dû amener l'oubli, il convient de les épargner. Qu'on relève donc son mari de l'obligation de revenir; pour l'honneur même et l'intérêt des enfans princiers, il ne serait certainement pas convenable de rouvrir la bouche aux gens. « Aujourd'hui, ajoute-t-elle en terminant, il n'est plus tolérable qu'après tant de misères et de mortelles angoisses, sur le déclin de nos jours, alors que nos enfans ont grandi et que nous commençons à respirer un peu, on nous accable de nouveau sans que nous ayons failli ou donné le moindre prétexte de mécontentement. »

Le ton si net et si ferme de cette lettre, la valeur des argumens qu'elle contient, les cris de lassitude et de douleur qui çà et là y éclatent ne laissèrent pas de produire quelque effet sur l'esprit des Nassau. Dès le milieu d'octobre, grâce à l'entremise du comte Jean, un sursis était accordé à Rubens, et on l'informait qu'on lui ferait connaître en temps utile la décision prise à son égard. Celui-ci, sentant que sa femme avait frappé juste,

change subitement d'attitude et de langage. Autant, au début, il avait été humble et coulant, autant il affecte de résolution et d'intrépidité. Il ne songe plus à se dérober à la sommation qui lui a été faite; il demande même à comparaître à bref délai; mais il est bien entendu que, s'il est retenu prisonnier, on devra rembourser à sa femme la caution qu'elle a fournie. Ce n'était pas là l'affaire des Nassau, et Rubens, encore enhardi par la façon dont ils accueillent cette mise en demeure, se résout à pousser plus à fond. Pour la première fois, il se hasarde à parler de sa libération définitive et des conditions qu'on y mettrait. Le moment était opportun, semble-t-il, car les débats s'étant engagés à ce propos, les conseillers des princes répondent que cette libération serait acquise moyennant un supplément de 400 thalers à verser par la famille. Là-dessus, nouvelles protestations du docteur qui déclare que ce nouveau sacrifice est absolument au-dessus de ses moyens. Puis reprenant un argument qui lui a déjà si bien réussi : « C'est moi qui ai failli, dit-il, c'est à moi d'expier... Les larmes que ma femme verse nuit et jour m'invitent à oublier mon propre danger et à trouver la prison et la mort, qui permettraient de récupérer ma rançon, préférables à la vie de misère qui l'attend, elle et ses sept enfans. » Cependant, si l'on pouvait se contenter de la moitié de la somme, peut-être qu'avec l'aide de sa belle-mère et de ses autres parens, on arriverait à s'accorder. Mais sa femme doit, en tout cas, ignorer la quittance de 1 400 thalers donnée par lui, car elle croit encore à l'intégralité de sa créance et, si elle découvrait avant le temps la vérité, tout serait perdu.

De fait, vers cette époque, ainsi que nous l'apprend M. Spiess (1), la situation du ménage était devenue de plus en plus difficile. On avait dû renvoyer les pensionnaires et prendre dans la Breitestrasse un logement encore plus modeste. Convaincus qu'il n'y avait plus rien à attendre des Rubens, dans les conditions auxquelles ils étaient réduits, les conseillers de Nassau se rendirent à Cologne pour terminer les arrangemens. Les termes de la transaction furent arrêtés et, au commencement de 1583, elle devint exécutoire, probablement grâce à l'abandon, consenti, moyennant 1 400 thalers seulement, de la créance de Maria Rubens. A la date du 10 janvier, un contrat en bonne forme assurait enfin les deux époux de leur pleine et entière liberté, sans aucun recours possible contre eux.

Quelle que pût être la gêne à laquelle ils étaient encore condamnés, ils se sentaient, du moins, déchargés des préoccupations

(1) *Eine Episode aus dem Leben der Eltern P. P. Rubens;* Dillenburg, 1873.

qui, pendant si longtemps et si lourdement, avaient pesé sur eux. Assurés du lendemain, ils avaient repris leur vie obscure et retirée, car la prudence leur commandait toujours de ne pas trop attirer l'attention. Jean Rubens, d'ailleurs, n'avait plus longtemps à vivre. Sa santé, déjà ébranlée par tant de secousses, était gravement compromise et, le 1er mars 1587, il mourait à l'âge de cinquante-sept ans. Il était auparavant, ainsi que sa femme, revenu à la foi catholique, soit que cette nouvelle conversion fût sincère, soit qu'il voulût se mettre en règle vis-à-vis du Magistrat de Cologne. Lui mort, il n'y avait plus aucune raison pour sa veuve de prolonger son séjour à l'étranger, alors que tant d'intérêts la rappelaient à Anvers. Son parti fut bientôt pris, et, après avoir réglé ses affaires, à la fin du mois de juin de la même année, elle retournait dans sa patrie, munie d'une attestation du Magistrat portant que, depuis 1569 jusqu'au 7 juin 1587, date de ce certificat, elle avait eu avec son mari son domicile habituel à Cologne, qu'elle y demeurait encore et que, toujours, sa conduite et ses mœurs y avaient été excellentes.

IV

Dans cet exposé des faits, tels qu'ils résultent pour nous des documens que, peu à peu, les archives de la maison d'Orange et celles d'Anvers, de Cologne, de Siegen et d'Idstein ont rendus à la lumière, nous avons fait grâce à nos lecteurs des longues et très vives controverses suscitées par la détermination du lieu de naissance de Rubens. Sauf quelques écrivains engagés soit par leurs écrits antérieurs, soit par des considérations patriotiques, assurément très respectables, mais qui n'ont que faire en de pareilles recherches, il est permis de dire que les critiques qui, en ces derniers temps, ont étudié avec une entière impartialité ce problème délicat, l'ont résolu, comme nous croyons devoir le faire aujourd'hui, en faveur de Siegen. Ainsi que le remarque M. H. Riegel, qui nous paraît avoir le plus exactement résumé cette question (1), les difficultés dont elle était entourée s'expliquent assez d'elles-mêmes. La famille des Nassau, aussi bien que celle de Rubens, était intéressée à faire le silence autour des événemens que nous venons de raconter, et, par conséquent, à laisser dans l'ombre l'internement de Jean Rubens dans cette petite ville de Siegen dont le nom, jusqu'à ces derniers temps, n'avait pas même été prononcé. Aussitôt après l'arrestation du docteur, les princes de Nassau avaient cherché à étouffer le scandale. La politique

(1) H. Riegel, *Rubens Geburtsort*, dans les *Beiträge zur niederländischen Kunstgeschichte*, I, p. 165.

autant que le sentiment bien légitime de la dignité de leur race les portaient à cacher ce déshonneur. En conséquence, toutes leurs prescriptions tendent à assurer le secret. Les deux coupables sont enfermés et lorsque, plus tard, Anne de Saxe est rendue à sa famille, celle-ci la croit ou, du moins, la dit innocente du crime dont on l'accuse, sa faute n'ayant pas été constatée juridiquement. Quant à son complice, s'il n'est pas sur-le-champ mis à mort, c'est pour éviter le bruit que causerait son exécution et l'effet d'un débat public. Après deux ans de rigoureuse captivité, lorsqu'il obtient d'être interné à Siegen, c'est sous la condition expresse qu'il ne se montrera jamais dans la ville et qu'il évitera avec soin toutes les occasions de rappeler un souvenir néfaste.

Ces dispositions s'accordent naturellement avec celles du ménage Rubens. Dès la première lettre qu'écrit le prisonnier, il recommande de ne pas ébruiter l'affaire, de la tenir absolument cachée. Instruite par lui, sa noble femme non seulement lui pardonne du fond du cœur, mais elle le supplie de ne plus jamais parler de torts qu'elle veut oublier elle-même. Elle sent tout l'intérêt qu'il y a pour eux à ne pas indisposer les membres d'une famille puissante et justement irritée ; elle ne s'ouvre même pas à ses proches de la vérité; pour eux, comme pour tout le monde, son mari est la victime des événemens politiques. Elle s'efforce de vivre ignorée et, comme elle le dit, « de nourrir les siens sans scandale. » Avec une persévérance stoïque, elle poursuit son projet de dérober à tous la faute de son indigne époux. Elle garde jusqu'au bout son secret et, par le seul mensonge qui n'ait pas coûté à sa nature loyale, c'est elle-même qui dans l'inscription de sa tombe à l'église Saint-Pierre parle du bonheur sans nuage qu'elle lui a dû! Plus tard, elle soutient ce pieux mensonge et, pour ne pas nuire à l'honneur de son nom, ni à l'avenir de ses fils, elle continue à se taire sur cette triste aventure, sur les terribles conséquences qu'elle a eues pour elle. Afin de dépister les malveillans et les curieux, elle compose alors de toutes pièces la légende d'un séjour continu à Cologne où les enfans seraient nés, de la vie paisible et unie que le ménage y aurait menée. Ses deux fils, Philippe et Pierre-Paul, s'appliquent à confirmer cette légende. Eux seuls, d'ailleurs, étaient en situation de la prolonger, car, ainsi que M. Verachter l'a établi par ses consciencieuses recherches (1), Maria Rubens devait survivre à ses cinq autres enfans. Trois d'entre eux, Claire, Henri et Barthélemi, étaient morts avant le départ de Cologne; Jean, l'aîné, à la date du 24 novembre 1581, se trouvait en Italie depuis plus de trois ans et demi,

(1) Verachter, *Généalogie de Pierre-Paul Rubens;* Anvers, 1840.

et il mourait à son tour (1) en 1600 ; enfin l'aînée des filles, Blandine, le suivait d'assez près, en 1606.

Il y a plus, nous le croyons du moins, ni Philippe, ni Pierre-Paul, nés tous deux à Siegen, n'ont connu toute la vérité. Le secret vis-à-vis d'eux était facile à garder. Quand la famille quitta Siegen, Philippe n'avait que quatre ans et son frère n'avait pas encore accompli sa première année. A raison de leur âge et de l'existence très accidentée qui les attendait tous deux, rien n'était plus aisé pour cette mère prévoyante que d'engourdir et d'éteindre des souvenirs qu'elle voulait effacer de leur esprit. L'hérésie momentanée de la famille, la faute de Jean Rubens et son incarcération, c'étaient là autant de taches qui pouvaient compromettre leur nom et leur avenir. Dans leur extrême enfance, leur mère n'avait pas de confidences à leur faire à ce sujet; plus tard, elle ne voulut pas qu'ils eussent à rougir de leur père, et le meilleur moyen, le plus sûr et le plus noble de conserver ces secrets c'était de les garder vis-à-vis d'eux-mêmes. Elle pouvait d'autant mieux les leur dérober que seule elle en était dépositaire. Par la suite, à l'âge où Pierre-Paul aurait pu l'interroger, il était loin d'elle, en Italie, et il ne devait plus la revoir. C'est donc en toute sincérité que sur le déclin de sa vie, au moment où l'esprit se reporte avec complaisance vers les souvenirs de la jeunesse, le grand artiste pouvait parler, dans une lettre célèbre à Geldrop, de la grande affection qu'il avait gardée pour cette ville de Cologne où il était resté jusqu'à sa dixième année.

On sait que, dès son retour à Anvers, Maria Pypelincx, avec son intelligente sollicitude, avait fait donner à ses fils une instruction qui leur permît de se créer des positions honorables. Mais, malgré la vigilance avec laquelle elle s'appliquait à réunir les épaves de son modeste avoir, elle n'était point en état de continuer bien longtemps les sacrifices qu'exigeait l'éducation de ses enfans. De bonne heure, ils avaient dû apprendre à se tirer d'affaire en gagnant eux-mêmes leur vie. Philippe, l'aîné, tout en poursuivant ses études de droit, était devenu précepteur des fils du président Richardot dont il avait été d'abord secrétaire. Quant à Pierre-Paul, après avoir été attaché en qualité de page à la maison de la comtesse de Lalaing, sa mère, reconnaissant qu'il n'y avait pour lui aucune issue de ce côté, l'avait bientôt laissé libre de suivre la vocation qu'il montrait pour la peinture. Plus tard, quand le jeune homme, ayant épuisé les enseignemens qu'il pouvait trouver à Anvers, manifesta le désir de se perfectionner en Italie, Maria, malgré le chagrin que lui causait son

(1) *Bulletin Rubens*, I, p. 57.

départ, s'était résignée à sa solitude. Elle avait enduré les infirmités, la maladie, avec cet esprit d'abnégation dont pendant toute sa vie elle devait donner tant de preuves. Quand, enfin, vaincue par les souffrances, elle s'était décidée à rappeler Pierre-Paul, il était trop tard, et, malgré la hâte que celui-ci mit à revenir, elle était morte à son arrivée.

On peut imaginer ce qu'avait été la douleur de ce fils. Pendant longtemps il était demeuré tout à son chagrin dans la petite maison où sa mère avait fini ses jours. L'ordre, la simplicité, la stricte économie qui régnaient dans cette pauvre demeure, tout lui rappelait cette bonne mère. C'est pour consacrer d'une manière touchante le souvenir de son affection et de sa reconnaissance qu'après l'avoir retouchée, il plaçait au-dessus de sa tombe, la meilleure des peintures faites par lui en Italie, le *Saint Ambroise* (du musée de Grenoble), où, pour la première fois, sa pleine originalité s'était épanouie.

Mais, plus encore que par cet hommage respectueux des prémices de son talent, Rubens devait honorer sa mère par sa propre vie. Ce dévouement aux siens, ce bon sens si lumineux, cette activité courageuse, cette aménité envers tous, ce naturel parfait, ce stoïcisme dans la souffrance, tout ce que la personne et le caractère pouvaient ajouter de grâce à son génie, c'est aux exemples de sa mère qu'il le devait. Mais, avec ces qualités qu'il aimait en elle et qui justifiaient assez sa tendresse, il y avait tout un passé d'épreuves et de généreuses immolations qu'il ne pouvait pas soupçonner. Le soin même avec lequel elle s'attachait à en effacer la trace aurait achevé de grandir à ses yeux cette noble figure. Son fils la savait excellente, et elle était héroïque. Aujourd'hui, en dépit des obscurités accumulées de parti pris par Maria Rubens sur ces années d'exil et de cruels tourmens, la vérité s'est fait jour. Il n'est que juste qu'un peu de la gloire acquise à son nom par le grand artiste lui revienne. Elle avait tant été pour lui à la peine; c'est bien le moins qu'elle soit avec lui à l'honneur.

ÉMILE MICHEL.

LES THÉORIES DE LA CHALEUR

III (1)

CHALEUR ET MOUVEMENT

I

« La chaleur est le résultat d'un mouvement, lisons-nous dans les notes posthumes de Sadi Carnot. Alors il est tout simple qu'elle puisse se produire par la consommation de puissance motrice et qu'elle puisse produire cette puissance... Mais il serait difficile de dire pourquoi, dans le développement de la puissance motrice par la chaleur, un corps froid est nécessaire, pourquoi, en consommant la chaleur d'un corps échauffé, on ne peut pas produire du mouvement. »

La théorie de Carnot, telle que son auteur l'avait développée, était manifestement en contradiction avec l'hypothèse que la chaleur est un mouvement; elle contredisait la loi de l'équivalence de la chaleur et du travail qui, elle, découle logiquement de cette hypothèse. En changeant les bases de cette théorie, en la faisant reposer sur l'axiome: tout cycle de Carnot qui fait passer de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud exige un travail fourni par les forces extérieures, Clausius a fait disparaître cette évidente contradiction; la théorie de Carnot, telle que Clausius l'a développée, ne heurte plus la loi de Mayer: elle n'est plus explicitement incompatible avec la théorie mécanique de la chaleur; en résulte-t-il qu'elle soit compatible avec elle? L'une des théories repose sur l'hypothèse que la quantité de chaleur dégagée par un

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 15 juillet.

corps qui change d'état équivaut, en partie, à la perte de force vive éprouvée par les molécules de ce corps, en partie au travail effectué par les forces extérieures ou intérieures appliquées à ces molécules; l'autre repose sur l'hypothèse qu'un cycle de Carnot ne peut, sans travail fourni par les forces extérieures, faire remonter de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud; entre ces deux hypothèses n'existe-t-il pas une incompatibilité implicite, une contradiction qui, pour n'être pas éclatante, n'en aurait pas une moindre portée logique? C'est une question qu'un physicien peut et doit se poser.

Pour répondre à cette question, pour démontrer que le deuxième principe de la thermodynamique s'accorde avec la supposition que la chaleur est un mouvement, il n'est qu'une méthode : prendre, comme point de départ, l'hypothèse de la nature mécanique de la chaleur; au besoin, préciser, particulariser cette hypothèse par quelques suppositions accessoires évidemment compatibles avec elle; puis, de ces prémisses, déduire, par un raisonnement rigoureux, la démonstration de l'axiome de Clausius ou d'une proposition équivalente.

C'est la voie qu'ont suivie Boltzmann, Clausius, et plus récemment Helmholtz; ils ont assimilé un corps à un système de points matériels animés d'un mouvement très petit et très rapide; ils ont supposé ce mouvement tel que l'état moyen du système fût sensiblement le même à tout instant; ils ont admis que la force vive moyenne de ce mouvement était proportionnelle à la température absolue du corps, et ils ont cherché à déduire des théorèmes de la dynamique, appliqués à de semblables systèmes, les lois que Clausius avait rattachées aux idées de Carnot.

Leurs efforts ont-ils été couronnés de succès? Malgré les ressources d'analyse mises en œuvre par ceux qui les avaient entreprises, ces recherches, il faut bien l'avouer, ont leurré les espérances qu'elles avaient suscitées; sans entrer dans des détails techniques qui ne seraient pas de mise en cette étude, reconnaissons qu'elles sont parvenues à rattacher aux lois de la dynamique les propriétés des transformations réversibles, non sans donner prise à quelques critiques et à quelques objections; mais avouons qu'elles n'ont pu, jusqu'ici, rendre compte des propriétés des modifications non réversibles — c'est-à-dire de toutes les modifications réelles. — Ces insuccès ne sont-ils que provisoires? L'avenir nous réserve-t-il une réduction pleinement satisfaisante des lois énoncées par Sadi-Carnot et Clausius aux principes de la dynamique? Ou bien, au contraire, les principes de la dynamique sont-ils, à jamais et par essence, incapables d'expliquer le second principe de la thermodynamique? Bien que ce dernier

avis paraisse téméraire au premier abord, c'est vers lui que penchent plusieurs physiciens qui ont fait de ce problème l'objet de leurs méditations; qu'il me suffise de citer le nom de M. H. Poincaré : « Le mécanisme est incompatible avec le théorème de Clausius »; telle est la conclusion qu'énonce l'illustre géomètre.

II

Le discrédit n'avait pas attendu que l'on signalât ces difficultés pour atteindre les hypothèses touchant la nature mécanique de la chaleur; l'infécondité d'une théorie qui avait, à son origine, excité de vastes espoirs, *la théorie cinétique des gaz*, avait, depuis longtemps, provoqué la méfiance des physiciens à l'encontre de ces hypothèses.

La chaleur est un mouvement des plus petites parties des corps; ce mouvement est extrêmement rapide, mais la trajectoire qu'il fait décrire à chaque particule demeure toujours enfermée dans un espace très étroit; telles sont les assertions qui servent de fondement à la théorie mécanique de la chaleur. Ces assertions renseignent, assurément, sur la nature de la chaleur, mais les renseignemens qu'elles fournissent sont bien généraux, bien peu détaillés; les esprits curieux éprouvent quelque peine à s'en contenter; ils veulent pénétrer plus intimement les particularités du mouvement qui constitue la chaleur, connaître la forme de la trajectoire décrite par chaque particule, déterminer la loi des forces que ces diverses particules exercent les unes sur les autres.

Assurément, les molécules ne doivent pas être soumises aux mêmes forces, ni décrire les mêmes trajectoires, dans un corps solide que dans un liquide ou dans un gaz, dans une vapeur facilement liquéfiable que dans un gaz permanent. S'il est une catégorie de corps où l'on ait chance de découvrir les lois du mouvement calorifique, c'est assurément la famille des gaz difficiles à liquéfier, des gaz parfaits; toutes les propriétés mécaniques et thermiques de ces corps sont connues; elles sont régies par des équations d'une simplicité et d'une uniformité remarquables; cette simplicité avait déjà attiré l'attention des physiciens qui suivaient l'hypothèse du calorique ; c'est aux gaz parfaits que Laplace avait appliqué leur supposition pour la suivre jusqu'à ses dernières conséquences; c'est donc par l'explication purement mécanique des propriétés des gaz parfaits qu'il convient de commencer l'analyse du mouvement que nous nommons chaleur.

D'ailleurs, tout n'est pas à créer dans cette explication; les principes qui lui doivent servir de points de départ sont déjà trouvés au moment où refleurit la théorie mécanique de la cha-

leur; l'invention de ces principes se relie, par une tradition ininterrompue, aux origines mêmes de la physique moderne.

Torricelli et Pascal ont établi que l'air pouvait exercer une pression; Boyle, pour appuyer leur sentiment, entreprend des expériences dont les résultats fournissent à son disciple Richard Townley la loi de compressibilité de l'air : *la force élastique de l'air est en raison inverse du volume que cet air occupe*. En 1676, Mariotte établit cette loi par de nouvelles observations. Bacon disait déjà de l'expansibilité des corps en général, et de l'air en particulier : « Puisque c'est là une chose (et je ne sais s'il en est une autre qui l'égale) visiblement fondamentale et universelle, nous devons nous préparer à l'aborder; car tant que nous ne l'aurons pas saisie, la philosophie sera entièrement décousue et comme dissoute. » Les découvertes de Boyle, de Townley, de Mariotte n'étaient pas de nature à diminuer l'importance que Bacon attribuait à ce problème.

Les cartésiens cherchèrent à le résoudre conformément à leurs principes.

Descartes s'était formé de l'expansibilité et de la compressibilité des corps une idée qui découlait logiquement de la manière dont il se représentait l'essence de la matière; l'essence de la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur; une même matière occupe donc toujours le même volume. Si un corps nous semble occuper un volume variable, tantôt plus grand, tantôt plus petit, c'est qu'en réalité, dans l'espace qui croît ou décroît, il y a deux corps: l'un, fixe en quantité, mais dont les parties séparées s'écartent ou se rapprochent les unes des autres; c'est le corps que nous percevons, le corps auquel nous attribuons la raréfaction ou la condensation; l'autre, que nous n'apercevons pas, se trouve en quantité variable dans les intervalles laissés libres par les parties du premier, plus abondant lorsque le premier semble dilaté, moins abondant lorsqu'il semble comprimé. La matière de l'éponge occupe un volume invariable, mais elle paraît se gonfler lorsque l'eau vient en remplir les pores, se contracter lorsque l'eau s'écoule.

Telle est l'idée fondamentale sur laquelle reposent toutes les théories émises par les cartésiens au sujet de l'élasticité de l'air.

Pour les uns, les molécules qui composent l'air sont percées de pores, de canaux contournés en spirale; un fluide subtil coule comme un torrent dans ces pores, et la pression qu'il exerce sur leurs parois tend à les redresser; pour les autres, au nombre desquels on doit citer Robert Boyle, les molécules de l'air sont des ressorts, des lames élastiques roulées en hélice qui cherchent à se distendre. Newton trouvait ces explications insuffisantes :

« On aura beau, disait-il, se représenter les molécules de l'air comme des lames élastiques et rameuses, comme des branches d'osier pliées sur elles-mêmes et enchevêtrées, on parviendra difficilement à expliquer l'expansibilité de l'air; on ne le peut faire qu'en attribuant aux molécules une force répulsive qui les oblige à se fuir l'une l'autre. » Mais l'explication de Newton, qu'allait adopter l'école de Lavoisier et de Laplace, n'était pas de nature à satisfaire les cartésiens.

En 1702, Amontons prouvait qu'un égal accroissement de chaleur augmente d'autant plus la pression de l'air que l'air est chargé d'un plus grand poids. Naturellement, l'*Histoire de l'Académie* explique cette découverte au moyen des principes communément admis : « La raison en est que l'action de la chaleur consiste en une infinité de petites particules très agitées qui pénètrent les corps. Quand elles entrent dans une masse d'air, elles en ouvrent et en développent les lames spirales, non seulement parce que ce sont de nouveaux corps qui se logent dans leurs interstices, mais principalement parce que ce sont des corps qui se meuvent avec beaucoup de violence. De là vient l'augmentation de ce volume d'air. Que s'il est enfermé de manière qu'il ne se puisse étendre, les particules de feu qui tendent à ouvrir ces spires, et ne les ouvrent point, augmentent par conséquent leur force de ressort, qui cesserait si elles s'ouvraient librement. »

Parent avait été frappé de la découverte d'Amontons : « Ce phénomène, dit l'*Histoire de l'Académie pour* 1708, lui a fait naître une idée qui peut paraître hardie : c'est que l'air n'a point de ressort. Que l'air eût un ressort, ç'a été apparemment, au temps de la découverte, un paradoxe fort étrange, et aujourd'hui ce n'est pas un moindre paradoxe qu'il n'en ait point. » Il faut donc imaginer, selon Parent, que les parties de l'air ne sont ni des lames pliées qui s'ouvrent, ni des spires qui se déroulent, ni rien d'analogue ; ce sont de simples petites molécules inertes qui flottent dans une matière éthérée infiniment plus subtile et toujours violemment agitée. Plus la matière éthérée est abondante, plus elle se meut avec rapidité, plus les molécules d'air tendent à s'écarter les unes des autres ; de là l'apparente élasticité de l'air, Cette élasticité, les molécules de l'air ne l'ont pas par elles-mêmes ; si elles pressent les parois des vases qui les renferment, si elles refoulent le mercure du manomètre, ce n'est pas par une force qui leur soit propre, c'est simplement par suite du mouvement que leur communique l'agitation de la matière éthérée.

Parent n'avait fait que développer, en l'appliquant aux corps gazeux, une idée que Malebranche avait émise, dès 1674, dans sa *Recherche de la vérité*.

Quelle est la cause qui retient si étroitement unies les diverses parties d'un corps dur, d'une barre d'acier par exemple? La question avait été posée à Descartes : « Je n'y veux, avait répondu le philosophe, aucune autre colle ni ciment que le repos. » L'insuffisance de l'explication sautait aux yeux. Malebranche attribue la cohésion qui retient unies les diverses parties d'un corps dur à la *gravitation de l'éther*, c'est-à-dire, selon les principes cartésiens, à des tourbillons de matière subtile ; ce sont également les mouvemens de l'éther qui expliquent le ressort des corps élastiques. « Il faut que les corps élastiques se redressent par l'effort de quelque mouvement. En effet, si l'on ne veut raisonner des corps et de leurs propriétés que sur les idées claires que l'on en peut avoir, on n'attribuera jamais à la matière d'autre force ou d'autre action que celle qu'elle tire de son mouvement... C'est donc une nécessité de dire que le mouvement qui fait la force des corps à ressort est celui de la matière subtile ou invisible qui les environne et qui en pénètre les pores. »

III

Si Parent avait été précédé par Malebranche dans l'explication de l'élasticité, Malebranche, à son tour, avait été devancé par Leibniz.

Dans sa *Theoria motus concreti*, publiée à Mayence en 1671, Leibniz n'hésite pas à affirmer que « tous les corps sont élastiques; si, après les avoir comprimés, on les abandonne à eux-mêmes, le mouvement gyratoire de l'éther les ramène de suite à leur état primitif. » Tous les effets que produit l'air s'expliquent par le concours de deux causes : la *gravité* de l'air et la tendance qu'il a à s'épandre, à se dilater. Cette tendance, Leibniz lui donne le nom d'*élater;* mais cette force expansive, cet élater, n'a pas pour cause l'air lui-même; il s'explique par les mouvemens tourbillonnaires de la substance éthérée, par les chocs de celle-ci sur les molécules d'air. Leibniz s'étonne qu'un physicien de la valeur de Boyle ait cru pouvoir expliquer le ressort de l'air en assimilant ses molécules à des boucles laineuses ou à des spirales qui reprennent leur forme lorsqu'on les a comprimées : « Ce n'est pas par sa propre force qu'un ressort fléchi se débande », mais par un effet de la gravitation éthérée.

Pendant tout le XVIIIe siècle, le gros des physiciens suit le sentiment de Newton; les actions à distance expliquent le pouvoir expansif des gaz, comme les autres phénomènes célestes et terrestres; elles sont le fondement de cette théorie des fluides aériformes qui prendra son plein développement dans la *Mécanique*

céleste de Laplace; plus tard, elles fourniront à Poisson et à Navier les lois générales de l'élasticité des corps solides. Cependant, un petit groupe de philosophes, fidèles aux principes essentiels de la doctrine de Descartes, développe la théorie de la force expansive des gaz que Parent avait esquissée. C'est en Suisse que fleurit, isolée au milieu de l'Europe newtonienne, cette école que l'on pourrait justement nommer l'École des Bernoulli.

L'amitié qui unissait Leibniz aux chefs de la famille Bernoulli explique sans doute les tendances antinewtoniennes de cette grande famille de géomètres, tendance bien vivace, que Daniel et Jean II Bernoulli proclamaient encore en 1746 : « Tout se fait dans le monde par la matière et le mouvement, écrivaient-ils. Ce principe de Descartes a quelque chose de frappant, et il paraît si clair au premier abord qu'on peut s'étonner qu'il ait été contesté, je ne dirai pas par quelques-uns des anciens philosophes, mais par nos plus grands philosophes modernes, tels que Newton, et un grand nombre d'autres que son autorité a entraînés et qui tous ont introduit le principe de l'attraction mutuelle de la matière, existante et innée dans la matière même et produite uniquement par la volonté immédiate et efficace de Dieu. Ce principe ne passe-t-il pas notre raison? »

Dès 1683, Jacques Bernoulli, à l'imitation de Leibniz, cherche dans les mouvemens tourbillonnaires de la matière subtile l'explication de l'élasticité de tous les corps; pour lui, comme pour Malebranche, la *gravitation* de l'éther cause la cohésion des corps durs; la pression de l'air n'est pas seulement l'effet de son poids, mais aussi de sa « résistance passive »; et cette résistance passive, analogue à l'élater de Leibnitz, est elle-même produite par la gravitation de la matière éthérée.

Son frère, Jean I Bernoulli, développe et précise cette idée. En 1724, l'Académie des sciences avait proposé comme sujet de prix la détermination des lois de la communication du mouvement entre corps parfaitement durs; Jean Bernoulli interpréta ce mot *dur* dans le sens d'*élastique*, et saisit cette occasion d'exposer, au sujet de l'élasticité, une hypothèse analogue à celle de Malebranche, de Leibniz, de Jacques Bernoulli. L'interprétation qu'il avait donnée à la question de l'Académie ne fut point approuvée et sa pièce fut rejetée; mais il fut plus heureux lorsqu'on mit au concours, pour l'année 1726, les lois du choc des corps *à ressort*.

« Tous les physiciens, dit Jean Bernoulli, admettent une matière subtile qui, par son mouvement, soit la cause première du ressort des corps. » Ce qu'il s'agit de découvrir, ce sont les

détails du mécanisme par lequel l'agitation de l'éther produit la force élastique des diverses espèces de matière et, en particulier, des gaz.

Dans un récipient plein de gaz, Jean Bernoulli imagine un éther très subtil, pénétrant aisément les pores de tous les corps, en particulier ceux que présentent les parois du récipient, traversant en tout sens ce récipient avec une extrême rapidité. Dans ces torrens de matière subtile, nagent « quantité de corpuscules trop grossiers pour pouvoir s'échapper au travers des pores du récipient »; divers de figure et de grosseur, ils « laissent entre eux des intervalles si spacieux, que tous ces corpuscules, ramassés en un tas, n'occuperaient peut-être pas la cent millième partie du récipient. » Ces petites masses, emportées par le cours violent de la matière subtile, se meuvent confusément, se heurtant les unes les autres; « mais ces corpuscules, agités ainsi en tout sens, s'embarrassant les uns les autres par des mouvemens rectilignes opposés, chacun d'eux se trouvera bientôt déterminé à se mouvoir de la manière où il sera le moins un obstacle au mouvement des autres corpuscules, je veux dire à changer son mouvement droit en un mouvement circulaire autour d'un centre. » Il se formera ainsi, dans le récipient, un grand nombre de surfaces sphériques, dont chacune sera comme couverte d'une multitude de petits mobiles, et tournoiera autour de son centre particulier. La force centrifuge due à ces mouvemens gyratoires expliquera les effets que l'on attribue à la force élastique de l'air. « Considérons, à présent, les dispositions que prendront dans le récipient toutes ces surfaces sphériques, et l'effort qu'elles font les unes sur les autres et contre les parois intérieures du récipient, et nous comprendrons que toutes les surfaces, grandes et petites, de tous les degrés, seront dispersées dans l'étendue du récipient de la même manière dont Descartes a conçu que l'univers était rempli de tourbillons de toute forme et de toute grandeur. »

Ces considérations formaient plutôt une ébauche de théorie qu'une théorie; elles prirent une forme plus précise dans la Xe section de l'*Hydrodynamique*, publiée en 1738 par le fils aîné de Jean I Bernoulli, Daniel.

Daniel Bernoulli se représente les particules qui composent un gaz comme animées d'un mouvement extrêmement rapide; elles choquent les parois qu'elles rencontrent, et l'effet que produit chacune d'elles sur la paroi heurtée est mesuré par la force vive qu'elle possède au moment du choc; ces chocs innombrables, répétés à des intervalles très courts, produisent l'apparence d'une pression uniforme et constante; la grandeur de cette pression est proportionnelle au nombre de molécules qui viennent heurter la

paroi dans un temps donné et à la valeur moyenne du carré de la vitesse avec laquelle se meuvent les particules.

Laissons invariable la température et diminuons le volume du gaz; le carré moyen de la vitesse qui anime les molécules ne variera pas, mais le nombre de particules qui heurtent une surface donnée dans un temps donné augmentera; il augmentera précisément dans le rapport où le volume du gaz a diminué; la tension du gaz sera donc en raison inverse de son volume, conformément aux observations de Boyle, de Townley, de Mariotte.

Maintenons, au contraire, au gaz un volume invariable, mais élevons-en la température; le nombre de molécules qui frappent une paroi dans l'unité de temps ne changera pas, mais ces molécules seront, en moyenne, animées d'une plus grande vitesse; la tension du gaz augmentera donc, et l'augmentation qu'elle éprouvera sera proportionnelle à sa valeur initiale. Ainsi s'explique l'expérience d'Amontons.

« On voit bien, écrivait Daniel Bernoulli en 1746, que cette idée de l'air répond parfaitement à toutes ses propriétés; elle explique en quoi consiste son élasticité, sa qualité de souffrir de grandes condensations et dilatations, pourquoi son élasticité est à peu près en raison réciproque de son volume, pourquoi cette élasticité est augmentée par la chaleur, qui cause une plus grande agitation dans les parties de l'air, et enfin pourquoi cette élasticité est en raison doublée de la vitesse avec laquelle les parties sont agitées. Je puis même démontrer, sur certaines expériences qu'on a faites, quelle doit être la vitesse absolue, dans ce mouvement d'agitation, pour un degré de chaleur donné, quelle est la grosseur de ces parties par rapport à leur intervalle moyen, en quel volume l'air peut être condensé par une force infinie, quelle est la vitesse du son, quel doit être le son absolu d'un tuyau d'orgue de hauteur donnée, etc. Et tous ces résultats ont un caractère de vérité qui frappe et qui confirme merveilleusement l'idée que je viens de donner des fluides élastiques tels que l'air. »

Ce passage était gros de promesses; Daniel Bernoulli ne les a pas toutes tenues; les connaissances expérimentales de son époque lui auraient difficilement permis d'aborder les recherches qu'il indique touchant la grosseur des molécules gazeuses et la grandeur de leurs intervalles. Quant à ses découvertes en acoustique, elles sont au nombre de ses plus beaux titres de gloire, mais ses hypothèses sur la nature des substances gazeuses n'y ont point de part.

Dans son *Hydrodynamique*, Daniel Bernoulli prend les molécules gazeuses en mouvement, sans se soucier de la cause de ce mouvement : a-t-il abandonné l'hypothèse que ce mouvement est

dû lui-même à l'agitation d'une matière plus subtile? Assurément non. En 1746, l'Académie des sciences jugeait un concours dont le sujet, proposé en 1744, était la nature et les propriétés de l'aimant. Trois mémoires furent couronnés: le premier était de M. Du Tour, le second de Léonard Euler; le troisième était dû à la collaboration de Daniel Bernoulli et de son frère Jean II Bernoulli. Ces trois pièces se proposaient d'expliquer les propriétés de l'aimant, selon les principes cartésiens, au moyen de torrens de matière subtile. Les frères Bernoulli considèrent cette matière subtile magnétique comme un simple fluide élastique, semblable à l'air, ce qui leur donne occasion d'exposer leurs idées touchant la fluidité et touchant l'élasticité des fluides; ils regardent l'air comme un amas de petits corps agités en tout sens et s'entre-choquant continuellement. « Cette agitation confuse, ajoutent-ils, doit sans doute être entretenue par un fluide beaucoup plus subtil, qui traverse l'air. » Ainsi, en 1746, Daniel et Jean II Bernoulli se tiennent à l'hypothèse essentielle sur la cause du *ressort* que leur oncle Jacques Bernoulli avait émise en 1683, que leur père Jean I Bernoulli avait développée en 1726. Cette famille de géomètres pouvait s'appliquer justement le mot de Cicéron, que les *Nouveaux principes de méchanique et de physique tendans à expliquer la nature et les propriétés de l'aimant* portaient en devise: *In sententiâ permaneto, enimvero nisi alia vicerit melior.*

L'enseignement de Daniel Bernoulli à l'université de Bâle suscita en Suisse une pléiade de physiciens; au moment où l'on voit la plupart des esprits chercher dans les attractions et les répulsions exercées à distance entre les molécules matérielles, l'explication de toutes les lois de la mécanique céleste et terrestre, ces physiciens gardent les principes de la cosmologie cartésienne et font reposer toutes leurs théories sur le mouvement et le choc. Parmi eux, nous trouvons Lesage qui rend compte de l'attraction universelle par le heurt des *corpuscules ultramondains* sur les molécules matérielles; qui, au moment où l'existence du fluide calorifique est incontestée, explique l'expansibilité de ce fluide par l'agitation d'une matière plus subtile qui circule dans ses pores; Trembley, qui s'indigne de voir Lavoisier traiter des fluides expansibles sans se préoccuper de l'essence de l'*expansibilité;* De Luc, qui adopte et développe les hypothèses de son ami Lesage touchant le calorique; qui attribue l'élasticité des gaz et des vapeurs au mouvement du feu qui les pénètre; qui explique le mouvement des molécules du feu par le mouvement de particules plus subtiles, les corpuscules lumineux, « de sorte que la lumière est la première cause de l'expansibilité de tous les fluides terrestres, coërcibles et pondérables, incoërcibles et impondérables, qu'elle

forme par union plus ou moins intime avec d'autres substances »; c'est enfin Pierre Prévost, l'ami, le disciple, l'exécuteur testamentaire de Lesage, qui expose la théorie de la chaleur rayonnante selon les idées de Lesage et de De Luc.

IV

Nous voici arrivés au début du XIXe siècle. En Angleterre, les idées newtoniennes commencent à perdre du terrain, les idées cartésiennes à reprendre l'avantage; Humphry Davy constitue les gaz de tourbillons de matière et d'éther et esquisse une théorie analogue, en bien des points, à celle de Jean I Bernoulli; cette théorie sera développée par Rankine, au moment de la renaissance de la théorie mécanique de la chaleur, renaissance à laquelle elle contribuera pour une part importante; de leur côté, Waterston et John Herapath adoptent une idée semblable à celle que Daniel Bernoulli avait exposée dans son *Hydrodynamique;* ils forment les gaz de molécules qui se heurtent dans un mouvement rapide dont ils ne cherchent pas la cause; cette hypothèse est reprise par Joule, au moment où Krœnig la développe en Allemagne.

Pour Joule, pour Krœnig, les molécules des gaz situées, en général, à des distances considérables les unes des autres et, par conséquent, n'exerçant les unes sur les autres que des actions insensibles, se meuvent en ligne droite d'un mouvement extrêmement rapide; le mouvement de chaque molécule demeure rectiligne et uniforme jusqu'au moment où cette molécule arrive à très petite distance de l'une de ses semblables; alors un choc se produit, et la molécule repart dans une autre direction; lorsque les molécules gazeuses rencontrent une paroi solide, elles assaillent celle-ci d'un véritable bombardement, et leurs chocs innombrables, répétés à des intervalles très courts, produisent l'effet d'une pression continue; cette pression est proportionnelle au nombre des chocs que l'unité de surface de la paroi reçoit pendant l'unité de temps, c'est-à-dire à la densité du gaz, — ce qui est la loi de Mariotte. — Elle est proportionnelle également à la force vive moyenne du mouvement moléculaire, c'est-à-dire à la température absolue, — ce qui est la loi de Gay-Lussac.

Sur ces prémisses, Clausius construit un édifice mathématique complet que Boltzmann, que O. E. Meyer, que Maxwell viennent tour à tour développer et modifier; bientôt, la nouvelle théorie donne sur la nature et les mouvemens des molécules gazeuses les renseignemens les plus minutieux comme les plus imprévus : longueur moyenne du chemin parcouru par une molécule entre deux

chocs, nombre, masse, dimensions des molécules, aucune de ces particularités que leur délicatesse semblait dérober à jamais à nos regards, ne lui demeure cachée; surpris de ces résultats, l'esprit des physiciens connaît de nouveau cette ivresse que l'hypothèse de l'attraction moléculaire et ses merveilleuses conséquences versaient à plein bord aux contemporains de Laplace et de Poisson; il semble que l'on ait enfin trouvé la forme définitive et comme le type éternel des théories physiques; il semble que le rêve de Laplace soit près d'être réalisé, et que l'intelligence humaine soit devenue assez pénétrante pour suivre la trajectoire du moindre atome au sein d'un corps avec la même précision que l'orbite d'une planète dans les cieux.

Puis, peu à peu, les contradictions, les difficultés que l'on n'avait pas aperçues d'abord, mais qui s'élèvent une à une comme autant d'objections à la théorie cinétique des gaz, viennent attiédir l'enthousiasme qu'elle avait embrasé.

Les premiers auteurs de la théorie cinétique avaient assimilé les molécules de l'air et des autres gaz à de simples points matériels qu'une extrême vitesse emportait en ligne droite; mais, dans cette hypothèse, le rapport de la chaleur spécifique sous pression constante à la chaleur spécifique sous volume constant prenait une valeur beaucoup plus grande que celle que l'expérience lui assigne. Pour réduire la valeur de ce rapport, Clausius est obligé de compliquer la théorie; les molécules ne sont plus de simples points matériels sans dimension, mais de petits corps, dont la grandeur, si faible soit-elle, ne peut être négligée; tandis que le centre de gravité de chaque molécule se meut en ligne droite, la molécule tourne autour de son centre de gravité, et des mouvemens vibratoires impriment à sa forme de périodiques variations.

Mais alors, une nouvelle difficulté surgit : pour rendre compte des diverses lois que l'expérience nous a fait connaître, Clausius est obligé de supposer que la force vive des mouvemens de rotation et de vibration est à la force vive des mouvemens de translation dans un rapport qui demeure le même sous toutes les pressions, à toutes les températures; au premier abord, on n'entrevoit aucun moyen d'expliquer rationnellement cette loi étrange. Toutefois, Maxwell, en introduisant dans la théorie cinétique de nouvelles hypothèses, parvient à rendre compte de la constance du rapport des deux espèces de force vive; mais les hypothèses nouvelles sont-elles toutes acceptables? W. Thomson, sur ce point, contredit Maxwell, et, placés entre les opinions inconciliables de ces deux puissans esprits, les physiciens hésitent à se prononcer.

Non contente de déconcerter les physiciens par l'incertitude

des hypothèses sur lesquelles elle repose, la théorie cinétique des gaz les décourage bientôt par son infécondité. Sans doute, appliquée à certains phénomènes de dissociation, elle conduit M. Naumann à la découverte d'une loi importante; mais on ne tarde pas à reconnaître que cette loi se pouvait déduire des seules propriétés thermodynamiques des gaz parfaits, sans aucune hypothèse sur la nature des mouvemens qui animent leurs molécules; dans ce même domaine de la mécanique chimique, certains faits fondamentaux, incontestables, fournissent d'irréfutables argumens contre les idées de Bernoulli et de Clausius à M. Hortsmann qui, d'abord, en avait été un chaud partisan. « On parvient, écrit-il en 1873, à des contradictions avec l'expérience, car on ne peut expliquer d'une manière satisfaisante ce fait maintes fois vérifié, que la masse des corps solides n'a pas d'influence sur le degré de dissociation. » Aussi, peu à peu, la confiance des physiciens abandonne-t-elle cette théorie vers laquelle, tout d'abord, elle s'était amoureusement portée.

V

Échec aux tentatives faites pour ramener les propositions de Sadi-Carnot et de Clausius aux principes de la dynamique; échec aux essais d'explication cinétique des propriétés des corps gazeux; en fallait-il davantage pour inspirer aux physiciens une extrême méfiance à l'égard des recherches qui se proposent de découvrir la nature du mouvement constituant la chaleur? Si l'on ne voulait voir la ruine des hypothèses mécaniques entraîner dans leur chute l'édifice entier de la thermodynamique, il fallait à tout prix que celui-ci fût le moins possible fondé sur celles-là; à la supposition que la chaleur est un mode du mouvement, il ne fallait plus demander qu'un minimum de renseignemens, il ne fallait plus emprunter que les principes strictement nécessaires. D'ailleurs, Clausius, toujours si logique et si prudent, avait donné l'exemple et tracé la marche à suivre; ses idées sur la nature du mouvement calorifique dans les corps gazeux étaient antérieures, nous le savons par son propre aveu, à l'époque où il conçut son célèbre mémoire *sur la force motrice de la chaleur;* cependant, en rédigeant ce mémoire, il se garda avec soin de toute allusion aux hypothèses par lesquelles s'expliquaient, selon lui, les propriétés des gaz; il évita que le caractère douteux et aventureux de ces hypothèses ne s'imprimât à aucun degré sur les deux principes qu'il donnait pour base à la thermodynamique; lorsque, plus tard, il réunit en une même collection les divers mémoires qu'il avait publiés touchant la théorie de la chaleur, il eut soin

de grouper dans une première partie tous ses travaux de thermodynamique pure, afin qu'ils se montrassent indépendans de ses recherches sur la théorie cinétique des gaz, publiées dans une autre partie; l'exposé de la thermodynamique, qui formait la première partie de son œuvre, faisait un seul emprunt à l'hypothèse du mouvement calorifique : il la prenait pour prémisse de déductions qui aboutissaient au principe de l'équivalence de la chaleur et du travail.

Ces précautions prises par Clausius et, à son exemple, par la plupart des auteurs qui ont écrit touchant la thermodynamique, étaient-elles suffisantes pour calmer tous les scrupules, pour imposer silence à toutes les objections? Assurément, aux hypothèses faites sur la nature de la chaleur, on ne prenait que ce qu'elles renferment de plus général, de moins détaillé; mais n'était-ce pas encore leur trop emprunter? On admettait, d'après elles, que les molécules d'un corps sont agitées de mouvemens de très petite amplitude, mais de très grande vitesse; on admettait que la quantité de chaleur dégagée par un corps qui se transforme équivaut, pour une part, à la diminution de force vive du mouvement moléculaire et, pour une autre part, au travail effectué par les forces tant intérieures qu'extérieures; on admettait que le travail effectué par les forces intérieures durant une modification ne dépend que de l'état du corps au début et de l'état du corps à la fin de cette modification; assurément, ces suppositions séduisent l'esprit par leur clarté, leur simplicité, leur généralité; peut-on, cependant, les regarder comme absolument certaines? Ne peuvent-elles plus faire l'objet d'aucun doute? Ne paraissent-elles pas incapables, après tout, de rendre compte de la loi de Clausius, prise sous sa forme complète et générale, sous la forme qui s'applique aux phénomènes non réversibles? Cette incapacité n'est peut-être encore qu'une présomption, qu'une opinion particulière à certains physiciens enclins au scepticisme; d'autres, plus confians, peuvent espérer de triompher un jour de cet obstacle; mais ceux-ci mêmes sont bien forcés de reconnaître que leur espoir n'est pas une certitude; qu'ils peuvent se leurrer; que, peut-être, quelque jour, l'impossibilité de réduire le principe de Sadi-Carnot et de Clausius aux hypothèses fondamentales de la dynamique sera rigoureusement démontrée; que serait la théorie de la chaleur au lendemain d'une semblable découverte? Ce qu'elle était après que l'expérience de Rumford eut fait éclater à tous les yeux l'impossibilité de l'existence substantielle du calorique, ce qu'était l'optique après que les recherches de Young eurent prouvé la fausseté de l'hypothèse de l'émission : une théorie à refaire.

N'est-ce pas, pour le physicien, un devoir tout tracé que de

reprendre dès maintenant les fondemens de la thermodynamique et d'éviter, par de sages précautions, le trouble que jetterait dans la science la mise en suspicion, même momentanée, de cette doctrine? D'ailleurs, cette revision est facile; elle n'entraîne, dans l'exposition de la théorie de la chaleur, qu'une bien légère modification. Sans doute, l'ordre logique suivi par Clausius et ses successeurs invoque la supposition que la chaleur est un mouvement; mais quel usage en fait-il? Il lui demande seulement de servir de prémisse à la démonstration de ce théorème : lorsqu'un corps parcourt un cycle de modifications, la quantité de chaleur qu'il dégage est dans un rapport invariable avec le travail qu'effectuent les actions exercées de l'extérieur sur ce corps. Eh bien! au lieu de faire de cette proposition un *théorème*, et de démontrer ce théorème par une conjecture sur la nature de la chaleur, pourquoi ne pas la considérer comme un *principe*, comme une *hypothèse physique* démontrée par l'ensemble de ses conséquences expérimentales, comme *une sorte d'axiome* analogue à celui dont Clausius a fait usage pour sauver la théorie de Carnot du naufrage où sombrait la croyance en une substance calorifique? Les deux parties de la thermodynamique se développeraient alors par des procédés logiques semblables, indépendantes toutes deux de la supposition que la chaleur est un mouvement, indifférentes au sort que l'avenir de la science réserve à cette supposition.

Telle est la méthode prudente que, sans cacher sa prédilection pour les explications purement mécaniques, G. Kirchhoff inaugura dans les leçons sur la théorie de la chaleur. Élève de Kirchhoff, M. G. Lippmann rapporta cette méthode en France et s'en fit le défenseur convaincu; elle est aujourd'hui généralement adoptée dans l'enseignement de nos facultés et de nos écoles, dans nos manuels et nos traités.

VI

Lorsqu'un corps décrit un cycle fermé, la quantité de chaleur qu'il dégage est dans un rapport invariable avec le travail qu'effectuent les forces extérieures.

Un corps qui décrit un cycle de Carnot ne peut emprunter de chaleur à une source froide pour en céder à une source chaude, à moins que les forces extérieures n'effectuent un certain travail positif.

Telles sont les deux hypothèses fondamentales sur lesquelles repose la thermodynamique moderne.

L'énoncé de ces deux hypothèses fait intervenir une même notion, la notion de la quantité de chaleur dégagée par un corps

qui subit une modification. Quel sens attribue-t-on à ces mots : *quantité de chaleur?*

Pour les cartésiens, la quantité de chaleur qu'un corps dégage en se modifiant, c'est la diminution de la quantité du mouvement qui anime les petites parties de ce corps.

Pour ceux qui, tout en gardant ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée de Descartes, la corrigent en tenant compte des découvertes de Leibniz, la quantité de chaleur dégagée par un corps c'est la perte de force vive moléculaire qui accompagne la modification subie par ce corps.

Pour les tenans de la matérialité du calorique, la quantité de chaleur dégagée par un corps c'est la diminution de la masse du calorique qu'il renferme, soit à l'état libre, soit à l'état latent.

Pour les physiciens qui cherchent à concilier la découverte de Black avec l'idée que la chaleur est un mouvement, en appelant à leur aide les actions moléculaires, la quantité de chaleur dégagée par un corps c'est, en partie, la diminution de force vive du mouvement des diverses parties du corps, en partie, le travail effectué par les actions moléculaires.

Pour les partisans de la théorie mécanique de la chaleur, la quantité de chaleur dégagée se compose, en partie, de la diminution de force vive du mouvement moléculaire, en partie du travail effectué par toutes les forces, tant externes qu'internes, qui s'exercent sur le corps.

Bien diverses sont les pensées de tous ces physiciens; toutes, cependant, se ressemblent en un point : pour tous ces physiciens, la quantité de chaleur est une abstraction dont la définition résulte du système théorique qu'ils adoptent; c'est sur cette abstraction qu'ils raisonnent, c'est en vertu de sa définition qu'ils l'introduisent dans leurs déductions et dans leurs calculs. Sans doute, dans chaque application, ils substituent à cette abstraction un nombre concret, fourni par les indications d'un calorimètre; mais c'est en analysant la notion abstraite de quantité de chaleur qu'ils justifient l'emploi du calorimètre, qu'ils fixent les règles suivant lesquelles les indications de cet instrument devront être combinées, corrigées, interprétées, pour fournir une évaluation approchée de la quantité de chaleur.

Aujourd'hui, c'est par un procédé inverse que les physiciens introduisent dans leurs théories la quantité de chaleur; la quantité de chaleur n'est plus pour eux une notion abstraite définie par la théorie, approximativement mesurée, dans chaque cas particulier, par un calorimètre dont la même théorie explique et justifie l'emploi; ce qu'ils introduisent dans leurs raisonnemens et dans leurs formules sous le nom de quantité de chaleur ce n'est pas

autre chose que la mesure même fournie par le calorimètre; elle ne se définit pas autrement. Selon la plupart des physiciens contemporains, la quantité de la chaleur qui est dégagée dans une modification, c'est, par définition même, une quantité proportionnelle au poids d'eau que cette modification porterait de la température 0° à la température 1°, ou encore une quantité proportionnelle au poids de glace que cette modification ferait passer à l'état liquide.

Or, en est-il bien ainsi? Ce qu'on nomme quantité de chaleur dégagée dans une modification, est-ce simplement une quantité proportionnelle au poids de glace qui peut fondre durant cette modification? N'est-on pas obligé d'ajouter à cette définition quelque complément tel que celui-ci : « en supposant que toute la chaleur dégagée par la modification soit employée à fondre la glace? » Or, comment saura-t-on si toute la chaleur dégagée par la modification a été employée à fondre la glace, si l'on n'a pas, par ailleurs, quelque notion de la quantité de chaleur? Que pourrait signifier ce complément si la quantité de chaleur dégagée était, par définition même, proportionnelle au poids de glace fondue? La quantité de chaleur est-elle simplement ce que mesure le calorimètre? Comment, s'il en est ainsi, s'expliquera-t-on que les physiciens, au lieu de prendre simplement pour valeur d'une quantité de chaleur le résultat brut d'une détermination calorimétrique, fassent subir à ce résultat des corrections variées, compliquées, sur la valeur desquelles leurs avis peuvent se partager? N'est-ce pas parce qu'en réalité ils raisonnent sur une certaine quantité de chaleur abstraite, idéale, dont la notion existe plus ou moins nette, plus ou moins consciente, dans leur esprit; parce que les propriétés qu'ils attribuent plus ou moins confusément à cette quantité de chaleur idéale justifient l'emploi du calorimètre comme instrument de mesure *approchée* des quantités de chaleur; parce qu'en raisonnant sur cette quantité de chaleur idéale, ils reconnaissent la possibilité d'accroître par des corrections la précision de cette mesure? Les soi-disant définitions modernes de la quantité de chaleur sont-elles autre chose que des exemples concrets, où se trouve impliquée une abstraction? Mais ne faudrait-il pas une analyse minutieuse pour dégager cette idée des exemples où elle est enveloppée et pour en donner une définition claire? Si les physiciens qui s'imaginent n'introduire dans leurs raisonnemens qu'une idée concrète ont, en réalité, dans l'esprit une notion abstraite de la quantité de chaleur à laquelle ils pensent nécessairement, mais inconsciemment, alors qu'ils ne croient parler que de la grandeur mesurée par le calorimètre, que peut être cette notion confuse, indécise, latente,

sinon un résidu des théories que l'on croit avoir entièrement abandonnées, un reste de l'hypothèse du fluide calorifique ou des suppositions mécaniques? Aura-t-on vraiment chassé de la science ces hypothèses, tant que l'on n'aura pas donné de la notion de quantité de chaleur une définition claire et générale qui ne fasse aucun appel implicite et inaperçu à des suppositions aujourd'hui douteuses ou condamnées?

Les oscillations des idées que les physiciens ont professées touchant la chaleur, comme les vicissitudes des théories de l'optique, sont un saisissant exemple de l'évolution qu'ont subie toutes les théories physiques depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Les idées abstraites qui sont les fondemens de ces théories, Descartes les construit uniquement avec des notions empruntées à la géométrie et à la cinématique, avec des figures et des mouvemens; à l'élément géométrique Newton substitue l'élément dynamique : des points matériels, du mouvement, des attractions et des répulsions, voilà toute sa physique; encore, toutes les fois qu'elle le peut, son école met-elle le repos là où les cartésiens avaient mis l'agitation. Durant sa jeunesse, le XIXe siècle, par une synthèse hardie et féconde de ces deux doctrines, crée une physique mathématique dont tous les élémens sont empruntés à la géométrie, à la cinématique, à la dynamique; des corps diversement figurés, des mouvemens plus ou moins compliqués, des attractions et des répulsions variées, tels sont les matériaux avec lesquels il édifie les théories de l'optique, de la chaleur, de l'élasticité, de la capillarité, voire de l'électricité et du magnétisme. Mais, à son déclin, lassé des vicissitudes par lesquelles ont passé les définitions des idées abstraites employées en physique, il essaye de se passer de ces idées et de n'introduire dans ses raisonnemens que des notions concrètes, directement mesurables. En réalité, sous ses raisonnemens, les abstractions demeurent cachées et portent en elles la trace confuse des théories repoussées. Pour rejeter pleinement ces hypothèses et construire une physique qui en soit exempte, il faudrait reprendre sur nouveaux frais la définition des idées abstraites dont cette physique ne peut se passer. Quels sont les principes qui doivent nous guider dans cette revision des notions sur lesquelles reposent les diverses théories physiques? Une étude attentive des lois qui, depuis près de trois siècles, régissent l'évolution de ces théories nous permettrait peut-être d'entrevoir les règles qu'il faut suivre pour en achever la réforme.

P. DUHEM.

LE
THÉATRE ANGLAIS CONTEMPORAIN

III [1]

HENRY IRVING. — LES DRAMES DE TENNYSON
W. ARCHER ET LA NOUVELLE CRITIQUE

I

Pendant que Robertson essayait de ramener la comédie dans le domaine de la réalité et que Gilbert creusait laborieusement sa fantaisie, que devenait le drame « légitime »? J'ai montré, dans un précédent article, à quel degré d'humiliation il était descendu, vers 1850. Les anciens théâtres privilégiés, dont il avait été la propriété exclusive, l'avaient abandonné, et, tombé dans le droit commun, les nouveaux théâtres dédaignaient de l'y ramasser. Les deux petites Bateman, âgées de 6 à 8 ans, excitaient, dans *Richard III*, la curiosité d'un public très naïf et très inculte, prompt à goûter ces exhibitions enfantines parce que lui-même, en littérature, était un peu enfant. Dans ces petites filles symboliques, Shakspeare se rapetissait pour être compris. Un acteur nommé Brooke faisait pis : il rendait Shakspeare presque ridicule. On se moqua de lui jusqu'au jour où l'on apprit sa fin héroïque sur un navire qui le portait en Amérique et qui fit naufrage : le pauvre tragédien n'avait rencontré la vraie tragédie que cinq mi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 15 juillet.

nutes avant de mourir. De 1850 à 1860, le *home* permanent, la maison de Shakspeare, c'est le théâtre de *Sadler's Wells* à Islington. Imaginez Corneille exilé aux Bouffes du Nord ou, plus loin, au théâtre de Belleville.

Phelps, qui dirigeait l'entreprise, n'était pas un grand acteur, mais un bon acteur. Il avait, avec le « feu sacré », l'intelligence de certains rôles qui convenaient à sa nature et que, jusque-là, les maîtres de la scène avaient abandonnés à des inférieurs. On dit que son Bottom était un chef-d'œuvre de fatuité bonasse et de bêtise consciencieuse : l'ouvrier affolé, comme il arrive, de choses au-dessus de lui. Dans le *Songe d'une nuit d'été*, la partie fantastique était représentée derrière un rideau de gaze qui jetait entre l'œil du spectateur et la scène un brouillard léger comme le vague du rêve (1). Kean et Macready (comme, avant eux, Garrick et Kemble) avaient de leur mieux humanisé Shakspeare; ils s'étaient appliqués à faire sortir de chacune de ses pièces le mélodrame qui y est contenu. Phelps, il me semble, leur rendait le caractère qui leur appartient aussi et qui est le plus noble, celui de poèmes en action. Ce n'est pas là une idée vulgaire ni un mince mérite chez un interprète de Shakspeare.

Plus tard vint le Français Fechter. Ce même Fechter qui, avec Mme Doche, faisait pleurer nos mères dans la *Dame aux Camélias*, ramena Shakspeare en triomphe au *Princess* et au *Lyceum*. Il parut médiocre dans *Macbeth;* on disait de lui qu'il n'y avait rien de si mauvais que son Othello, ni rien de si bon que son Hamlet. En effet, il mit en lumière un des aspects de ce grand rôle. Le soir de sa dernière représentation, Macready, retirant le manteau de velours d'Hamlet, répéta avec émotion les paroles d'Horatio : « Adieu, cher prince ! » et il ajouta : « Il me semble que c'est maintenant que je comprends tout ce qu'il y avait de tendresse, d'humanité, de poésie dans ce caractère (2). » Fechter retrouvait quelques-uns de ces traits échappés à ses prédécesseurs. Il répandait de la grâce et de l'élégance sur les parties calmes ou souriantes du rôle, une élégance fine et intellectuelle, comme il convient à un prince qui a passé par l'Université de Wittemberg. Il détaillait avec beaucoup d'esprit et d'art les conseils d'Hamlet aux acteurs, qui sont l'évangile du comédien.

Après Fechter, nouvelle éclipse; mais éclipse partielle. Les doublures avançaient à l'ancienneté et devenaient premiers rôles. De 1870 à 1875, j'ai vu plusieurs fois Ryder, dont la voix variait de l'orgue au cor de chasse, et notamment, dans *Antoine et Cléopâtre*, avec miss Wallis, dont ni le profil ni le jeu ne justi-

(1) Henry Morley, *Journal of a playgoer.*
(2) Henry Irving, *The Drama.*

fiaient le sacrifice d'un empire. Je me rappelle aussi le masque, délicatement tragique, d'Adélaïde Neilson, qui frémissait de passion, des pieds à la tête, hurlait et délirait sans cesser d'être jolie. Elle mourut en deux heures d'un verre de lait bu au Pré-Catelan, et on prétend à Londres qu'un hôtelier inhumain faillit jeter son agonie sur la voie publique.

Celui qui devait restaurer Shakspeare, faire de lui le plus applaudi et le plus vivant des écrivains dramatiques, était au théâtre depuis longtemps; il était même déjà célèbre; mais le *revival* shakspearien auquel nous assistons date du 31 octobre 1874. C'est ce soir-là qu'Henry Irving joua pour la première fois Hamlet au *Lyceum*.

Il y avait dans la Cité une école de déclamation, fréquentée par les amateurs d'art dramatique, et qu'on appelait *the City elocution class*. Un certain Henry Thomas la dirigeait d'après un principe tout nouveau, celui de l'enseignement mutuel. Après que chaque élève avait récité son morceau, ses camarades prenaient la parole, critiquaient son débit, signalaient les défauts d'émission ou de prononciation, d'accent ou d'expression; le maître résumait les avis et décidait. On donnait, de temps à autre, des représentations. C'est là que parut un soir — c'était en 1853 — un étrange et sympathique adolescent. Ses yeux, pleins de flamme et d'intelligence, éclairaient des traits d'une délicatesse féminine. Il portait encore la veste ronde et le grand col blanc, avec de longs cheveux noirs qui couvraient son cou et descendaient jusqu'à ses épaules. Il avait 14 ans et il était employé dans une maison qui faisait le commerce avec les Indes orientales. Sa première enfance s'était écoulée dans un coin solitaire du Somerset, au milieu des marins et des mineurs. La bibliothèque de la maison ne contenait que trois livres, qu'il avait dévorés: la Bible, *Don Quichotte* et un recueil de vieilles ballades. De ces landes de l'Ouest où l'âme chimérique du Celte a laissé quelque chose de ses rêveries, il avait été, à 11 ans, transporté dans une maison étroite de Londres, en un de ces quartiers du centre où la vie fourmille et s'entasse. Deux années d'école, puis l'apprentissage commercial, l'existence régulière du bureau. Comment, dans ces conditions, la vocation dramatique se déclara-t-elle chez Henry Irving ? Il le dira peut-être un jour et le dira admirablement. Ce qui est certain, c'est que cette vocation, une fois née, ne douta, n'hésita, ne chancela jamais. Nous sommes en présence d'une de ces vies rares qui sont si bien ordonnées, en vue d'un but unique, par une volonté inflexible et sûre d'elle-même, qu'on n'y surprend ni une minute ni un effort perdu.

Le jeune Irving fréquentait le théâtre de Phelps; un vieil

acteur qui faisait partie de la troupe de Sadler's Wells, David Hoskyns, lui donna des leçons et, en partant pour l'Australie, lui laissa une lettre de recommandation avec le nom du destinataire en blanc. Phelps eût consenti à l'engager : le jeune homme ne s'en jugea pas digne et voulut commencer par le noviciat provincial. Sans doute il pressentait déjà ce qu'il a nettement exprimé plus tard : « La manière d'apprendre à faire une chose, c'est de la faire. » Un des mots les plus anglais qui aient jamais été dits en Angleterre.

Donc, le 26 septembre 1856, l'affiche du *Lyceum* de Manchester, porte le nom d'Henry Irving, qui doit jouer le duc d'Orléans dans le *Richelieu* de lord Lytton. De là il passe à Édimbourg, et, en trois ans, joue quatre cent vingt-huit rôles. Le 24 septembre 1859, il débute à Londres au *Princess*, dans une adaptation du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Il avait un rôle de six lignes. Que faire? Répéter ces six lignes tous les soirs jusqu'à l'hébétement? Il préféra rompre son engagement. Mais avant de retourner en province, il donna deux lectures à Crosby-hall qui procurèrent au *Daily Telegraph* et au *Standard* l'occasion de lui prédire une belle carrière. Encore sept années d'études et de succès grandissans sur les scènes de Glasgow, de Manchester et de Liverpool. Un rôle créé en province dans un drame de Dion Boucicault ayant achevé de le placer en évidence, il mit enfin solidement le pied sur la scène du *Saint-James*, d'où il passa au *Queen's* puis au *Vaudeville*, et enfin au *Lyceum*.

Il est, sans doute, plus d'un Parisien qui se rappelle les affiches dont l'acteur Sothern couvrit tous nos murs au moment de l'Exposition de 1867, cette obsédante vision de lord Dundreary, avec sa longue redingote, son chapeau incliné et son carreau fiché dans le coin de l'œil. Au second, peut-être au troisième rang de cette troupe qui nous rendait visite, se dissimulait encore Henry Irving.

C'est qu'il y a très souvent deux phases distinctes dans le succès. La première est celle pendant laquelle on fait la conquête des gens du métier. Or les gens du métier gardent parfois le secret avec une singulière unanimité sur les talens qu'ils ont découverts, et ainsi se trouve retardée la seconde période, celle du succès large et définitif auprès du grand public. Irving n'en était qu'à cette première phase lorsqu'il joua Digby Grant dans *Two Roses*, de James Albery. Digby Grant est un gentleman besogneux, qui a l'air de distribuer des grâces lorsqu'il reçoit des aumônes : un singulier mélange d'orgueil, de bassesse, de rouerie menteuse et d'insolence effrontée. La scène qui ouvre la pièce et où il amène une logeuse qui lui réclame son loyer à lui offrir un prêt

de 20 livres, est enlevée si brillamment qu'elle oblige presque à une flatteuse comparaison avec la scène de don Juan et de M. Dimanche. Mais combien le reste est loin de tenir les promesses de ce début! Ce n'est plus qu'un tumulte de mots, une confusion de jeux de scènes, entrecoupés, çà et là, de niaises préciosités qui tiennent lieu de sentimens. Pourtant la vogue de la pièce fut inépuisable, et tel était le goût du temps que, pour le gros public, deux, et même trois autres acteurs attiraient plus exclusivement l'attention qu'Irving. A la deux cent quatre-vingt-onzième représentation de *Two Roses*, il récita le rêve d'Eugène Aram, et ce fut une révélation. Ici, en effet, l'art de l'acteur s'élargit immensément. Ce qu'il exprime n'est rien à côté de ce qu'il suggère. Avec tout le domaine de la vie, c'est encore l'à-côté et l'au-delà, la région de l'invisible et de l'inconnu.

Non seulement Irving pouvait enfermer dans les mots plus de sens qu'ils n'en comportent, mais il pouvait penser le contraire de ses paroles, et le public entendait sa pensée à travers les paroles qui la niaient. A ce moment critique, décisif, de sa carrière, un heureux hasard lui mit dans les mains la pièce qu'il lui fallait, celle qui lui permettrait de montrer ce merveilleux, cet effrayant dualisme de la pensée et de la parole, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur. Cette pièce, c'était *The Bells*, une traduction presque littérale du *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian. Irving acheta le manuscrit, l'offrit à son directeur Bateman qui l'essaya comme une chance suprême. Il joua donc Mathis et, en une soirée, d'acteur de mérite passa acteur de génie. Clement Scott courut à son journal et rédigea un article tellement enthousiaste que, le lendemain matin, le directeur du *Daily Telegraph* le plaisanta doucement à ce sujet et demanda « quel était cet Irving? » L'article de John Oxenford, dans le *Times*, analysait avec une pénétration remarquable le pouvoir suggestif de l'artiste et le prodigieux dédoublement dont j'ai parlé. Mathis lui apparaissait, dans ce cadre d'idylle où tout lui réussit et lui sourit, portant en lui un monde de terreurs, où tout est torture et châtimens. Les épouvantes du second et du troisième acte n'auraient pas été intelligibles et eussent manqué leur effet si le premier acte ne les avait fait pressentir par des regards, des sursauts, des silences, par l'indéfinissable je ne sais quoi qui enveloppait le coupable, sous le gai soleil du matin, d'un froid de mort et qui donnait le frisson. L'artiste devait, dans le cours de sa splendide carrière, déployer bien d'autres facultés, parcourir souverainement tous les domaines de son art; mais il est bien vrai que c'est par la suggestion psychologique, par la peur physique et métaphysique qu'il a gagné sa première grande bataille théâtrale.

Aux *Bells* succéda le *Charles Ier*, de Wills. De l'aubergiste alsacien à Charles Stuart, il y avait une distance effrayante, un bond à casser les reins. Irving l'accomplit sans effort apparent. C'était le portrait de Van Dyck descendu de son cadre, cette grande mine froide et mélancolique, ce regard hautain et triste, ce sourire amer sous la moustache effilée, ce front pâli, sillonné de veines bleues, qui portait le sceau de la prédestination. Je crois le voir jouant avec ses enfans sur les pelouses de Hampton Court, puis écrasant Cromwell de son royal mépris. J'ai dans l'oreille l'accent de la phrase : ... *Who's that rude gentleman?* J'ai devant les yeux le groupe de Charles tenant embrassés la petite Henriette et son plus jeune frère dans la scène déchirante des adieux... Puis, dans un cimetière de village, j'aperçois une longue et maigre silhouette, le noir fantôme douloureux d'Eugène Aram, l'assassin philosophe, qui oblige sa raison à lutter contre ses remords... Dans ces fécondes années, les créations se succédèrent, rapides, diverses, admirables. Enfin le 31 octobre 1874, Irving parut dans Hamlet.

Ce fut son Marengo : jusqu'au troisième acte, la bataille semblait perdue. Son angoisse dut être terrible. La salle était muette, glacée, et ce froid le gagnait. Au troisième acte tout changea. A partir de la scène des comédiens et de la description des peintures imaginaires, la soirée ne fut plus qu'un triomphe continuel. Le public avait devant lui un Hamlet qu'il n'avait jamais vu et qu'il n'aurait jamais rêvé, tous les Hamlets qui avaient déjà paru sur la scène réunis en un seul, harmonieusement fondus dans l'unité d'un tempérament original et puissant. *The Bells* avaient eu cent cinquante et une représentations, *Charles Ier* en avait eu cent quatre-vingts : *Hamlet* emplit pendant deux cents soirées consécutives la vaste salle du Lyceum. Irving aborda le *Richelieu* de Lytton, où il lutta victorieusement avec le souvenir de Macready. A la fin de la soirée, toute la salle se leva; les hommes agitaient leurs chapeaux avec transport, au milieu de hourras frénétiques. Pareille scène ne s'était pas vue dans un théâtre anglais depuis un demi-siècle; elle sacrait Irving le successeur de Kean. Pour compléter cette sorte d'intronisation, lorsqu'il aborda Richard III, l'épée qui battait à son côté était celle qu'Edmund Kean avait portée dans le même rôle et l'anneau qui étincelait à son doigt était celui de David Garrick. Son confrère, le vieux Chippendale du Haymarket, lui avait donné l'une; l'autre était un présent de lady Coutts. C'étaient comme les insignes de sa royauté théâtrale.

Il a continué à s'emparer de tous les grands rôles de Shakspeare, comme un conquérant qui s'annexe des provinces. Souvent

discuté et critiqué, il n'a pas été également admirable dans tous, mais dans tous il a mis sa science et son inspiration; il les a marqués de son empreinte. Il a soupiré et chanté l'amour avec Roméo; il l'a raillé et insulté avec Benedict. Il a rugi avec Othello, tremblé avec Macbeth, dévoilé, dans Wolsey, les subtiles profondeurs d'une âme de prêtre homme d'État, déliré sur la bruyère désolée, au milieu du vent de la nuit et des éclairs, avec le pauvre roi Lear. Il a été secondé dans cette tâche par miss Ellen Terry, une artiste du talent le plus élevé et le plus délicat, dont le charme résiste aux années. Autour d'eux s'est formée une génération de jeunes artistes qui, aujourd'hui, vivifient d'autres scènes. Irving n'a pas été seulement l'interprète de Shakspeare, il en a été le metteur en scène et l'éditeur, il lui a donné au Lyceum le cadre que le grand poète eût souhaité s'il avait vécu de notre temps et s'il avait lu Ruskin. Il nous apprend lui-même ce que doit être la mise en scène des chefs-d'œuvre en quelques lignes, que je considère comme définitives, car elles résument, dans leur brièveté, trente ans de réflexions et d'essais : « La mise en scène ne doit donner au spectateur aucune impression particulière, elle doit concourir à l'impression de la pièce. Elle enveloppe les acteurs d'une atmosphère respirable, les place dans le milieu qui convient, sous le rayon de lumière qui doit les éclairer. Son rôle est négatif. Qu'elle ne crée point de disparates, et c'est assez. Veut-elle faire davantage? elle a tort et devient nuisible. » Toutes les fois que je suis allé au Lyceum, j'ai trouvé ce programme strictement observé. La restauration du texte de Shakspeare est encore plus importante. On le félicitait de nous avoir débarrassés, dans *Richard III*, de la version de Colley Cibber; il a continué la même opération avec les autres drames, et nous lui devons aujourd'hui une *acting edition* des chefs-d'œuvre shakspeariens, un Shakspeare jouable qui est encore le vrai Shakspeare. Je crois résumer fidèlement les principes qui ont présidé à ce travail en disant qu'Irving a dû se poser les règles suivantes : « Des omissions, souvent; des transpositions, quelquefois; des interpolations, jamais. »

Je suis loin de prétendre qu'Irving soit un acteur sans défauts; que, lui aussi, il ne se soit pas trompé quelquefois; que la richesse de sa nature artistique aille jusqu'à l'universalité. Évidemment il est meilleur dans Richard III que dans Macbeth, et dans Benedict que dans Roméo. La première fois qu'on le voit, sa mimique semble exagérée, ses mouvemens désordonnés et convulsifs. Un critique compare sa marche, dans *Hamlet*, à celle d'un homme qui traverse, en se hâtant, un champ labouré; un autre critique signale ce geste étrange qui, périodiquement, soulève ses deux

épaules et enfonce sa tête dans son cou à la façon d'un sauvage qui prend son élan pour bondir sur son ennemi. Sa diction est loin d'être sans reproche, et l'artiste l'a reconnu lui-même, puisqu'il a travaillé à corriger les vices d'énonciation qu'on relevait chez lui. Minces défauts, en somme, dont une année d'études techniques, au début de sa carrière, l'aurait débarrassé pour jamais. Son tort, à mon avis, est d'être trop grand pour quelques-uns de ses rôles, de les dépasser et de les déborder de toutes parts. « Le premier devoir de l'acteur, a-t-il dit, est d'être l'homme de son rôle, de représenter le personnage, *to personate*. » Il a, certes, suivi ce principe et déployé un don de transformation qui ne peut avoir été porté plus loin que par Garrick lui-même. Cependant, on le conçoit, plus Irving a grandi par l'étude, par la pensée, par le progrès des années et de la gloire, plus il lui est devenu difficile d'entrer tout entier dans certaines enveloppes étroites, d'y glisser cette « personnalité magnétique » qui fait sa force et son succès. Comme ce figurant qui criait : « Burbadge! » au lieu de : « Richard! » c'était à Irving que nous songions; c'était lui seul que nous pensions voir; et le drame se changeait en une admirable leçon de lecture dramatique.

Bien qu'il ait un tendre respect pour les grands artistes qui l'ont précédé sur la scène, Irving fait peu de cas de la tradition. Sa méthode est toute personnelle, et il ne craint pas de la conseiller à ceux qui suivent la même profession, y compris les débutans. Cette méthode a trois phrases auxquelles s'adaptent trois procédés successifs. D'abord l'étude patiente et consciencieuse du texte : il faut comprendre la pensée de l'auteur. Quand on l'a comprise, on s'abandonne à son instinct, à son inspiration. Puis, parmi les effets ainsi découverts, on opère une sélection, on fixe les bons par une sorte de notation qui permet de les reproduire artificiellement et indéfiniment. Ainsi Irving passe en souriant à côté du paradoxe de Diderot sur le comédien. Diderot a raison lorsqu'il affirme que l'acteur ne se livre pas sur le théâtre aux hasards de l'inspiration, mais Diderot a tort quand il en conclut que le métier de l'acteur est purement mécanique. Comme Talma l'a justement observé sur lui-même, les émotions que l'acteur représente et qu'il nous communique sont quelquefois des impressions anciennes, réellement éprouvées et emmagasinées par l'étude. Mais exigera-t-on qu'il ait dans le cœur l'envie de tromper lorsqu'il joue l'hypocrite; qu'il soit amoureux de sa camarade qui lui donne la réplique dans une scène de tendresse; ou qu'il ait soif de sang humain lorsqu'il simule un assassinat? Ces sentimens violens et souvent opposés, — à supposer qu'un même homme en fût capable, — paralyseraient l'acteur, loin de

l'inspirer. On attend de lui non qu'il ressente toutes les passions, mais qu'il les comprenne et qu'il les imite. Quelle culture et combien de dons suppose cette imitation ! L'acteur devra être tour à tour peintre, sculpteur, poète, musicien, psychologue, moraliste, historien, et s'il est tout cela, ce ne sera pas encore assez.

Va-t-on au théâtre pour y trouver l'image de la vie ou, au contraire, pour y oublier la vie? Irving se place à mi-chemin de la théorie exclusivement réaliste et du point de vue ultra-idéaliste. Ce qu'on voit au théâtre, c'est encore la vie, mais avec un intérêt plus intense, des passions plus concentrées, un pouls qui bat plus vite, avec toutes les virtualités de l'homme et de la femme portées à leur comble, et surtout avec les principes régulateurs du bien et du mal qui donnent aux événemens un sens final et font du spectacle une leçon. « Laissez aller l'ouvrier au théâtre, ce sera le meilleur moyen de l'empêcher d'aller au cabaret. » Le théâtre est vraiment une école ; il apprend à vivre aux nouveaux venus ; et quant aux fatigués et aux mélancoliques, il les réconcilie avec l'existence en dégageant l'idéal de poétique justice qui plane au-dessus d'elle.

Voilà, en substance, ce qu'a exposé, à plusieurs reprises, le grand acteur, je ne dirai pas pour la défense de sa profession, — « le théâtre, a-t-il dit fièrement, n'a pas besoin d'être défendu, » — mais pour la glorification de son métier. Tout récemment, dans sa conférence du 1er février 1895, il démontrait que l'art de l'acteur est vraiment l'un des beaux-arts. Prenant pour point de départ une définition de Taine, il discutait avec notre grand penseur comme avec l'un de ses pairs, dans un style aussi brillant que serré et précis. Irving est trop épris de la beauté de la forme pour ne pas sentir le prix que donne à la pensée son expression littéraire. S'il n'est pas né écrivain, il l'est devenu ; sa phrase a une pureté, une noblesse, une haute et sereine simplicité qui continue sur le lecteur le prestige subi par le spectateur. Les premières conférences étaient pleines de détails charmans, de mots lumineux, d'observations frappantes ; dans la dernière, il s'est élevé jusqu'à la philosophie de son art, et on y sent l'ambition infatigable d'une intelligence qui n'est jamais lasse de monter. Elle a atteint aujourd'hui le plus haut degré de sa course. Aussi l'ordonnance royale qui a fait de lui « sir Henry Irving », au mois de mai dernier, ne pouvait-elle venir plus à propos. Lorsque cette faveur est accordée à un fonctionnaire blanchi sous le harnais ou à un major général qui ne peut plus monter à cheval, le monde ne se retourne guère pour voir qui en est gratifié : cette distinction banale n'éblouit que la couturière de madame ; elle n'émeut que les fournisseurs de la famille. Dans le cas d'Irving,

elle est une date historique, un événement social. Il est le premier acteur investi de cette quasi-noblesse. Ce qui est pour lui une réalité est une possibilité pour tous les comédiens. Il les élève donc tous en s'élevant au-dessus d'eux.

Oserai-je le dire sans manquer d'égard aux bons et même aux grands comédiens que possède encore notre pays? Irving me semble le premier dans son art, le leader et le roi de sa profession. Il l'est par la beauté et l'unité de sa vie, par la vigueur splendide de sa vocation, par la variété magnifique de ses dons, par son intelligente sympathie pour tous les autres arts et pour les idées qui sont l'âme de son temps. Et, d'autre part, par la croissance lente et la formation progressive de son talent, par cet esprit d'indépendance et d'initiative étroitement uni au culte du passé, il est une des incarnations de sa race, un des hommes en qui, aujourd'hui, se lisent le plus clairement les caractères du génie anglais. Rien ne lui a manqué, pas même de faire fortune. C'est de quoi il s'est justifié à l'avance, au cas où l'on serait tenté de lui en faire un reproche, par un mot curieux qui achèvera son portrait: « Il faut que le théâtre réussisse comme affaire pour ne pas échouer comme art. » En effet, Shakspeare cesse-t-il d'être Shakspeare parce que, dans les mains d'Irving, il est devenu une mine d'or?

II

La personnalité d'Irving a si bien rempli les pages précédentes que je n'ai pu y faire place et y rendre justice à ceux et à celles qui, de près ou de loin, l'ont aidé à remettre le colosse debout sur la scène. Et d'abord Ellen Terry, qui n'a pas été seulement une incarnation délicate, touchante et passionnée des héroïnes de Shakspeare, mais qui, plus peut-être que son illustre compagnon, a fait, dans sa suave et pure diction, chanter le rêve du poète. D'Amérique sont venues Mary Anderson, dont les attitudes sculpturales sont dans tous les souvenirs et, tout récemment, cette petite Ada Rehan, qui nous a donné une Rosalinde si moderne et si troublante. Un critique a pu écrire, parlant de cette vogue à laquelle tout a conspiré, que « Shakspeare est, de tous les dramaturges du jour, celui qui a le plus de succès. » Il a pu ajouter en toute vérité que, « remis à la mode sur le théâtre, il a, à son tour, remis le théâtre à la mode. » Cette résurrection de Shakspeare n'a-t-elle eu que de bons effets? N'a-t-elle pas été accompagnée de certains inconvéniens, qui n'ont pas disparu, et de quelques dangers qui n'ont pas tous été heureusement surmontés?

On se prend à douter que Shakspeare soit le meilleur des maîtres qu'on puisse offrir à une nouvelle génération d'écrivains dramatiques, surtout lorsqu'on regarde de près ce que c'est, dans la pratique, que l'imitation de Shakspeare. Imiter Shakspeare, c'est copier d'une façon toute superficielle ses locutions et ses formes de langage, son action multiple, ses changemens de scène; mêler la prose et les vers, les calembours et les coups de théâtre; par-dessus tout, prendre certains airs que l'on regarde comme la marque du maître. Pour s'approcher de lui, ce n'est pas la prose et les vers qu'il faudrait faire alterner, mais le réalisme et la poésie dont ils ne sont que les signes extérieurs; ce n'est pas les calembours et les coups de théâtre, mais le rire et l'émotion, ce qui est très différent. On ne s'assimile point l'esprit de Shakspeare, chose impossible à un homme de notre temps; on ne fait que s'affubler de la défroque qui a servi d'enveloppe à son génie. Cette défroque ne nous va pas; elle est ou trop longue ou trop courte, ou les deux ensemble. On endosse Shakspeare pour une heure et on ressemble au grand homme comme un clerc d'avoué, déguisé en mousquetaire, une nuit de samedi gras, ressemble à d'Artagnan, ou comme un Turc de carnaval ressemble à un vrai Turc qui fume sa pipe dans un petit café du vieux Stamboul. Ce gigantesque modèle, dont on ne saisit pas tous les aspects parce qu'il dépasse l'orbite de notre lunette, paralyse et opprime l'intelligence. Le comprît-on, on n'en serait pas plus avancé. Ce serait folie de vouloir qu'un dramaturge anglais n'eût pas lu Shakspeare, car c'est là qu'il prendra conscience de l'âme anglaise dans toute son étendue et dans toute sa profondeur. Qu'il absorbe donc Shakspeare, qu'il s'en pénètre; puis qu'il l'oublie, s'il peut, et soit de son époque; qu'il ne promène pas, dans nos rues, le doublet et le haut-de-chausses de l'an 1600. Il faut choisir entre Shakspeare et la Vie, car, en littérature pas plus qu'en morale, nul ne peut servir deux maîtres. Peut-être Shakspeare a-t-il été et est-il encore le grand obstacle au libre développement d'un théâtre national. Et il ne faut pas s'émerveiller : Shakspeare n'aurait jamais pu naître s'il y avait eu, à deux siècles en arrière de lui, un autre Shakspeare.

Ce sont là des considérations *a priori*, mais l'expérience des vingt dernières années les confirme. Ces années ont vu l'apothéose de Shakspeare et la mort du drame classique. Parmi les derniers qui aient essayé de le galvaniser, je ne vois guère à citer que Wills et Herman Merivale. Dans le drame intitulé *the White Pilgrim*, Merivale a jeté quelques vers vraiment beaux : on y sent le premier frisson de ces sombres et impalpables rêveries, venues vers nous avec les souffles froids du Nord et où nous baignons

notre fièvre. Quant à Wills, il a donné un moment des espérances. On pouvait se tromper sur l'avenir de ce talent. « Il était, dit M. Archer, si fort et si faible, si viril et si puéril, si soigneux et si négligé, si poétique et si banal! » Sa vie décousue, son caractère passionné, sa hâte de produire, ajoutaient à l'illusion et lui donnaient, à quelques pas, un air de génie. Ce n'était qu'un faux air. J'ai vu jouer deux pièces de lui, *Charles the first* et *Claudian*. La première évoquait au théâtre, — pour la dernière fois, sans doute, — la légende du roi martyr dont les travaux historiques de Gardiner ont dispersé les derniers atomes. Et voici le sujet de *Claudian*. Un homme qui a tué un moine est frappé, pour ce crime, d'une malédiction qui, au lieu de l'atteindre, s'attache à tous ceux qui se trouvent sur sa route. Il fait du mal sans le vouloir, même lorsqu'il veut faire du bien; il cause la mort de ceux qu'il aime. A la fin, il est sauvé, de sorte que cet abominable gaspillage de vies humaines, ce torrent de larmes et de sang, ces souffrances, ces désespoirs, ces agonies, tout cela ne sert qu'à faire asseoir un criminel en robe blanche au banquet de la vie immortelle. « Pour que le monde soit le purgatoire de Claudian, il faut qu'il soit d'abord l'enfer de toute une génération. » Il en est ainsi de toutes les pièces de Wills : elles reposent sur une conception qui s'écroule quand on l'analyse, et la versification est trop pauvre pour masquer ou racheter la fragilité de l'idée dramatique.

Malgré les efforts d'Henry-Arthur Jones et de quelques écrivains actuels, le vers tragique, le vers blanc, dont j'ai essayé de caractériser l'impression, a vécu. S'il y avait encore des auteurs pour le manier, il n'y aurait plus d'acteurs pour le dire, et je ne vois guère qui osera le « chanter » après Ellen Terry.

Un nom, cependant, se présente à la pensée, un grand nom qu'il serait profondénent injuste d'oublier dans cette revue du théâtre contemporain : celui de Tennyson. M. Archer remarque que Tennyson, si heureux dans sa vie de poète, a manqué d'à-propos dans sa carrière de dramaturge. Il a écrit ses pièces trop tard et trop tôt : trop tôt pour le public et trop tard pour son talent. En effet, il avait soixante-six ans quand il a publié *Queen Mery*, la première en date des six pièces qui composent son théâtre. Il y a près de vingt ans de cela, et l'éducation des spectateurs était bien loin d'être aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui. Ce n'était pas leur faute s'ils apportaient au poète un goût quelque peu gâté par le succès d'*Our Boys* et des *Pink Dominoes*, et une âme fermée aux jouissances supérieures de l'imagination. Envers le poète lauréat, les artistes firent leur devoir, et même quelque chose de plus; c'est la critique, — et, ici, je me couvre

de l'autorité du plus éminent de ses membres, — c'est la critique qui a décidé l'échec des drames de Tennyson, et si elle ne l'a pas précisément condamné sans l'entendre, elle l'a, du moins, écouté sous l'empire d'une idée préconçue. J'emprunterai encore la malicieuse expression de M. Archer : les critiques « s'attendaient à être désappointés » ; ils n'étaient venus que pour cela. De quoi se mêlait ce vieillard d'aborder une nouvelle carrière, et celle-là, justement, où la jeunesse n'a pas trop de toutes ses forces? Qu'est-ce qui lui prenait, de se découvrir de nouvelles facultés à l'âge où il n'est, d'ordinaire, permis que de se répéter et de se relire? Est-ce qu'un homme a le droit d'être bon dans deux métiers? Est-ce qu'il n'y a pas, contre ces sortes de choses, une « loi du cumul » tacitement votée par les critiques et appliquée par eux avec une impitoyable rigueur? Pour la beauté de ce raisonnement, il fallait que Tennyson échouât à la scène : donc il échoua.

Mais, comme cet échec n'était pas juste, il s'en est relevé, et son théâtre, même quand il est médiocre, même quand il est mauvais, est du théâtre vivant.

Je suis tombé dans le tort commun. Au cours d'un des premiers articles que j'aie eu l'honneur d'insérer dans cette *Revue*, j'ai parlé de Tennyson, en 1885, comme si la tombe était déjà scellée sur lui. Peut-être avais-je raison d'écrire que dans le jardin du poète, sur lequel était descendu l'hiver, certaines fleurs ne fleuriraient plus. Mais, ce qui ne m'apparaissait pas alors et ce qui est aujourd'hui manifeste pour moi et pour bien d'autres, c'est que le dernier âge du poète a gardé quelques-unes de ses grâces primitives et développé devant nous des qualités que sa jeunesse n'avait point connues. Jusqu'au bout, il est resté en communication avec l'âme des humbles. De plus, il s'est révélé comme un maître dans l'art de poétiser et de vivifier par l'expression les discussions sociales et religieuses qui nous passionnent; il a déployé au théâtre un sens historique et un sens dramatique de l'ordre le plus élevé et, si ces deux dons se sont nui quelquefois jusqu'à se paralyser l'un l'autre, leur combinaison, à tel moment heureux, nous a valu des fragmens de drame, des morceaux de chefs-d'œuvre.

Je rangerai ses pièces non par ordre de dates, mais par ordre d'importance. La plus mince de toutes est *the Falcon*. La scène se passe dans quelque vague région d'une Italie demi-fantastique; aucune indication de lieu, ni de siècle. C'est un conte bien connu de Boccace, mais du Boccace naïf et pur. Un gentilhomme pauvre, Federigo, aime respectueusement et sans espoir la belle et riche veuve, Monna Giovanna. Son dernier bien, son orgueil, sa joie, et,

aussi, son unique moyen d'assurer sa subsistance est un admirable faucon qu'il a dressé lui-même pour la chasse. Un matin, Monna Giovanna lui rend visite à l'improviste et, ignorant le dénûment de son voisin, s'invite sans façon à déjeuner. Federigo, dont la basse-cour est vide, fait tuer son oiseau favori pour le servir à la dame. Or c'est précisément le faucon qu'elle venait lui demander pour satisfaire à la fantaisie d'un enfant malade. Force est à Federigo d'avouer le sacrifice que l'hospitalité et l'amour lui ont inspiré, et Monna Giovanna en est si touchée qu'elle tombe, et pour jamais, dans ses bras.

Lorsque le *Faucon* fut présenté au public, en 1879, au *Saint-James*, John Hare, qui est un directeur plein de goût en même temps qu'un comédien excellent, l'avait monté avec respect, avec amour, l'avait entouré d'une mise en scène poétiquement réaliste. Federigo et Monna Giovanna, c'étaient les Kendal, et ceux qui ont vu Madge Robertson dans ce rôle, s'en souviennent comme on se souvient d'une toile de maître, rencontrée dans les musées d'Allemagne ou d'Italie. Au point de vue plastique, elle a donné, en créant Giovanna, un pendant à sa Galatée. Mais ni le charme du décor, ni la perfection du jeu, ni la musique des vers ne pouvaient assurer une longue vie à la pièce. A peine se figure-t-on quelques centaines de spectateurs choisis savourant cette chose légère, délice d'une heure, enthousiasme d'une soirée. Dès le lendemain, le cockneyisme devait reprendre possession de la salle et redemander ses plaisirs ordinaires. La critique fit cause commune avec les cockneys, mais pour une raison moins étrangère à l'art. Elle remarqua que, s'il y a un sujet dans le *Faucon*, c'est, apparemment, le sacrifice de Federigo. Or ce sujet, si mince qu'il soit, n'est pas traité. Deux mots d'aparté avec son domestique, un ordre à voix basse, voilà tout ce qui amène et justifie la condamnation de l'oiseau. Encore plus décevant que le déjeuner offert à Monna Giovanna, le menu présenté par lord Tennyson à ses spectateurs ne se composait que de hors-d'œuvre délicats, et c'était trop peu pour ces robustes appétits.

The Promise of May a eu un sort pire que *the Falcon*. La pièce est tombée très franchement. Une certaine partie du public, — avec le fameux marquis de Queensberry à sa tête, — a feint de croire que le poète parlait par la bouche de son héros, lorsqu'il dénonce, avec tant d'amertume et dans un pêle-mêle inquiétant, les principes et les préjugés sur lesquels est bâtie la société. Ces spectateurs manquaient vraiment d'intelligence et de patience. La contre-partie ne manque pas aux théories négatives de Harold. Lorsqu'il a déclamé sur le mal que les religions ont fait aux hommes, Dora lui montre (un peu faiblement, il est vrai) les

bienfaits qu'ils en ont reçus. Lorsqu'il a prophétisé la dissolution prochaine et universelle du lien conjugal, elle lui répond, avec simplicité, mais non sans émotion ni sans grâce : « Moi, j'avais eu le rêve d'une pure et parfaite union où l'homme et la femme, l'un plus fort, l'autre plus faible, mais pourtant semblables, marcheraient ensemble, la main dans la main, à travers cette vallée de pleurs jusqu'à la tombe, qui est au fond, et s'endormiraient ensemble dans cette nuit, bientôt passée comme un moment, pour se réveiller toujours ensemble dans la lumière ou dans la gloire et ne se plus quitter jamais, jamais! » Et quand Harold arrache, pour la lui offrir, une branche de pommier fleurie, cette fille de fermier regarde avec tristesse le rameau dévasté : « L'an prochain, il n'y aura pas de fruits. » C'est là un touchant symbolisme, et c'est bien ainsi qu'on aime à voir un poète réfuter la morale de la sensation qui, en cueillant les fleurs, empêche les fruits de naître et détruit jusqu'aux germes de l'avenir.

De tels détails éclairaient la pensée de Tennyson et auraient dû obtenir sa grâce auprès des siffleurs, mais ils ne voulurent pas entendre raison. Ces malentendus ne sont possibles qu'avec une pièce qui ne se défend pas elle-même. Or, par malheur, *the Promise of May* est une de celles-là. On y retrouve quelques traces de ces dons idylliques qui rendent si doux les petits poèmes de la jeunesse de Tennyson, avec l'intelligence des âmes rustiques qui ne l'abandonna jamais et l'éloquence amère, la veine de satire morale et sociale qui coule à flots dans la seconde partie de Locksley Hall, *Sixty years after*. Mais, lorsqu'il faut en venir à l'action, le poète est déplorablement faible, enfantin, presque niais. Ce Harold, posé au début comme le type du nihiliste que rien n'émeut ni n'effraye, tombe finalement à un tel désarroi et à de si piteux balbutiemens qu'on en a honte pour lui. Si Tennyson a voulu nous faire entrevoir le mariage de ce triste séducteur avec la sœur de sa victime comme une satisfaction donnée à la morale, il s'est lourdement trompé, et le peu qui restait de la pièce s'évanouit avec ce dénouement répulsif.

Le succès relatif de la *Coupe*, au Lyceum, m'étonne moins que M. Archer. Je n'en chercherai pas la cause principale dans la grâce d'Ellen Terry ou dans le magnifique décor du temple de Diane. *The Cup* a certaines qualités qui sont faites pour plaire à la moyenne du public. Le sujet est tiré des récits de Plutarque *Sur les femmes illustres*, et d'un passage qui avait déjà induit en tragédie un Français, un Allemand et un Italien. Peut-être, sans en avoir une conscience nette, Tennyson a-t-il pris quelque chose du ton de son auteur primitif et de l'allure de ses devanciers. Il a été, cette fois, moins Anglais, moins shakspearien et moins lui-

même que dans ses autres œuvres. Le dialogue est rapide, agissant; les personnages ne se livrent pas à des fantaisies poétiques, ne développent point de théories, mais expriment des sentimens qui n'ont rien de compliqué ni d'étrange. L'un d'eux est intéressant : c'est Synorix. A part le don juanisme qui le modernise trop, ce type ambigu, moitié barbare et moitié romain, dont la civilisation a affiné l'intelligence mais non éteint les passions, est une créature d'exception, une sorte de monstre qui connaît sa supériorité intellectuelle et sa déchéance morale; il confond ces deux sentimens en une mélancolie qui n'est pas sans grandeur.

L'attrait de ce caractère est ce qui a fait manquer la pièce à Tennyson; il a passé à côté du sujet que lui offrait Plutarque et dont s'étaient saisis Thomas Corneille et Montanelli, ce dernier avec talent et succès, malgré l'enflure du style. Ce sujet, c'est l'action de Camma, veuve du tétrarque de Galatie que Synorix, avec l'aide des Romains, a fait mourir et a remplacé au pouvoir. Synorix l'aime et veut l'épouser. Camma ne peut se soustraire à cet odieux mariage; elle feint d'y consentir. D'après le rite sacré, elle doit porter ses lèvres à la même coupe que Synorix devant l'autel de Diane. Elle lui fait boire la mort dans cette coupe et l'y boit elle-même avec lui. Pour que ce dénouement n'éveillât dans notre esprit aucune objection, il eût fallu nous faire haïr Synorix autant que le hait Camma. Or Tennyson semble avoir tout fait pour diminuer l'horreur de son caractère. Il lui a donné le prestige d'une noble tristesse, l'excuse d'un grand amour, l'a en quelque sorte obligé de tuer son rival dans le cas de légitime défense. Il a mis le comble en nous montrant dans le premier époux de Camma un personnage inintelligent et brutal qui justifie mal les regrets et le sacrifice de la jeune femme. Ajoutez que, si le véritable sujet est le drame intérieur qui se passe dans l'âme de Camma, nous ne savons rien de ce drame jusqu'à la scène finale. Un coup de théâtre ne fait pas une pièce, et M. Archer a sans doute raison de préférer l'œuvre de Montanelli à celle de Tennyson. Malgré ces défauts, je crois que la *Coupe* retrouverait, comme en 1881, un accueil favorable auprès du public. Elle rappelle décidément nos tragédies par la dignité, la décence, par ce sérieux que ne trouble le mélange d'aucun élément comique, par cette identité dans les caractères, cette continuité de ton et cette unité d'action qui, quoi qu'on en dise, plaisent à l'esprit plus que ne fait l'imitation la plus fidèle des contrastes et des incohérences de la vie.

S'il n'avait écrit que le *Faucon*, la *Coupe*, la *Promesse de mai*, Tennyson ne tiendrait qu'une bien petite place parmi les écrivains dramatiques. S'il doit vivre au théâtre, c'est par ses trois drames historiques: *Queen Mary*, *Harold*, *Becket*.

Ces drames, a-t-on dit, étaient forcément inférieurs, même avant de naître, aux drames historiques de l'âge d'Elisabeth dont ils imitaient si fidèlement l'allure et le caractère. En effet les *Histoires* de Shakspeare et de ses contemporains étaient taillées dans la Chronique, qui, presque à l'égal des Mémoires, garde la vivacité de l'impression personnelle et comme la chaleur de la vie. Tennyson, lui, a pris ses drames dans l'histoire proprement dite; or l'histoire est une personne sérieuse et scientifique qui dissèque la vie pour la mieux étudier, qui discute plus qu'elle ne raconte et met des jugemens modernes à la place des passions anciennes. L'objection est spécieuse, mais elle n'est que spécieuse. D'abord la définition qu'on donne de l'histoire, vraie peut-être, d'un Guizot, d'un Hallam et d'un Lecky, s'appliquerait bien mal à un Carlyle, à un Michelet, ou à un Taine. En lisant Freeman, et surtout Froude, Tennyson était-il plus loin d'un contact direct avec l'âme du passé que Shakspeare en parcourant les pages, souvent froides et languissantes, d'Holinshed? Et, encore, Froude fût-il aussi sentencieux, aussi glacé qu'il est, au contraire, pittoresque et passionné, Tennyson eût suppléé à ce défaut par ses propres facultés. C'est le moment de rendre pleine justice à la délicatesse et à la puissance véritablement hors ligne de son sens historique. Un drame historique, si j'entends les mots, tient de l'histoire et du drame. Mais, parmi les auteurs des drames historiques de ce siècle, lequel a été un historien en même temps qu'un dramaturge et un poète?

Il ne s'agit pas du sens critique de l'histoire qui n'a que faire en cette matière, mais de ce don, accordé à bien peu d'hommes, de revivre par les sens de l'imagination les émotions d'un siècle qui dort tout entier dans la poussière. C'est ainsi que Michelet a assisté au supplice de Jeanne d'Arc, Macaulay au procès de Warren Hastings, Carlyle à la prise de la Bastille et à la bataille de Marstonmoor. Les hommes et les objets se seraient peints sur leur rétine que l'ébranlement donné à leur cerveau n'eût pu être plus formidable. Mieux vaut cent fois leur vision intellectuelle que la vision physique d'un Holinshed ou d'un Ayala!

Ce don rare était un des privilèges de Tennyson et prenait en lui cette acutesse féminine qui affinait toutes ses facultés de poète. Comme preuve, prenez tout le *bye play* de ses pièces historiques, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas essentiel, tout ce qui est action accessoire, détail de mœurs, menus traits de caractères, miettes de l'histoire; par exemple, le récit du mariage de Philippe et de Marie, celui du supplice de Jane Grey par Bagenhall, dans *Queen Mary*, et, dans *Becket*, les sarcasmes lancés contre l'église romaine par Walter Map, ce spirituel précurseur de l'amer et sombre Lan-

glande. Un Bulwer, un Tom Taylor peut découper des lambeaux de chronique, encadrer dans sa prose des mots historiques; mais au-dessous et au delà de ces mots, nous fera-t-il, comme Tennyson, entrevoir un état des âmes, nous fera-t-il plonger dans les profondeurs de la vie ancienne?

Je sais bien que ce n'est pas tout ou, plutôt, que ce n'est rien, si, à cette puissance d'évocation intime, le poète ne joint pas la force dramatique. Y a-t-il un drame dans *Becket*, dans *Queen Mary*, dans *Harold?*

Je répondrai, à la manière des jurés: Non, sur la première question; oui, sur la seconde et sur la troisième.

Il est vrai que *Becket* a obtenu, dans l'été de 1893, un éclatant succès. Mais les trois quarts de ce succès sont dus à Irving. Ceux qui sont familiers, de longue date, avec le grand acteur, savent à quel point il est épiscopal, pontifical, hiératique. L'ascétisme médiéval est une des manières d'être que sa personnalité artistique remplit le plus exactement et où elle s'emboîte le plus à l'aise. On serait venu de loin et on aurait supporté de longues heures d'ennui pour assister à cette symbolique partie d'échecs où la lutte de l'évêque (1) et du roi fait pressentir toute la pièce, à ce dialogue saisissant dans lequel Becket raconte à son confident ses tragiques angoisses et ses rêves prophétiques, à l'orageuse discussion de Northampton où l'archevêque signe les fameuses constitutions, puis se rétracte; enfin à cette scène de l'assassinat qui suit l'histoire pas à pas et où, d'ailleurs, la pantomime seule eût suffi. Ceux qui ont vu Irving la mitre en tête et la crosse à la main, frappé et tombant sur les marches de l'autel, pendant que le plain-chant des moines arrive, par bouffées, de l'église supérieure, mêlé aux cris du peuple qui heurte à la porte et aux grondemens du tonnerre dont tressaille jusqu'en ses fondemens l'auguste et immense basilique, ont éprouvé, ce soir-là, une des plus fortes émotions qu'aucun spectacle ait jamais données.

Pourtant, il n'y a point là de drame, car un drame est une situation qui mûrit et se transforme, une action qui marche. Le duel du roi et du prélat n'est, dans la pièce aussi bien que dans l'histoire, qu'une succession confuse de chocs indécis. La métamorphose du soldat courtisan en évêque martyr est à peine indiquée par le poète. Et que dire de l'idylle amoureuse, annexée au drame historique en dépit de l'histoire et en dépit du drame lui-même? Tout le tact d'Ellen Terry n'a pu sauver cette insipide Rosemonde. Les complications relatives à la mystérieuse retraite de

(1) Le *bishop* du jeu d'échecs anglais, c'est notre « fou ».

la jeune femme relèvent de la farce encore plus que du mélodrame, et quant aux détails plaisans dont l'épisode est enjolivé, ce comique est si bas et si plat qu'on en ressent un malaise. Je puis me taire là-dessus pour ne pas avoir la douleur de me moquer d'un homme de génie, mais je ne puis m'empêcher de reprocher à Tennyson la faute irréparable qu'il a commise en compromettant son Becket dans cette aventure équivoque et en lui donnant à garder la maîtresse du roi, dans le temps même où il le tient en échec avec tant de hardiesse.

Je n'ai pas à adresser la même critique à la *Reine Marie* ni à *Harold*. Dans la première pièce, le drame humain, psychologique, qui est à demi submergé sous l'histoire, mais non pas cependant au point de disparaître, c'est le développement du caractère et de la destinée douloureuse de cette misérable reine; c'est ce chemin, d'abord semé de fleurs, puis pavé de pierres aiguës et bordé d'épines, où elle marcha, en si peu d'années, d'une jeunesse tardive à une vieillesse précoce, et de la joie enthousiaste à une agonie solitaire, maudite et désespérée. Ce fut une vie trois fois manquée. Reine, elle rêva la grandeur du pays et le laissa sous le coup d'une honte nationale, la perte de Calais. Catholique, elle essaya de restaurer sa religion et, loin d'y réussir, creusa entre Rome et son peuple un abîme que les siècles n'ont pas comblé. Femme, elle aima un homme de glace, un rocher vivant: son cœur s'y meurtrit et s'y brisa. Elle connut, avant de mourir, l'anéantissement de tous ses projets; elle lut le mépris et le dégoût dans les yeux de celui qu'elle adorait et à qui elle avait offert, pour se le rendre propice, des sacrifices humains.

Voilà le drame que Tennyson a dessiné, sinon entièrement achevé, dans *Queen Mary*. Celui qui fait le sujet de *Harold* s'accuse en pleine lumière, avec un relief saisissant. C'est la lutte de la foi religieuse avec le patriotisme et l'ambition. Tous les sentimens qui militent des deux parts sont indiqués avec une supériorité digne des maîtres, dans les scènes successives qui se passent à la cour de Guillaume lorsque Harold y est prisonnier. Après que la politique a parlé par la bouche du vieux seigneur normand, vient la scène sublime où Wulfuoth, le jeune frère de Harold, lui décrit les lentes tortures du prisonnier, ce mort vivant, à jamais privé de ses amours, de la vue des champs, de la mer et du ciel comme de la société des hommes; dont le nom même disparaît de leur souvenir, rongé par l'oubli comme il est rongé dans son cachot par les bêtes immondes de la terre. Quand Harold a cédé, c'est chose émouvante de le voir se courber avec Édith devant la fatalité chrétienne, sacrifier, comme rançon du serment violé, son bonheur intime à l'accomplissement de son devoir royal. Le

dilemme se transforme et ses deux aspects nouveaux se personnifient dans deux femmes, dont la rivalité n'a rien de banal, et ne rappelle pas ces vulgaires éclats de jalousie auxquels le théâtre nous a trop habitués. Édith abandonne à Aldwyth le héros vivant; mort, elle le revendique avec une noblesse et une fierté d'accent qui font tressaillir.

Ainsi deux œuvres, — je n'ose dire deux chefs-d'œuvre dramatiques, — entourés d'une gangue historique qui est, elle-même, de matière infiniment précieuse, tel est le legs du grand lyrique au théâtre de son pays. Vienne une main pieuse qui dégage ces deux drames, fasse circuler l'air et la lumière autour de leurs lignes essentielles; vienne un grand acteur qui comprenne et incarne Harold, une grande actrice qui se passionne pour le caractère de Marie, et, sans effort, Tennyson prendra sa place parmi les dramaturges (1).

III

N'est-ce pas un signe du temps que la vaste salle du *Lyceum* se soit remplie deux mois de suite, pendant les chaleurs de l'été, d'une foule respectueuse qui venait entendre et applaudir *Becket?* Faites la part d'Irving; faites aussi la part de la mode, un fait subsiste : cinquante à soixante mille personnes se sont intéressées, se sont passionnées pour cette lutte de l'esprit et de la force, de la royauté nationale et du sacerdoce romain, ressuscitée par un poète. Bien d'autres symptômes accompagnent celui-là et le confirment.

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait plus de grossièreté à Londres : rien ne serait plus faux. Jamais la bête humaine n'y a été plus librement lâchée; jamais le sensualisme, depuis les jours lointains de George IV ou depuis ceux, plus lointains encore, de Charles II, ne s'y est donné plus impudemment carrière. Mais ces goûts-là ont certains lieux pour se satisfaire. Tous les soirs, trente music-halls, dont l'entrée flamboie comme une bouche de l'enfer, appellent la multitude pour lui offrir des obscénités qui sont peu voilées et de la chair qui l'est moins encore. Tant pis pour la morale! tant mieux pour l'art! Car, pendant ce temps, on ne va plus chercher dans les théâtres que des émotions et des pensées. Toutes ces pensées ne sont pas justes et toutes ces émotions ne sont pas saines. N'importe! la bête humaine, dont je parlais, reste à la porte.

(1) Je me décide à ne parler ici ni des drames de Browning, ni de ceux de M. Swinburne. Ces drames, pour des raisons que j'aurai sans doute, un jour, l'occasion de déduire, appartiennent à l'histoire de la poésie et non à celle du théâtre.

J'ai raconté la première vogue des Burlesques au *Royalty* et au *Strand*. Cette vogue a fait ensuite la fortune d'un théâtre plus luxueux, la *Gaiety*, avec Nellie Farren, qui a hérité des anciens rôles de Mrs Bancroft et les a singulièrement encanaillés. Si vous prononcez ce nom devant un « vieux marcheur » londonien, dont la jeunesse a battu son plein de 1865 à 1875, vous allumerez au fond de sa prunelle une petite flamme libidineuse et attendrie. Aujourd'hui plus de Nellie Farren, plus de burlesques! L'opérette végète; la pantomime n'amuse plus guère les enfans. Parmi les genres inférieurs, deux subsistent et ont même étendu leur clientèle. La farce a pris ses aises : il lui faut trois actes au lieu d'un seul pour se déployer. Le mélodrame, qui habitait dans les quartiers excentriques, au delà des ponts, dans des parties de Londres dont la géographie était mal connue, au *Surrey*, au *Victoria*, au *Grecian*, au *Standard*, a fait un retour offensif. Il règne en maître à *Drury-Lane*, à l'*Adelphi* et au *Princess*. Dans cette immense agglomération humaine, il y a un troisième public pour ces deux genres populaires, un public qui ne se confond ni avec le public des *music-halls* ni avec celui des grands théâtres où l'on joue le drame littéraire et la haute comédie.

Le succès persistant, et même croissant, de la farce et du mélodrame n'est pas un symptôme inquiétant. Ces genres répondent à des besoins primitifs et légitimes de l'esprit. Je crois inutile de prouver qu'il est bon de faire rire les gens et que ce rire commence leur éducation. Ceux qui méprisent les absurdités du mélodrame ne songent pas que l'acceptation même de ces absurdités révèle, chez la foule, un instinct idéaliste, dont les lettrés sont souvent dépourvus. J'ai effleuré, à propos d'Irving, une question, souvent discutée : si nous allons au théâtre pour y chercher l'image de la vie ou pour oublier la vie. Le mélodrame résout la question, en donnant raison aux deux hypothèses et satisfaction aux deux besoins, en offrant l'extrême réalisme du décor et du langage à côté de l'extraordinaire dans les sentimens et dans les événemens. Ces multitudes qui se régalent des pièces de Buchanan, de G. Sims ou même — pour descendre un degré plus bas — de Merritt et de Pettitt, passent quelquefois, de plain-pied, à Shakspeare, car il y a un mélodrame dans tout drame de Shakspeare, et, n'était l'archaïsme du langage, ce mélodrame ferait vibrer l'âme populaire en 1895 comme en 1595. Le mélodrame a sa moralité, mais elle est grossière parce qu'elle naît d'un accident. Une passerelle qui traverse un torrent se brise sous les pas du méchant; un pan de mur s'écroule sur lui et l'écrase; une chaudière éclate et le disperse en atomes. Il faut apprendre à ces gens-là que le châtiment du coupable doit sortir de ses fautes mêmes,

Réussiront-ils à le comprendre? S'ils n'y viennent pas, leurs enfans y viendront et s'assoiront auprès de nous dans les mêmes salles de spectacle. Mais, derrière eux, apparaîtront de nouvelles couches de spectateurs incultes qui réclameront encore du mélodrame.

Quant au drame littéraire et à la haute comédie, dont je suis ici les destinées, ils sont, depuis une dizaine d'années, installés sans partage au *Lyceum*, au *Haymarket*, au *Garrick*, au *Saint-James*, au *Court* et au *Comedy theatre;* ils ont souvent aussi pour *home* le *Criterion*, que dirige cet acteur excellent, Charles Wyndham. Le personnel de ces théâtres compose une élite artistique vraiment rare, qui se recrute et se fortifie sans cesse par l'apparition de nouveaux talens. On a vu les progrès que l'acteur et l'actrice ont réalisés au point de vue du bien-être matériel, de la dignité personnelle et de la considération sociale. Mais le progrès le plus remarquable, c'est celui de l'intelligence. A quoi le doivent-ils? A l'observation, à l'étude, à l'effort, à ce désir du mieux qui met en branle et tient en mouvement les individus, les classes, les sociétés. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, un directeur eût dit à une jeune fille qui sollicitait un engagement : « Savez-vous chanter? Savez-vous danser? Vos jambes sont-elles droites? » Aujourd'hui il lui demanderait, surtout, d'avoir du talent.

Les comédiens anglais doivent beaucoup aux nôtres. Sarah Bernhardt, en particulier, a eu une influence décisive, qui exigerait une étude à part, et les voyages de la Comédie-Française sont regardés en Angleterre comme des dates. Clement Scott, dans ses *Thirty years at the play*, raconte, comme un homme de théâtre pouvait seul le faire, la représentation improvisée, au *Crystal Palace*, par nos comédiens, après le banquet que leur avait offert le monde théâtral de Londres. Ce soir-là, Favart et Delaunay jouèrent *On ne badine pas avec l'amour* devant le parterre le plus sensitif et le plus vibrant, exclusivement composé d'acteurs et d'auteurs. Lorsque, au dénouement, on entendit dans la coulisse le bruit d'une chute avec un cri étouffé, et que Favart reparut, toute pâle, et traversa la scène comme un ouragan de désespoir en jetant ces mots : « Elle est morte! Adieu, Perdican! » une telle angoisse d'admiration étreignait les poitrines qu'on oubliait d'applaudir, et il y eut une seconde d'étonnante stupeur, de respectueux silence, comme devant une catastrophe véritable : le plus bel hommage qui ait jamais été offert au talent scénique. Je ne serais pas surpris que cette soirée eût marqué dans la carrière de plus d'un artiste.

La critique dramatique était enfin sortie de l'état inférieur et précaire où j'ai dû la montrer dans la première partie de ces études. Elle avait maintenant l'indépendance et l'intelligence

nécessaires pour aider au mouvement qui se dessinait et y prendre une large part. Lorsqu'on écrira une histoire du théâtre anglais au XIXe siècle, il faudra y réserver une place à des hommes comme Dutton Cook, Moy Thomas, Clement Scott et à tous ceux qui, ayant débuté pendant les années de sécheresse et de famine, ont conduit la critique, et avec elle tout le peuple d'Israël, hors de la terre de servitude. Le temps n'est pas si loin où la critique « vendait son âme pour une annonce »; où Chatterton, l'ancien ouvreur de loges devenu maître de trois scènes et qui se laissait appeler par ses créatures le Napoléon du monde dramatique, prétendait faire chasser Clement Scott du *Weekly Dispatch*, lui fermer l'entrée de ses théâtres et même refuser son argent au guichet; où l'acteur critiqué se déclarait diffamé et en appelait au jury; où le jury, composé de commerçans et jugeant au point de vue commercial, décidait invariablement en faveur de l'artiste; car plus une critique était juste, plus elle portait préjudice à celui qui en était l'objet.

Ce furent vraiment de dures années à passer. Peut-être qu'un des hommes auxquels la critique doit surtout son émancipation est James Mortimer, le fondateur du *London Figaro*. Américain d'origine, Mortimer a passé de longues années à Paris; il était personnellement connu de Napoléon III, et c'est dans le cabinet impérial, à Saint-Cloud, que j'ai fait sa connaissance. Il possédait à fond notre théâtre aussi bien que notre politique, et, lorsque son journal, par suite du retrait de certain patronage financier, fut devenu, de quotidien qu'il était, hebdomadaire, ou bi-hebdomadaire, Mortimer y donna une grande place et une grande liberté à la critique. Non seulement il ouvrit une tribune à Clement Scott et à William Archer; mais, loin de les désavouer, en cas de réclamation, il les couvrit hardiment, et je l'ai vu, le chapeau sur l'oreille, regarder tranquillement les claqueurs qui le huaient à son entrée dans la salle. Le brave et spirituel petit journal a vécu; Mortimer lui-même a traversé, depuis lors, dans sa carrière d'éditeur, des jours difficiles. Il n'en est pas moins juste de lui reporter, devant le public français, le témoignage mérité que lui rendent ses anciens collaborateurs, afin qu'ayant été à la peine il soit quelque peu à l'honneur, maintenant que la bataille est gagnée et que les barbares ont été chassés du théâtre. Bien souvent, depuis lors, il est arrivé à la critique de se tromper ou de se déjuger, de servir une vanité ou une rancune, une spéculation ou une coterie, d'abuser de son nouveau pouvoir ou de retourner à son ancienne faiblesse, de condamner une bonne pièce et d'en glorifier une mauvaise ; mais, en somme, elle vaut mieux qu'elle ne valait, et c'est, ou, du moins, ce devrait être, pour toutes les choses hu-

maines, l'expression ordinaire et la commune limite de l'éloge.

Les deux écrivains qui s'étaient rencontrés dans la petite boutique du *London Figaro*, près du vieux *Temple bar*, aujourd'hui disparu, en face de l'emplacement où devait s'élever le Palais de Justice, Clement Scott et William Archer n'étaient séparés que par quelques années; mais ils représentaient, dans leur profession, des temps, des écoles, des tempéramens opposés. Scott a été le critique de l'ère robertsonienne; Archer est le critique du drame actuel et, jusqu'à un certain point, du théâtre de demain.

S'il est, à l'heure actuelle, une douzaine d'hommes en qui l'Angleterre vivante et pensante prend conscience d'elle-même, William Archer est un de ces douze. Sa passion pour le théâtre — il en a raconté les débuts dans une délicieuse préface adressée, l'année dernière, à son ami Robert Lowe (1) — date de sa première jeunesse, et aucun élément impur ou intéressé ne s'y est mêlé. Il n'a jamais écrit de pièces, ou, du moins, n'en a jamais fait jouer aucune. Par principe, il s'abstient de fréquenter les coulisses et d'entretenir des relations personnelles avec les artistes. Il est tout à sa mission de critique, et, pour la mieux remplir, il a étudié tout le passé du théâtre national et toutes les littératures dramatiques, mortes ou vivantes. Il est un répertoire, une bibliothèque de références; mais, à la différence de beaucoup d'érudits, il met toujours une idée féconde à côté d'un renseignement précis. Sur tout ce qui touche son métier, il pense et fait penser. En même temps qu'il devenait un pénétrant critique, il est resté un « petit journaliste » hors pair. L'humour, dont il est plein, coule à torrens sur tout ce qu'il écrit; un humour facile, limpide, vif et délicat, où je n'ai jamais rencontré une défaillance de goût ni une touche de pédantisme. Je ne crois pas que, dans toute sa vie, il ait imprimé une ligne insipide ou obscure. Il voudrait ennuyer qu'il ne le pourrait pas : la gaîté, le bon sens et l'esprit l'accompagnent et ne le quittent jamais.

Pour le faire comprendre à des Français, le plus court serait de le comparer à quelqu'un des critiques dramatiques de cette génération ou de celle qui l'a précédée, et, par exemple, de faire voir en quoi il se rapproche de M. Francisque Sarcey ou de M. Jules Lemaître, en quoi il s'en éloigne. Mais la comparaison est impossible, parce que les situations diffèrent ici encore plus que les talens. Les excellens écrivains que je viens de nommer sont, chez nous, les gardiens et les interprètes d'une tradition consacrée par des chefs-d'œuvre; ils la restaurent ou l'affinent soit par la vivacité et la bonhomie, soit par la délicatesse et la grâce

(1) William Archer, *the Theatrical world for 1893.*

de leurs impressions personnelles. Le public auquel ils s'adressent est plus blasé qu'ignorant et a plus besoin d'être réveillé que d'être instruit. William Archer est un initiateur; il a eu à s'ouvrir passage à travers une forêt de préjugés ; en tout, il doit remonter aux élémens, prouver des principes que nous ne discutons plus, accomplir, en un mot, une tâche qui ressemble quelque peu à celle de Lessing dans la *Dramaturgie* de Hambourg. En tirant des milliers d'articles qu'il a publiés depuis vingt ans les questions qu'il s'est posées et les réponses qu'il y a faites, on composerait un corps de doctrine assez complet sur les problèmes, grands ou petits, qui touchent l'art et le métier de l'acteur, de l'auteur et du critique de théâtre.

Sa conception du théâtre est très large. Il le considère comme une réunion, un rendez-vous de tous les autres arts. Jusqu'où va la vie, aussi loin va le domaine du théâtre. Il accepte toutes les formes et tous les genres, pourvu que ce ne soient pas des importations exotiques et qu'ils répondent à un besoin de l'âme des foules. Ainsi le mélodrame n'est, pour lui, que « la tragédie illogique », et, quant à la farce, il ne s'inquiète point de ses progrès, car « une farce vraiment gaie vaut mieux qu'un drame prétentieux et raté. » La duperie serait de les juger d'après les lois de l'esthétique : « On ne prend pas, dit-il, la hauteur d'un pain de sucre avec des observations barométriques. » Le drame lui-même peut exister en dehors de la littérature. C'est précisément le cas où se trouvait le drame anglais il y a dix ou quinze ans. La mission de la critique, suivant M. Archer, était de l'élever à la dignité d'un genre littéraire, de le réconcilier avec la littérature. Quelle critique conviendra-t-il d'y employer? La critique analytique ou la critique dogmatique? la critique comparative, anecdotique, humoristique? Elles ont, toutes, l'une après l'autre, leur utilité et leur moment, à condition d'être sincères et indépendantes.

« Une pièce doit contenir ces trois élémens : une peinture, un jugement, un idéal. » Sur le premier point se pose la grosse question du réalisme au théâtre. M. Archer résume en un dilemme les objections des adversaires du réalisme : « Ou bien vous me montrez sur la scène ce que je vois, ce que j'éprouve moi-même tous les jours, et alors où est la nouveauté, où est la leçon? Ou bien vous me présentez des objets, des mœurs, des sentimens inconnus, et alors comment puis-je juger de leur degré de réalité? » M. Archer répond que le théâtre nous force à « observer, » c'est-à-dire à voir et à sentir d'une façon particulière tout ce que nous voyons et sentons dans la vie ordinaire sans y prendre garde et sans en tirer aucune conclusion. Quant aux sensations que nous n'avons ja-

mais éprouvées et dont nous ne pouvons contrôler l'exactitude, le critique anglais croit fermement à l'existence d'un sens intime qui repousse ou accepte la peinture d'un monde inconnu. Si M. Zola nous décrit les mœurs financières du second Empire, si Pierre Loti nous transporte auprès de Rarahu ou de Chrysanthème, un instinct infaillible nous avertit si nous sommes trompés ou instruits, si c'est de la fantaisie ou de l'histoire.

Ce caractère réaliste, M. Archer le refusait à la comédie de Robertson; ou si elle l'avait possédé, elle l'avait très vite perdu. A force de verser de l'eau chaude dans la fameuse théière, on n'offrait plus au public qu'un breuvage insipide dont on essayait vainement de corriger la fadeur en le faisant alterner avec l'amertume du « café » français, escorté de l'inévitable « cognac ». « Notre théâtre, avait écrit Matthew Arnold, est suspendu entre le ciel et la terre; il n'est ni réaliste ni idéaliste, il n'est que fantaisiste. » M. Archer acceptait l'idée de Matthew Arnold et, de là, poussait plus loin son raisonnement. Outre la peinture des mœurs et des caractères, le drame nous offre une action à juger, et c'est là que le critique avait des vérités toutes nouvelles à dire à ses compatriotes. Le théâtre anglais se croyait très moral : le critique lui enlevait cette illusion. Il n'était pas loin d'admettre comme parfaitement fondé le mot de M. Got qui donnait à notre scène la préférence au point de vue de la moralité; ou plutôt il était d'avis que le théâtre des Français a une mauvaise morale et que le théâtre des Anglais n'a point de morale du tout. Ce qui rend une pièce morale, est-ce le coup de théâtre final qui foudroie le traître et récompense la vertu, ce triomphe du bien qui se perd dans un remue-ménage de paletots endossés et de petits bancs renversés? Non : une pièce est morale si elle développe une situation psychologique donnée, un problème de conduite auquel elle impose ou plutôt suggère une solution juste. Or, M. Archer ne voyait point de drame écrit sur ce modèle en 1880 : rien que de fades marivaudages, un tout petit coin de la vie, et, pour unique problème, l'antagonisme de la pauvreté et de la richesse, éternellement nivelés par l'amour.

Il voulait voir planer au-dessus de toute œuvre dramatique l'aspiration vers le bien ou vers le mieux, vers un mode de vie supérieur à la vie ordinaire et qui sera peut-être la vie de demain. Il voulait que le théâtre eût un idéal, non un idéal rétrospectif et pour ainsi dire réactionnaire, comme il arrive en un pays de tradition où l'on ne croit jamais si bien réformer que quand on restaure, mais un idéal de marche, si j'ose dire, un idéal d'avenir et de progrès.

Ses articles étaient comme des secousses répétées et vigou-

reuses données à un homme endormi, car « tout effort, disait-il, vaut mieux que l'apathie. » Il sondait toutes les avenues, fouillait tous les petits coins, soulevait à la fois toutes les questions de théorie et de métier. Jusqu'à quel point est-il sain d'imiter Shakspeare? La censure est-elle plus favorable aux mœurs qu'elle n'est oppressive pour le talent? L'établissement d'un théâtre national, qui servirait d'école et d'étalon, est-il possible et contribuerait-il au perfectionnement de l'art? Que faut-il penser du paradoxe de Diderot sur le jeu de l'acteur, et qu'en pensent les acteurs eux-mêmes? Quelle a été, dans le passé, la situation sociale des artistes et que sera-t-elle dans l'avenir? Seront-ils respectés à cause de leur profession, comme le juge, le clergyman, l'officier, ou malgré cette profession? Quels sont les droits et les devoirs de la critique? Quels sont les dangers et les avantages de la combinaison qui met presque toutes les grandes scènes aux mains d'acteurs-directeurs? L'auteur anglais doit-il accepter la collaboration de l'acteur-directeur, et jusqu'à quel point? Voilà quelques-unes des questions qu'il a traitées et résolues avec une compétence que nul ne conteste, une franchise, une abondance, une souplesse et un brio qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même quand on est d'avis un peu différent.

Ce n'est pas tout. La partie la plus importante, peut-être, du rôle joué par M. Archer, a consisté dans ses travaux sur les littératures dramatiques étrangères. Il a, l'un des premiers, fait connaître les Norvégiens et les Allemands; mieux que personne, il a fait comprendre les œuvres de nos dramaturges et le parti qu'il y avait à en tirer pour l'éducation du théâtre anglais. De l'influence exercée par Ibsen et Björnson, par Sudermann et ses compatriotes sur la génération d'aujourd'hui et de demain j'aurai à parler bientôt. J'indiquerai ici seulement la forme nouvelle prise par l'adaptation des œuvres françaises depuis 1875 ou 1880; mouvement curieux dont M. Archer n'est assurément pas l'unique auteur, mais dont il a été le témoin très attentif et très pénétrant et auquel ses conseils ont donné comme un caractère de scientifique précision.

La façon dont les Anglais, il y a un demi-siècle, imitaient nos pièces ressemblait un peu à la manière hâtive dont une bande de voleurs dévalise une maison trop riche. On fait ce qu'on peut, mais on a peu de temps et on manque de méthode. La conséquence est qu'on emporte des bibelots sans valeur et qu'on néglige des bijoux de prix. Lorsque les directeurs de Londres accouraient en poste pour se disputer un manuscrit et se jouaient mille tours en route pour se devancer les uns les autres, c'était quelquefois le moyen de faire plus tôt faillite qu'ils mettaient ainsi aux en-

chères. De 1850 à 1880, on prenait tout sans distinction. On traduisait deux et même trois fois le même vaudeville inepte. Un mélodrame depuis longtemps oublié au boulevard du Temple devenait le *Ticket of leave man*, dont le succès a duré jusqu'à nous. Par compensation, on a vu telle grande comédie d'Augier ou de Feuillet, restée à notre répertoire, languir et mourir au bout de quelques semaines devant l'indifférence du public anglais, sans que personne songeât à tirer une leçon de l'événement. Cependant la situation légale s'était peu à peu transformée; la notion de la propriété littéraire internationale était née et avait fait son chemin. En voici les étapes. Le principe avait été posé par un acte du Parlement en 1852. L'auteur étranger possédait le droit de propriété pour cinq ans, mais l'adaptation restait en dehors de la loi : il suffisait d'ajouter un personnage ou d'intervertir deux scènes pour être quitte de toute redevance. En 1875, nouvelle loi qui assimilait l'adaptation à la traduction. Enfin, en 1887, à la suite de la convention de Berne et des intéressantes discussions qui l'avaient précédée, un acte du conseil a purement et simplement prononcé que la propriété littéraire des étrangers est, de tous points, identique à celle des nationaux et jouit des mêmes droits.

Ce sont des lois fort libérales et qui font honneur aux législateurs, mais je suis obligé de dire qu'elles ont beaucoup réduit l'importation des produits français sur le marché dramatique anglais et qu'elles en ont préparé, pour l'avenir, la suppression complète. On y regarde à deux fois avant d'acheter une pièce qui se trouve grevée dès le principe d'un double droit d'auteur; on étudie nos procédés, pour apprendre de nous, si on peut, à se passer de nous. Rien n'a contribué plus efficacement, depuis quelques années, au progrès du drame indigène.

C'est ici qu'intervient, avec le flair du directeur-auteur, la raison du critique. Au point de vue anglais, il y a deux espèces de pièces dans le domaine de notre haute comédie. Les unes, comme celles de Dumas et d'Augier, doivent être traduites presque littéralement et offertes au public comme des spécimens accomplis de la civilisation et de l'art parisiens. Y toucher serait les détruire : *Sint ut sunt aut non sint!* Dans d'autres pièces, une fois qu'on a décortiqué l'enveloppe, détaché les mille détails adventices dont l'auteur français avait ingénieusement revêtu son sujet, il reste une idée à développer, avec une structure solide, capable de supporter une nouvelle bâtisse. On peut construire une chose parfaitement anglaise avec ces excellens matériaux exotiques parmi lesquels on fait son choix. C'est affaire de goût, de tact, d'inspiration, et je conçois que ce genre

de travail, par certain côté, passionne des gens de théâtre.

Pour savoir comment on « adapte », il aurait fallu nous trouver dans un compartiment de premières de la ligne du Nord certain matin du printemps de 1878. Ce compartiment était occupé par trois Anglais : M. Bancroft, M. Clement Scott et M. Stephenson. La veille ils avaient assisté à la représentation de *Dora;* Bancroft avait acheté le droit de traduction à M. Michaëlis qui, lui-même, l'avait acheté à M. Sardou. Comment en faire une pièce anglaise? Quelqu'un suggéra la question d'Orient qui, en ce moment, soigneusement maniée par Disraeli, soulevait l'amour-propre britannique. Tous les music-halls retentissaient du fameux refrain : *But by Jingo, if we do...* La trouvaille fut d'intéresser le jingoïsme à l'affaire et de faire collaborer Disraeli avec Sardou. « En arrivant à Amiens pour avaler un bouillon, dit un des trois complices, la pièce était faite. » On sait que, sous le nom de *Diplomacy*, *Dora* a eu, en Angleterre, un succès encore plus long et encore plus retentissant qu'en France.

Ce n'était là qu'un tour d'adresse et un coup de chance. Voici venir une nouvelle adaptation qui a ce double avantage d'échapper à la loi et d'élever l'art à un degré supérieur. Elle ne prend plus à l'auteur français qu'une thèse sociale, une situation dramatique, un problème moral. Elle transporte la thèse, la situation, le problème, en pleine vie anglaise, après s'être assurée que la vie anglaise les comporte réellement. Puis, oubliant l'œuvre originale, elle cherche loyalement la solution. Si elle aboutit à un dénouement neuf, à une conclusion opposée, elle s'en réjouit au lieu de s'en effrayer. Dans ce cas, elle s'est prouvé à elle-même son indépendance; elle sent qu'elle a ouvert le champ à un fécond et suggestif parallèle entre les deux races, les deux arts et les deux morales.

C'est là que nous en sommes: cette forme de l'adaptation est la plus intéressante et la dernière étape à franchir avant l'ère de l'émancipation complète, de l'originalité absolue.

AUGUSTIN FILON.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

I

La plus urgente des questions sociales à résoudre à l'heure actuelle est encore la question agricole. Il ne faut pas que nos populations des campagnes, si patientes, si dures à la souffrance, se découragent et désapprennent l'amour de la terre. La question agricole est donc le problème qui sollicite avec le plus de persistance et d'âpreté l'attention des gouvernemens et des législatures dans tout le monde civilisé. Des deux panacées que les amis de l'agriculture avaient cru découvrir pour les maux dont l'expression est universelle, l'une, la protection, n'a donné que de douteuses satisfactions; l'autre, le bimétallisme, s'il était applicable, n'en donnerait que de plus illusoires encore. Si cependant l'agitation bimétalliste n'a jamais été aussi vive, ne s'est étendue à autant de pays que pendant les premiers mois de 1895, malgré l'accroissement continu de la production de l'or, cela est dû aux cris de détresse que l'agriculture a poussés dans les deux mondes, à une insurrection générale des intérêts agricoles, en France, en Angleterre, en Allemagne, contre la concurrence des pays neufs, où le travail se paye avec une monnaie dépréciée.

Ces intérêts, férocement protectionnistes par nature, ne voient de salut, dans la crise qu'ils subissent, qu'en le secours de l'État, mis en demeure par eux d'assurer par des lois le retour de la prospérité. C'est aussi l'intervention de l'État, de la législation, qui est l'objectif principal de la campagne que mènent les bimétallistes, et c'est bien cette communauté de dessein qui a déterminé les protectionnistes à confondre leurs bataillons avec ceux des bimétallistes et à lutter sous le même drapeau. L'alliance a été officiellement signée au début de cette année dans

une réunion de la Société des agriculteurs de France, et dès lors toutes les forces de la France agricole, toute l'armée des syndicats, des unions régionales, des associations rurales, ont été enrôlées contre la tyrannie de l'étalon d'or. On n'ignore pas que M. Ribot, au nom du gouvernement, a promis l'appui officiel à cette nouvelle croisade.

L'agriculture est également devenue bimétalliste en Allemagne. On sait quel tapage ont fait les agrariens, il y a quelques mois seulement, dans les assemblées législatives de l'empire et de la Prusse. Ces gens-là ne s'attardent pas à disserter sur la possibilité, pour la culture du sol, de se relever de sa détresse par le perfectionnement scientifique des méthodes ou par le développement de l'enseignement rural. Ce qu'ils veulent, c'est un bénéfice industriel garanti par des décrets du gouvernement. Les prix des céréales s'obstinant à baisser, le pouvoir impérial a été sommé de commander la hausse : 1° par la réforme monétaire, 2° par l'attribution à l'État d'un monopole du commerce des blés importés, invention dont la paternité appartient de ce côté-ci des Vosges à M. Jaurès, et de l'autre côté au comte Kanitz, hobereaux et socialistes s'étant rencontrés en ce point, comme il leur arrive, on le sait, sur un assez grand nombre de questions. Le gouvernement impérial s'est efforcé d'amadouer les agrariens sur la réforme monétaire, en consentant à participer à une conférence internationale. Mais lorsque une grande partie du Landtag, entraînée par le porte-paroles des grands propriétaires fonciers, a osé demander que le gouvernement de l'Allemagne eût seul le droit d'importer et de vendre, à des prix artificiellement établis, des céréales étrangères, l'empereur et ses conseillers ont opposé à ces excessives prétentions un *non possumus* fondé, à la fois, théoriquement sur le respect des lois économiques les plus élémentaires, pratiquement sur l'existence des traités de commerce conclus avec les nations voisines. La motion du comte Kanitz a été solennellement condamnée dans la consultation extraordinaire d'un Conseil d'État exhumé pour la circonstance, et les agrariens, tout en maugréant fort, ont dû se contenter de quelques vagues promesses bimétallistes.

Les hommes qui se sont donné pour mission, en France, de parler au nom des intérêts de la démocratie rurale, ont applaudi à cette levée de boucliers de l'agriculture allemande. L'exemple les a piqués d'émulation ; ils n'ont pas hésité à réclamer un surcroît de protection douanière, soit le retour au droit gradué (1),

(1) M. de Dampierre, président de la Société des agriculteurs de France, a adressé aux syndicats agricoles une circulaire les invitant à faire signer dans leur circonscription une pétition pour l'établissement d'un droit gradué sur les blés étrangers.

soit une élévation de 7 à 10 francs du droit sur les blés, avec la loi du cadenas dans les deux éventualités. Ces trop ardens champions n'en sont encore pas à réclamer pour la France une loi Kanitz. L'un d'eux, cependant, a laissé entendre que, s'il n'avait pas, en vingt circonstances, affirmé publiquement que l'attribution d'un monopole à l'État n'était, à son avis, admissible qu'à titre tout à fait exceptionnel, quand il s'agit, par exemple, d'une consommation inutile à la vie, comme le tabac, ou nuisible, comme l'alcool, il aurait volontiers demandé pour l'agriculture française la protection comme en Prusse. Il n'y a pas à s'indigner de ces exagérations qui traduisent, ici et là, l'intensité des souffrances trop réelles d'une industrie dont la prospérité importe tant à la grandeur de notre pays. Si l'on voit ses représentans verser ainsi dans un empirisme dangereux, la faute en est peut-être à l'impassibilité indifférente des docteurs, les grands consultans de la « science économique », qui dissertent sur le cas en invoquant les auteurs classiques, démontrant qu'il faut rester fidèle à la méthode et avoir le courage de souffrir, même de mourir, pour l'honneur d'observer les principes de la Faculté.

Il faut toujours avoir sous les yeux l'exemple de l'Angleterre, qui a dû renoncer à la culture du blé ou tout au moins la réduire au rôle de culture accessoire, et répéter bien haut que, si un pareil malheur devait frapper la France, le désastre serait irréparable. En Angleterre même, on n'est pas encore résigné à cette décadence de l'agriculture ; on est plutôt tenté d'y voir le prélude d'une crise économique et sociale formidable, où l'antique prospérité industrielle risquera à son tour de sombrer, et c'est la perspective, la frayeur de ces misères d'un avenir prochain, qui transforment tant d'hommes politiques anglais, tant de propriétaires terriens et de manufacturiers de Birmingham et de Manchester, jadis fervens adorateurs de Cobden, pieux monométallistes-or et libre-

Il rappelle que la Société, dans sa séance du 15 février dernier, a émis les vœux suivans : « 1° Qu'il soit établi, à l'entrée des blés étrangers, un droit de douane gradué qui, partant de zéro quand le cours moyen des marchés français serait de 30 francs le quintal, s'élèverait automatiquement centime par centime, inversement au cours moyen de nos marchés, à mesure que ce cours moyen descendrait au-dessous de 30 francs; 2° que le projet de loi du *cadenas* soit voté et appliqué dans le plus bref délai possible, et notamment avant toute modification au régime douanier actuel. »

La circulaire se termine ainsi : « La crise aiguë et persistante que subit l'agriculture, et le prix ruineux auquel est tombé le blé, malgré le vote du droit de 7 francs, me dispensent d'insister sur l'urgente nécessité des mesures indiquées dans le vœu ci-dessus et dont les cultivateurs ont déjà, de toutes parts, réclamé l'adoption. Il importe de rendre efficace la protection que les pouvoirs publics ont entendu accorder à la première de nos cultures. Sa disparition, ou même sa réduction consommerait, en effet, la ruine de l'agriculture, précipiterait la dépopulation des campagnes, et serait, pour la France entière, un véritable désastre national. »

échangistes, en partisans chaque jour plus nombreux et plus bruyans du bimétallisme et du protectionnisme.

II

Les agriculteurs des deux mondes ont eu un moment d'espoir il y a deux mois : le prix du blé s'élevait, avec celui de plusieurs autres grandes denrées. C'est d'Amérique que venait l'impulsion. En février le quintal de blé valait 10 et 11 francs à Chicago et à New-York. Il s'est élevé très rapidement à 14 fr. 50 et 15 francs. Ces prix ne se sont pas maintenus, le niveau actuel (fin juillet) est 13 fr. 25 et 14 francs. En Angleterre le prix de 20 shillings le quarter (290 litres), prix de ruine, a fait place en quelques semaines à celui de 30 shillings, qui n'a pu être conservé longtemps il est vrai, mais sur lequel il n'y a eu qu'une réaction de 3 ou 4 shillings. La spéculation aux États-Unis avait fait monter les prix des céréales pour relever les cours des actions des chemins de fer qui les transportent, comme elle a fait monter les cours du cuivre et ceux du pétrole, pour relever ceux des actions des entreprises cuprifères ou pétrolifères. La hausse a été moins forte en France, où de 17 francs le quintal, le prix le plus avili qui ait été atteint durant la crise pour le froment, l'amélioration n'a pu dépasser 3 francs. Durant deux mois les cours ont oscillé entre 19 fr. 50 et 20 fr. 50. Depuis juin les prix se sont de nouveau avilis à 19 fr. 50. Malgré le fret et le droit protecteur de 7 francs, il n'existe donc en ce moment qu'un écart de 5 à 6 francs entre le prix courant à Paris et la cote de New-York.

Diverses explications ont été données de ces velléités de hausse des prix du froment; la plus plausible est l'espérance d'une diminution dans la production. En France il y a une légère réduction dans la superficie des emblavures, le même fait est signalé de divers pays. La récolte dans le monde entier ne promet point d'être aussi abondante qu'elle a été dans les deux dernières années. La France, la Russie, l'Autriche-Hongrie, la Roumanie, les États-Unis, ont produit en 1894, ensemble, près de 500 millions d'hectolitres de blé. Une diminution de 10 pour 100, soit de 50 millions d'hectolitres, produirait un effet considérable sur tous les marchés de céréales. Il ne semble pas qu'en France on ait eu propension, au moins jusqu'à ces dernières semaines, qui ont été détestables, à trop se plaindre pour la quantité ni pour la qualité. Chez nos voisins d'outre-Manche, au contraire, les deux derniers mois ont à peu près ruiné les espérances brillantes que les quatre premiers avaient fait concevoir. A côté de districts privilégiés qui ont reçu la quantité de pluie nécessaire, d'autres ont été grillés

par une sécheresse comparable à celle de 1893. Les fruits ont été atteints comme les céréales. Pour une grande partie de l'Angleterre, l'année sera une des plus mauvaises que l'on ait jamais vues. Il y a quelques semaines encore, alors que la récolte de foin était déjà si compromise, la situation gardait un trait consolant, la perspective d'une récolte satisfaisante en froment et de prix soutenus; le rendement sera médiocre, et les prix, on l'a vu, après avoir haussé pour un temps, ont peine à se maintenir.

On a cru longtemps que la prospérité du producteur dépendait de l'excédent de sa production au delà des plus stricts besoins. Aujourd'hui la plus grande partie des misères économiques peut être attribuée très justement à la surproduction : aussi n'est-il point un article de consommation générale qui ne donne lieu aux plus sérieux efforts en vue d'une limitation, par voie d'entente universelle, de sa production annuelle. Depuis longtemps déjà on a vu les propriétaires des mines de Westphalie, les maîtres de forge de l'Autriche, les compagnies charbonnières de la Pennsylvanie, conclure des accords temporaires pour établir le chiffre maximum où chacun des établissemens contractans pourrait porter son rendement en charbon ou en fer. De semblables arrangemens se sont produits en Angleterre, en France, aux États-Unis, sur d'autres marchandises. Cette nécessité de limiter sur un point déterminé la capacité de rendement de l'activité industrielle a engendré chez les Yankees le mécanisme si ingénieusement compliqué des *trusts*, contre lequel la légalité fédérale aussi bien que celle des États est restée impuissante. Le pétrole a tout récemment presque doublé de prix. On disait d'une part que les puits américains étaient épuisés ou le seraient bientôt: mais on a su d'autre part qu'une convention venait d'être conclue entre tous les propriétaires de puits pétrolifères du Caucase pour réglementer la production, et que le fameux *trust* américain, *Standard Oil Company*, négociait avec le syndicat russe un arrangement visant le même objet. Le cuivre valait depuis un an 39 livres sterling la tonne, lorsque le seul bruit de négociations engagées entre les compagnies d'Amérique et celles d'Europe pour la fixation d'un maximum de production a suffi pour élever le prix à 44 et 45 livres sterling. L'entente n'a pu aboutir, au moins jusqu'à présent. Si les négociations avaient réussi, quel étrange spectacle que celui de quinze ou vingt puissantes compagnies, exploitant le même article en Espagne, au Chili, au Japon, dans la Vieille-Californie, dans les Montagnes-Rocheuses et sur les rives du lac Supérieur, et s'entendant pour ne pas dépasser, dans leur rendement annuel, un maximum déterminé de production et de vente! Le prix du coton est tombé si bas, moins de quatre pence

(40 centimes) la livre anglaise, il y a deux ou trois mois, que les planteurs américains ne peuvent plus avec cette culture réaliser aucun profit, si même ils ne subissent des pertes, qui menacent de les ruiner en un petit nombre de saisons aussi désastreuses. Le prix s'est légèrement relevé, sur l'annonce que les surfaces cultivées en coton seraient inférieures de 15 à 20 pour 100 en 1895 sur le total de l'année dernière. Les producteurs de coton seront sans doute forcés d'en venir au système du syndicat pour la production réduite. En Europe, on ne voit guère d'autre remède aux pertes qu'a déjà produites la crise sucrière.

L'histoire économique du monde pendant les vingt-cinq dernières années, quelle que soit la denrée dont on s'occupe, redit en effet la même plainte d'une production énorme à des prix qui ne sont plus rémunérateurs. Depuis 1873, le prix du blé américain a été précipité de 143 cents par bushel à 63, l'avoine s'est dépréciée de 56 à 32 cents, l'orge de 82 à 47; la valeur des bœufs a fléchi de 35 pour 100, celle des vaches laitières de 40 pour 100. De ce que la terre est sans prix aux États-Unis, et que les déserts y sont maintenant sillonnés de voies ferrées, la compétition pour la fourniture des marchés d'Europe y est devenue gigantesque, et l'agriculture américaine succombe écrasée sous le poids de son énorme et trop rapide développement.

Dans ces vastes régions de l'Ouest où la population clairsemée produit infiniment plus qu'elle ne peut consommer, l'avilissement des prix a engendré le fléau de l'hypothèque et assuré une clientèle électorale nombreuse et bruyante aux doctrines économiques fondées sur l'accroissement indéfini du volume de la circulation monétaire par l'extension de l'usage de l'argent, question qui a dominé toute la vie politique aux États-Unis pendant les derniers six mois.

Il est curieux d'observer que la crise agricole serait encore bien autrement grave en Amérique si l'Angleterre, ayant cessé elle-même de produire des céréales en quantité suffisante pour sa consommation, n'offrait un énorme marché à l'excès de production américaine. En 1893 le Royaume-Uni a pris 56 pour 100 de toute l'exportation des États-Unis, achetant à ce pays pour plus de 1 600 millions de francs de denrées alimentaires, de coton et de tabac, et pour plus de 100 millions de francs de bétail vivant.

III

On commence à entrevoir cependant des temps meilleurs pour les producteurs américains comme pour ceux d'Europe. Dans les deux mondes ont apparu les mêmes signes d'un mouve-

ment de hausse des prix et d'une plus grande activité commerciale. Aux États-Unis, la crise, si intense il y a quelques mois, a perdu de son acuité; l'exode de l'or, symptôme extérieur du malaise économique, a cessé; les affaires ont repris une animation de bon aloi; les prix d'un grand nombre de denrées et de fabrications se sont élevés. Le travail dans les usines est plus actif qu'il n'avait été depuis longtemps; les ouvriers ont déjà réclamé, dans un grand nombre d'industries, une augmentation de salaire que les employeurs se sont hâtés d'accorder (1).

Dans notre Europe occidentale, mêmes indices, dont on voudrait voir bientôt s'accentuer la signification : des plaintes moins vives et moins universelles sur le niveau non rémunérateur des prix; une meilleure tenue des cours sur le sucre, la laine (2), et d'autres produits naturels; l'amélioration du commerce extérieur en France, en Angleterre et en Allemagne, dans les derniers mois, en volume et même en valeur.

Ainsi ce relèvement des prix, que de toute part on sollicitait de la législation, et qu'elle paraissait décidément impuissante à réaliser, semble sur le point de s'opérer spontanément. Il est déjà marqué en ce qui concerne les céréales, et c'est là un point important, les crises passées ayant laissé après elles cet enseignement qu'une reprise de prospérité générale, pour être bien établie, saine, durable, doit commencer au bas de l'échelle économique, par l'amélioration des prix de l'agriculture. Les industriels et les commerçans attendront vainement le réveil des demandes,

(1) Les correspondances de ce pays annoncent que les perspectives d'activité ont développé une animation inaccoutumée dans les grandes villes industrielles, Philadelphie, Pittsburg, Cincinnati, Chicago, et dans les centres commerciaux, depuis New-York jusqu'à Kansas City. Les prix du fer et de l'acier ayant légèrement augmenté, cinquante mille ouvriers en Pennsylvanie ont demandé et obtenu des élévations de salaires. Les blés de printemps donnent de belles apparences dans la région de l'Iowa, du Minnesota, du Nebraska, des deux Dakota. La Compagnie de navigation du Pacifique septentrional (Takoma-Yokohama-Hongkong) a dû augmenter le nombre de ses paquebots. On signale la hausse du fret, et celle du prix des sacs à blé sur la côte du Pacifique, etc.

(2) Sur la hausse de la laine, le *Statist* du 3 courant cite le fait suivant. On sait que le plus grand marché des laines est à Londres où se font, à époque fixe, des ventes aux enchères de ce produit. Si l'on en croit notre confrère, les meilleures sortes de laine sont achetées par l'Angleterre et les Etats-Unis, le continent européen achète les qualités inférieures. Lorsque les dernières ventes ont eu lieu, il s'est produit d'abord une forte hausse sur les belles qualités, les cours des inférieures étant au contraire sans changement. Le continent, disait-on, s'abstenait, ne croyant pas à la durée de la hausse des prix, et convaincu que les cours reculeraient dès què les Américains auraient été pourvus. Il n'en alla pas ainsi. Les prix ne cessèrent de s'élever pendant la période des ventes; Français et Allemands durent se décider, dans les derniers dix jours, à acheter, la hausse s'étant produite finalement sur les qualités inférieures, et aussi forte que sur les meilleures. Il est à peine besoin de faire remarquer combien cette situation du marché des laines est un fait économique heureux pour les pays producteurs comme l'Australie, la République Argentine, le Cap, si éprouvés depuis trois années par l'avilissement des prix.

aussi longtemps que le revirement n'aura pas été salué d'abord par les classes qui tirent du sol les céréales et les matières textiles. Il est peut-être encore un peu tôt pour déclarer que l'heure tant désirée de la reprise a enfin sonné. Les signes sont là, cependant, visibles. Lorsque les Anglais veulent se rendre compte de l'état général des affaires, ils consultent volontiers ce baromètre ingénieux de l'*Index Number*, qui permet de comparer en bloc les prix d'un grand nombre des denrées dont s'alimentent les marchés internationaux. La série, depuis douze mois, donne la courbe suivante, traduite en chiffres qui expriment des ensembles de prix : — en 1891, au 1er avril, 2021 ; juillet, 1974 ; octobre, 1952 ; — en 1895, janvier, 1923; mars, 1906; avril, 1921 ; mai, 1925. Les prix sont tombés au plus bas, d'une manière générale, au commencement de mars de cette année. Il s'est produit ensuite un relèvement au niveau constaté pour les derniers jours de 1894. En juin ce niveau a été quelque peu dépassé.

Il faut encore mentionner les États-Unis et leurs achats considérables en Europe, aussi actifs qu'en 1893 avant la crise, et constituant une sorte de réouverture du marché américain aux produits du vieux monde, pour expliquer l'amélioration survenue, durant les six premiers mois de 1895, dans les résultats de notre commerce extérieur, concordant avec un mouvement analogue en Angleterre et en Allemagne. Nos importations ont diminué, nos exportations ont augmenté. Nous avons acheté au dehors de moindres quantités d'objets d'alimentation et aussi, ce qui est un symptôme peu satisfaisant, de matières premières nécessaires à l'industrie; mais le trait le plus encourageant est l'accroissement de quatre-vingt-douze millions de francs dans la valeur des objets fabriqués, vendus par notre industrie à l'étranger, surtout à l'Amérique du Nord. On peut pardonner aux protectionnistes de célébrer un peu pompeusement ce commencement d'essor nouveau de notre commerce d'exportation ; ils en avaient attendu vainement l'occasion depuis l'application de leur tarif, et il faut souhaiter, pour notre industrie nationale que menacent tant d'autres dangers, que la suite justifie ces cris encore prématurés de victoire.

Certes, il est heureux que nos exportations deviennent plus actives, et l'amélioration réalisée mérite d'être signalée; mais il faut, pour l'apprécier à sa juste valeur, considérer tout le terrain perdu depuis quatre années. Que l'on nous pardonne de présenter ici quelques chiffres qui ont leur éloquence. Nous exportions en Angleterre, en 1890, pour 1026 millions de francs de nos produits et marchandises fabriquées ; le total est tombé à 1012 en 1891, à 961 en 1893, à 913 en 1894. Nos exportations en

Belgique ont fléchi de 537 millions en 1890 à 478 en 1894. La diminution de valeur de nos envois à l'Italie peut se mesurer par ces deux nombres : 150 millions de francs en 1890, et 98 en 1894. Pour l'Espagne la chute a été, de 181 millions en 1891 à 108 en 1894; pour la Suisse, de 243 en 1890 à 130 en 1894; pour les États-Unis, de 329 millions en 1890 à 240 en 1892 et à 186 en 1894.

Si nous poursuivions ce parallèle entre le mouvement de nos exportations en 1890 et 1891 et celui de 1894, nous découvririons encore d'autres diminutions considérables: 40 millions pour l'Allemagne, 21 millions pour le Portugal, 27 pour l'Uruguay, 120 pour la République Argentine. Sans doute il est aisé d'objecter à ces différences accablantes qu'elles sont dues pour une bonne part à la baisse des prix, et présentent sous une forme très exagérée ce qu'il peut y avoir eu de réduction dans l'activité de notre commerce d'exportation. Il faudrait, ne cessent de répéter les protectionnistes, comparer non les valeurs, dont la mesure s'est modifiée, mais les volumes, qui offrent un mode bien plus sûr et plus équitable de rapprochement, et l'on se convaincrait que nous n'avons pas décru réellement, que nous exportons autant de marchandises à l'étranger qu'il y a cinq ans, et que, s'il est malheureux que nous les vendions moins cher, c'est une infortune que nous partageons avec tous les pays producteurs. La diminution en volume est assurément moindre que celle en valeurs, c'est tout ce que l'on peut concéder sur ce point. Il reste que nous nous heurtons de toute part à une concurrence industrielle redoutable et que nous ne faisons peut-être pas les efforts nécessaires pour porter nos produits partout où ils pourraient trouver accès (1).

IV

M. Picard, dans le dernier rapport de la commission permanente des valeurs de douane dont il est le président, insistait sur l'intensité du mouvement qui pousse tous les pays à développer chez eux non pas seulement une agriculture, mais aussi une industrie indépendante (2). « Une grande enquête poursuivie sur ce sujet, disait-il, montrerait les progrès dès maintenant réalisés dans cette direction, non pas seulement chez nos voisins les Alle-

(1) N'est-il pas attristant de lire, dans tant de rapports de nos consuls, des lignes comme celles-ci : « Aucun navire français n'a pris part au commerce maritime de Galveston en 1894 » (Rapport de M. Glaudat). « Aucun navire français n'a mouillé à Santiago de Cuba en 1894 » (Rapport de M. Chausson). « Aucun navire français n'est entré dans la baie de Manille en 1894 », etc.

(2) Voyez la *Revue* du 1[er] février dernier.

mands, les Belges, les Italiens, les Espagnols, mais en Russie, dans l'Inde, au Japon, en Chine même. Les vieilles nations industrielles de l'Europe sont en train de perdre le marché du monde. C'est une évolution gigantesque, dont les résultats actuels ou à long terme excèdent de beaucoup l'action d'un tarif protecteur. » Les appréhensions qu'inspire aux négocians et aux industriels, en France et dans les autres pays d'Europe, la rapidité de l'évolution industrielle ainsi dénoncée, ont été encore avivées dans ces derniers mois par les événemens politiques qui viennent de s'accomplir dans l'Extrême-Orient. Faut-il donc redouter sérieusement que l'immense Empire moscovite et cette énorme Asie, avec leurs richesses naturelles et la simplicité des besoins de leurs peuples, n'inondent l'Europe de produits manufacturés, aussitôt qu'ils auront adopté les procédés perfectionnés que les découvertes modernes ont mis à la disposition de l'industrie ? Un examen sommaire des faits nous apprendra que, si cette crainte est prématurée, elle n'est pas tout à fait chimérique.

Parmi les pays de civilisation jeune, le plus vaste et celui qui possède la plus étonnante puissance de développement économique est la Russie. En une vingtaine d'années, les progrès économiques y ont été énormes. Notre Exposition de 1889 les avait déjà fait apprécier; celle de Chicago en 1893 les a mis en pleine lumière, et le témoignage en reste dans une publication très belle du gouvernement russe sur les diverses branches où s'exerce cette activité industrielle de date si récente. Après l'étude que la *Revue* consacrait, il y a un mois, à l'organisation financière de cet Empire, nous nous bornerons à quelques indications très sommaires. La principale des industries russes est celle du coton: les fabriques se sont multipliées en telle proportion que la Russie occupe aujourd'hui le premier rang, pour la puissance de production, sur le continent européen. Ces fabriques alimentent les marchés de l'intérieur, et leurs produits vont faire concurrence à ceux de l'Angleterre dans l'Asie centrale, en Perse, même dans l'Extrême-Orient. Les dernières statistiques comptent 107 filatures russes avec 200 000 métiers et 10 millions de broches, fournissant des filés pour 113 millions de roubles par année, et 540 fabriques de tissus de coton avec un mouvement d'affaires qui excède 140 millions de roubles.

Cette industrie est encore obligée de faire venir du dehors la plus grande partie de sa matière première. Pourtant l'Asie centrale donne dès maintenant 109 millions de kilogrammes de coton, dont 50 environ sont expédiés en Russie; le reste est employé sur place. Le développement de cette culture dans la région n'est entravé que par le bas prix de vente du produit. Grevé des

frais de transport, le coton asiatique ne peut encore lutter à Moscou avec celui des États-Unis, qui vendent à la Russie environ 120 millions de kilogrammes. Le gouvernement russe n'a pas seulement établi un droit d'entrée pour la protection du coton d'Asie, il a pris en outre toute une série d'intelligentes mesures pour une extension rapide de la culture cotonnière, par la multiplication des voies de transport, par l'organisation d'un crédit agricole, par l'amélioration des procédés d'exploitation et l'établissement d'un contrôle rigoureux sur la qualité des produits mis en vente.

Rappelons pour mémoire que la production de la houille, dans les deux grands bassins de la Pologne et du Donetz, atteint aujourd'hui 8 millions de tonnes, ayant à peu près triplé dans l'espace de quinze années, et que l'apparition de cette richesse houillère a provoqué, dans la Russie méridionale, un mouvement industriel où les capitaux étrangers ont pris une part très importante, des capitaux belges notamment. En peu d'années se sont constituées là des entreprises qui paraissent destinées à un brillant avenir et appellent sérieusement l'attention de ceux de nos capitalistes qui estiment que la France a tout intérêt à donner à son alliée les moyens de se fortifier dans toutes les branches de l'activité économique. Les usines nationales donnent aujourd'hui en Russie 71 millions de *pouds* de fonte (1), 30 millions de fer, 30 millions d'acier. Les chemins de fer tirent désormais de ces usines le matériel de toute nature dont ils ont besoin.

Les progrès industriels ont marché parallèlement avec les développemens de l'agriculture. Quant au commerce extérieur, il est resté à peu près stationnaire dans les dix dernières années, mais un grand changement s'est produit dans la répartition du total entre les importations et les exportations. A un excédent d'importations de 35 millions de roubles en 1881 a succédé un excédent d'exportations de 151 millions en 1893. Naturellement la Russie n'exporte guère encore que des produits de son sol; mais le fait que pour les fabrications elle a déjà sensiblement moins besoin de l'étranger qu'il y a une quinzaine d'années ne saurait être considéré comme négligeable pour la production de l'Europe occidentale.

C'est aujourd'hui tout le continent européen, Russie, Allemagne et France, qui bat en brèche le monopole traditionnel de la fabrication du Lancashire. Les filateurs et tisseurs anglais voient surgir dans toutes les parties du globe des métiers à produire ces filés et ces cotonnades dont seuls, il y a moins d'une

(1) 1 *poud* = 16 kilogrammes.

génération, ils suffisaient à inonder le monde. Les progrès de la fabrication dans l'Amérique du Nord étaient déjà une menace nouvelle assez effrayante : aujourd'hui les Anglais ont affaire à une compétition toute récente, née, par une singulière ironie des choses, sur une terre britannique, la compétition des manufactures de l'Inde. Mais le phénomène n'intéresse pas seulement le Lancashire, il a une signification économique générale et vaut d'être examiné. Il est très exact, en effet, que la grande industrie, celle qui se sert de moteurs mécaniques, a commencé depuis une dizaine d'années à prendre dans l'Inde une place de quelque importance à côté de la petite industrie manuelle et domestique qui avait jusqu'alors suffi à tous les besoins du marché intérieur.

Cette évolution a été marquée surtout dans les industries textiles, et, parmi celles-ci, pour le jute et le coton. En 1893 l'Inde possédait 141 manufactures pour la filature et le tissage du coton, représentant 28 000 métiers et 3 600 000 broches, consommant 1 170 000 balles de coton et employant 120 000 personnes. Ces établissemens appartiennent, pour la plupart, à des compagnies par actions, dont les titres et l'administration sont entre les mains de capitalistes indigènes. Des princes indépendans, comme les rajahs d'Indore, de Baroda, commanditent des filatures. Ces entreprises sont prospères et donnent des dividendes atteignant en moyenne 10 pour 100. Les principaux débouchés pour leurs produits sont la Chine et le Japon (1), mais en ce dernier pays l'Inde rencontre déjà à son tour la concurrence active, et qui sera victorieuse à bref délai, des filatures locales. Les fabricans de l'Hindoustan vendent surtout leurs cotonnades sur la côte orientale d'Afrique. Avec des filés anglais, plus fins que ceux qu'ils produisent eux-mêmes, et du coton égyptien, ils commencent à aborder le tissage de qualités supérieures (2). Si les progrès accomplis jusqu'à présent ont ainsi une réelle importance, il convient de ne pas les exagérer, car l'Angleterre possède près de vingt-cinq fois plus de métiers et de quinze fois plus de broches

(1) Les exportations de filés cotons de l'Inde pour la Chine et le Japon se sont élevées, de 8 millions de livres anglaises en 1877 à 189 millions en 1893.

(2) Les importations de machines et matériel de filatures au Bengale, en 1894, accusent une augmentation de 20 pour 100 sur les chiffres de 1893. Dans une conférence bimétalliste faite le 8 mai à Londres à la *London Institution*, M. Herbert C. Gibbs a dit que la seule industrie vraiment prospère actuellement en Angleterre est celle qui alimente, en machinerie pour la fabrication des textiles, les nations concurrentes, et il citait le chiffre de 270 millions de francs comme représentant les ventes de matériel de ce genre faites par la Grande-Bretagne en l'espace des deux années 1893 et 1894, dont les trois quarts pour l'Europe et les États-Unis, et le reste pour les pays d'Extrême-Orient. Il peut n'être pas tout à fait indifférent de noter qu'une manufacture de jute et une usine pour la filature du coton ont été récemment installées sur le territoire français de Chandernagor.

que l'Inde, où, il est vrai, la petite industrie manuelle n'est pas encore sérieusement dépossédée.

Les filatures de jute sont au nombre d'une trentaine, représentant un capital de 30 millions de roupies, occupant 66 000 ouvriers avec 8 700 métiers et 174 000 broches. Le jute étant cultivé spécialement dans le Bengale, les filatures sont presque toutes dans le voisinage de Calcutta et appartiennent en général à des Anglais. Les fils servent à fabriquer surtout les toiles dont sont faits les sacs utilisés dans l'Inde même ou en Australie et aux États-Unis pour l'emballage des grains, de la laine, du coton, du sucre. L'Inde n'a encore que six grandes filatures et deux établissemens de tissage de soie, à côté, il est vrai, d'un nombre considérable de petites filatures indigènes, produisant des tissus de qualité inférieure, d'un usage courant dans la population. Il faudrait citer encore cinq manufactures avec 526 métiers pour la transformation de la laine en couvertures et uniformes, 55 minoteries produisant près d'un million de quintaux métriques de farine, à peu près autant d'usines pour le nettoyage et le décorticage du riz dans la basse Birmanie, avec un rendement de 12 millions de quintaux métriques; industrie locale dont les progrès ont déjà amené la disparition à peu près complète de l'industrie du nettoyage du riz en Angleterre et sur le continent européen. Quant aux huileries, au nombre d'une cinquantaine, leur production annuelle n'a pas l'importance de celle que donnent les seules huileries de Marseille.

Quand nous aurons signalé encore un certain nombre de sucreries, de tanneries, de papeteries, de scieries mécaniques, d'usines pour le décorticage du café ou pour la préparation de l'opium et du thé, de manufactures de cigares, d'indigoteries, nous aurons à peu près épuisé la liste des établissemens représentant la grande industrie et qui sont nés ou se sont développés dans l'Inde au cours des douze ou quinze dernières années. Il serait injuste d'oublier l'exploitation houillère, presque toute concentrée dans le Bengale, où se trouvent 73 concessions sur les 82 qui existent dans l'Hindoustan, produisant déjà plus de deux millions de tonnes d'un charbon en général de qualité inférieure, mais dont se contentent les établissemens industriels et les chemins de fer. Les ports de la côte occidentale, Kurrachee et Bombay, absorbent au contraire chaque année 800 000 tonnes environ de houille britannique importée. L'industrie métallurgique, avec 55 fonderies, dont le plus grand nombre n'ont qu'une médiocre importance, est encore dans l'enfance.

Le manufacturier indien a sur son concurrent anglais des avantages qui ne sauraient être contestés, et, en premier lieu, le

bas prix de la main-d'œuvre. Là, toutefois, il faut s'entendre. L'insignifiance du salaire, 13 à 14 roupies par mois à Bombay pour les hommes, 7 à 8 pour les femmes, 6 pour les enfans (1), est compensée par quelques inconvéniens : l'influence du climat, la paresse naturelle qu'il entraîne, une moindre aptitude et une moindre force pour le travail, résultant de la médiocrité de la nourriture, des absences fréquentes et prolongées. Si les ouvriers Hindous sont moins payés que les ouvriers anglais, on est obligé d'employer les premiers en nombre plus considérable que les seconds pour un même travail. M. Brenier, à qui on doit une étude curieuse et très fouillée sur les progrès de la grande industrie dans l'Hindoustan, estime qu'une même filature de 30 000 broches exigerait 750 ouvriers à Bombay et 120 seulement dans le Lancashire. Il n'en reste pas moins que le rapport du salaire au prix de revient est de 25 pour 100 seulement dans l'Inde, tandis qu'en Angleterre il atteint, en moyenne et pour l'ensemble des industries, 32 pour 100.

Le manufacturier indien a encore pour lui le prix de transport des produits anglais qui, si bas qu'il puisse descendre, représente toujours un certain avantage, surtout pour le coton et le jute, dont l'Inde est productrice. Il faut dire que cet avantage est en partie annulé par les frais de transport que doit acquitter à son tour le fabricant indigène pour son outillage et son combustible. Le régime douanier n'a eu qu'une minime influence sur le développement de la grande industrie moderne dans l'Inde. Un traitement de faveur, accordé d'abord aux produits de Manchester, n'a pas empêché l'essor des filatures et tissages à Bombay. A partir de 1882 les rares droits d'entrée qui subsistaient sur les cotonnades furent supprimés ; il ne resta de droits de douane dans la péninsule que sur les armes à feu, les spiritueux, le sucre, le pétrole, quelques autres articles. Lorsque la baisse du change eut introduit le déficit dans les budgets indiens, le gouvernement métropolitain, sans tenir compte des protestations des autorités locales, établit un droit d'entrée uniforme de 5 pour 100 sur toutes les marchandises importées dans l'Inde, les cotonnades de Manchester seules exceptées. Il est aisé de comprendre quelles colères causa cette exception, qui a depuis été supprimée, et combien peu le manufacturier indigène devait être disposé à accepter le principe de ce traitement différentiel en faveur de son concurrent du Lancashire.

La mesure avait d'ailleurs encore un autre objet, qui était de protéger ces industriels indigènes eux-mêmes contre la concurrence

(1) Les salaires sont plus élevés à Bombay que partout ailleurs dans l'Inde.

des produits sino-japonais, favorisée par la fermeture des hôtels de monnaie dans l'Inde à la frappe de l'argent. En effet, un change s'étant dès lors établi entre le taux officiel de la roupie indienne et la monnaie d'argent chinoise, japonaise et mexicaine, l'Inde se trouva à l'égard de ces pays à étalon d'argent dans la situation d'une nation à circulation monétaire au pair de l'or. Les articles principaux de sa production, filés de coton, opium, riz, etc., furent atteints sur son propre territoire par une baisse proportionnelle à la baisse du tael et du yen, par où les exportations indiennes vers les pays usant de ces monnaies se trouvèrent sérieusement entravées, et les importations de ces mêmes pays, au contraire, facilitées.

D'une manière générale la production annuelle de l'Angleterre en articles de coton a diminué de 102 millions de livres sterling en 1873 à 89 millions en 1893, et les importations anglaises de tissus en pièces et de filés dans l'Hindoustan, ont sensiblement diminué dans les cinq dernières années. Un ancien conseiller à la cour de Pondichéry, M. Barbé, dit, dans une étude sur la progression des industries asiatiques en 1894 : « En d'autres temps, on se fût délecté fort, parmi nous, à cet étrange spectacle de la gigantesque colonie anglaise en train de conquérir les marchés de sa métropole et de porter un coup droit aux travailleurs de Manchester. Aujourd'hui la race blanche tout entière est solidaire contre l'Asie, et je conseille fort à nos rieurs d'attendre quelques années avant de prendre parti. Somme toute, nous faisons en Indo-Chine ce que l'Angleterre a fait dans l'Inde; seulement l'heure des résultats n'est pas encore arrivée. Quand elle aura sonné à Hanoï et à Canton, comme elle l'a déjà fait à Bombay et à Osaka, ce sera le vrai moment de parler, chez nous, de la question sociale. L'Asie en est seulement à ses premières menaces. »

V

Les progrès ont été plus rapides au Japon que dans l'Inde. On savait déjà que les Japonais devenaient un grand peuple industriel, alors qu'on ne soupçonnait pas qu'ils allaient se révéler comme puissance militaire et maritime de premier ordre. Ils avaient depuis longtemps étonné l'Europe par leur merveilleuse aptitude à comprendre et à s'assimiler toutes les manifestations de l'activité civilisatrice de l'ancien monde. Tous les rapports récens des consuls étrangers au Japon signalent les étapes successives du progrès industriel accompli ou en voie de réalisation. Actuellement plus de cinquante filatures de coton sont établies

dans le voisinage d'Osaka et de Kioto, comptant près de 800 000 broches et représentant un capital, entièrement indigène de 20 millions de piastres, produisant en 1894 un demi-million de balles de filés d'une valeur brute de 100 millions de francs. C'est par bonds énormes, disent les documens consulaires, que ce nouvement s'est développé (1). Il est probable qu'après avoir anéanti le prestige militaire de la Chine, le Japon va travailler à faire la conquête économique de cet immense empire. Il y a là un marché de 400 millions d'êtres humains, qu'il compte bien gagner peu à peu à ses produits. L'île de Nippon, cette Grande-Bretagne du Pacifique, a des côtes admirablement découpées, des ports vastes et sûrs, de nombreux cours d'eau, des routes. Elle possède le charbon, la matière première par excellence. Sa houille fait concurrence sur la place de Singapore à celle de l'Angleterre. Les gîtes actuellement exploités donnent 2 millions de tonnes par an, et en contiennent, d'après des évaluations résultant d'études sérieuses, près d'un milliard. Le sol a d'autres richesses, du cuivre, de l'or, de l'argent, du plomb, de l'étain, des réserves colossales de minerai de fer. L'art métallurgique est pourtant encore rudimentaire en ce pays, l'extraction du minerai n'ayant pas dépassé jusqu'ici 16 000 tonnes pour une année.

Les Japonais se sont pris d'un engouement très vif pour les constructions de chemins de fer. Dans la seule année 1893, le gouvernement a concédé à diverses compagnies une dizaine de lignes, comptant ensemble 1 500 kilomètres. Les rails et les locomotives ont été jusqu'à présent achetés à l'étranger. Pour les wagons, il n'est venu du dehors que les essieux et les roues. On a commencé, en 1894, à construire des locomotives. Dans les arsenaux appartenant à l'État ou à des compagnies particulières, on fabrique des chaudières pouvant développer jusqu'à 1 000 chevaux. Le dock de Nagasaki a construit et lancé l'an dernier un navire à vapeur en fer de 1 750 tonneaux, le plus grand bâtiment de commerce sorti d'un chantier japonais (2).

(1) Un rapport de la Chambre de commerce de Yokohama du 5 mai 1894 nous apprend que l'importation des premières machines à filer le coton date de 1875. A la fin de 1883, on comptait 16 filatures avec 45 000 broches; en 1888, 24 filatures et 88 000 broches; en 1892, 39 filatures et 403 000 broches; en 1893, 46 filatures et 600 000 broches; en 1894 enfin, 50 filatures et 780 000 broches. On trouve encore dans ce rapport que, en 1893, tandis que 67 filatures du Lancashire avaient été en perte de 411 000 livres sterling, 21 filatures japonaises donnaient en moyenne 17 pour 100 de dividende. C'est l'Inde anglaise qui fournit principalement le coton brut que le sol japonais ne peut produire. Nos cotons cambodgiens et tonkinois trouveraient au Japon un débouché d'une grande valeur, car les Japonais, avant dix ans, expédieront des filés en Chine et aux Philippines, et ils travaillent dès maintenant à installer l'outillage nécessaire à la fabrication des cotonnades imprimées que leur vend encore l'Angleterre.

(2) Rapport du vice-consul de France à Nagasaki pour 1894.

En 1868, le Japon exportait pour 16 millions de yens et importait pour 11 millions. Le *yen*, monnaie nationale japonaise, en argent, avait à cette époque, au pair de l'or, une valeur de 5 fr. 17, le métal blanc n'ayant encore subi aucune dépréciation. Aujourd'hui le yen perd près de 50 pour 100 au change, et ne vaut plus en or que 2 fr. 75 à 3 francs dans les transactions avec les pays à étalon d'or (1); mais le Japon a exporté en 1894 pour 113 millions de yens et importé pour 117 millions. Tout compte tenu de la dépréciation de la monnaie, qui, pour une même quantité, fait ressortir une valeur plus grande (2), il reste un développement considérable du commerce extérieur. La valeur totale des échanges, qui n'était encore que de 142 millions de yens en 1891, a été de 160 en 1892, de 178 en 1893, de 230 enfin en 1894, soit, à 2 fr. 80 le yen, une valeur de 645 millions de francs contre 146 millions il y a moins de trente ans.

Aux exportations l'accroissement a porté sur la soie brute (39 millions de yens au lieu de 28), sur les pièces de soie (7,2 au lieu de 3,5), sur le charbon (6,5 au lieu de 5). L'élévation du prix de la houille a compensé largement les pertes résultant des entraves opposées aux transports par l'état de guerre. La marine japonaise, les chemins de fer ont fait dans la seconde moitié de 1894 une consommation considérable de combustible. La baisse de l'argent a permis, en outre, malgré la cherté du fret, d'expédier des quantités importantes de houille en Chine même (338000 tonnes), à Hongkong (400000 tonnes), aux Philippines (50000), dans l'Inde anglaise (164000). Nos charbons du Tonkin pourront difficilement lutter contre la concurrence du charbon japonais.

Les Japonais importent encore, de la Chine principalement, les sucres roux, dont la consommation, chez eux, ne cesse de se développer; mais ils font déjà des essais sérieux de culture de la canne à sucre dans le Hokkaido et dans les îles Liou-Kiou. Ils achètent aussi leur laine à l'étranger, l'élevage du mouton n'ayant pu réussir après vingt années de patientes tentatives. C'est ainsi que l'article principal d'importation de la France au Japon est la mousseline de laine, spécialité dont nos fabricans ont vendu aux Japonais, en 1894, pour 3 millions de yens, tandis que nous leur achetons chaque année pour près de 20 millions de yens de soie brute. Encore ces mousselines de laine, dont nous avons

(1) Exactement ce que vaudrait notre pièce de 5 francs si on voulait l'utiliser pour des paiemens à effectuer à l'extérieur.

(2) Les marchandises, en effet, à l'entrée en douane, sont évaluées en la monnaie du pays. A Yokohama, à Kobé, cette monnaie est le *yen*, appelé aussi *piastre* ou *dollar*. A quantité égale, la valeur des marchandises importées ou exportées s'élève ou diminue selon les fluctuations de cours du change de la monnaie locale.

en quelque sorte le monopole, sont-elles expédiées pour la plus grande partie en écru. Elles sont teintes par l'industrie indigène, qui dispose d'un outillage encore très grossier, mais n'a que des frais généraux insignifians, avec une main-d'œuvre très bon marché.

Ce peuple, après avoir recueilli si avidement les leçons des Occidentaux, tend à se passer de plus en plus du concours de l'étranger. Le Chinois, vaincu, est obligé, pour payer la rançon de son territoire, d'emprunter à l'Europe, sous le couvert de la garantie de la Russie. Le Japon, vainqueur, a fait face à tous les frais de la guerre avec ses seules ressources nationales, réserve du Trésor et emprunts publics (1), et cependant, à la fin de la campagne, les dépenses s'élevaient à près de 3 millions de francs par jour.

Dans son rapport pour 1893, le vice-consul de France à Kobé, M. de Lucy-Fossarieu, signale les efforts que font les Japonais pour s'affranchir, au Japon même, de l'intermédiaire des importateurs étrangers et pour se créer directement de nouveaux débouchés. Leurs missions commerciales parcourent l'Australie, les Philippines, le Siam, les îles du Pacifique. A Singapore, la baisse de l'argent leur permet de mettre en vente des produits similaires aux produits européens à des prix que ceux-ci ne peuvent supporter, et la presse anglaise locale prévoit une révolution dans le commerce de cette région. L'énumération des articles très variés de cette exportation, qui atteint déjà une valeur de plus de 10 millions de yens, est curieuse : les allumettes japonaises remplacent déjà presque partout, sur les marchés chinois, les allumettes suédoises ou viennoises; sont aussi très demandés, provenance du Japon, les parapluies en alpaga ou coton, les boutons de métal, « nattes, verreries, tresses de paille, savons, papiers de tenture et autres, fils de cuivre et de laiton, tapis, caleçons, gilets, gants, chaussettes de coton, chapeaux, chaussures, vêtemens européens, cigarettes, lampes, pendules, montres, valises, sacs de voyage, tant d'autres objets qui, à cause de leur peu d'importance, ne figurent pas nominativement sur les tableaux de la douane. » Kobé, d'où écrit M. de Lucy-Fossarieu, a une importance commerciale, comme port d'exportation, qui ne le cède à celle de Yokohama que parce que le commerce des soies est presque entièrement concentré dans la région de ce dernier port. Kobé et la ville voisine, Osaka, sont en même temps le grand centre de l'industrie cotonnière.

On trouve encore un nouveau témoignage des progrès écono-

(1) Les emprunts ont donné 106 millions de yens, des souscriptions volontaires 2 millions et demi. Le total des billets émis par le gouvernement, la Banque du Japon et les banques nationales, s'élevait, en décembre 1894, à 175 millions de yens.

miques incessans des pays orientaux dans les chiffres du commerce extérieur de la Chine en 1894, portés récemment à la connaissance du public par le rapport annuel de l'administration des douanes chinoises, placée, on le sait, sous la direction d'un état-major de fonctionnaires britanniques. En dépit des circonstances les plus défavorables, longue sécheresse dans les provinces du sud, épidémies à Canton et à Hongkong, quarantaines rigoureuses, inondations dans le nord, enfin guerre avec le Japon, le volume et la valeur des transactions de la Chine avec l'étranger présentent, pour 1894, une augmentation très importante. Les importations nettes se sont élevées à 162 millions de taels haïkwan (taels des douanes maritimes), contre 151 millions en 1893 et 135 millions en 1892, et les exportations à 128 millions contre 117 et 102 dans les deux années précédentes. Les exportations ont été stimulées par la dépréciation du tael, évalué en or (1). On a aussi remarqué que nombre d'articles chinois (en dehors du thé, de la soie et du coton), qui, auparavant, ne quittaient point le pays, trouvent aujourd'hui un marché au dehors. Il n'y a pas à parler, à propos de la Chine, d'un mouvement industriel proprement dit, mais il n'est pas sans intérêt de signaler, comme point de départ, d'après M. Jamieson, consul anglais à Shanghaï, l'établissement près de cette ville, en 1893, de trois grandes filatures de coton et de quelques autres plus petites dans les environs, avec 150000 à 200000 broches; entreprises purement indigènes, où aucun Européen n'est intéressé. L'ouvrier chinois se contente d'un salaire quotidien de 30 à 50 centimes par jour. Avec une main-d'œuvre aussi peu coûteuse, un déplacement graduel d'Occident en Orient du siège de toutes les grandes industries n'est plus une conception chimérique. Le Japon nous a appris avec quelle facilité les nations orientales peuvent acquérir l'outillage mécanique des peuples européens et l'instruction nécessaire pour le mettre en œuvre.

VI

Ces faits sont aujourd'hui connus dans tout le monde industriel et commercial; la presse les a signalés à l'attention des indifférens; ses commentaires ont dénoncé le péril à ceux qui affectaient de ne pouvoir comprendre. Ils éclairent puissamment la crise économique et permettent de ramener à leur valeur pro-

(1) Le *tael haïkwan*, monnaie nationale, à base d'argent, vaut nominalement 7 fr. 50, mais sa valeur réelle, par rapport à l'or, varie en proportion de la dépréciation du métal argent. Elle a été en moyenne de 4 fr. 85 en 1893, et de 4 francs en 1894.

portionnelle les explications exactes, mais trop exclusives, que les économistes de doctrine en veulent donner, la dépréciation de l'argent par exemple ou l'abus du protectionnisme. Ces causes ont eu leur action partielle, mais il en est d'autres plus profondes, comme le disait il y a un mois un membre du gouvernement à la Chambre de commerce de Nantes, et qui sont d'une nature telle, que le commerce et l'industrie devront se soumettre à une véritable révolution dans leur production et dans leur façon d'écouler leurs produits au dehors. M. André Lebon a montré que des places entières, qui étaient des marchés d'exportation pour nos produits, deviennent des marchés de production : « Il y a cette immense République américaine qui se suffit désormais à elle-même et devient un pays exportateur. Il y a là-bas, en Extrême-Orient, un pays déjà avancé en civilisation, le Japon, qui, grâce aux conditions de sa main-d'œuvre, avant dix ans se suffira complètement à lui-même et deviendra exportateur. Il y a partout une modification profonde dans les conditions de la production économique. La situation exceptionnelle dont nous jouissions autrefois n'existe plus. »

Le ministre du commerce a donné à ses auditeurs des conseils judicieux, comme de démocratiser notre industrie, restée la plus aristocratique du monde, ce qui s'entend pour la nature et la qualité des produits; comme aussi de varier ses modèles, de créer des types plus conformes au goût des cliens étrangers; d'aller solliciter les acheteurs sur leur propre marché, plutôt que d'attendre d'être sollicité par eux; enfin de déployer plus d'activité qu'il n'était nécessaire au bon vieux temps : « Si votre initiative ne vient pas seconder la nôtre, a dit M. Lebon en terminant, si vous ne voulez pas renoncer à certaines habitudes et à la tranquillité qu'elles vous assuraient, pour poursuivre la lutte économique sur les marchés étrangers que l'âpreté et la ténacité qu'y apportent nos concurrens tendent à vous fermer, ce n'est pas la peine de faire de grands travaux, de créer des voies, de creuser des ports, de modifier les tarifs, de donner des subventions, de remuer nos consuls : l'industrie ne sortira pas de l'état d'immobilité où elle est aujourd'hui. »

Quoi qu'en dise M. Lebon, la dénonciation des traités de commerce, en bouleversant les relations avec l'étranger, en stimulant l'activité industrielle de nos concurrens, a eu malheureusement sa grande part dans l'intensité qu'a prise, en ce qui concerne notre industrie, la crise générale. Nos remaniemens de tarifs ont créé une instabilité qui paralysait tout progrès, et nous avons spontanément suscité des concurrences dangereuses chez nos propres voisins, à nos portes, en Espagne, en Italie, en Suisse. Que,

d'autre part, la dépréciation de l'argent soit une des causes actives des misères de l'industrie comme des souffrances de l'agriculture, on ne saurait le contester raisonnablement : les monnaies frappées en argent dans les pays orientaux subissant un agio par rapport à l'or, les acheteurs extra-européens n'ont plus une monnaie assez bonne pour payer pour nos produits le prix auquel est forcé de les vendre le fabricant anglais, français ou allemand. Ils se contentent des produits locaux, dont la fabrication se trouve par là favorisée. Si Manchester se montre infidèle à l'étalon d'or et demande qu'une entente des principaux pays du globe restitue à l'argent son ancienne force libératoire, c'est qu'il lui faut défendre sa production contre la concurrence des manufactures établies à Bombay, en Chine et au Japon. Les considérations théoriques de doctrine n'ont rien à voir dans sa détermination.

Mais voici que l'argent lui-même, sans attendre de problématiques interventions gouvernementales, au lieu de continuer à baisser comme il le faisait depuis si longtemps, a commencé de remonter : de 27 *pence*, le plus bas cours où il fût descendu, il a déjà repris à 30 ou 31, niveau actuel. La spéculation, malheureusement, est sans doute le principal agent de cette reprise. En Amérique et à Londres on a escompté, par des achats de prévision dans les bas cours, non seulement la réunion éventuelle d'une conférence monétaire internationale, mais aussi et surtout les demandes considérables de métal blanc pour l'Extrême-Orient que pourrait susciter la signature de la paix entre le Japon et la Chine.

N'est-il pas dans les possibilités de l'avenir, cependant, que, l'argent se relevant peu à peu de sa longue dépréciation et l'or devenant d'une abondance extrême par suite d'un développement colossal de la production au Transvaal et en Australie, on ne voie un jour se résoudre d'elle-même, sans lois ni conventions, cette question monétaire où se brise, impuissante, la prétendue science des économistes ? On est encore très loin de l'état de choses qui permettrait d'entrevoir la réalisation d'une telle éventualité. Si toutefois les mines d'or de l'Afrique du Sud et de l'Australie, sans parler des filons des Montagnes-Rocheuses, de l'Oural et de la Sibérie occidentale, tiennent les promesses que font actuellement en leur nom ingénieurs et géologues, il sera plus fait par là pour la réhabilitation de l'argent que par les efforts surhumains où se dépensent les bimétallistes des deux mondes.

Ce serait donc au Transvaal que le monde civilisé pourrait devoir l'unique commencement pratique de solution que com-

porte probablement la question monétaire. La raréfaction de l'or a fait la baisse des prix et la dépréciation de l'argent. Les mines de l'Afrique australe vont ramener, avec l'abondance de l'or, la hausse des prix et le relèvement de l'argent fin.

La production d'or du monde entier était tombée à 30 millions de francs par an en 1830, elle était de 150 millions à la veille de la découverte des placers de la Californie et de l'Australie. Quatre ans plus tard elle atteignait, par un bond gigantesque, le chiffre de 750 millions. Il était évident, par la nature même des gisemens exploités, que ce rendement considérable serait de courte durée; et en effet la production a diminué continuellement depuis 1853 jusqu'en 1883-1886, période pendant laquelle elle ne dépassait plus 500 millions annuellement.

De 1887 à 1894 un revirement s'est produit, et déjà l'augmentation est énorme. En 1890 la production totale atteignit 615 millions; elle s'élevait à 805 millions en 1893, et l'on sait à peu près sûrement qu'elle a dépassé 875 millions en 1894, si même elle n'a atteint 900 millions.

L'ingénieur Hamilton Smith, qui a été l'un des principaux metteurs en œuvre des énormes richesses aurifères du sol transvaalien, estime que la production du monde entier dépassera un milliard de francs en 1897. Sur ce total le Transvaal aura fourni 250 millions; le reste du monde, 750 millions. Cet accroissement sera-t-il de courte durée, comme l'a été la prodigieuse augmentation due à l'exploitation des mines californiennes et australiennes au milieu du siècle? Il est presque certain, répondent avec M. Hamilton Smith d'autres autorités d'une grande compétence, que la production d'or à raison d'un milliard par an se maintiendra pendant une assez longue série d'années. Quant au Transvaal, sa production maximum annuelle, atteinte peut-être vers 1900, serait d'environ 300 millions de francs.

Les raisons que donnent les experts de cette confiance dans la durée du rendement, au moins en ce qui concerne le Transvaal, sont tirées de l'examen des développemens miniers effectués en ce pays pendant les deux dernières années. Il est acquis que les conditions géologiques dans lesquelles l'or apparaît au Transvaal sont tout à fait différentes de celles qui distinguent la plupart des mines aurifères dans le reste du monde, le caractère essentiel des gisemens transvaaliens étant la continuité régulière des couches du minerai et la stabilité de leur teneur en or.

On n'ignore pas que cette teneur est généralement faible, très inférieure, dans le plus grand nombre des exploitations, à une once d'or par tonne de minerai, et que le traitement ne serait presque

en aucun point fructueux, si l'on ne disposait d'une machinerie puissante, portée au dernier degré de perfectionnement, et ayant absorbé d'énormes capitaux. C'est la qualité et l'efficacité exceptionnelles de cet outillage qui permettent de tirer parti au Transvaal d'élémens minéralisés qui, en d'autres pays et dans les conditions habituelles d'exploitation, eussent dû être abandonnés comme stériles.

VII

Quelles modifications l'inondation d'or dont nous menace le Transvaal apportera-t-elle dans la situation économique des États européens? Les encaisses des grandes banques d'Angleterre, de France et d'Allemagne regorgent déjà de richesses métalliques, représentées, il est vrai, dans la circulation par du papier qui ne fait point double emploi avec ces masses d'or, ce que l'on perd quelquefois de vue lorsque l'on s'étonne de voir 1 700 millions de francs en métal jaune dormir, prétendûment improductifs, dans les caves de la Banque de France. Il est évident que la monnaie surabonde déjà sous toutes ses formes, que l'excès en serait bien plus sensible encore si les bimétallistes parvenaient à obtenir la réhabilitation monétaire du métal blanc, et que, dans quelques années, à l'aurore du siècle prochain peut-être, le déluge grandissant de la monnaie aura produit des effets dont on ne peut même avoir raisonnablement l'idée dès aujourd'hui. L'intérêt de l'argent ira toujours en s'abaissant : il n'est déjà plus de 3 pour 100 pour les valeurs qui servent de baromètre financier; il descendra à 2 3/4 et à 2 1/2. Déjà le Crédit foncier a émis des obligations à 2,80 pour 100, et la ville de Paris des obligations à 2 1/2 pour 100. Ce sont des titres à lots; mais dans un temps donné les grandes compagnies de chemins de fer convertiront leurs obligations actuelles 3 pour 100 en titres ne rapportant plus que 2 1/2 sans lots ou adopteront ce type pour leurs émissions nouvelles, comme va le faire prochainement l'une d'elles, la Compagnie d'Orléans. L'État lui-même émettra de la rente à ce taux, et y ramènera par une grande opération les quinze milliards de sa dette pour lesquels il paie encore 3 pour 100. Ainsi se continuera ce mouvement étrange dont les consolidés anglais indiquent déjà les prochaines étapes par leur cote aristocratique de 107 pour 100 pour un revenu de 2 3/4 pour 100, destiné à tomber automatiquement, dans un petit nombre d'années, à 2 1/2.

Les conséquences sociales du mouvement qui abaissera ainsi le taux de l'intérêt jusqu'à 2 pour 100 un jour, peut-être plus bas

encore, sont incalculables. Elles peuvent se résumer cependant en une tendance caractéristique : savoir que, contrairement à ce que l'on a vu se produire en certains pays civilisés et à différentes époques, les riches désormais deviendront de moins en moins riches, et les pauvres de moins en moins pauvres, et que la nécessité du travail sera plus que jamais la loi du monde et la condition initiale de la fortune.

Plus près du temps présent, dans les six mois écoulés de l'année 1895, la perspective des richesses que réserve le Transvaal à ceux qui ont su prévoir, agir et se donner de la peine, a réveillé de sa torpeur, il semble au moins, l'esprit d'entreprise. On ne rêve plus seulement de mines d'or, mais d'une exploitation en règle des mondes nouveaux. Les étonnantes choses accomplies dans l'Afrique méridionale par un homme d'énergie, M. Cecil Rhodes, les exploits, moins éclatans mais tout aussi merveilleux, de plusieurs de nos explorateurs, l'attente enfin des nouveautés que fera surgir le succès de notre expédition de Madagascar, préparent de grands changemens dans nos habitudes économiques, et ouvrent des vues inattendues à notre activité industrielle, actuellement encore si languissante.

VIII

La réalisation de ces rêves est-elle possible avec le maintien rigoureux du tarif douanier dont l'établissement a coïncidé avec le commencement de la période néfaste pour notre commerce extérieur? Nous sommes à un tournant; il faut nous résigner à voir notre part un peu plus réduite chaque année sur les grands marchés internationaux, ou bien un effort énergique nous rouvrira sans retard des débouchés qui se fermaient et percera des voies nouvelles, où passeront nos produits. C'est en la considérant sous cet aspect que l'on aperçoit toute la portée de l'approbation donnée par les Chambres presque à l'unanimité, dans les derniers jours de la session, à la convention qui rétablit entre la France et la Suisse les anciennes relations amicales de commerce, si malencontreusement rompues il y a trois ans.

Les résultats de cette rupture ont été maintes fois exposés au public français. Nous les avons présentés l'an dernier, et il y a quelques mois encore, aux lecteurs de la *Revue*. Nos exportations en Suisse avaient fléchi de plus de 50 millions de francs; les ventes de la Suisse en France présentaient une diminution beaucoup moins forte. Nous payions les frais de cette lutte de tarifs, dont nos régions de l'Est avaient particulièrement à souffrir.

De plus, les sympathies qui avaient existé de tout temps entre les deux nations, s'atténuaient au point de faire place à une indifférence déjà hostile. Nos voisins ne se gênaient guère pour déclarer à qui voulait l'entendre qu'ils étaient résolus à développer leurs industries à outrance pour nous faire pièce, et que, pour les produits qu'ils ne pourraient fabriquer eux-mêmes, ils n'avaient que l'embarras du choix entre les offres de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Belgique et de l'Italie.

Une association s'était cependant formée des deux côtés du Jura pour la recherche des moyens les plus propres à amener une réconciliation commerciale entre nos voisins et nous. Les membres français de cette Union franco-suisse ont peut-être oublié parfois, dans leur ardent désir de réussir, que tous les torts n'étaient pas de notre côté, que la Suisse avait bien eu les siens, et qu'il ne fallait pas rendre seuls les auteurs du tarif de 1891 responsables de la rupture et de ses suites. Mais ces points n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif assez secondaire. Le prédécesseur de M. Lebon au ministère du commerce, M. Lourties, avait très sagement défini la façon dont il fallait ouvrir les négociations : « Je suis d'avis de rentrer en conversation avec les Suisses, afin de savoir si réellement ils sont disposés à faire les concessions réciproques nécessaires pour aboutir à une entente... Il ne faut pas nous mettre dans le cas de subir un refus. »

Ce que M. Lourties avait commencé, MM. Lebon et Hanotaux l'ont achevé, bien secondés en cette négociation par M. Barrère, notre ambassadeur à Berne. L'affaire a été menée discrètement, avec une véritable entente des intérêts à ménager des deux parts, et, lorsque subitement on apprit, en juin, que les deux gouvernemens s'étaient mis d'accord, ce que l'on connut d'abord des conditions de l'entente permit de conclure à la certitude du succès auprès de l'opinion et du Parlement.

La convention nouvelle diffère de celle de 1892 en trois points essentiels : le nombre des articles sur lesquels portent les réductions consenties sur le tarif minimum français, l'importance de ces réductions, et leur répercussion vis-à-vis des pays autres que la Suisse. En 1892, soixante-deux articles du tarif minimum français étaient remaniés : la convention n'en touche que trente. Les réductions consenties sont inférieures à celles de 1892. Elles imposent un moindre sacrifice à celles de nos industries qui vont subir une diminution de protection. Nos négociateurs enfin se sont efforcés de ne faire porter les concessions que sur des articles de production suisse (fromages, montres, broderies, etc.), afin d'éviter que, par l'effet de la clause de la nation la plus favorisée,

les importations d'autres pays ne fussent indûment admises au bénéfice des mêmes réductions. On ne peut oublier le fameux article 11 du traité de Francfort : les réductions ne portent point sur des articles que l'Allemagne peut produire à un prix aussi bas que la Suisse.

Donc c'est fait; les deux pays appliqueront désormais aux produits l'un de l'autre leur tarif minimum, moyennant que du côté de la France ce tarif présente des atténuations sur trente articles déterminés. On sait que la convention de 1892 n'avait été rejetée par la Chambre que parce qu'elle consentait sur trop de points, et surtout de points touchant l'agriculture, ce genre d'atténuation. Le gouvernement français ne s'est heureusement pas cantonné cette année plus qu'il y a trois ans sur le terrain de la défense du tarif minimum jusqu'à expérience complète, comme on le lui conseillait volontiers de certains côtés. L'opinion publique n'aurait pas approuvé cette attitude, les protectionnistes sages ont été les premiers à le comprendre. On a vu M. Méline lui-même accepter la mission de rapporteur du projet sur la convention franco-suisse et rédiger un rapport favorable. Il a donné, dans son journal, des raisons assez plausibles de son adhésion : « Les taxes nouvelles qui figurent dans l'accord ne sont pas consolidées : nous conservons le droit de les modifier, de les relever le jour où il serait démontré par l'expérience qu'elles sont insuffisantes... Nous restons maîtres de nos tarifs, et c'est là le point capital, car il est la clef de voûte de notre régime économique tout entier. Le gouvernement français a rigoureusement respecté sur ce point les volontés formelles du Parlement; il n'a pas opéré d'autorité les réductions qu'il acceptait; il n'a pris qu'un engagement, celui de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à certaines diminutions sur notre tarif minimum et de le soutenir; le Parlement statuera ensuite dans sa liberté et sa souveraineté, et prendra la décision qui lui paraîtra la plus conforme à l'intérêt du pays. »

Le Parlement a statué. Il lui a paru que la décision la plus conforme aux intérêts du pays était une approbation complète de la convention. Quelques libre-échangistes ont célébré ce vote comme le 9 thermidor de la « Terreur » protectionniste. Ces exagérations font sourire. L'Union franco-suisse, qui a été à la peine, a eu le bon goût d'être modérée dans sa joie, de n'avoir pas le triomphe insolent. Quant aux protectionnistes, ils ont pris la chose si habilement qu'ils semblent aujourd'hui avoir eu leur part dans la victoire.

M. Méline a trouvé une nouvelle formule assez heureuse, et

qui mérite de faire fortune, si elle représente une pensée politique sérieuse : « La défense du marché intérieur, dit-il, n'est pas inconciliable avec notre expansion au dehors. » A quoi bon rappeler que M. Prudhomme a parlé d'un sabre servant à défendre les institutions et au besoin à les combattre? Si le protectionnisme parvient à établir qu'il est encore le plus sûr moyen d'ouvrir à nos industries des débouchés extérieurs, faisons-nous tous protectionnistes.

Il y a cependant des intransigeans dans le parti, et qui accusent leur chef de trahison. Ils n'ont pas tout à fait tort, à leur point de vue, de déplorer ce qui vient d'être fait. On avait voulu en 1891 établir la fixité de la tarification. Derrière la barrière inflexible du tarif minimum, nos industries devaient renouveler leur outillage, perfectionner leurs procédés, redevenir prospères. Il y avait chose jurée : quoi qu'il arrivât, il ne fallait plus toucher au tarif.

Et voilà que le constructeur même de l'œuvre aide à pratiquer une brèche dans la muraille de 1891. A qui se fier désormais? On admirera d'ailleurs la façon dont M. Méline explique son cas, assez embarrassant à vrai dire. Il démontre comment, en abattant une partie du mur, il rend un pieux hommage à l'esprit qui l'avait fait élever, et comment, en démolissant sur un point, il fortifie l'ensemble. M. Ribot a remercié M. Méline du concours qu'il avait, en cette affaire, donné au gouvernement. S'il y avait quelque ironie dans le remercîment, M. Méline a pu y trouver surtout un certificat donné à son patriotisme, et aussi une fiche de consolation, puisque M. Ribot a déclaré, en même temps, que la convention n'était pas une mesure libre-échangiste, qu'on aurait tort d'y voir une rupture avec le système économique adopté par la Chambre précédente. Tout de même la preuve a été faite qu'il peut être politique de toucher à l'arche sainte du tarif minimum, et qu'au besoin les protectionnistes eux-mêmes sont gens à prêter la main à l'accomplissement du sacrilège.

Auguste Moireau.

NOTES DE VOYAGE

UN PÈLERINAGE MUSICAL

Mayence, le 30 juillet 1895.

L'Angleterre et l'Allemagne ont fait entre elles, cette année, un échange d'une espèce assez imprévue : elles ont échangé leurs grands musiciens. L'Allemagne a prêté à l'Angleterre Jean-Sébastien Bach ; et voici que l'Angleterre vient à son tour de prêter — ou, si l'on préfère, de restituer — à l'Allemagne Georges-Frédéric Hændel.

C'est, en effet, un Festival Bach qui a remplacé à Londres, ce printemps passé, les séances ordinaires du Festival Hændel : événement considérable, et tel que depuis longtemps il ne s'en était point produit de pareil dans le monde musical anglais. Car il ne s'agissait pas simplement, cette fois, d'une de ces exhibitions de curiosités étrangères qui se renouvellent tous les ans, dans les théâtres et les salles de concert à la mode, durant la *season*. Ce n'est pas en rival de M. Humperdinck, ni de M. Paderewski, ni de Mlle Yvette Guilbert, que Jean-Sébastien Bach a fait son entrée au Queen's Hall, mais en rival, ou plutôt en successeur de Georges-Frédéric Hændel : et ainsi ces trois séances du Bach Choir ont eu toute l'importance d'une révolution, dans les mœurs artistiques du public anglais. Plus profondément que tant d'autres symptômes que je signalais l'autre jour, elles ont prouvé que l'Angleterre était lasse d'une trop longue fidélité à ses vieilles traditions nationales. Bach se substituant à Hændel, la *Messe* en *si mineur* et les deux *Passions* prenant la place du *Messie*, de *Samson*, et d'*Israël en Égypte*, quel signe pouvait être plus caractéristique d'une époque nouvelle? Il ne nous resterait plus, après cela, qu'à voir le culte de Racine succéder à celui de Shakspeare.

Encore le culte des Anglais pour Shakspeare n'est-il pas aussi

réellement un *culte* que le sentiment que, depuis plus d'un siècle, ils éprouvaient pour Hændel. Ce n'est pas à une fête musicale, mais bien plutôt à une cérémonie religieuse que j'ai eu l'impression d'assister, toutes les fois qu'il m'a été donné d'entendre en Angleterre un oratorio du vieux maître. Non seulement les Anglais avaient conservé l'habitude d'admirer sans les juger ces œuvres vénérables, — et, de fait, il eût été difficile de les bien juger, car les chœurs et l'orchestre, en particulier, détonnaient de la manière la plus désolante, — mais on avait même continué de les tenir pour ce qu'à l'origine elles avaient été, pour des sortes de vêpres de carême, des solennités sacrées chargées de fournir périodiquement aux âmes anglaises une invariable pâture d'art, de pompe, et de piété. Les plus élégantes jeunes filles se disputaient l'honneur de chanter (hélas, de chanter si faux!) dans les Hændel Choirs. On se rendait là comme au temple, avec des mines recueillies; patiemment on subissait la longue série des récitatifs, des airs, des duos et des chœurs; et il y avait de certains morceaux que l'assistance entière écoutait debout.

Ainsi Hændel remplissait en Angleterre le rôle d'une institution nationale : et c'est de ce rôle séculaire qu'il vient d'être dépossédé au profit de Sébastien Bach. Non point qu'on l'ait encore officiellement remercié, ni qu'on ait tout à fait cessé d'exécuter ses ouvrages. Mais déjà l'élite de la société anglaise a ouvertement rompu avec lui ; et voici déjà que l'on a transporté aux œuvres de son rival la plupart des marques de vénération que, durant cent ans, on lui avait réservées. C'est maintenant au Bach Choir que se pressent les jeunes *misses;* c'est la *Messe* en *si mineur* et la *Passion suivant saint Matthieu* qui sont désormais chargées d'élever à Dieu, sur les ailes de la musique, toute âme anglaise un peu distinguée. « Il est incontestable, écrivait récemment M. Statham, que Bach est devenu à Londres l'objet d'un culte universel. La croyance à sa supériorité sur les autres compositeurs a pris toute la force d'un article de foi; tous l'acceptent sans phrases, aussi bien les savans que les ignorans. Chacune de ses œuvres est admirée d'emblée, considérée comme le dernier mot de la perfection. Et, par une conséquence naturelle de ce changement d'attitude, on en arrive de plus en plus à mettre Hændel au-dessous de rien. Celui que Beethoven appelait le *maître des maîtres* n'est plus désormais qu'un pédant ridicule, et personne ne peut plus manifester la moindre admiration pour lui sans risquer d'être mis au rang des pires *philistins.* »

M. Statham ajoute que les jeunes filles anglaises, en particulier, affectent un profond mépris à l'égard de Hændel, « sans doute pour prouver qu'elles ont passé quelques mois dans une *finishing-school* d'Allemagne, et qu'elles ont tiré bon profit de leur éducation teutonique. »

Que diraient donc ces jeunes filles si elles apprenaient que tout est

changé en Allemagne, depuis qu'elles en sont revenues, et que le musicien qu'elles méprisent si fort est en train d'y être fêté comme le *maître des maîtres?* Qu'auraient-elles dit si elles avaient assisté, il y a trois mois, à l'exécution du *Messie* au Wagner-Verein de Berlin, sous la présidence de l'empereur Guillaume? Mais qu'auraient-elles dit surtout si elles s'étaient trouvées de passage à Mayence cette semaine, et si elles avaient vu toutes les autorités musicales de l'Allemagne, les compositeurs et les critiques, et les chefs d'orchestre, et les virtuoses, et des princes régnans, et l'impératrice Frédéric elle-même, leur compatriote, si elles avaient vu cette foule se presser, trois jours durant, en pèlerinage pieux, dans une salle de concert construite à cet effet, pour y entendre chanter des oratorios de Hændel?

Peu importent, au surplus, les préférences musicales de ces jeunes personnes. Mais il n'en est pas moins vrai que, au moment même où l'Angleterre paraissait ne plus vouloir de Hændel, l'Allemagne le lui a repris, reconnaissant en lui l'un des plus grands parmi ses enfans. Comme Bach en Angleterre, c'est Hændel qui a été en Allemagne le héros de l'année. C'est par une ouverture de Hændel qui s'est ouverte à Cologne, le mois passé, la première des trois séances du Festival Rhénan consacrées, suivant le programme, à la glorification de la musique nationale : et c'était déjà indiquer en quelle haute estime on tenait le vieux maître. Mais c'est à Mayence surtout, dans cet admirable festival organisé en son honneur, que l'Allemagne a repris officiellement possession de lui. Depuis les premières journées de Bayreuth, je ne me souviens pas d'avoir assisté à d'aussi belles fêtes. Les toilettes y étaient plus négligées qu'aux festivals de Londres, les mines moins solennelles, et personne ne se levait que dans les entr'actes : mais nous étions tous frémissans de bonheur sous cette prodigieuse musique qui se répandait dans la salle, tantôt douloureuse et lente, pénétrée d'une tristesse mortelle, d'autres fois joyeuse d'une joie surhumaine, et toujours également lumineuse et pure, déroulant ses nobles lignes comme une frise antique dans l'air transparent du Midi.

Il serait trop beau de croire, pourtant, qu'à la seule perfection de ses œuvres Hændel ait dû l'insigne triomphe dont vient de l'honorer sa patrie. Une part de chance se mêle toujours à la destinée de toute gloire, et la gloire de Hændel aurait peut-être dormi de longues années encore en Allemagne sans l'idée qu'a eue un savant musicographe allemand, le docteur Chrysander, de la réveiller de son sommeil séculaire pour la faire servir à sa propre gloire. Ce ne sont pas, en effet, des oratorios de Hændel seul, mais plutôt des œuvres écrites en collaboration par Hændel et le docteur Chrysander, qui viennent de rappeler si brillamment l'attention de l'Allemagne sur l'un de ses maîtres les plus vénérables.

Dieu me garde, après cela, de médire de M. Chrysander : et si un peu de gloire lui revient de ce brusque réveil de la gloire de Hændel, Dieu me garde de prétendre qu'il ne l'aura point méritée! Depuis cinquante ans il a voué à Hændel sa science et toutes ses peines. Non content d'écrire sa biographie, et de nous offrir un modèle de sûre et patiente critique, il s'est encore efforcé d'éclairer ses œuvres par l'analyse de toutes les influences extérieures qui avaient contribué à leur production. Par amour pour Hændel, il s'est constitué l'historiographe de toute la musique vocale du XVIIe et du XVIIIe siècle, il a remis au jour des centaines de méthodes de chant, d'opéras, de cantates et d'oratorios dont personne, depuis un siècle, ne soupçonnait l'existence. Encore ne s'en est-il point tenu là. Il a formé l'ambitieux projet de rajeunir Hændel, de nous rendre son œuvre, non telle que nous l'ont transmise les vieilles partitions, mais telle, exactement, que le maître l'a créée, toute parfumée de fraîcheur et de nouveauté. Et c'est ainsi qu'à force d'aimer et d'admirer son héros, il s'est trouvé amené à collaborer avec lui.

Ces collaborations posthumes avec les grands musiciens paraissent, d'ailleurs, être fort au goût des nouveaux musicographes allemands. Déjà Hans de Bulow, sous prétexte de remettre au point les œuvres de piano de Scarlatti et des fils de Sébastien Bach, a introduit dans ces vieux ouvrages maints agrémens de son cru. Un éminent professeur du Conservatoire de Leipzig, M. Reinecke, a publié, il y a quelques années, un petit livre des plus curieux où il s'est efforcé de prouver que le texte gravé des œuvres de piano de Mozart n'était qu'une façon de canevas, sur lequel Mozart et les pianistes de son temps se chargeaient de broder, au courant de l'exécution, telles variations que leur fantaisie leur suggérait à ce moment : et aussitôt M. Reinecke s'est mis en devoir de rendre à ces œuvres divines le supplément de beauté que leur auteur, avec son insouciance ordinaire, avait négligé d'y adjoindre.

Beethoven lui-même n'a pas échappé à cette mode nouvelle : on ne s'est point encore avisé de changer des notes à ses partitions, mais déjà on a commencé à y changer les indications des mouvemens; et c'est désormais un usage admis en Allemagne, sur la foi de je ne sais quelle affirmation du facétieux Moscheles, de précipiter ou de ralentir, au gré des chefs d'orchestre, le *tempo* inscrit par lui en tête des morceaux de ses symphonies.

Quiconque a un peu étudié, en même temps que les œuvres de Beethoven, la vie et le caractère de ce grand homme, reconnaîtra aussitôt ce qu'il y a de presque sacrilège à outrepasser de cette manière des indications où il apportait tant de soins. Pour Mozart, la chose est tout autre; celui-là n'était pas un artiste, pas même un homme, mais une sorte d'enfant des contes de fées, tombé par hasard du ciel, et n'ayant jamais d'autre pensée que de fredonner les douces chansons qu'il y avait entendues. Assurément il ne lui est jamais arrivé de jouer deux fois

de suite le même morceau de la même façon; et ce qu'il écrivait n'était sans doute qu'un lointain écho de la musique surnaturelle qui, nuit et jour, jaillissait en lui. Mais d'autant plus il est aujourd'hui difficile à un musicien, si savant qu'il soit, de compléter des textes qui, d'ailleurs, n'ont pas besoin de ce complément pour nous consoler de la vie. Et j'avoue que les additions de M. Reinecke, en particulier, me paraissent pour la plupart absolument inutiles.

Tandis qu'il me semble au contraire que M. Chrysander a eu raison tout à fait de vouloir compléter Hændel : car celui-là n'a certainement pas noté ses airs tels exactement qu'il les faisait chanter; et certainement les détails qu'il n'a point notés sont de ceux qu'avec un peu d'étude on doit pouvoir rétablir. On sait en effet que tous les oratorios de Hændel sont des œuvres de circonstance, écrites le plus souvent en quelques jours, et destinées à être chantées dans telles ou telles conditions spéciales. A chacune des exécutions nouvelles d'*Hercule*, par exemple, Hændel remaniait la partition qu'il en avait faite d'abord : suivant la science des chanteurs et la force de leur voix, il ajoutait ou retranchait des airs à leurs parties, et dans les airs eux-mêmes il ne se faisait pas faute de simplifier ou de compliquer. Et l'on sait, en outre, qu'à des prétentions qu'ils ont fidèlement conservées aujourd'hui, les chanteurs joignaient autrefois une variété de connaissances qui remplirait d'épouvante les plus savans chanteurs d'à présent. Le moindre d'entre eux était tenu de savoir varier un air de vingt façons différentes, d'improviser à chaque fois de nouvelles cadences, en un mot de tenir vraiment le texte écrit pour un simple canevas, et de collaborer avec le musicien pour tous les détails accessoires.

Et non seulement nous pouvons être assurés que les airs de Hændel n'étaient point chantés tels qu'ils étaient écrits, mais, par une bonne fortune admirable, nous savons encore de quelle façon ils étaient chantés. On a conservé, en effet, un air de Hændel que celui-ci avait lui-même annoté pour une chanteuse, marquant tout le détail des nuances, des variations, des vocalises, des cadences, qu'il entendait que l'interprète adjoignît à son texte. C'est sur ce précieux document que s'est appuyé le docteur Chrysander, et sur tous les traités de chant des maîtres italiens de Hændel, Granacci, Zacconi et les autres, pour restituer à ces vieux airs la variété et l'éclat que le cours du temps leur avait enlevés. Et à en juger par les deux oratorios que je viens d'entendre à Mayence, *Debora* et *Hercule*, c'est là une partie de sa tâche où il a pleinement réussi. Les ornemens qu'il a introduits dans les airs de Hændel n'ôtent rien à cette prodigieuse pureté de contours qui est, à mon avis, leur principale beauté : la phrase se déroule toujours harmonieuse et claire, sous des variations destinées seulement à maintenir toujours fraîches l'expression et la couleur. Et lorsque, à la fin des airs, dans le silence de l'orchestre, le chanteur roucoule une cadence avant

de retomber sur la note finale, le plaisir qu'on en éprouve est vraiment trop inoffensif pour qu'on puisse s'aviser de le trouver inutile.

En même temps qu'il remettait au point les parties de chant, M. Chrysander s'est encore efforcé de nous restituer, telle qu'à l'origine elle devait être, l'orchestration de ces oratorios de Hændel. Et ici encore on ne saurait trop le louer du résultat de son travail. Suivant les intentions expresses du maître, il a divisé l'orchestre en deux parties, le *grosso* et le *ripieno*, le *grosso* chargé de l'accompagnement des soli, le *ripieno* plus spécialement destiné, dans les passages où il intervient, à faire de l'orchestre comme un double chœur opposé au double chœur des voix. Et, toujours suivant l'intention expresse de Hændel, c'est au *cembalo* ou clavecin que M. Chrysander a confié le soin de marquer le rythme dans tous les morceaux, et de remplir l'harmonie dans les morceaux sans accompagnement. Peut-être seulement, sous prétexte de remplir l'harmonie, M. Chrysander a-t-il parfois prêté à la partie de *cembalo* des harmonies bien singulières, et d'un romantisme un peu trop wagnérien? Après cela, qui sait! Ce Hændel était un homme de ressources si variées, et les inventions les plus imprévues lui coûtaient si peu!

La musique des oratorios ainsi restituée, il s'agissait maintenant d'en traduire les paroles. L'entreprise, à dire vrai, n'était difficile que pour ce qui touchait le récitatif; car dans les airs, les duos, et les chœurs, le détail des mots n'a guère d'importance, et les vers de M. Chrysander rendent le plus souvent assez bien la signification générale du texte anglais qu'ils remplacent. Mais il en allait autrement du récitatif, surtout dans des œuvres toutes dramatiques, comme *Samson*, *Judas Macchabée*, ou *Hercule*, où c'est le récit qui constitue la base même du drame, un récit condensé à tel point qu'on n'y trouverait pas un seul mot qui ne porte. Dans ces conditions, il a paru à M. Chrysander qu'il avait le devoir de choisir entre les paroles et la musique: et, très courageusement, il a choisi les paroles. Il a traduit littéralement, avec une fidélité scrupuleuse, le texte anglais des récitatifs, après quoi il a modifié la musique pour la mettre d'accord avec le texte nouveau. Et c'est, en vérité, de toutes ses innovations, celle qu'il m'est le plus malaisé de lui pardonner. Car il a beau dire que c'est le drame qui importe avant tout, je ne peux me résigner à voir ainsi altérer, mesure par mesure, l'harmonieux caractère des phrases de Hændel: sans compter qu'on dirait par instans que ce n'est point pour mettre la musique d'accord avec sa traduction, mais pour l'embellir et la rendre plus expressive, que M. Chrysander l'a si librement remaniée. Dans ces récitatifs d'une simplicité toute classique, il a introduit les accidens les plus variés, dessinant des mélodies pour ne pas faire répéter plusieurs fois la même note, bouleversant le rythme à sa fantaisie. Je sais que ces questions de traduction sont toujours infiniment compliquées; mais outre que la langue allemande est assez parente de l'anglaise

pour rendre le passage plus facile, je ne puis oublier que lorsque la Société des Grandes Auditions nous a offert, il y a quelques années, *Israël en Égypte*, un musicien français, M. Xavier Perreau, a fait une traduction de cette œuvre admirable où il a su garder aux paroles toute leur force d'expression, sans presque jamais être contraint de modifier la musique. Sa traduction est d'ailleurs, je crois, le modèle du genre. Combien je l'ai regrettée en entendant ces récitatifs de M. Chrysander ! Et combien j'ai regretté la noble musique de Hændel !

Je ne puis, en revanche, que louer sans réserve M. Chrysander pour la façon dont il a rempli la dernière partie, la plus importante peut-être, de sa tâche : celle qui consistait à *retrancher*, après avoir *ajouté*. Car il a admis dès le début, la nécessité absolue de pratiquer, dans les oratorios de Hændel, de larges coupures. Ces oratorios, en effet, étant avant tout des œuvres de circonstance, contiennent une foule de morceaux qui n'y figurent que pour répondre à telle ou telle condition fortuite. Il y a ainsi des airs qui sont dus à ce qu'un ténor voulait chanter le même nombre d'airs que la basse; il y a des chœurs pris par Hændel à d'autres oratorios de lui-même ou de ses confrères, et introduits là pour permettre à la séance de durer aussi longtemps que les précédentes.

Et sous toutes ces parties en quelque sorte contingentes, les oratorios de Hændel sont de grands drames dans le genre des tragédies grecques, des drames où le chœur et le récit tiennent le rôle principal, mais où se déroule devant l'auditoire une action pathétique. Il s'agissait donc, désormais, de dégager le drame de ces accessoires inutiles, de resserrer la suite de ses péripéties, de le faire apparaître devant notre public moderne dans les meilleures conditions pour qu'il pût nous toucher. C'est ce qu'a essayé de faire M. Chrysander, et c'est en quoi il me semble avoir le plus complètement réussi. Abrégés comme il nous les a offerts, les deux oratorios que nous venons d'entendre sont vraiment des chefs-d'œuvre de puissance et de vérité dramatiques, *Hercule* surtout, si vivant et si passionné, sous l'inaltérable pureté de ses formes, que pour la première fois, en l'entendant, j'ai compris l'émotion tout ensemble contenue et profonde que devaient produire sur le public athénien les drames harmonieux de Sophocle. Encore ne faut-il point juger trop sévèrement le vieux Hændel, pour la faiblesse qu'il a eue d'alourdir par toute sorte d'airs et de duos superflus la forte unité dramatique de ses œuvres. Dans ces *exécutions modèles* mêmes de Mayence, M. Chrysander et le chef d'orchestre, M. Volbach, l'organisateur de ces fêtes, ont dû sacrifier une ou deux fois aux exigences des chanteurs : il y a tel air de Hyllus que j'imagine qu'ils auraient volontiers coupé, sans le désir que manifestait le ténor de chanter encore cet air-là ; et maint autre passage que j'ai entendu chanter ne figurait pas à l'origine dans le libretto abrégé de M. Chrysander. Mais ni ces additions, ni la reprise de certains airs, que le public a voulu réentendre, ni un de ces longs

entr'actes à la vieille mode allemande, — que nos wagnériens s'imaginent, bien à tort, être seulement à la mode de Bayreuth, — rien de tout cela n'empêche l'exécution des oratorios de Hændel de n'avoir plus maintenant qu'une durée d'à peine trois heures,au bout desquelles chacun s'en va les oreilles tout imprégnées de musique, sans l'ombre d'ennui ni de lassitude, mais plutôt avec un regret d'avoir vu s'évanouir si vite un si magnifique univers d'émotion et de poésie.

Ainsi durant près d'un demi-siècle, dans l'étude et le recueillement, M. Chrysander a préparé ces *exécutions modèles* des oratorios de son maître bien-aimé. Encore ne serait-il point parvenu à les réaliser de sitôt sans le précieux concours d'un jeune homme, M. Fritz Volbach, qui partagera désormais avec lui la gloire d'avoir ranimé en Allemagne le culte de Hændel. Est-ce Hændel qui a conduit M. Volbach aux théories de M. Chrysander, ou bien sont-ce les théories de M. Chrysander qui l'ont amené à s'occuper de Hændel? Il s'en est occupé, du moins, avec une touchante et active sollicitude, et c'est à ses efforts que sont dues, surtout, les fêtes admirables où nous venons d'assister. Il s'est constitué, en quelque sorte, le chevalier servant de Hændel. Non content de diriger l'exécution de ses oratorios, il est devenu, par amour pour lui, journaliste, pamphlétaire, et conférencier. Dans toute l'Allemagne et dans toute l'Europe il a recueilli des souscriptions pour ces fêtes de Mayence: il a intéressé à l'entreprise le grand-duc de Hesse, et l'impératrice Frédéric, il y a intéressé toutes les sociétés musicales de Mayence, de Darmstadt et des villes voisines, qui se sont réunies, sous sa direction, pour former un merveilleux ensemble instrumental et choral. Et l'on m'a raconté que c'est pour le devancer, — et pour arriver le premier, cette fois encore comme toujours, — que l'empereur d'Allemagne a fait exécuter à Berlin, il y a trois mois, le *Messie* de Hændel, remanié suivant les méthodes de M. Chrysander. Mais on m'a dit que l'exécution de Berlin, faute d'une préparation suffisante, avait très médiocrement réussi, tandis que les fêtes de Mayence ont été un véritable triomphe, et vont placer d'emblée M. Volbach au premier rang des chefs d'orchestre d'Allemagne. Un souffle véritablement *hændelien* a pénétré, grâce à lui, l'orchestre, les solistes et les chœurs : et c'est encore à mes vieux souvenirs de Bayreuth que je dois remonter pour retrouver une semblable impression de profonde unité artistique. Aussi ne m'étendrai-je point sur le mérite des chanteurs, dont les noms, d'ailleurs, ne sauraient rien apprendre au lecteur français. Les uns venaient d'Autriche, d'autres de Hollande, il y en avait même un qui venait de Londres, et qui chantait en anglais : mais tous obéissaient, avec une soumission exemplaire, à la direction de M. Volbach, et c'est en vérité un assez bel éloge pour me dispenser de tout autre.

Les deux oratorios choisis pour ces fêtes étaient, comme je l'ai dit, *Débora* et *Hercule*. Ils ne comptent point parmi les plus célèbres; mais il me semble à présent que ce sont les plus admirables de tous, tant j'ai eu, à les entendre, de surprise et de joie. Le premier, *Débora*, écrit en 1733, n'a pas encore la puissance dramatique des œuvres qui l'ont suivi; il n'est même, à proprement parler, qu'une suite de chœurs. Mais jamais je n'ai entendu des chœurs d'une expression aussi forte, animés à ce point d'un souffle héroïque : tous les sentimens d'un peuple religieux et guerrier s'y traduisent tour à tour avec une précision pour ainsi dire littérale, et revêtus d'un magnifique appareil d'harmonie et de timbre. Le second acte, notamment, avec ses trois grands chœurs de structure si diverse, un chant de colère, un chant de volupté, et un chant de foi, m'a paru comparable aux morceaux les plus parfaits d'*Israël en Égypte* et de *Judas Macchabée*.

Mais que dirai-je d'*Hercule*, que l'on nous a joué aux séances suivantes? Je ne connais rien dans l'œuvre de Hændel qui produise, avec des moyens aussi simples, un aussi grand effet d'émotion tragique. C'est un drame, *les Trachiniennes* de Sophocle imitées presque scène pour scène, un drame plein de passion et de vie, comme les drames de Gluck, mais où la passion et la vie s'offrent à nous sous une forme essentiellement poétique, dans un merveilleux ensemble de mélodies et de contrepoints. Seul Beethoven, dans sa *Messe solennelle*, a retrouvé le secret de cette expression à la fois si profonde et si riche; mais il y a dépensé ce qui lui restait de forces, tandis qu'on dirait qu'à Hændel toute expression venait sans le moindre effort, et que d'un seul regard il entrait jusqu'au fond des âmes. Hercule, Déjanire, Hyllus, Iole, à peine se montrent-ils que nous les connaissons à jamais, et autour d'eux c'est le chœur qui rythme l'action, tantôt nous préparant aux catastrophes prochaines, tantôt nous apitoyant sur la misère de vivre, et tantôt encore glorifiant l'amour en des chants qui serpentent et s'enlacent doucement, et nous laissent comme un souvenir de tendres caresses.

Telles sont les chères et profondes jouissances que viennent de nous offrir, au nom du vieil Hændel, deux musiciens allemands, dans le même temps où les musiciens anglais se décidaient enfin à ne plus prendre au sérieux le génie de ce *maître des maîtres*. Et je sens bien qu'il me faudrait maintenant, suivant l'usage, esquisser un parallèle entre Hændel et Bach : car l'ombre de Bach s'est projetée si large sur notre horizon musical qu'elle a complètement recouvert celle de l'auteur d'*Hercule;* et quiconque parle de ce dernier avec un peu d'amour est pour ainsi dire tenu de s'en excuser aussitôt devant son rival plus heureux. C'est à quoi, cependant, je ne pourrai me résoudre, non seulement parce que je ne me reconnais pas l'autorité qui conviendrait pour une comparaison de ce genre, mais surtout parce que, dans

le cas particulier de Hændel et de Bach, cette comparaison me paraît plus dangereuse encore qu'inutile. C'est elle qui, en Angleterre comme chez nous, par le seul fait de son existence, a causé le plus fort dommage à la renommée de Hændel, ou plutôt c'est elle qui nous a si longtemps détournés de cet homme prodigieux, simplement parce qu'elle nous a fait croire que Jean-Sébastien Bach pouvait nous procurer, plus subtiles et plus variées, des joies musicales d'une espèce pareille. Tandis qu'il n'y a jamais eu deux arts plus différens que celui de Bach et celui de Hændel ; et pour être nés la même année, dans le même pays, pour avoir tous deux employé la même langue, ces deux maîtres n'en sont pas moins aussi éloignés l'un de l'autre que, par exemple, Diderot de Buffon, ou Lamartine de Michelet. Tout les sépare : les circonstances de leur vie, leur éducation musicale, leur caractère,mais surtout leur métier et la conception qu'ils se sont faite de l'idéal artistique. Et de là vient qu'à les rapprocher on risque de les méconnaître tous deux, car ils ont employé leur génie à deux arts différens. Bach a été un poète lyrique. Toute sa vie, et sous toutes les formes, ce sont les émotions de son propre cœur qu'il a essayé de traduire. Et toujours Hændel, au contraire, a été un dramaturge, un infatigable créateur d'âmes vivantes et de sentimens en conflit. Mais il a été, lui aussi, un poète ; et si l'œuvre de Bach est plus intime et d'un agrément plus raffiné, combien la sienne, en revanche, est plus haute, plus sûre, plus *parfaitement* belle ! Seule, peut-être, elle nous donne le sentiment de la perfection toute pure : avec l'univers de passion qu'elle agite dans ses contrepoints, toujours elle reste harmonieuse et sereine, semblable, en vérité, aux nobles figures de Phidias, ou à ces cartons de Raphaël, si vivans et si dramatiques, et cependant baignés d'une atmosphère sacrée. Hændel est le grand *classique* de son art : tel il est apparu, jadis, à tous les musiciens, à Gluck, à Mozart, à Beethoven, et déjà à Sébastien Bach lui-même, qui le vénérait comme un dieu. Et ce serait assez, je crois, de quelques fêtes encore comme celles où je viens d'assister pour remettre son œuvre au rang qui lui sied.

T. DE WYZEWA.

REVUE LITTÉRAIRE

LA POÉTIQUE NOUVELLE

Il est bien difficile de parler des jeunes poètes sans un peu de mauvaise humeur. Depuis tantôt quinze ans qu'ils occupent la scène, ils semblent avoir pris à tâche de lasser la patience et d'énerver l'attente. Par de belles promesses et par un air d'assurance, ils ont éveillé la curiosité ; ils la tiennent encore en suspens. Rien de plus séduisant que leurs intentions, rien de plus décevant que leurs œuvres. Sans doute si jusqu'à présent ils n'ont réussi qu'à demi dans leur tentative, ce n'est pas leur faute et il faudrait plutôt les en plaindre. Mais ils ont une attitude de défi. Ils sont prétentieux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ils ont le dégoût de la simplicité et l'horreur du bon sens. Ils abondent en paradoxes dont on souhaite qu'ils ne soient pas dupes. Ils sont hérissés et abscons. Le moindre d'entre eux trouve tout naturel que pour aller à la conquête de son maigre rêve nous fassions autant d'efforts que pour forcer la pensée de Gœthe ou démêler le symbolisme de Dante. S'il nous semble, après l'épreuve faite, que nous sommes mal récompensés de notre peine, qu'il y a disproportion entre l'effort et le résultat, et que, comme on dit, nous sommes volés, ils nous répondent qu'il faut donc nous en prendre à nous-mêmes, attendu qu'ils ne nous ont pas priés de les lire et qu'ils ont fait serment de n'écrire que pour eux. Bien sûr nous ne les en croyons pas ; nous savons de reste ce que valent ces sermens de littérateurs. Mais pourquoi aller au-devant de ces hommes si peu hospitaliers? pourquoi leur témoigner une bonne volonté qu'ils accueillent de si mauvaise grâce? et puisqu'ils se montrent si jaloux de leur solitude, pourquoi ne pas les y laisser se complaire — ou se morfondre?

J'ai dû traduire cette impression, d'abord pour être tout à fait sin-

cère, ensuite pour que les écrivains dont je parle ne puissent pas m'accuser de ne les avoir pas lus. Je suis d'ailleurs très disposé à croire que le mouvement de rénovation poétique est le plus intéressant, si peut-être même il n'est le seul, qui se soit dessiné en ces dernières années. Nos poètes ont vraiment le souci de faire quelque chose de nouveau. Ils l'ont à un bien plus haut degré que les romanciers et les écrivains de théâtre, contraints au surplus par les conditions mêmes de leur art d'être très conservateurs. Idéalisme, symbolisme, mysticisme, tous les mots qui défraient nos discussions littéraires, ce sont eux qui les ont mis en circulation. Toutes les modes variées et changeantes ils les ont suivies ou ils les ont faites. Ils se sont prêtés à toutes les influences qui peu à peu transforment notre vision. Ce sont des gens inquiets. Ils se cherchent en gémissant. On les a pris d'abord pour des mystificateurs ; ils sont de bonne foi : leur persévérance et la continuité de leur effort le prouvent suffisamment. Ils ont cette vertu, rare à notre époque, de la conviction et de l'enthousiasme. Ils se sont déjà rangés sous des bannières différentes et ils ont entre groupes rivaux échangé plus d'un coup ; néanmoins ils ont des tendances communes. Ils forment une école. Et quoiqu'on ait coutume de protester contre ce que le mot a de pédantesque, il n'est pas de mouvement fécond en littérature qui n'ait été marqué par la fondation d'écoles nouvelles. Ils ont à défaut d'idées très nettes des aspirations qu'ils tâchent de rendre de moins en moins confuses. Ils s'efforcent de voir clair dans leurs propres théories. Rarement avait-on accumulé plus de traités ni plus de commentaires. Depuis le livre déjà ancien de M. Charles Morice sur la *Littérature de tout à l'heure*, en passant par le *Traité du Narcisse* de M. André Gide et par les minutieuses études de métrique de M. Robert de Souza, ce ne sont qu'exégèses et ce ne sont que gloses. Peu à peu, du vague des formules et de l'incomplet des œuvres une esthétique se dégage. Je voudrais en indiquer les quelques points qui me semblent acquis.

Faute d'une œuvre où les idées nouvelles se trouvent tout à la fois condensées et illustrées, nous serons obligés de recueillir çà et là les élémens épars d'une poétique. Nous nous adresserons surtout aux livres de M. Henri de Régnier. Celui-ci semble bien entre ses compagnons d'âge être le plus richement doué. Il a fait de très beaux vers, remarquables par l'éclat et la sonorité. Soit qu'il nous montre les

> Satyresses dont la main folâtre saccage
> Les lys présomptueux qui frôlent leurs genoux,

ou soit qu'il fasse parler la sirène au moment où elle va se replonger dans l'onde maternelle :

> — Ma poitrine avec ses deux seins en avant
> Surgira de ma robe autour de moi tombée

Et debout, un instant, auprès de l'eau bordée
D'iris et de glaïeuls et de plantes flexibles,
Je me tiendrai, pareille aux nymphes invisibles
Qui hantent la forêt ou, sirènes, la mer;
Alors je descendrai rose dans le flot clair
Avec sa grande ride en cercle autour de moi.

M. de Régnier a ce don de l'expression imagée et chantante où on reconnaît le poète. Il a commencé par subir la discipline parnassienne, et il s'en souvient jusque dans son dernier recueil, où telle vision antique fait songer à quelque pastiche de Ronsard. Il a fréquenté chez Leconte de Lisle et chez M. de Heredia avant de prendre M. Mallarmé pour maître et pour émule M. Vielé-Griffin; c'est chez lui qu'on voit le mieux la fusion des traditions d'hier avec les plus récentes influences. Dans ses derniers livres : *Tel qu'en songe*, *Contes à soi-même*, *Aréthuse*, se précise son idéal personnel d'une mélancolie très noble. Il a une imagination somptueuse et une âme triste. Et derrière le décor de ces poèmes aux lignes harmonieuses et larges, où des héros et des dames, des chevaliers et des pèlerins errent parmi des forêts merveilleuses, traversent des villes de rêve, heurtent à des châteaux emblématiques, il semble qu'on entende l'accompagnement d'un invisible orchestre wagnérien. — On ne saurait non plus négliger M. Francis Vielé-Griffin. C'est lui qui est considéré dans son groupe comme le plus hardiment novateur et c'est à lui que revient la plus grande part d'influence. Aussi, quand on ouvre sans méfiance ses petits livres : *les Cygnes*, *la Chevauchée d'Yeldis*, Πάλαι, est-on d'abord tout à fait déconcerté. Tout de suite on perd pied. Toutes nos habitudes intellectuelles nous rendent inaccessible cette poésie qui ne se rattache à aucune tradition française. Cet Américain transplanté en Touraine n'a pas du tout la même façon que nous de lier ses idées. Ou plutôt, idées, souvenirs, émotions, impressions, ce dont il se soucie le moins c'est de les relier; il les laisse se succéder au hasard ou peut-être au gré d'on ne sait quelles associations très subtiles et qui échappent. On essaie d'abord de comprendre, ce qui, pour nous autres Français de France, est toujours la première démarche de notre esprit, jusqu'à ce qu'on ait compris qu'il n'y a rien à comprendre et qu'il faut plutôt se laisser bercer par une mélodie qui n'est pas sans charme. Ce sont des choses incohérentes et douces. M. Vielé-Griffin a plus de tendresse que de force, une imagination plus délicate qu'éclatante et son expression est souvent voisine de la prose. Son âme vague flotte à tous les mirages, se dissout à toutes les brises. C'est le chuchottis des feuilles

Entre les peupliers mirés
Au grand ruisseau de Loire étale.

Un nouveau venu, M. Albert Samain, a donné l'autre année sous ce titre : *Au jardin de l'infante*, un volume de vers tout plein de l'influence

de Baudelaire et d'où celle même de Banville n'est pas absente. Ce sont des vers de sensualité triste qu'on aimerait à entendre sur la fin de quelque fête vénitienne accompagnés par les violons et les violes d'amour. — Je pourrais en citer d'autres. Nous avons beaucoup de poètes, venus de beaucoup de pays ; car ce qui caractérise le personnel poétique d'aujourd'hui c'est que la carte des deux mondes s'y échantillonne. On en trouverait le dénombrement imposant dans le volume que M. Georges Docquois vient de consacrer au *Congrès des Poètes* (1). Ce congrès avait pour objet d'élire un successeur à Leconte de Lisle dans le « respect des jeunes », comme on élit un conseiller municipal ou un membre du conseil des prud'hommes. Si la consultation était bizarre, les réponses ont été assez insignifiantes. Du dépouillement des votes il ressort que les jeunes poètes se recommandent non plus de Coppée ou de Sully Prudhomme, mais de Verlaine et de Mallarmé. On s'en doutait bien un peu.

L'idéalisme est à la base de la Poétique nouvelle. La poésie est chose de rêve. Le poète est le rêveur. Mais à ce mot de rêve il faut restituer tout son sens et y faire entrer la théorie elle-même de la connaissance telle que l'entendent les philosophes. Nous ne connaissons que nous-mêmes ; en nous étaient les êtres à qui nous avons tendu la main et les choses auxquelles nous nous sommes heurtés ; en nous était le parfum de la fleur, en nous les épines où nous nous sommes déchirés ; et les routes aux lointains obscurs où notre destin s'égarait ne menaient qu'à notre âme. C'est le sens de la légende de Narcisse. Nous sommes pareils à l'enfant grec amoureux de son image et qui meurt du désespoir de n'en avoir pu saisir la réalité. Comme lui, nous nous apercevons dans le miroir qui ne reflète d'autre visage que le nôtre. Ceux qui sont soucieux de savoir restent longuement accoudés dans cette contemplation d'eux-mêmes. Mais bien peu savent s'y absorber. Les apparences nous sollicitent : nous nous laissons prendre à leurs séductions. Pendant les heures du jour la lumière se joue aux objets, les fait saillir en relief et leur prête de vives couleurs ; il y a des voix et des caresses dans l'air : c'est le bruit, c'est le mouvement, le spectacle animé et varié, le décor qui nous abuse. A mesure que l'ombre revient, les couleurs s'effacent, les contours s'estompent, les bruits se taisent, les prestiges s'évanouissent, l'âme se ressaisit, consciente dans le silence et dans la mort de tout, d'être seule vivante... L'homme part au matin, laissant la maison qu'il ne devrait jamais quitter, si plutôt il ne faut que l'absence lui en révèle le charme familier. Il descend par la plaine où s'éveillent les cantilènes et les rondes enfantines. Il entre dans la ville où l'amour l'attend pour l'enlacer dans ses liens de chair. Sur la place se sont réunis les hérauts d'armes, et leurs trompettes remuent

(1) M. Georges Docquois, *le Congrès des poètes ;* 1 vol. Bibliothèque de la Plume.

en lui le besoin de l'action. Il est alors en proie à l'orgueil et à l'ambition, à la colère et à la haine; il connaît les rivalités et les luttes. Il va ainsi, suivant de fausses destinées, poursuivant de faux biens, oublieux de soi. La fausseté même de ces biens, en éclatant à la fin, le sauve. Lassé de trop d'aventures et meurtri de trop d'échecs le voyageur reprend le chemin de la maison désertée où n'a cessé de l'attendre la gardienne vigilante qui l'accueille sans lui faire de reproches. Il s'assied au foyer éteint. Il se repose sous la treille vendangée. Il se souvient. Il comprend et il juge. Il revoit les espoirs et leur mensonge, les désirs et leur vanité, les jouissances et leur amertume, la gloire et son néant. Il est triste, de cette tristesse désabusée qui lui enseigne le sens de la vie. Il trouve une sorte de joie, la seule qui ne trompe pas, dans cette contemplation silencieuse. — Et cette contemplation n'est pas égoïste. Car il y a une solidarité entre les hommes et chacun porte en soi le dépôt de l'humanité tout entière. En nous étudiant nous-mêmes, nous étudions tous les autres. Nous apprenons à connaître l'homme dans ce qu'il a de plus général, dans sa nature et dans les lois de cette nature, dans ses traits essentiels et qui ne changent pas. Nous prenons conscience de la destinée universelle. Les idées nous apparaissent dans leur pureté. La loi morale se découvre, aussi radieuse dans nos cœurs que le ciel étoilé sur nos têtes. C'est ainsi que, dans l'apaisement des sens, dans le silence des passions, dans l'oubli des intérêts, l'âme repliée sur elle-même contemple en soi l'absolu.

C'est du « rêve » ainsi interprété que la poésie doit être la traduction.

On voit déjà que cette conception diffère également de celle du lyrisme romantique et de la poésie parnassienne. Le poète romantique tire toute son inspiration des accidens de sa vie sentimentale. Il s'attache à faire saillir ce qu'il y a en lui de plus individuel, dans sa destinée de plus exceptionnel, et par quoi il diffère des autres. Son regard est concentré sur quelques points particulièrement douloureux, ou sur tels passages de bonheur dont il perpétue le souvenir dans ce qu'il a de plus précis et de plus aigu. La poésie dont nous esquissons le programme ne fait pas de place à l'individuel. Elle ne retient que les traits par où nous nous ressemblons tous; en sorte que dans ses œuvres comme chargées d'humanité tous les hommes se puissent reconnaître. Elle ne dit pas telle douleur née un jour d'une aventure singulière; mais elle répète cette plainte qui traverse les siècles, aussi vieille que le monde, étant née du mal de vivre. Elle ignore les nuances, le détail et l'accident; elle ne reproduit que des sentimens très généraux, que des états d'âme indiqués largement, comme ces paysages qu'on voit dans les toiles de Puvis de Chavannes réduits aux grandes lignes, aux plans essentiels, aux masses de lumière et d'ombre. — Pour ce qui est de la poésie parnassienne, son grand principe, comme

aussi bien celui de toute littérature réaliste, est la « soumission à l'objet ». Le poète s'efface, comme dans l'œuvre impersonnelle et objective de Leconte de Lisle. Il laisse la parole aux choses. C'est en vertu du même principe et alors même qu'il semble s'en écarter le plus, que M. Sully Prudhomme décrit les réalités de la vie intérieure, et M. Coppée les réalités de la vie moderne. Mais si les choses ne sont que des apparences, il ne saurait plus être question de s'y soumettre. Le monde n'est qu'une création de notre esprit; et notre esprit reste donc libre à tout moment de le recréer à sa guise et de le façonner au gré de sa fantaisie. Pour lui ni le temps n'existe, ni l'espace; et il ne se soucie ni de géographie ni d'histoire. Tous les élémens du monde sensible lui appartiennent et il les recompose en vue de la fin qu'il veut signifier. Sa tristesse, s'il lui plaît, va prendre forme et vie et marcher devant lui. Elle sera une femme aux yeux de songe, reflétant des songes très anciens, à la voix qui semble venir du lointain des âges. Elle sera vêtue d'une robe dont les tons s'accordent à la pâleur de son teint et dont les plis retombent suivant un rythme. Elle tiendra à la main la tige allongée d'une fleur au large calice. Il y aura des mauves dans le jardin; et le soleil se couchera derrière les arbres et les tourelles dont le profil agrandi se mire au lac voisin, ainsi qu'on le voit dans les toiles des peintres anglais. — Et tout cela se déduit logiquement du principe une fois posé. Dans une poésie de rêve le point de vue général se substitue au point de vue particulier, et le sentiment du réel disparaît pour faire place à l'artificiel.

De ce que l'homme est enfermé en lui-même il ne s'ensuit pas qu'il n'existe aucune communication entre lui et ce qu'on appelle la Nature. Bien au contraire, entre le monde intérieur et le monde extérieur il y a une correspondance intime et secrète. Seulement elle ne nous est pas perceptible par les moyens ordinaires de la connaissance. Les sens s'arrêtent à l'enveloppe matérielle, incapables de pénétrer jusqu'à ce qui est derrière elle et qu'elle leur cache. La raison ne perçoit rien hors ce qui se moule dans ses cadres et se plie à son ordre logique. Mais nous devinons bien que tout l'être ne saurait tenir dans ces cadres trop étroits : un instinct nous avertit que la somme indigente de notre connaissance est débordée de tous côtés par l'inconnaissable. Nous sommes entourés par le mystère. Il est comme l'atmosphère où baigne notre sensibilité. Nous en avons parfois la révélation subite et partielle, et il nous semble que nous en avons effleuré quelque point devenu tout à coup tangible. Comment s'expliqueraient sans cela ces pressentimens dont l'angoisse étreint les plus aguerris, ces terreurs soudaines ou ces joies sans cause, cette tristesse dont nous emplit le crépuscule comme si la nuit se faisait en nous, cette légèreté de l'âme dans la fraîcheur matinale, ces rapides passages où nous communions avec toute la nature? Un coin s'est soulevé du voile qui retombe aussi-

tôt. Une brusque déchirure s'est faite. La sensibilité des hommes se mesure à ce sens qu'ils ont du mystère. Tandis que les esprits enfoncés dans la matière nient tout ce qui n'est pas elle, quelques-uns par miracle échappent à son oppression. Les autres hommes ne voient dans la forêt que de l'ombre et n'en goûtent que la fraîcheur : le poète y aperçoit un fantôme qui le cherche et il converse avec la Dame de la forêt. Les hommes disent que les sirènes n'existent pas, qu'il n'y a pas de faune accroupi dans les blés, et que les hêtres tombent sans que la hache qui les frappe rougisse du sang de la dryade. Le poète aperçoit dans les choses des visages qui le regardent; il discerne des pleurs dans la pluie, des voix dans la nuit; il entend le silence où quelqu'un est vivant. C'est pourquoi les hommes le traitent de fou, le clouent au mât du navire et le crucifient aux arbres du chemin. « Certes, dit quelque part M. Taine, il y a une âme dans chaque chose, il y en a une dans l'univers; quel que soit l'être, brut ou pensant, défini ou vague, par delà sa forme sensible luit une essence secrète et je ne sais quoi de divin que nous entrevoyons par des éclairs sublimes sans jamais y atteindre et le pénétrer. Voilà le pressentiment et l'aspiration qui soulèvent toute la poésie moderne ». A l'âme humaine répond l'âme des choses, une âme dont les formes extérieures ne sont que les manifestations et que les symboles.

De là une façon particulière d'envisager les choses, non plus en elles-mêmes mais dans leur signification emblématique et par rapport aux idées qu'elles sont chargées d'éveiller en nous. Au procédé de la description se substitue celui de l'allusion. Le malheur est que, pour saisir ces correspondances, il faudrait que nous fussions très près de la nature, et que nous en sommes très loin. Tout le travail de la civilisation contribue à nous en écarter. Notre pensée est circonscrite dans la barrière des idées qui délimitent et ferment son horizon. Devenue incapable de symbolisme, elle l'a remplacé par un procédé qui n'en est pas seulement différent, mais qui est le procédé inverse ou contraire : c'est l'allégorie. Le symbolisme consiste à découvrir sous l'enveloppe matérielle le contenu idéal. L'allégorie part d'une idée abstraite qu'elle revêt ensuite laborieusement d'une forme concrète. La faculté de créer des symboles n'appartient qu'à l'imagination toute neuve, voisine des choses, presque mêlée avec elles et qui n'a pas encore distingué sa vie de leur vie. Les enfans n'aperçoivent le monde que sous l'aspect du merveilleux; peut-être à qui saurait les entendre les chansons qu'ils inventent porteraient-elles comme un témoignage balbutié de l'universel mystère. Les peuples au temps de leurs origines ont ce don de l'imagination plastique: alors prennent naissance les religions et les mythologies. C'est ce même don de plus en plus atténué qui est la source des fables et des contes. Certaines époques d'ignorance et de misère sont particulièrement fertiles en légendes: la légende fleurit sur la terre

douloureuse du moyen âge. Au lieu d'inventer de froides allégories, comme on s'y évertue dans les époques dénuées de sentiment poétique, le poète d'aujourd'hui reprendra les vieux thèmes des symboles primitifs. Profitant du travail des siècles, de l'affinement de la sensibilité, de la complication de l'intelligence, il y apercevra des analogies nouvelles, il y découvrira un sens inattendu. L'âme moderne peut s'exprimer encore par les récits de la Légende dorée, et elle a recommencé de tourner dans le cycle de la Table-Ronde. Si nous prenons plaisir à entendre conter *Peau d'Ane*, c'est que sa robe couleur du temps est de la couleur aussi de notre rêve. *Barbe-Bleue* peut n'être qu'une histoire pour faire peur aux petits enfans, ou c'est une image de la sensibilité avide et déçue. Mais, pour le sens qui continue de s'en dégager, ni légendes ni fictions ne valent ces mythes toujours jeunes : Ariane, Eurydice, Hercule, nés aux rives lumineuses de la Grèce, au pied des collines mesurées, dans les plaines bruissantes, au bord des fleuves habités par les cygnes, au bord des grèves où s'en vient mourir le chant immortel des sirènes.

C'est justement à l'interprétation de l'un de ces mythes grecs que M. Henri de Régnier doit le meilleur de ses poèmes et celui qui jusqu'ici donne l'idée la plus complète de ce que cherche à être cette poésie renouvelée : *l'Homme et la Sirène*. Aux dernières étoiles de la nuit finissante, venue d'un navire qu'on ne voit pas, on entend la voix du veilleur qui signale des sirènes sur la mer. L'aube devient de plus en plus claire. Peu à peu on distingue une grève où est assis un jeune homme couvert de vêtemens amples et sombres. Sur ses genoux repose la tête d'une femme couchée et nue. Qui est cette femme et d'où vient-elle ? Il n'en sait rien, ne sachant rien d'elle que sa beauté. Elle lui sourit en s'éveillant, car elle est accueillante et douce. Elle lui offre des fleurs, la fleur de ses lèvres, la fleur de ses seins. Elle s'offre toute à lui, et lui offre en elle toute la volupté des choses.

Sens
L'odeur de ma peau moite, et touche ma peau nue
Où toute une tiédeur en parfums m'est venue
Qui m'accable et m'embaume, et tu respireras
En mon souffle l'odeur de toute la forêt.
Oh ! mes yeux purs sont frais en moi comme des sources.
Des endroits de ma peau se veloutent de mousses;
Il me semble aujourd'hui que mes seins sont éclos.
Si je pleurais, de doux ramiers seraient l'écho,
Et des abeilles sont éparses dans mes rires,
Et parmi la douceur de l'air où je m'étire
Je me semble plus grande et je me sens plus belle
Et magnifique de la Vie universelle.

Mais l'homme ne se contente pas de jouir de cette chair. Il en voile la nudité; il tresse en nattes la masse des cheveux ; il charge les doigts

de bagues, il chausse les pieds de sandales. Il veut éveiller la pensée chez celle qui doit être sa compagne, la femme. Au soleil couchant, sur la même grève, il est étendu mort. Elle se penche sur celui qu'elle a tué, pitoyable et le plaignant de son erreur. Hélas! pourquoi ne l'a-t-il pas comprise? pourquoi l'a-t-il appelée vers des destins pour lesquels elle n'était pas faite? Elle n'était pas faite pour la vie de la conscience et pas née pour avoir une âme. Elle appartient aux choses qui peu à peu la reprennent, à la nature où elle va rentrer, à la mer où tout à l'heure du haut de la proue le veilleur apercevra mêlée à l'écume sa chevelure d'algues. — Ce petit poème nous présente harmonieusement fondus les deux élémens d'une poésie symbolique : d'une part, une fiction suffisamment plastique, valant par elle-même, d'un charme sensuel et mortel; d'autre part, une signification très claire qui gagne à ne pas être précisée et résumée dans une formule abstraite. Tout au plus regretterai-je qu'au lieu de faire vivre les acteurs de son drame, le poète n'ait su que les faire parler et s'épancher en des monologues à la manière des personnages de notre tragédie classique.

De son côté, M. Vielé-Griffin avait tenté dans la *Chevauchée d'Yeldis* quelque essai analogue. Yeldis est une jeune femme dont le vieux mari eut l'heur de mourir. Elle part au soir vers un but inconnu, entraînant après elle la chevauchée galante et joyeuse de ceux que l'amour force à la suivre. Il y a là Philarque, qui fut un savant subtil; Luc, bel homme et fat; Claude, le joueur de viole, et Martial le paladin, et d'autres parmi lesquels est le poète. Ils s'en vont sur la route, qui se déroule et s'allonge sans fin comme dans les rêves. Tant que Philarque et Luc se lassèrent et s'en furent sans adieux. Claude mourut. Alors, beau de sa jeunesse, fort de son amour, Martial prit dans ses bras la jeune femme, et, sur son cheval lancé au galop, il emporta Yeldis souriante... Le défaut serait ici que le symbole est presque trop transparent, le récit trop grêle, décelant une certaine gaucherie et pauvreté d'imagination.

Nous ne pouvons entrer dans les mille détails et dans les infiniment petits de la technique. Encore devons-nous indiquer comment l'application de la même conception générale aboutit à d'importans changemens dans la forme. Si la poésie est chose de rêve, elle ne doit pas l'être seulement pour le poète, il faut qu'elle le soit aussi pour le lecteur. L'alexandrin tel que l'ont forgé les parnassiens a une sorte d'éclat dur dans un contour précis et arrêté. En dépit de l'appauvrissement ou même de la suppression totale de la rime, on désespère de le rendre assez ductile et fluide pour qu'il ne risque pas de donner à la pensée une précision factice. Aussi ne le conserve-t-on que pour mémoire et, pour ainsi dire, comme moyen de repère. En fait on le remplace par des séries ou des « laisses » de vers à peine assonancés, de coupe irrégulière, de rythme capricieux, où s'exprime

librement la sensibilité de chacun. On a noté bien des fois l'influence de la musique et des plus récentes modes musicales sur la nouvelle poésie. Tout l'effort consiste à rapprocher le système de la versification des combinaisons de la musique, dont c'est le propre de n'éveiller en nous que des émotions vagues et de nous induire au rêve.

Peut-être aperçoit-on maintenant ce qu'il y a de vraiment neuf et de légitime dans la tentative des jeunes poètes. Ils se font de l'essence même de la poésie une idée à la fois très haute et très juste. Ils se rendent bien compte que tout art est vain qui n'enferme pas un contenu humain et qui est vide de pensée. Ils se souviennent que tous les essais d'explication du monde donnés par les religions et les métaphysiques ne sont que les plus ingénieux des poèmes. Mais ils se tiennent en garde contre l'erreur inhérente à ce qu'on appelle la « poésie philosophique ». Ils comprennent que la poésie doit procéder non par raisonnement, mais par intuition. De même ils essaient d'apporter dans la composition, soumise aux règles d'une rhétorique trop impérieuse, plus d'imprévu et de fantaisie. Ils tâchent à rendre tout ensemble plus souple et plus complet l'instrument du vers. Ils donnent toute leur attention à l'élément qui appartient en propre à la poésie : l'agencement musical des rythmes et des syllabes. Ils veulent faire de la poésie vraiment une synthèse de tous les arts, et un genre différent de tous les autres.

Maintenant, et dans l'intérêt même d'une réforme que pour ma part je souhaite vivement de voir aboutir, il me sera permis d'indiquer les points faibles du système et tels dangers qui pourraient en compromettre le succès. La première objection qui se présente à quiconque vient d'ouvrir un de ces livres à couverture bizarre porte sur la question du vers libre. Car d'abord on n'a pas prouvé que l'alexandrin méritât tous les reproches sous lesquels on a tôt fait de l'accabler. Mais ensuite si on supprime une sorte de vers, il serait bon de la remplacer par une autre; or, le prétendu « vers libre » est, jusqu'à ce jour, tout à fait inexistant. Quand M. de Régnier écrit :

Si tes lèvres ne m'ont pas maudit de tout le reproche de leur pâleur,
Si tes tristesses m'ont pardonné de toute la bonté de leur douleur,
Si ta bouche ne fut pas aride de m'avoir appelé en vain,
Si tes yeux ne furent point implacables d'avoir pleuré,
Si mon souvenir te fut doux
De toute la peine endurée,
Si l'ombre du sépulcre (peut-être) garde ta face calme,
Si ceux qui t'ont enlevée (peut-être) ont dit :
Qu'elle est belle et douce dans la mort
Et pardonnante dans la mort!
Oh! laisse-moi rentrer dans la vieille demeure,
Je suis celui qui prie et qui pleure.

ou quand M. Vielé-Griffin aligne ces mots :

Vieille Rome,
Force
Hautaine et triste,
Vaine et sans art que pour l'hégémonie
Qui foulas d'un pied lourd le verger d'Ionie
Et fis stérile le vrai sang du Christ, etc.

il se peut bien qu'ils obéissent à une musique intérieure : pour nous qui n'avons pas la clef de leur musique nous ne voyons dans ces séries de mots que des lignes quelconques disposées d'après une typographie fallacieuse. On a maintes fois essayé en France de se passer de la rime, on n'y est jamais arrivé : apparemment parce que la rime est chez nous constitutive du vers. Ce qui est plus nouveau et ne paraît guère moins chimérique c'est d'inaugurer un système de versification où les lois soient remplacées par le bon plaisir. Des trois élémens dont se compose le vers on supprime l'un qui est la rime, et on laisse les deux autres, nombre et agencement des syllabes, à la fantaisie personnelle. On voit aisément ce qui reste. A ce compte, il n'est pas de prose qu'on ne puisse à aussi juste titre faire passer pour vers. Et peut-être n'était-ce pas la peine de faire tant d'affaires pour revenir finalement à ce système bâtard de la prose poétique dont on s'est jadis tant moqué. Le vers libre est cela même : prose poétique, prose rythmée, prose musicale, prose précieuse ou de quelque épithète qu'on veuille la décorer, mais toujours de la prose.

Il serait temps aussi d'en finir avec cette fameuse « théorie de l'obscurité » que la nouvelle école a élevée en effet à la hauteur d'un dogme. On nous dit que le poète est en droit d'exiger de la part du lecteur un effort; mais aussi ne demandons-nous pas qu'on fasse des vers « pour lire en wagon. » On soutient qu'il n'est pas nécessaire pour la poésie d'être comprise, mais uniquement d'être sentie; il n'en reste pas moins que l'objet de la littérature est d'abord d'exprimer des idées, et quoi qu'on puisse faire pour les confondre, la poésie n'est pas la musique. On cite l'exemple de grandes œuvres qui ont comme des parties d'ombre; encore faut-il que la partie le plus aisément accessible nous donne envie de pénétrer l'autre. On dit aussi que le vague a sa vertu en soi et que la pensée qui se voile en devient plus attirante, qu'un style n'est limpide que parce qu'il est trop peu chargé de matière, que les idées simples sont les idées courtes ou banales, et que l'obscurité est une condition de la profondeur. Voilà de belles choses. Mais toutes les raisons ne servent de rien pour nous donner du plaisir. Et les argumens les plus subtils ne nous feront pas prendre pour des poèmes tels rébus indéchiffrables dont nous soupçonnons que le mot n'existe pas. C'est une plaisanterie dont au surplus personne n'est dupe. Le symbolisme, par sa définition même, est tenu d'être intelligible, puisque le symbole n'y prend de valeur ou même n'existe à titre de symbole

qu'autant qu'on en aperçoit l'application. L'obscurité n'est pas un caractère essentiel de la poésie symboliste non plus que d'aucune autre. C'est le défaut ordinaire de gens qui n'ont pas vu bien clair dans leur propre pensée.

Est-il indiscret de souhaiter en terminant que nos poètes arrivent enfin à débrouiller leurs idées? D'autre part, ce ne sont pas les bonnes intentions qui leur manquent. Mais pourquoi est-ce qu'ils se hâtent si peu de les réaliser? Je sais qu'il est assez vain d'adjurer les gens d'écrire un chef-d'œuvre; mais c'est qu'en littérature comme ailleurs on ne peut se dispenser d'arriver à temps. Il y a pour les tendances littéraires un moment où il faut qu'elles aboutissent, sous peine de s'épuiser et de disparaître sans avoir rien produit. La poésie nouvelle est à peine née; elle a déjà ses lieux communs, ses procédés quasiment mécaniques, son jeu d'énigmes, son répertoire d'emblèmes en tous genres, son fatras et sa défroque. « Je souhaiterais, dit l'un de ses théoriciens, qu'on nous laissât enfin tranquilles avec le Graal, le cygne, l'oiseau de Siegfried, les casques, les palefrois, les glaives, les cités de rêve et autres lieux communs. C'est une punition injuste que les symboles qui plurent à Wagner, et qui ne valent que par la place qu'il leur assigna, soient devenus le repère et la cheville de tous les débutans de lettres. Est-ce que cette ferblanterie est de la vie?... » Voilà précisément ce qui nous inquiète. Ces indices et quelques autres nous renseignent sur la période que traverse aujourd'hui la poésie nouvelle. C'est la période critique où rien n'est encore compromis, où tout paraît déjà douteux. C'est le moment où l'on se demande, non sans quelque appréhension, si le germe se développera, si la branche va porter des fruits ou se dessécher, si l'idée va prendre forme, — ou la formule se figer en poncif.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Depuis quinze jours, on ne peut pas dire que l'aspect du monde européen soit resté stationnaire. Le kaléidoscope a tourné, et tourne encore : il serait difficile de prévoir quelles images il présentera dans quelques semaines. Rien d'inquiétant en tout cela. La situation reste foncièrement la même, bien que ses manifestations extérieures deviennent de plus en plus complexes. C'est surtout en Bulgarie que les nuages se sont amassés, peut-être pour se dissiper subitement, et cela serait désirable. Mais il y aurait trop de danger à vouloir être prophète ; on s'exposerait à recevoir des événemens un démenti plus ou moins formel. Plus que jamais, — et rien d'ailleurs ne convient mieux à une chronique, — nous écrivons au jour le jour, *ad narrandum*.

La mission bulgare dont nous avons déjà parlé, et qui a été reçue avec tant de bienveillance à Saint-Pétersbourg et à Moscou, est rentrée à Sofia en passant par Vienne. Elle s'est à peine arrêtée dans cette dernière ville, assez toutefois pour s'être vue en butte aux entreprises des journalistes en quête de nouvelles ou d'impressions, et elle n'a su se défendre qu'à demi contre ces assauts. Le métropolite Clément a déclaré à un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* qu'il ne doutait pas de la réconciliation de la Bulgarie et de la Russie dans un avenir très prochain, et que l'accueil fait par le tsar à la délégation bulgare en était le sûr garant. Les journalistes sont indiscrets : le rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* a interrogé le métropolite Clément sur la manière dont pourrait s'opérer la réconciliation, et celui-ci a répondu que la dynastie bulgare devait nécessairement être orthodoxe. Le prince Ferdinand devait-il se convertir lui-même, ou seulement faire élever son jeune fils, le prince Boris, dans la religion orthodoxe? Le métropolite ne s'est pas expliqué sur ce point. Il y a trois ans à peine, la constitution bulgare a été modifiée, précisément pour donner au prince de Bulgarie et à ses descendans la liberté de rester catholiques, et c'est suivant le rite de cette religion que le jeune Boris a été baptisé. Le prince Ferdinand s'est certainement aveuglé s'il a cru que, dans un pays balkanique, le désaccord religieux pourrait subsister longtemps

entre le souverain et ses sujets. Aux difficultés intérieures d'une pareille situation devaient s'ajouter bientôt les difficultés venues du dehors. Rêver et poursuivre une réconciliation avec la Russie, alors qu'on maintenait et qu'on fortifiait contre elle une barrière religieuse, était pure chimère. Henri IV estimait que Paris valait bien une messe : le prince Ferdinand, qui a dans les veines quelques gouttes du sang de Henri IV, est-il du même avis? Sous un langage qui semblait sibyllin, peut-être seulement parce qu'il était embarrassé, le métropolite Clément et M. Théodorof, président du sobranié, ont laissé entendre que tout s'arrangerait sans beaucoup de peine, qu'il suffisait d'attendre un peu; que le prince savait ou saurait ce qu'on attendait de lui; enfin que le cœur de la Russie était toujours magnanime. Quand on leur demandait si le prince Ferdinand avait approuvé l'envoi de la mission bulgare à Saint-Pétersbourg, ils répondaient que oui. Le prince, la mission, le gouvernement russe, tout le monde semblait d'accord ou sur le point de l'être. La réconciliation était à l'ordre du jour. Mais, hélas! au moment même où le métropolite Clément quittait Vienne et s'apprêtait à rentrer à Sofia, où il a été reçu avec un enthousiasme dont nous aurons à parler, paraissait dans les journaux la note suivante, qui porte tous les caractères d'un communiqué officieux : « La Russie n'a aucun motif pour se réconcilier avec le « peuple » bulgare, pour cette simple raison que ce peuple n'a jamais cessé de manifester sa reconnaissance à ses frères du Nord auxquels il doit son indépendance. C'est ce qui explique l'accueil cordial que la députation bulgare a trouvé à Saint-Pétersbourg. De son côté, la Russie, fidèle aux traités, n'entretiendra jamais de rapports avec ceux auxquels on donne indûment le nom de « gouvernement bulgare ». Tant que la Bulgarie officielle restera soumise à un régime illégal imposé par un usurpateur, il ne conviendra pas à la Russie d'avoir des relations avec elle. Le gouvernement russe se place strictement sur le terrain du traité de Berlin, dont il demande l'exécution. D'après ce traité, le prince de Bulgarie doit être nommé par un sobranié légal, et cette élection, après avoir reçu l'approbation de la Porte, doit être ratifiée par toutes les puissances signataires du traité. »

Jamais douche d'eau glacée n'a produit plus d'effet que cette note. On en a contesté l'origine officielle et nous ne voudrions pas la garantir; on s'est demandé s'il fallait la prendre au pied de la lettre; on a rappelé les assurances données à Saint-Pétersbourg aux délégués bulgares, à savoir que le tsar n'avait personnellement aucun grief contre le prince Ferdinand; enfin on a essayé, par tous les moyens, de diminuer l'importance de la manifestation et d'atténuer l'émotion qu'elle a produite. On assure que M. Zankoff, le chef du parti russophile en Bulgarie, aurait dit que si le prince Ferdinand était réélu par un sobranié légal, la Russie le reconnaîtrait. Mais M. Zankoff en est-il bien

sûr? Et si le prince Ferdinand était régulièrement élu par un sobranié légal, conformément aux prescriptions du traité de 1878, serait-il certain, après avoir été reconnu par la Russie, de l'être également par les autres puissances? Il faut l'avouer, la situation du malheureux prince est des plus pénibles, des plus délicates, des plus inextricables. S'il se tourne du côté de la Russie, il aperçoit la face immobile et inquiétante du sphinx; s'il se tourne du côté des puissances occidentales, ce n'est plus à des visages de marbre qu'il a affaire: l'irritation contre lui prend les formes les plus violentes, et, loin d'avoir été atténuée par l'attitude de la Russie, elle y a trouvé pleine licence de se donner carrière. Le prince ne voit que des yeux flamboyans de colère; il n'entend que des paroles de réprobation et presque de haine. Les journaux allemands approuvent la Russie de ne pas le reconnaître : elle fait bien, on ne peut que l'en féliciter. Les journaux autrichiens ne sont pas moins explicites; ils le sont même davantage; ils affirment que le prince Ferdinand a perdu pour jamais les sympathies de l'Autriche et de l'Allemagne. Les puissances du centre comptaient sur lui, il était leur homme, il était leur chose : peu s'en faut qu'elles ne l'accusent de trahison. En un mot, il se trouve vis-à-vis d'elles à peu près dans la situation où était le prince Alexandre de Battenberg à l'égard de la Russie, après l'imprudente équipée qui l'a brouillé avec le tsar. Sa situation est même pire, car le prince de Battenberg, aussitôt que la rupture de la Russie avec lui a été connue de l'Europe, a vu l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre se tourner brusquement de son côté. Il n'a pas cherché à profiter de ces dispositions improvisées, soit qu'il doutât de leur efficacité ou de leur durée, soit qu'il ne voulût pas devenir, entre les mains occidentales, un instrument contre la Russie. S'il s'est abandonné lui-même, du moins il n'a pas été abandonné de tous, et telle est, au moins provisoirement, la triste destinée du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg.

On a été généralement surpris que, dans une détresse aussi grande, il n'ait pas interrompu au plus vite son séjour à Carlsbad et sauté dans le premier train pour revenir à Sofia. Peut-être aurait-il dû le faire aussitôt après l'assassinat de M. Stamboulof. Il a sans doute voulu prendre le temps de réfléchir; mais s'il en avait pris autant, il y a neuf ans, lorsque M. Stamboulof lui a offert la couronne bulgare, serait-il jamais allé à Sofia? Tout porte à croire que l'accueil qu'il recevra aujourd'hui sera réservé : en tout cas il ne sera pas comparable à celui qu'a trouvé le métropolite Clément à son retour de Russie. A lire les récits des journaux, on se croirait transporté aux beaux jours du moyen âge, alors que les évêques dominaient les peuples et faisaient trembler les rois. Le métropolite apparaissait à ses fidèles avec tout le prestige de l'investiture qu'il rapportait de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Plusieurs centaines de personnes étaient allées

l'attendre à Zaribrod, c'est-à-dire à la frontière : toute la population de cette ville et des environs se pressait à la gare. A peine le train a-t-il été aperçu que les hourras ont éclaté. A sa sortie du wagon, le métropolite a été l'objet de manifestations enthousiastes : c'était, disent les dépêches, à qui s'efforcerait de lui baiser les mains. Il a dû prononcer quelques paroles. « La députation, a-t-il dit, a trouvé la Russie animée des mêmes sentimens qui l'ont amenée autrefois à faire la guerre pour la libération de la Bulgarie : la Russie aime aujourd'hui la Bulgarie comme elle l'a toujours aimée. » Et le peuple de crier : « Vive la Russie ! Vive le tsar ! » On ne dit pas qu'il ait ajouté : « Vive le prince Ferdinand ! » A Sofia les mêmes scènes se sont reproduites. Les abords de la gare étaient encombrés de monde. Les corporations étaient là avec leurs drapeaux. Mais ce qui donnait à la fête une signification officielle, c'était la présence de M. Stoïlof, président du Conseil, des ministres de la justice, de la guerre et des affaires étrangères, enfin du maréchal de la cour. Au moment où le métropolite Clément est descendu du train, la foule s'est précipitée sur lui dans un élan que rien n'a pu contenir. Il a dû se réfugier, avec les membres du gouvernement, dans la salle d'attente de la gare, et il a eu beaucoup de peine à en sortir ensuite pour se rendre à son palais. Là, il a fallu qu'il se montrât sur un balcon, pour prononcer les mêmes discours qu'à Zaribrod. La Russie, a-t-il dit d'après les dépêches, ne désire que le bien et la prospérité de la Bulgarie; et il a affirmé que le prince et le gouvernement, s'ils agissaient de concert, réussiraient certainement à atteindre le but désiré de tous, — paroles un peu vagues, qu'il faut laisser à l'avenir le soin d'expliquer et de confirmer. Quoi qu'il en soit, les sentimens de la Bulgarie envers la Russie, longtemps étouffés dans leur manifestation extérieure par le dur despotisme de M. Stamboulof, ont fait tout d'un coup une explosion formidable. Le gouvernement et le prince lui-même ont contribué à déchatner ce mouvement lorsqu'ils ont autorisé la députation bulgare à se rendre à Saint-Pétersbourg : auront-ils maintenant la force de le contenir ou de le régler? Quant à la Russie, son attitude paraît très nette, très claire, très positive si l'on se reporte au texte littéral du traité de Berlin qu'elle invoque, mais très confuse, obscure même, et négative si l'on se reporte à l'état de choses qui existe en Bulgarie depuis près de dix ans.

Ce n'est donc pas sans quelques préoccupations que les regards se tournent vers les Balkans. Toutefois, une des principales causes d'inquiétude qui venaient de là semble avoir disparu, et c'est un fait à enregistrer avec satisfaction. Bien que le gouvernement bulgare ait montré une médiocre énergie à combattre sur son territoire la formation des bandes destinées à passer en Macédoine pour y fomenter une agitation révolutionnaire, cette agitation est arrivée à son terme. L'entente unanime des grandes puissances n'a pas peu contribué à atteindre

ce résultat. Elles ont déjà sur les bras la question arménienne ; le moment serait bien mal choisi pour se charger par surcroît de la question macédonienne. Nous ne dirons qu'un mot de la question arménienne, c'est qu'elle reste ouverte : les gouvernemens qui ont pris à tâche d'obtenir du Sultan une solution raisonnable n'y ont pas encore réussi, ce qui est fâcheux. On voudrait espérer que l'éloquente intervention de M. Gladstone en faveur de l'Arménie apportera aux puissances, et notamment à l'Angleterre, un concours vraiment utile. L'illustre vieillard a prononcé à Chester un grand discours, sur lequel tous les partis s'étaient mis d'accord avant même de l'avoir entendu. Les libéraux devaient naturellement l'applaudir, et les conservateurs l'applaudissaient aussi par avance, dans la pensée que le gouvernement nouveau y puiserait plus de force pour continuer ses négociations avec la Porte. Mais peut-être M. Gladstone, dont les quatre-vingt-six ans n'ont pas éteint l'ardeur toujours jeune, a-t-il un peu dépassé la mesure lorsqu'il a dit, par exemple, que c'était pour l'Angleterre non seulement un droit, mais un devoir d'intervenir, au besoin même par la force. Le *Standard*, journal conservateur par excellence, en appréciant le discours de Chester, fait observer qu'il y a certaines limites que le gouvernement ne saurait franchir sans risquer de provoquer la guerre. Nous agissons, dit-il, de concert avec d'autres puissances, et nous n'avons aucune raison de douter de leur loyauté. Ce langage est plus politique assurément que celui de M. Gladstone, et la presse anglaise ferait bien de s'en inspirer d'une manière générale. Par malheur elle ne le fait pas toujours, et si nous ne craignions d'entrer ici dans une trop longue digression, il nous serait facile de citer un grand nombre de journaux dont le ton, à l'égard de certaines nations européennes, dénote un état d'esprit au moins singulier. Le *Standard* lui-même a profité de la présence de l'empereur Guillaume chez la reine Victoria pour lui adresser des admonestations que la presse germanique a d'ailleurs relevées avec l'accent le plus rogue. Il semble que les élections dernières aient un peu grisé tout le monde en Angleterre, sauf le gouvernement qui, du moins jusqu'à présent, a conservé son sang-froid. Les libéraux eux-mêmes se consolent de leur défaite en jetant des regards courroucés au delà des frontières et en menaçant de lord Salisbury tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Il va sans dire que nous ne sommes pas oubliés dans cette distribution de réprimandes, suivies aussitôt de l'annonce du châtiment. On n'imagine pas le nombre d'éventualités, qui toutes dépendent de nous, dans lesquelles l'Angleterre s'affilierait tout de suite à la triple alliance. Au moindre mécontentement que nous pourrions lui causer, ce serait fait. Beaucoup de ces articles semblent écrits par des élèves de rhétorique, et il n'y a pas lieu d'y insister : la presse anglaise se trompe évidemment sur les moyens de faire impression sur nous. Elle nous traite comme M. Glad-

stone traite la Turquie, et elle serait bien en peine de dire comment et pourquoi nous avons mérité d'être ainsi rudoyés. Au reste, nous ne le lui demandons pas : mieux vaut laisser tomber ce feu de paille que de lui fournir de nouveaux et de plus substantiels alimens.

Il y a aujourd'hui, de la part de plusieurs puissances, un désir et comme une préoccupation de rendre plus manifestes les accords qui existent entre elles. Rien de plus légitime, et si nous en montrions quelque étonnement on nous répondrait sans doute que nous avons été les premiers à donner l'exemple. N'avons-nous pas, au moment des fêtes de Kiel, accentué le caractère de nos rapports avec la Russie? Personne n'en a pris et ne pouvait en prendre ombrage : d'abord parce que notre situation internationale était déjà connue du monde diplomatique, ensuite parce qu'on y sait parfaitement qu'elle n'a d'autre objet que le maintien de la paix. En somme, les autres puissances n'ont pas, elles non plus, à nous apprendre des choses bien nouvelles. En quittant la rade de Kiel, la flotte italienne est allée en Angleterre : elle y a été reçue comme autrefois la nôtre à son retour de Cronstadt. Faut-il conclure de là que les rapports de l'Angleterre et de l'Italie ont pris, dans ces derniers temps, un caractère plus intime? On essaie bien un peu de nous le faire croire, mais nous savions déjà que l'Angleterre et l'Italie étaient animées l'une à l'égard de l'autre des sentimens les plus bienveillans, et que la première le prouverait toujours volontiers à la seconde dans l'exacte mesure de ses intérêts du moment. On a admiré les beaux navires italiens, et nous comprenons que l'Italie aime à les montrer : toutes les puissances n'en font-elles pas autant pour les leurs, chacune à son tour? L'Italie, après avoir envoyé ses vaisseaux en Allemagne et en Angleterre, les aurait très probablement dirigés sur l'Autriche s'il n'avait pas fallu pour cela pénétrer dans les eaux de Trieste. Pour notre compte, nous n'y aurions vu aucun inconvénient, et cela ne nous aurait appris rien que nous ne sachions depuis longtemps. Guillaume II est en Angleterre, et il a dîné chez la reine avec lord Salisbury. Quoi de plus naturel? Est-ce la première fois que l'empereur d'Allemagne va en Angleterre et qu'il est reçu par sa grand'mère? N'est-il pas tout simple qu'il voie lord Salisbury, et qu'il s'entretienne avec lui? En Autriche, il y a eu aussi des rencontres d'hommes politiques et même de souverains. Le comte Goluchowski, après quelques malentendus qui ont retardé sa visite, a fini par voir le prince de Hohenlohe à Aussee. Le roi Charles de Roumanie, accompagné de la reine, a été reçu par l'empereur et par l'impératrice d'Autriche à Ischl. Cette fois, il faut bien convenir qu'on a mis à la rencontre un peu plus d'apparat qu'à l'ordinaire, et les journaux viennois en ont tiré la conclusion que la Roumanie avait adhéré formellement à la triple alliance. Qu'en savent-ils? Les sympathies envers l'Allemagne du roi Charles de Hohenzollern n'ont rien que de normal;

mais sa visite à l'empereur d'Autriche se reproduit presque tous les ans. Pourquoi cette visite aurait-elle, cette année, un autre caractère que les années précédentes? S'il y a eu un rapprochement plus étroit entre la Roumanie et les puissances du centre, ce n'est pas là un fait tout nouveau. Dès le mois de septembre dernier, le ministre des affaires étrangères de l'empire austro-hongrois en parlait très ouvertement aux Délégations. « Un autre pays voisin, disait le comte Kalnoky, auquel il est nécessaire de consacrer quelques mots, est la Roumanie. Cet État est, parmi ceux qui ne font pas partie de la triple alliance, l'un des premiers qui se sont rendu compte de la nature pacifique de cette alliance et qui se sont résolus à s'y associer et à chercher à s'appuyer sur les puissances de l'Europe centrale. Les relations très amicales que nous avons en conséquence entretenues depuis des années en Roumanie se sont montrées durables, et l'impulsion donnée à ce point de vue par le roi de Roumanie et son gouvernement a trouvé dans le pays un écho de plus en plus retentissant. » Voilà, certes, un langage plus significatif encore qu'une simple visite du roi Charles à l'empereur François-Joseph, et pourtant on a fait l'année dernière moins de bruit autour de ces paroles qu'on n'en fait aujourd'hui autour de l'entrevue d'Ischl. Cela prouve que les choses tirent une grande partie de leur importance du moment où elles se produisent et des circonstances qui les accompagnent, et, comme nous le disions tantôt, les puissances recherchent aujourd'hui les occasions de donner plus de relief à leurs groupemens politiques. Certaines situations en deviennent plus précises : aucune jusqu'ici n'est apparue sensiblement modifiée aux yeux de l'observateur attentif.

Ce serait, par exemple, exagérer beaucoup la valeur de l'arrangement conclu en Afrique par l'Angleterre et par l'Italie, que d'y voir, comme certains journaux essaient de le faire, un indice de rapports nouveaux qui se seraient formés entre les deux pays. L'existence de cet arrangement a été révélée par M. le baron Blanc, dans le récent discours qu'il a prononcé devant la Chambre des députés italienne. Il porte, paraît-il, sur la « délimitation septentrionale la plus pratique » des possessions italiennes en Érythrée. Il aurait été signé avec « les autorités anglo-égyptiennes », expression qui n'a pas encore cours dans le vocabulaire du droit des gens et dont il faut laisser toute la responsabilité au ministre des affaires étrangères d'Italie. Au reste, et sauf des détails de forme comme celui-ci, le discours, ou plutôt les discours prononcés par M. le baron Blanc, sont d'une correction parfaite, et ils ont produit en Europe une bonne impression. Il y règne même un ton de bonne humeur qui n'est pas fait pour déplaire. Après les longs et laborieux efforts dont on n'a pas perdu le souvenir, l'Italie est parvenue à se créer en Érythrée une colonie dont elle est satisfaite, et qu'elle commence à montrer aux autres nations avec un légitime orgueil. Quoi

qu'on en ait pu croire quelquefois de l'autre côté des Alpes, l'opinion réfléchie en France a toujours vu sans défaveur les progrès de l'Italie dans ces contrées. Il n'est pas venu un seul moment à notre pensée de contrarier en quoi que ce soit l'expansion coloniale de nos voisins à l'ouest de la mer Rouge, à la condition, bien entendu, que tous les droits antérieurs soient reconnus et respectés par eux. Les puissances européennes qui ont des droits ou des intérêts préexistans dans cette partie de l'Afrique sont d'ailleurs peu nombreuses. Il y a d'abord la Porte et l'Égypte qui ne font qu'un. Il y a ensuite la France qui, longtemps avant que l'Italie ait pénétré en Abyssinie, était déjà établie à Obock et au sud du golfe de Tadjoura. Il y a enfin la Russie qui a des intérêts religieux à ménager en Abyssinie. On sait qu'une mission abyssine a été tout récemment envoyée à Saint-Pétersbourg, où elle a été reçue en même temps et à peu près dans les mêmes conditions extérieures que la délégation bulgare. Le gouvernement italien s'en est montré d'abord un peu préoccupé, mais le discours du baron Blanc montre que, s'il y a eu à ce sujet quelques très légers nuages entre les deux pays, ils sont dès maintenant dissipés. Le gouvernement russe a fait savoir à Rome que ses intérêts en Abyssinie étaient de l'ordre purement spirituel : le gouvernement italien en a conclu qu'il devait traiter les popes sur le même pied que les Lazaristes, et il a promis de le faire. Par conséquent, on est d'accord. L'accord s'est fait aussi avec l'Égypte, ou du moins, comme dit M. le baron Blanc, avec les « autorités anglo-égyptiennes ». Comme personne ne connaît encore les détails de cet arrangement, on ne peut en rien dire, sinon qu'il y a lieu d'espérer que les droits de la Porte y sont respectés. Enfin vient la France, à laquelle M. le baron Blanc a adressé les invites les plus séduisantes. Il a reconnu, pour commencer, que notre attitude à l'égard de l'Italie, avait été parfaitement correcte, et cette déclaration honore également sa loyauté et la nôtre. Mais ce que l'Italie a fait au nord, il lui reste à le faire au sud. Le moment est venu de délimiter les possessions italiennes et les possessions françaises. « Il dépend de la France, a dit M. le baron Blanc, d'établir la délimitation proposée par elle en 1891. » Si M. le baron Blanc est vraiment disposé, comme il l'assure, à adhérer aux propositions de la France, l'entente se fera facile et prompte. Il connaît nos propositions, sur lesquelles nous n'avons pas varié. Un arrangement que nous avons fait avec l'Angleterre, pour la délimitation de nos zones d'influence entre le raz Djeboutil et Harrar, a d'ailleurs fixé nos droits dans ces contrées. Aucun doute ne saurait donc subsister dans la pensée du gouvernement italien. Il dépend de nous, assure-t-il, de conclure ; nous répondons que cela dépend de lui. Par malheur, — et nous ne disons pas cela pour M. le baron Blanc, — il nous est arrivé plus d'une fois avec le gouvernement italien d'échouer tout juste au moment où nous croyions atteindre le port. Les négociations commencent généralement bien

avec lui et finissent mal, ou ne finissent pas du tout. La main qu'on nous tend se retire ou se referme aussitôt que la nôtre s'avance pour la saisir, et à maintes reprises, après s'être donné le mérite d'une ouverture pleine de cordialité dans la forme, on a rejeté sur nous la responsabilité de malentendus qui ne provenaient certainement pas de notre faute. Mais ce n'est pas là une récrimination : elle ne serait pas à sa place après le discours conciliant et amical qu'a prononcé M. le baron Blanc et que notre plus vif désir est de voir confirmé par des actes.

M. le baron Blanc a fait de grands efforts pour déterminer exactement la situation respective de l'Italie envers Menelik d'une part, et de l'autre envers l'Europe. Il nous a appris qu'on avait trouvé dans certains papiers la preuve certaine de la « trahison » du Négus. C'est un bien gros mot. Est-il vrai que Menelik doive tout à l'Italie, et qu'il l'ait ensuite trahie en violant des engagemens formels? Dans quelle mesure le traité d'Ucciali est-il valable entre les deux parties? On sait qu'elles ne sont pas d'accord sur ce point, mais c'est une question à régler entre elles. M. le baron Blanc soutient que personne n'a le droit d'intervenir entre Menelik et l'Italie : il est encore plus certain que personne n'a la pensée de le faire. Faut-il voir dans ces paroles de M. le baron Blanc l'annonce d'une prochaine expédition militaire contre le Négus? La présence à Rome du général Baratieri serait de nature à le faire croire : toutefois, le gouvernement italien ne peut pas se dissimuler que c'est là une entreprise considérable et dont l'exécution, pour réussir pleinement, doit être préparée avec le plus grand soin. Nous connaissons assez pour notre compte, et l'Italie a éprouvé par sa propre expérience les difficultés des expéditions coloniales. Mais, encore une fois, elle est seule juge de ses intérêts en Afrique et nous n'avons même pas à lui donner des conseils qui pourraient être mal interprétés. Les dispositions de l'Angleterre paraissent être pour elle un encouragement. M. le baron Blanc a donné sur ce point des détails dont quelques-uns étaient mal connus jusqu'à ce jour. Il en ressort, par exemple, que l'Angleterre a demandé à plusieurs reprises sa coopération à l'Italie, et que celle-ci l'a refusée, en quoi M. le baron Blanc juge évidemment qu'elle a eu tort, puisqu'il dit que ces refus ont été « réparés » en partie par l'occupation de Kassala. Comment ne pas rappeler ici l'attitude de la presse anglaise au moment de cette occupation? Assurément, elle n'était pas dans le secret de l'affaire, car elle a manifesté une mauvaise humeur presque agressive : il était impossible d'être plus désobligeant pour l'Italie que ne l'ont été les journaux de Londres à cette époque : on aurait pu croire que l'Italie avait occupé un point qui appartenait à l'Angleterre, et si nous avions montré le même déplaisir, on nous aurait accusés des plus noirs sentimens. Eh bien! l'opinion anglaise avait tort l'année dernière. Lord Cromer a découvert depuis que la tranquillité du Soudan provient prin-

cipalement de l'occupation de Kassala, et il s'en félicite. M. le baron Blanc ne doute pas que les progrès ultérieurs de l'Italie ne produisent le même effet. « Lorsque la région esclavagiste du Choa sera, dit-il, complètement isolée, nous pourrons y laisser le désordre se tuer de lui-même, de même que le mahdisme tombe en dissolution dans le Soudan, sans qu'il soit nécessaire de faire agir les troupes italiennes de Kassala ou les troupes anglaises de Wadi-Halfa et de Souakim. » Tant il est vrai que le tout est d'occuper les bonnes positions.

En attendant de nouveaux succès en Afrique, le gouvernement italien en a obtenu d'immédiats devant le parlement, à Montecitorio. Dans la situation où nous sommes, et qui nous permet de juger avec une parfaite impartialité ce qui se passe en Italie, nous constatons que M. Crispi a eu, au cours de cette session de quelques semaines, tout l'avantage sur ses adversaires. Il a pris la parole à diverses reprises, toujours opportunément, et avec un instinct remarquable de ce qui pouvait agir avec le plus de force sur l'esprit de ses compatriotes. Il a parlé des soucis et des misères du pouvoir avec mélancolie : ce n'est que par le sentiment élevé du devoir qu'il a accepté d'en subir plus longtemps « les amères déceptions ». Il a remercié la Chambre d'avoir repoussé les débats stériles, ou du moins de les avoir ajournés jusqu'après le budget. On pouvait se demander si celui-ci serait voté; tout semblait conspirer contre lui, même la chaleur extrême qui rendait l'enceinte législative presque inhabitable ; cependant l'énergie du ministère et le dévouement de la Chambre sont venus à bout de tous les obstacles. Le budget a été voté comme il avait été présenté. C'est une grande victoire pour M. Sonnino ; c'en est une aussi pour M. Crispi. Il en a obtenu une autre, non moins importante, en faisant repousser, à la suite de la discussion des affaires étrangères, les ordres du jour de MM. Pandolfi et Imbriani. Le premier exprimait le vœu que le gouvernement eût toujours en vue, dans sa politique étrangère, le triomphe de la justice internationale et l'union des peuples civilisés. Pour bien comprendre ce que cela veut dire, il faut être au courant du jargon parlementaire de nos voisins : l'ordre du jour de M. Pandolfi est un ordre du jour irrédentiste, et c'est bien ainsi que M. Crispi l'a entendu puisqu'il l'a repoussé dans l'intérêt de la paix, de cette paix qui est tous les jours garantie et sauvée par la triple alliance, mais qu'il ne faudrait pourtant pas mettre à de trop fortes épreuves. « L'ordre du jour proposé, a-t-il déclaré, n'est pas opportun. Si réellement on devait pourvoir à la reconstitution des États sur la base exclusive de la nationalité, il se produirait de très graves complications et la guerre éclaterait dans toute l'Europe. » Ce langage est plein de sagesse. Ce n'est pas celui que M. Crispi a toujours tenu, ni même celui qu'il tenait, il n'y a pas longtemps encore, aux peuples frères des Balkans, mais il n'en est pas moins bon. L'Autriche peut se rassurer : on ne lui récla-

mera pas encore Trente et Trieste. Quant à M. Imbriani, son ordre du jour affirmait que le gouvernement ne pouvait pas disposer de l'argent et de la vie des citoyens sans la volonté de ceux-ci, et il exhortait le gouvernement à renoncer à sa politique coloniale de guerre et de conquête. Qu'est-ce à dire? M. Imbriani proposait à la Chambre de voter un blâme pour le passé, une interdiction pour l'avenir. On comprend que M. Crispi ait repoussé une telle motion avec toutes les ressources de son éloquence. « Le plateau de l'Érythrée, a-t-il dit, nous appartient en vertu du traité d'Ucciali, et le Tigré en vertu des armes que nous avons prises pour nous défendre. Nous resterons dans ces terres et nous les défendrons. Nous espérons vaincre toujours comme nous avons vaincu jusqu'ici. Ces victoires sont les premières pour nous depuis 1859. » Cette dernière phrase a été couverte d'applaudissemens chaleureux. « Oui! oui! » s'est écriée l'assemblée avec enthousiasme. Il était difficile de faire vibrer plus énergiquement la fibre patriotique de la Chambre et du pays. M. Crispi a montré là, une fois de plus, à quel point il connaissait et savait manier son auditoire. Qu'est-ce que l'Italie est allée faire en Érythrée? Fonder une colonie sans doute, mais avant tout chercher de la gloire, car tout pays jeune, toute monarchie nouvelle ne saurait s'en passer; et qui n'applaudirait pas l'Italie d'en demander à une lutte héroïque soutenue au profit de la civilisation? Ses victoires, « les premières qu'elle remporte depuis 1859 », doivent remplir son cœur d'une émotion généreuse. M. Crispi les a fait résonner à ses oreilles avec l'éclat du clairon. Il ne s'en est pas tenu là, il a ouvert à son pays des perspectives d'avenir confuses, mais pleines de suggestions excitantes. « L'Afrique, s'est-il écrié, est une haute école pour nos soldats; de l'Afrique comme de l'Orient peut surgir la première étincelle d'une guerre européenne. » Et cela n'est que trop vrai : l'étincelle peut jaillir indifféremment de vingt points divers, si on ne s'applique pas, avec toute la prévoyance de la diplomatie, à l'empêcher partout d'éclater. Certes, lorsque M. Crispi affirme qu'il veut la paix, lorsqu'il croit même en être un des garans les plus efficaces, nous ne doutons pas de sa sincérité; mais il veut aussi être prêt à tout événement, et il n'a pas tort. Il aime, tout en parlant de la paix, à faire retentir le bruit de ses armes, et il en a le droit : bien d'autres l'ont fait ailleurs, et avant lui. Par-dessus tout, il est l'homme des circonstances, et il a le secret des mots qui parlent fortement à l'imagination italienne. C'est par là qu'il se relève de tant de défaillances et qu'il se raffermit dans une situation qui paraissait naguère presque désespérée. Rien ne lui a coûté pour atteindre ce but, mais il l'a atteint. L'impression produite par son discours a été si vive que MM. Brin et di Rudini ont déclaré ne pas s'associer à l'ordre du jour de M. Imbriani, et ont demandé à celui-ci de le retirer. Bien plus, M. di Rudini en a présenté un autre, pour dire que la Chambre acceptait les

déclarations du gouvernement. Le président ayant donné lecture de cet ordre du jour : « Je l'accepte, s'est écrié M. Crispi, avant même de savoir quel en était l'auteur. — Je vous fais observer, a dit alors M. Villa, qu'il porte la signature de M. di Rudini. — Je l'accepte quand même », a répliqué M. Crispi. Et l'ordre du jour a été voté à une écrasante majorité, presque à l'unanimité de la Chambre : l'extrême gauche seule a refusé de s'y associer.

Qui aurait cru, il y a quelques semaines encore, alors qu'une lutte si chaude se déroulait sur le terrain électoral entre M. Crispi et ses adversaires, que le plus qualifié de ces derniers, le marquis di Rudini, au moment de la clôture de la discussion du plus important des budgets, déposerait un ordre du jour qui ressemble, en vérité, à un ordre du jour de confiance? Et pourtant il en a été ainsi, soit que le patriotisme de la Chambre ait fait disparaître pour un moment toutes les hostilités personnelles, toutes les divergences de partis, soit que les passions aient été un peu usées par leur violence même et que la lassitude générale ait amené un désarmement passager. Ici encore on peut voir un nouvel exemple, et nous en avons montré plus d'un dans cette chronique, de ce que la situation de l'Europe a souvent d'imprévu, tantôt en bien, tantôt en mal, sans qu'on puisse encore assigner un terme à une évolution qui se poursuit. Il y a quinze jours, les troubles de Macédoine inquiétaient; l'horizon de la Bulgarie semblait au contraire se rasséréner du côté de la Russie. Aujourd'hui l'horizon bulgare se couvre au Nord de ténèbres, en même temps que, par une compensation heureuse, au Sud l'agitation macédonienne a pris fin. Mais la question arménienne est toujours ouverte. Mais le règlement des affaires pendantes entre la Russie et le Japon en Extrême Orient n'est pas terminé. Mais des massacres de missionnaires ont de nouveau ensanglanté le sol de la Chine. Plus d'un point demeure obscur dans le monde. On attend quelque chose de lord Salisbury, sans savoir quoi. Et tout ce qu'on peut dire, c'est que nous sommes à un de ces momens de l'histoire où la diplomatie a besoin de toute sa vigilance pour suppléer à ce que la perspicacité la plus éveillée ne permet pas toujours de prévoir.

Francis Charmes.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXV[e] ANNÉE

JUILLET — AOUT 1895

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32732.

